

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Histoires de mondes étranges

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE MONDES ÉTRANGES



Le
LIVRE
de
POCHE

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE FICTION
Deuxième série

Histoires de Mondes Étranges

Présentées par GERARD KLEIN
Jacques Goimard et Demètre Ioakimidis

PRÉFACE

MONDES À PROFUSION

Ah ! les beaux mondes. Suffit de lever les yeux par une belle nuit et de considérer les cinq ou six mille étoiles du firmament pour les imaginer, certes invisibles, mais bien là, alléchants, attendant, moulés dans leur givre ou dans leur atmosphère, ronds comme des seaux et tous différents, jetés en pagaille dans l'immense vide noir de l'espace par une céleste corne d'abondance, tous uniques et pratiquement innombrables.

Il y a dans notre Galaxie environ cent milliards d'étoiles, et il y a sans doute un nombre plus grand encore de galaxies encore dans l'univers. Personne ne sait combien cela peut faire de planètes. Disons qu'une seule étoile sur mille a son cortège de vagabonds et cela nous laisse cent millions de systèmes planétaires. C'est trop ? Une étoile sur un million : voilà encore pour la seule Galaxie cent mille systèmes, neuf cent mille planètes si notre système solaire est un exemple significatif de ce que l'espace peut nous offrir, ce qui est peu vraisemblable.

Tant de mondes, et par conséquent tant de mondes étranges. Il est superficiellement paradoxal que les lois physiques soient partout les mêmes, pour autant que nous sachions, et qu'elles aboutissent à une inépuisable diversité. Vous en doutez ? Dans notre seul système solaire, les sondes et vaisseaux spatiaux américains et soviétiques ont, au cours des quinze dernières années, révélé d'abord que les planètes et satellites explorés différaient substantiellement de ce que l'on croyait en savoir grâce aux télescopes, et démontré ensuite que pas un de ces corps célestes n'était semblable à un autre. Il y a des familles certes, mais les conditions locales sont si différentes que chacun de ces mondes constitue un cas particulier.

Cette diversité, nous y sommes habitués. Sur la seule planète Terre, des millions d'espèces se sont succédés ou coexistent, qui sont toutes fondées sur les mêmes lois physiques et qui sont même étroitement cousines puisqu'elles utilisent les quelques mêmes molécules complexes et qu'elles participent du même système fondamental de codage de l'information génétique. Sur un million d'autres planètes, l'optimiste peut donc s'attendre à découvrir des milliards d'autres

espèces, des milliards de milliards de sujets d'étonnement.

Toutefois, l'étrangeté qui suscite l'étonnement, souvent l'effroi et parfois l'admiration, est une qualité fragile et instable. Il suffit après tout de la considérer assez longtemps pour qu'elle disparaisse et s'abîme dans l'habitude. Un monde étrange est dans un état provisoire. L'année d'après, il entre dans la statistique. Et pourtant les êtres humains ne se lassent pas de désirer l'étrangeté, quitte à la rendre ensuite à la déception. Bien avant l'exploration de l'espace, bien avant même qu'ils aient entrepris la découverte systématique de la Terre, ils se sont plus à imaginer des contes improbables sur les terres lointaines et même sur les terres du ciel. Dans sa préface aux *Histoires de planètes*, précédemment parues dans la *Grande Anthologie de la Science-Fiction*, Demètre Ioakimidis a esquissé une histoire littéraire des voyages interplanétaires, de Lucien de Samosate à notre époque. On peut s'interroger sur la permanence de ces fantaisies. Sans doute y a-t-il au plus profond du psychisme humain une insatiable curiosité qui le pousse à rêver des mondes imaginaires avant de l'inviter à s'en emparer, comme une pulsion qui a conduit l'espèce à parcourir et à peupler toutes les régions de la Terre sauf – pour l'instant – l'Antarctique plus hostile que la Lune. Peut-être y a-t-il aussi l'espoir de renouer avec une expérience ancienne, primordiale, celle que chacun de nous a faite de la découverte d'un monde radicalement inconnu, son environnement, cette Terre. Chaque enfant est un explorateur qui a pris sa retraite trop tôt et qui rêve à nouveau d'en découdre, fût-ce dans un fauteuil.

En un siècle environ, la science-fiction moderne a proposé plusieurs dizaines de milliers de mondes étranges. Peut-être peut-on suggérer, principalement à l'intention du néophyte, une nomenclature certes sommaire et incomplète.

On y trouvera d'abord les *mondes artificiels* qui s'offrent parfois à l'examen parce qu'ils traversent délibérément notre système solaire. L'exemple le plus fameux en est Rama qu'Arthur C. Clarke décrit dans son roman *Rendez-vous avec Rama*. C'est un cylindre géant, un monde en miniature, une nef interstellaire. Ce cylindre creux tourne sur lui-même pour doter sa surface interne d'une pesanteur artificielle. À l'approche du soleil, il s'anime, ses machines s'éveillent et recréent peut-être les êtres qui l'habitent. Mais il ne révélera pas tous ses secrets aux terriens qui ont réussi à se glisser à son bord comme des rats dans la cale d'un navire. Il leur faudra l'abandonner avant de l'avoir réellement compris, car il les entraînerait bien au-delà du système solaire. C'est un monde artificiel fort différent, mais comparable dans son principe, qu'imagine Algis Budrys dans *La fin de l'hiver*, une des nouvelles de la présente anthologie.

Il y a ensuite les *mondes physiquement étranges*.

Ils peuvent l'être par leur taille, par leur composition, comme la planète Jupiter dans *Rendez-vous avec Méduse* d'Arthur C. Clarke : le problème est alors non plus de les atteindre, mais de les explorer, de pénétrer dans un milieu fondamentalement hostile. Mais ils peuvent l'être aussi par leur situation exceptionnelle au milieu d'un essaim d'étoiles : imaginez, comme fait Isaac Asimov dans *Quand les ténèbres viendront*, une planète qui ne connaisse jamais la nuit parce que plusieurs soleils se succèdent dans son ciel. Dans son gigantesque cycle *d'Helliconia*, Brian Aldiss décrit un monde dont les saisons, pour des raisons similaires, durent des milliers d'années.

On trouvera en troisième lieu, selon une recette plus classique de la science-fiction, des mondes physiquement étranges qui redoublent cette singularité de celle d'*êtres différents*. Un classique de cette catégorie est représenté par la nouvelle de Stanley Weinbaum, *Odyssée martienne*, qui peint une écologie originale sans rien emprunter aux modèles terrestres, insectoïdes, poulpes et dinosaures, exagérément exploités par des auteurs en panne d'imagination. Une variété de ces êtres différents donne dans le gigantisme, comme la Forêt d'A. E. Van Vogt dans *Bucolique*. L'extension de ces formes de vie peut même englober une planète entière comme dans le conte de Ray Bradbury, *Icy, il doit y avoir des tigres*, ou encore comme dans l'admirable roman de Stanislas Lem, *Solaris*.

Un quatrième type de mondes étranges abrite des *sociétés différentes*, non humaines ou humanoïdes : ainsi dans plusieurs nouvelles de cette anthologie comme *Les altruistes* d'Idris Seabright ou *Votre amour haploïde* de James Tiptree Jr. Toute l'habileté des auteurs consiste alors à combiner en un tout cohérent un cadre différent et un mode de vie, voire de pensée, inédit.

Les mondes étranges du cinquième type sont enfin des *mondes humains* où d'autres solutions que les nôtres ont été apportées au problème de la vie collective. Ainsi l'utopie *d'Un billet pour Tranai* de Robert Sheckley nous ramène-t-elle par un détour ironique au plus vieux rêve de découverte, celui de la société idéale.

En fait, la typologie des mondes étranges est si variée qu'elle recoupe bien d'autres recueils de cette anthologie. Ainsi, du côté des étrangers, les *Histoires d'extraterrestres* et *d'Envahisseurs* ; de celui des singularités physiques, les *Histoires de la quatrième dimension* ; et bien entendu les *Histoires de cosmonautes* et celles de *Voyages dans l'espace*.

À coup sûr, tous ces mondes étranges sont autant de miroirs proposés au lecteur. On y trouvera assez peu de science, sauf comme il

se doit sous les plumes de Clarke et d'Asimov. Mais on y rencontrera au plus haut degré cette dimension de rêve et de dépaysement que dans la littérature contemporaine la science-fiction est presque seule à dispenser. Elle nous oblige à ne plus considérer les étoiles comme des lumières lointaines, ponctuelles et inaccessibles, mais comme les feux séduisants de ports stellaires où nous finirons bien par accoster.

GÉRARD KLEIN.

L'ODYSSÉE MARTIENNE

par Stanley Weinbaum

La planète Mars est sans doute celle qui a le plus excité la verve des écrivains. Sans doute en raison de sa relative proximité de la Terre, mais aussi et surtout parce que certains astronomes du siècle dernier avaient cru y déceler des traces de civilisation : les fameux « canaux ». Depuis La Guerre des mondes (1897) de H. G. Wells, les Martiens furent presque toujours décrits comme d'abominables envahisseurs. En publiant en juillet 1934 dans Wonder Stories une Odyssée martienne, Stanley Weinbaum mettait fin à un cliché en décrivant un martien sympathique et, qui plus est, un monde étonnamment original. Un monde certes sans aucun rapport avec la vraie planète Mars telle que nous l'ont révélée les sondes Viking à partir de 1976, mais qui n'a rien perdu de son étrangeté.

JARVIS s'étira aussi voluptueusement qu'il put dans l'étroite cabine de l'*Ares*. Il exultait.

« Enfin de l'air respirable !... Après ce qui en tient lieu dehors, il semble aussi épais que de la soupe. »

Il désigna d'un mouvement de tête le paysage martien qui s'étendait plat et morne, sous la lumière du plus proche satellite, au-delà de la vitre d'un hublot.

Les trois autres le dévisageaient avec sollicitude : Putz, l'ingénieur, Leroy, le biologiste et Harrison, l'astronome qui commandait l'expédition. Dick Jarvis, chimiste, complétait l'équipe venue la première à bord de l'*Ares* fouler le sol de cette mystérieuse voisine de la Terre, la planète Mars.

Cela, bien entendu, se passait en des temps déjà anciens, moins de vingt ans après que ce fou de Doheny, le célèbre pilote américain, eut payé de sa vie la mise au point de la fusée à réaction atomique, et seulement une dizaine d'années après que cet autre fou de Cardoza l'eut pilotée jusqu'à la Lune.

C'étaient donc de vrais pionniers, ces quatre de l'Ares.

Mis à part une demi-douzaine d'expéditions lunaires, et le voyage malheureux de Lancey vers l'orbe séduisant de Vénus, ils étaient les premiers hommes à éprouver une autre pesanteur que celle de la Terre et, certainement, le premier équipage ayant réussi à quitter le système Terre-Lune.

Et ils méritaient leur succès, si l'on considère les difficultés, les épreuves, les mois passés, là-bas sur la Terre, dans les chambres d'acclimatation pour apprendre à respirer un air aussi raréfié que celui de la planète Mars... Puis brutalement, le défi au vide, dans la minuscule fusée propulsée par ces réacteurs encore si peu sûrs du XXI^e siècle... Ajoutez la témérité inouïe d'affronter un monde absolument inconnu.

Jarvis s'étira, toucha avec précaution le bout, pelé à vif, de son nez mordu par le gel. Il soupira de nouveau avec satisfaction.

Harrison explosa.

« Alors, tu te décides ? Va-t-on savoir enfin ce qui t'est arrivé ? Tu pars tout faraud, dans une fusée auxiliaire, on ne sait rien de toi pendant dix jours, et, finalement, Putz te repère dans un fourmillement d'êtres loufoques, avec une espèce d'autruche comme copain. Vas-y..., raconte ! »

Jarvis émit un grognement de bien-être et commença :

« D'accord... Voilà... Comme on nous l'avait ordonné, je laissai Karl décoller vers le nord, et moi, je gagnai le sud dans mon bain turc volant. Tu te rappelles, Cap, nous avions ordre de ne pas nous poser au sol, mais seulement de patrouiller à la recherche d'endroits intéressants. Je mis en marche les deux caméras et me maintins à hauteur convenable... à six cents mètres environ et ce pour deux motifs.

« D'abord, il fallait donner plus de champ aux appareils de prises de vues, et ensuite je devais veiller aux « jets » inférieurs qui vont si loin dans le demi-vide qui sert ici d'atmosphère, qu'ils soulèvent des tourbillons de poussière lorsqu'on vole trop bas.

— Putz nous l'a déjà dit, grommela Harrison. Si seulement tu avais sauvé les films... Ils auraient remboursé le voyage. Tu te rappelles comme le public affluait aux premiers films pris sur la Lune ?

— Mais je les ai, les films, répliqua Jarvis. Ils sont tous là... Donc, reprit-il, je filais à assez bonne allure. Comme nous le pensions, les ailes, dans cette atmosphère, n'ont pas de grande importance à moins de 160 à l'heure, et il m'a fallu utiliser les tuyères inférieures. Si bien qu'avec la vitesse, l'altitude et le brouillage causé par les jets, la

visibilité n'était pas fameuse.

« Je parvins tout de même à distinguer que je survolais toujours cette interminable plaine contemplée depuis notre arrivée,... il y a huit jours,... mêmes espèces de touffes malpropres, mêmes tapis de ces plantes-animalcules grouillantes que Leroy appelle les biopodes.

« Toutes les heures je signalais ma position, comme convenu, mais je ne sais même pas si vous m'entendiez.

— On t'entendait ! lança Harrison.

— À deux cent cinquante kilomètres au sud, continua Jarvis imperturbable, le sol offrait à la vue une sorte de plateau bas, un désert de sable orangé. J'en conclus que nous avions deviné juste : cette plaine grisâtre sur laquelle nous nous étions posés, était bien la Mare Cimmerium, et mon désert orangé devait être la région appelée Xanthus. Si j'avais raison, j'allais trouver une autre étendue grise, la Mare Chronium, à quelque trois cents kilomètres de là, puis un second désert orangé, Thyle I ou II. Et c'est bien ce qui s'est produit.

— Putz avait déjà vérifié notre position depuis une semaine et demie, grogna le capitaine. Arrivons aux faits.

— Ça vient, déclara Jarvis. À trente kilomètres dans Thyle, croyez-le ou non, je survolai un canal !

— Putz en a photographié au moins cent !... Apprends-nous quelque chose de neuf...

— Et lui, a-t-il vu une ville ?

— Vingt, si tu appelles villes ces tas de boue !

— Bon... Alors c'est maintenant que je vais décrire quelques petites nouveautés que Putz n'a pas vues. »

Il se gratta le nez qui le picotait toujours et reprit :

« Je savais qu'en cette saison j'avais seize heures de lumière diurne : donc, après huit heures de vol, soit treize cents kilomètres, je décidai de rebrousser chemin. Je me trouvais toujours au-dessus de Thyle I ou II, je n'en sais trop rien, et à moins de quarante kilomètres à l'intérieur. C'est juste à ce moment que le petit moteur de Putz me lâcha.

— Lâcha ?... Comment cela ? s'enquit Putz.

— La réaction atomique faiblit, je perdis tout de suite de l'altitude et soudain, je me trouvai, après un choc brutal, au beau milieu de Thyle... le nez écrasé sur la glace avant, par-dessus le marché ! » Il frota avec amertume le bout de son appendice nasal.

« As-tu essayé, demanda Putz, d'injecter de l'acide sulfurique dans les chambres de combustion ? Parfois le plomb émet une radiation

secondaire...

— Non, fit Jarvis d'un ton dégoûté, je n'y aurais jamais pensé... Dix fois seulement que j'ai fait l'opération ! Du reste, le choc avait aplati l'atterrisseur et démolit les tuyères inférieures. Admettons que j'aie réussi à remettre le truc en marche, et ensuite ? Quinze kilomètres comme ça et j'aurais eu le plancher fondu sous les pieds. »

Il se toucha de nouveau le bout du nez. « Une chance qu'ici le kilo fasse moins d'une livre, sinon j'aurais été réduit en bouillie !

J'aurais sûrement pu réparer, insista l'ingénieur. Je parie que ce n'était pas grave.

Probablement, fit Jarvis, sarcastique. Seule ment, ça ne pouvait plus voler. Pas grave, mais je n'avais qu'une alternative : attendre qu'on me retrouve ou essayer de revenir à pied – treize cents kilomètres – il vous restait alors vingt jours seulement pour quitter Mars !... Soixante-cinq kilomètres par jour ! Naturellement, conclut-il, je choisis le retour à pied. Ça me laissait autant de chances d'être repéré et ça m'occupait.

— Nous t'aurions trouvé, dit Harrison.

— Peut-être. En tout cas, je me fabriquai un harnais avec quelques sangles de siège et je chargeai le réservoir d'eau sur mon dos. Je pris une cartouchière, un pistolet automatique, quelques vivres de réserve, et je me mis en route.

— Le réservoir d'eau ? s'exclama le petit Leroy, le biologiste. Mais il pèse un quart de tonne !

— Il n'était pas plein. Il pesait seulement une centaine de kilos terrestres, ce qui en fait trente-huit ici. Et comme, d'un autre côté, mes propres quatre-vingt-quinze kilos n'en donnent que trente et un sur Mars, je pesais brut, réservoir compris, soixante-neuf kilos, soit vingt-six de moins que sur Terre. Je comptai sur cela quand j'entrepris mes soixante-cinq kilomètres quotidiens. Ah ! bien entendu, je pris aussi un thermo-sac de couchage pour les nuits martiennes, si glaciales.

« Et je partis, par bonds assez rapides. Huit heures de jour représentaient au moins une trentaine de kilomètres. Cela devint vite fastidieux d'aller ainsi dans un désert de sable mou, sans rien à regarder, pas même les biopodes grouillants de Leroy, mais au bout d'une heure, ou à peu près, j'atteignis le canal, une sorte de fossé à sec de cent vingt mètres de large, courant aussi droit qu'une ligne de chemin de fer sur la carte de la Compagnie.

« Il y avait pourtant eu de l'eau dedans, naguère. Maintenant, le fossé est recouvert d'une jolie pelouse verte. Seulement quand j'approchai, elle se sépara pour me livrer passage.

— Hein ? fit Leroy.

— Oui... Des cousins de vos biopodes. J'en attrapai un, une sorte de petite herbe de la longueur de mon doigt, avec deux pattes minces comme des fils.

— Et où est-il ? demanda Leroy, très intéressé.

— Il est au diable !... Je ne pensais qu'à marcher, et la pelouse continua de s'ouvrir devant moi pour se refermer aussitôt derrière. Puis je me retrouvai, de nouveau, dans le désert orangé de Thyle.

« J'avais avec régularité, pestant contre le sable qui rendait la marche si pénible, et par la même occasion, contre ton idiot de moteur, Karl.

« Ce fut juste avant le crépuscule que j'atteignis le nord de Thyle où je pus contempler, à mes pieds, l'immense grisaille de la Mare Chronium. De là, j'avais donc cent vingt kilomètres de cette désolation à avaler, puis les quelque trois cent vingt kilomètres du désert de Xanthus et presque le double de Mare Cimmerium. Vous pensez comme cela m'enchantait. Je commençai à vous maudire de ne pas m'avoir encore repéré...

— On faisait tout pour ça, crétin ! dit Harrison.

— Ça ne m'avancait guère. Bon, je réfléchis que je pouvais aussi bien utiliser ce qui restait de jour pour descendre de la falaise qui surplombait la plaine, et je finis par trouver un endroit commode.

« Mare Chronium est tout à fait le même genre d'endroit qu'ici : des plantes baroques, sans feuilles et des tas de choses qui grouillent. Je jetai un coup d'œil et installai mon sac de couchage. Sur ce monde à demi mort je n'avais rien vu jusque-là qui vaille la peine de s'inquiéter, rien de dangereux, veux-je dire.

— Oui... Et alors ? fit Harrison.

— J'y arrive. Je disais donc que j'allais me coucher quand éclata un boucan du diable...

— Boucan ? fit Putz. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Beaucoup de bruit ; expliqua Leroy. Mais, je ne sais pas pourquoi.

— Eh bien, moi non plus je ne savais pas ce que c'était, approuva Jarvis, et je m'approchai tout doucement pour déceler la cause de ce raffut. On aurait dit une volée de corbeaux dépeçant des canaris ; c'étaient des sifflements, des caquetages, des piailllements, des croassements, enfin tout ce que vous voudrez. C'est alors que, contournant un maigre fourré de tiges ligneuses, je découvris Tweel.

— Tweel ? répéta Harrison, tandis que Leroy et Putz articulaient

« Touil ».

— Oui, cette espèce d'autruche. Du moins Touil, c'est le mieux que je puisse prononcer sans postillonner. Car elle s'appelait à dire vrai quelque chose comme *Titrrrrouirrrlil...*

— Et qu'est-ce qu'il faisait cet oiseau ?

— Il se faisait manger ! Et poussait des cris comme n'importe qui l'aurait fait dans sa situation.

— Manger ? Par qui ? Par quoi ?

— Je ne le sus que plus tard. Sur le moment, je ne voyais que des tentacules noirâtres noués autour de ce qui ressemblait, comme l'a dit Putz, à une autruche. Je ne me souciais pas d'intervenir, bien sûr, car si ces deux antagonistes étaient dangereux, il y en aurait toujours un de moins pour m'inquiéter.

« Mais l'espèce d'oiseau se défendait rudement bien ; entre deux paillements suraigus, il tapait de grands coups avec son bec long d'au moins quarante-cinq centimètres. Et puis j'aperçus une fois ou deux la bête, qui était à l'origine de ces tentacules... »

Jarvis en eut un frémissement rétrospectif :

« Ce qui me décida finalement, reprit-il, ce fut un petit sac noir, ou une boîte peut-être, suspendue au cou du pseudo-oiseau. L'être était-il intelligent ? Ou domestiqué ? Je n'hésitai plus, sortis mon pistolet et tirai dans ce que je pouvais distinguer de son adversaire.

« Les tentacules se convulsèrent ; il y eut un jet noir d'une ignoble putréfaction, puis la chose, avec un bruit immonde de ventouse, se ramassa sur elle-même et s'enfonça dans un trou.

« L'autre émit alors une série de caquetages, pivota, en trébuchant, sur des pattes grosses comme des cannes de golf et me fit face, d'un seul coup. J'avais gardé mon pistolet en main, prêt à toute éventualité. Nous nous regardâmes.

« Ce Martien n'était pas réellement un oiseau. Sauf à première vue il n'avait même rien d'un oiseau. Il possédait bien un bec et quelques accessoires ressemblant vaguement à des plumes, mais le bec n'en était même pas un. Il était plus ou moins flexible, j'en voyais le bout remuer lentement d'un côté et de l'autre, c'était une sorte de compromis entre bec et trompe.

« L'être possédait deux pieds à quatre orteils, et des extrémités à quatre doigts – des mains si vous voulez, un petit corps rond avec un long cou se terminant par une tête minuscule – et ce fameux bec.

« Comme taille, il avait deux ou trois centimètres de plus que moi et... ma foi, Putz l'a vu. »

L'ingénieur opina de la tête.

« Ya... J'ai vu.

— Donc, continua Jarvis, nous nous regardions l'un l'autre. Finalement, il se mit à caqueter avec animation et me tendit ses deux mains vides. Je pris cela pour une démonstration d'amitié.

— Peut-être, suggéra malicieusement Harrison, avait-il remarqué ton nez et te prenait-il pour son frère ?

— Pas besoin de faire de l'esprit !... Donc, je rengainai mon pistolet, et marmottai quelque chose comme « Oh ! il n'y a pas de quoi », et ce fut tout, nous étions copains.

« Le soleil était maintenant assez bas, et il me fallait choisir entre faire du feu ou me réfugier dans mon thermo-sac de couchage. Je me décidai pour le feu. Je cherchai un endroit au pied de la falaise où le roc me réfléchirait un peu de chaleur dans le dos, et commençai à faire du bois avec cette végétation desséchée. Mon compagnon comprit instantanément et m'en apporta une brassée. J'allais prendre une allumette quand le Martien tira hors de son sac quelque chose qui ressemblait à un charbon ardent.

« Rien qu'un bref contact, à peine, et tout flamba !... Vous savez pourtant le mal que nous avons à faire du feu dans cette atmosphère !... Et, ce sac, mes amis... On appuie à un bout, et hop ! ouvert. On appuie au milieu, et hop ! fermé... Si hermétiquement qu'il est impossible de voir la fente. Voilà qui surpasse toutes les fermetures Éclair.

« Nous regardâmes la flamme un bon moment, puis j'essayai d'entrer en rapport avec le Martien. Je me désignai d'abord du doigt et prononçai distinctement « Dick ! » Il comprit sur-le-champ, tendit une serre osseuse et répéta : « Tick ! » Puis je le désignai à son tour et il fit entendre ce cri que je traduis par Touil. Impossible d'imiter son accent. Mais ça marchait. Pour bien appuyer sur les deux noms, je recommençai « Dick ! » puis le montrant « Touil ! ».

« Là, ça ne colla plus. Il émit des caquetages qui paraissaient négatifs, lança quelque chose dans le genre de : « Ppproutt » Et ce n'était que le commencement. Moi j'étais toujours « Tick » mais lui, tantôt « Touil », tantôt « Ppproutt » et le reste du temps, une douzaine d'autres qualifications !

« Nous n'arrivions pas à tomber d'accord. J'essayai « pierre », j'essayai « étoile », « arbre », et « feu », et Dieu sait quoi encore, mais je ne pouvais, malgré tous mes efforts, obtenir un seul mot cohérent. Il ne disait jamais rien de pareil deux minutes de suite, et si c'est vraiment un langage, je veux être changé en alchimiste ! J'abandonnai, en désespoir de cause, je l'appelai Touil, et cela parut faire l'affaire.

« Mais Touil s'était accroché à quelques-uns de mes mots dont il se souvenait, et je suppose que cela devait représenter une grande réussite quand on a l'habitude d'une langue qu'il faut fabriquer au fur et à mesure.

« Quant à moi, je ne parvenais pas à comprendre sa manière de parler, soit que la subtilité m'en échappât ou simplement que nous n'eussions pas la même façon de *penser* – et je crois que c'est plutôt là la vérité.

« J'ai au reste d'autres raisons de le croire. Après l'abandon de mes tentatives linguistiques, j'essayai des mathématiques. Je traçai sur le sol $2 + 2 = 4$ et le démontrai avec des cailloux. Touil comprit et m'informa de son côté que $3 + 3 = 6$. Il semblait de nouveau que nous allions aboutir à un résultat.

« Donc, sachant que Touil possédait tout au moins une instruction primaire, je dessinaï un cercle, le désignai puis pointai l'index vers le soleil près de disparaître. J'ajoutai successivement Mercure, Vénus, la Terre et Mars, m'attardai sur cette dernière planète, ajoutai un mouvement circulaire de la main pour englober tout ce qui nous entourait afin d'expliquer que c'était là que nous nous trouvions.

« Je voulais arriver graduellement à lui faire comprendre que moi, je venais de la Terre. Touil saisit parfaitement tout le diagramme, il émit une quantité de gloussements et de caquetages, et y ajouta à coups de bec les satellites de Mars, Deimos et Phobos, ainsi que notre propre Lune. Et savez-vous ce que cela prouve ? Tout simplement que la race de Touil utilise des télescopes. Qu'elle possède une civilisation !

– Pas du tout, réfuta Harrison. La Lune est visible d'ici comme une étoile de cinquième grandeur. On peut suivre sa révolution à l'œil nu.

– La Lune, oui, mon cher, mais Mercure ? Mercure n'est pas visible de Mars, sans instruments astronomiques. Touil connaissait Mercure puisqu'il avait placé la Lune près de la *troisième* planète, et non de la seconde !... S'il n'avait pas connu Mercure, il aurait mis la Terre en seconde place et Mars, à la troisième au lieu de la quatrième !... Pas vrai ?

– Hum ! se contenta de répondre Harrison.

– En tout cas, dit Jarvis, je poursuivis ma leçon, car j'avais bon espoir. Dans mon diagramme, je désignai donc la Terre puis moi et, pour me faire mieux comprendre, la Terre elle-même, étincelant d'un vert brillant presque au zénith.

« Touil émit une telle série de caquetages que j'eus la certitude qu'il avait compris. Il était d'une agitation folle, il sautait sur place. Avec de grands gestes, il se désignait, il montrait le ciel, puis encore lui, et

encore le ciel.

« Il se frappait le ventre, il désignait Arcturus, il indiquait sa tête, puis Spica, il touchait ses pieds, et présentait une demi-douzaine d'étoiles, tandis que j'en restais tout ébahi.

« Tout d'un coup, il exécuta un bond formidable... Ah ! quel bond ! Tout droit vers les étoiles, vingt mètres au moins. Je le vis en silhouette sur le ciel, tourner sur lui-même et retomber la tête la première pour venir se planter sur le bec comme un javelot, au milieu du cercle de mon soleil dans le sable. En plein dedans !

— Il était fou ! déclara le capitaine. Complètement fou.

— C'est bien ce que je pensais, moi aussi. Je restais là, bouche ouverte, à le regarder, le temps pour lui de dégager sa tête et de se remettre debout. Puis je me dis qu'il ne m'avait pas compris. Je recommençai toute ma satanée comédie et cela se termina de la même façon. Touil le bec planté au milieu de mon dessin.

— C'est peut-être un rite religieux ? hasarda Harrison.

— Possible, fit Jarvis qui avait l'air d'en douter. Ainsi nous en étions là. Nous pouvions échanger des idées jusqu'à un certain point, et puis – v'lan !... Il y avait quelque chose de différent entre nous, sans aucun rapport. Je suis sûr que Touil me jugeait aussi absurde que je le trouvais moi-même. La vérité est que nous considérions chacun les choses d'un point de vue différent et que son point de vue était peut-être aussi valable que le nôtre.

« Impossible de trouver un point de contact, c'est tout ! Pourtant, en dépit des difficultés, j'éprouvais une véritable sympathie pour Touil, et j'ai comme une étrange certitude qu'il m'aimait bien.

— Un fou ! répéta le capitaine, un maboul.

— Ouais ? Attends, tu vas voir... En tout cas, je finis par abandonner mes tentatives et je me glissai dans mon sac de couchage. Le feu ne m'avait guère chauffé, mais alors, ce diable de thermo-sac ! Au bout de cinq minutes, je dus le rouvrir un peu et ouye ! je reçus de l'air à – 60°C sur le nez, et fus doté incontinent de cette agréable petite engelure qui s'ajouta au coup reçu lors de la chute de la fusée.

« Je ne sais ce que Touil put penser de mon sommeil. Il s'était assis à quelque distance mais quand je m'éveillai, il avait disparu.

« Le temps de m'extraire de mon sac, j'entendis comme un gazouillis et le voilà qui arrive, plongeant d'une hauteur de trois étages, de la falaise de Thyle, pour atterrir sur le bec, à côté de moi.

« Je me montrai du doigt et tendis le bras vers le nord, il se montra du doigt et désigna le sud, mais quand je chargeai mon paquetage et

me mis en route, il vint avec moi.

« Et alors, vous parlez d'une allure !... Cinquante mètres d'un bond, filant dans l'air allongé comme une flèche, et se plantant sur le bec, à l'arrivée. Il paraissait très surpris de mon train pesant, mais s'y résigna après quelques instants et me tint compagnie. Seulement, au bout de quelques minutes, il n'y tenait plus, il lui fallait s'élancer et piquer sur le bec à cinquante mètres en avant.

« Et puis, il revenait de même. Au début, cela me rendait un peu nerveux de voir ce bec arriver droit sur moi, mais il piquait toujours dans le sable, à côté.

« Et tous deux, nous allions à travers la Mare Chronium. Toujours les mêmes plantes idiotes, et les mêmes biopodes verts... Nous bavardions, non pas que nous pouvions nous comprendre, mais simplement pour nous tenir compagnie. Je chantais, et je crois qu'il en faisait autant. Certains de ses trilles révélaient même une sorte de rythme subtil.

« Puis, pour varier, Touil exhibait ses fraîches notions d'anglais. Il désignait un rocher, articulait « pierre », montrait un caillou, et répétait « pierre », ou encore me touchait le bras, disait « Tick » et le répétait à plaisir.

« Il semblait particulièrement amusé qu'un même mot signifiât la même chose deux fois de suite, ou encore, s'appliquât à deux choses différentes.

« Je me demandai si son langage n'était pas, par hasard, bâti comme celui de certaines peuplades primitives sur la Terre, tu sais, Harrison, comme les Negritos, par exemple, qui ne possèdent aucun terme générique. Pas de mots pour nourriture, eau, homme, mais un mot signifiant *bonne* nourriture ou *mauvaise* nourriture, ou eau de *pluie*, ou eau de *mer*, ou homme *fort* ou homme *faible*, mais, je le répète, pas d'appellations générales.

« Ils sont trop primitifs pour comprendre que l'eau de pluie et l'eau de mer sont deux aspects différents d'une même chose.

« Pourtant, ce n'était pas le cas de Touil, il y avait seulement une mystérieuse différence entre nous, nos esprits étaient totalement étrangers l'un à l'autre. Et, cependant, nous nous aimions bien.

— Deux mabouls, pas étonnant ! fit Harrison. Vous étiez faits pour sympathiser.

— Admettons ! Mais je t'aime bien aussi, toi ! répliqua vivement Jarvis. Je te prie de croire que Touil n'était pas fou. En tout cas, je ne serais même pas étonné qu'il fût capable d'enseigner deux ou trois petites choses à notre intelligence humaine si hautement vantée. Oh !

je ne crois pas que c'était une superintelligence, mais n'oublions pas qu'il avait réussi à comprendre un peu de mon fonctionnement mental alors que je n'ai pas encore rien pu saisir du sien.

— Parce qu'il n'en avait pas », décréta Harrison, tandis que Putz et Leroy clignaient les yeux d'attention.

« Tu pourras en juger quand j'aurai terminé... Donc pendant deux jours, nous allâmes à travers la Mare Chronium – la Mer du Temps. Ça, on ne pouvait qu'approuver ce nom donné par Schiaparelli... Rien qu'une plaine grise, interminable, et jamais d'autre signe de vie que les plantes bizarres. C'était si monotone que je fus même content, vers la soirée du deuxième jour, de voir apparaître le désert de Xanthus.

« J'étais passablement épuisé, mais Touil semblait aussi frais que jamais, et pourtant je ne l'avais jamais vu boire ni manger. Je suppose qu'il aurait pu traverser la Mare Chronium en deux heures avec ses piqués de cinquante mètres, sur le nez, mais il resta avec moi.

« Je lui avais offert de l'eau, une fois ou deux. Il prit la timbale, aspira le liquide par le bec, puis le renvoya soigneusement en jet de seringue dans la timbale qu'il me rendit gravement.

« Au moment où nous aperçûmes Xanthus, ou du moins, les falaises qui le bordent, s'éleva l'un de ces sacrés tourbillons de sable – comme nous en avons eu ici, mais pas aussi mauvais. Vous imaginez le désagrément quand on marche. Je m'abritai le visage sous le capuchon transparent de mon thermo-sac, et je vis que Touil se servait pour se couvrir les narines de sortes de plumes qui lui poussaient comme une moustache sous le bec. Et d'une broussaille du même genre pour s'abriter les yeux.

— Ah ! s'exclama Leroy, le petit biologiste, c'est une créature du désert !

— Hein ? Et pourquoi ?

— Boit pas d'eau... Est adapté à la tempête de sable...

— Cela ne prouve rien ! Il n'y a guère d'eau à gaspiller nulle part sur cette pilule desséchée qu'on appelle Mars. Sur Terre, vous savez, le tout s'appellerait désert d'un bout à l'autre... Après que la tempête se fut apaisée, une petite bise continua à souffler, pas assez forte pour soulever le sable.

« Et soudain des bulles transparentes arrivèrent des falaises de Xanthus, on aurait dit des balles de tennis en verre ! Elles étaient presque assez légères pour flotter dans cet air raréfié, et vides aussi. Du moins lorsque j'en crevai une ou deux, il n'en sortit rien, qu'une mauvaise odeur.

« Je questionnai Touil et tout ce que j'en obtins fut : « Non, non, non. » Je crus qu'il ne savait pas ce que c'était. Elles continuèrent à passer comme des bulles de savon, et nous poursuivîmes notre route vers Xanthus.

« Touil après un moment me désigna une bulle, articula « pierre », mais j'étais trop las pour entamer une discussion aussi compliquée. Je découvris, plus tard, ce qu'il avait voulu dire.

« Il ne faisait plus très clair quand nous atteignîmes enfin le pied des falaises. Je résolus de dormir, si possible sur le plateau. Je présumais que la végétation de Mare Chronium, si piètre qu'elle fût, pouvait abriter plus de dangers que le sable de Xanthus. Non pas que j'eusse motif de me méfier, je ne connaissais que la bête noire à tentacules qui avait attrapé Touil, et celle-là ne devait pas rôder, elle se contentait d'attirer ses victimes à sa portée.

« Je ne courais donc aucun risque d'être pris au piège durant mon sommeil, d'autant que Touil ne semblait jamais dormir et se contentait de s'asseoir patiemment près de moi toute la nuit. Au fait, comment avait-il pu se faire prendre, lui ? Mais je n'avais aucun moyen de le lui demander.

« Je découvris cela plus tard aussi. C'est effroyable, démoniaque...

« Je cherchai un endroit commode pour l'ascension de la falaise. Pour Touil, le problème ne se posait pas, elle était moins haute que celle de Thyle, vingt mètres peut-être.

« Je commençai à grimper, blasphémant contre mon réservoir d'eau – c'était le seul moment où il me gênait – et, soudain, j'entendis un son que je crus reconnaître.

« Vous savez comme les bruits sont trompeurs dans cet air raréfié. Un coup de feu ressemble à un bouchon qui saute. Mais ce bruit était le bourdonnement régulier d'une fusée, et c'était bel et bien notre deuxième engin auxiliaire, passant à une quinzaine de kilomètres, vers l'ouest, dans le coucher du soleil...

— C'était moi, dit Putz. À ta recherche.

— Bien sûr... Mais pour ce que cela me rendait service... Je m'accrochai à la falaise, je hurlai, j'agitai un bras. Touil avait vu aussi et il jacassait, trillait, sautait jusque sur le plateau, et de là encore très haut dans l'air.

« Hélas ! la machine que je suivais éperdument des yeux disparut vers le sud, dans le crépuscule...

« Je me hissai jusqu'au plateau. Touil était toujours aussi frénétique, me montrant le ciel, caquetant sans arrêt, bondissant et rebondissant,

et piquant du nez dans le sable.

« Je désignai le sud, puis me frappai la poitrine du doigt, et il dit « Oui... Oui... Oui » ; j'eus l'impression qu'il pensait que la chose volante était un être de la même famille que moi. Probablement un parent.

« Je méconnaissais alors son intelligence, j'en suis à présent convaincu.

« Amèrement déçu de n'avoir pu attirer l'attention, je me hâtai de m'enfoncer dans mon thermo-sac, car le froid nocturne était déjà là. Touil se planta le bec dans le sable, replia pattes et bras vers le haut, ressemblant ainsi de façon frappante à l'un de ces arbustes sans feuilles que nous connaissons. Je pense qu'il resta dans cette position toute la nuit.

— Mimétisme protecteur, lança Leroy. Tu vois, c'est bien une créature du désert.

Nous repartîmes au matin, reprit Jarvis. Nous n'avions pas couvert cent mètres, quand je vis quelque chose de bizarre. Un alignement de petites pyramides, toutes petites, pas plus de quinze centimètres de haut, à perte de vue.

« Elles étaient faites de briques minuscules, creuses à l'intérieur et tronquées ou cassées du haut, avec une ouverture. Je les désignai, demandant « quoi ? » à Touil, mais il émit quelques piailllements négatifs pour indiquer, je suppose, qu'il ne savait pas.

« Et nous suivîmes l'alignement des pyramides puisqu'elles allaient vers le nord, dans ma direction. Pendant des heures et des heures...

« Après un certain temps, je remarquai autre chose de bizarre. Elles étaient plus grandes !... Même nombre de briques, dans chacune, mais les briques étaient plus grosses.

« Vers midi, les pyramides m'arrivaient à l'épaule. Je jetai un coup d'œil dans une ou deux, toujours pareilles, tronquées en haut et vides. J'examinai aussi quelques briques. C'était de la silice, et vieilles comme la Création.

— Comment le sais-tu ? fit Leroy.

— Elles étaient érodées, arrondies aux angles... La silice ne s'use pas facilement, même sur Terre... et dans ce climat !...

— Quel âge leur supposes-tu ?

— Cinquante mille... Cent mille ans. Comment le dire ? Les petites, celles du matin, étaient plus anciennes ; peut-être dix fois plus... Elles s'effritaient... Ça représente quoi ? Un demi-million d'années ? Qui le sait ? »

Jarvis s'arrêta un instant, puis reprit : « Tout en marchant, Touil m'avait dit « pierre » en me les montrant. Il l'avait déjà dit auparavant. Mais cette fois, il avait plus ou moins raison. Je tentai de le questionner, pointai du doigt vers l'une des pyramides, demandai « comme nous ? » en nous montrant successivement, lui et moi.

« Il émit une sorte de caquetage négatif, et dit « non, non ». Il ajouta : « *Non, un-un-deux... Non, deux-deux-quatre !* » tout en se frottant le ventre. Je le regardai fixement. Il recommença : « Non, un-un-deux !... Non, deux-deux-quatre ! » Je restai bouche bée.

— Une preuve de plus..., s'exclama Harrison. Un fou !

— Crois-tu ? demanda Jarvis, sardonique. Ce n'est pas là mon opinion. Tu ne piges pas ce « Non, un-un-deux » naturellement ?

— Non..., et toi non plus !

— Je crois bien que si... Touil utilisait le peu de mots anglais qu'il savait pour exprimer une idée très complexe. Peux-tu me dire quelle association d'idées t'apportent les mathématiques ?

— Voyons..., l'astronomie... ou... ou la logique...

— C'est cela. « Non un-un-deux »... Touil m'expliquait que les constructeurs de pyramides n'étaient pas des êtres comme nous, des êtres intelligents, des créatures douées de raison. Tu as saisi ?

— Que le diable m'emporte !

— Il n'y manquera pas.

— Mais, intervint Leroy, pourquoi ton bizarre compagnon se frottait-il le ventre ?

— Pourquoi !... Parce que, mon cher biologiste, c'est là que se trouve son cerveau. Pas dans sa petite tête... Dans sa bedaine !

— C'est impossible !

— Sur Terre, oui, sur Mars, non !... Rien n'est terrestre ici... Ni la flore, ni la faune, tes biopodes te le prouvent ! »

Jarvis eut un sourire railleur et reprit sa narration.

« Nous continuâmes notre chemin. Vers le milieu de l'après-midi, troisième fait étrange. Fin des pyramides.

— Il n'y en avait plus ?

— Si, mais ce qui était bizarre, c'est que la dernière... – elles avaient trois mètres de haut main tenant – la dernière était fermée ! Tu comprends ? Le constructeur, quel qu'il fût, était encore dedans, et je l'avais pisté depuis l'origine, il y a un demi-million d'années.

« Touil l'avait remarqué en même temps que moi. Je sortis mon

automatique, chargé à balles explosives Bolland, et Touil, comme un prestidigitateur, fit apparaître hors de son sac un drôle de petit pistolet en verre.

« Cela ressemblait assez aux nôtres, sauf la crosse plus grande, mieux adaptée pour sa main à quatre serres.

« Nous avançâmes prudemment, l'arme prête, le long des pyramides vides. Touil fut le premier à voir remuer quelque chose. Le haut de la construction se soulevait par secousses, s'agitait, et s'éboula soudain, le long des côtés dans un fracas assourdi. Et alors, je vis... je vis sortir la chose.

« Un long bras gris argent apparut, amenant un corps cuirassé d'écaillés également gris argent avec de vagues reflets. Le bras tira le corps du trou et la bête s'écroula sur le sable.

« Une créature impossible – une espèce de gros baril grisâtre, avec un bras, et un trou qui pouvait passer pour une bouche à un bout, et une queue droite, pointue, à l'autre. C'est tout.

« Pas d'autres membres, ni yeux, ni oreilles, ni nez, rien ! Le monstre se traîna quelques mètres, enfonça sa queue pointue dans le sable, se redressa et se posa là simplement.

« Nous le regardâmes dix bonnes minutes avant qu'il bougeât. Puis, avec un crissement et un froissement – comme si on chiffonnait du papier très raide – le bras se porta à la bouche et, hop !... il en sortit une brique !...

« Le bras déposa soigneusement la brique sur le sol, et la chose reprit son immobilité.

« Dix minutes plus tard... une autre brique. Une briqueterie de la Nature, quoi ! J'allais repartir lorsque Touil annonça « pierre ». Je fis « hein ? » et il le répéta. Puis avec accompagnement de trilles, ajouta « non... non » et termina par un bruit répété de respiration sifflante.

« Eh bien, je compris tout de suite, pour une fois, miraculeusement ! J'articulai « non, respiration ? » et démontrai ce que je voulais dire. Il en fut extasié, il lança : « oui,... oui,... non,... non,... s'piration », monta tout droit d'un bond et alla piquer sur le nez à moins d'un pas du briquetier.

« J'eus un instant d'angoisse. Le bras montait justement, pour prendre une brique. Je m'attendais à voir Touil happé, déchiqueté, mais... non, rien ! Touil tapa à grands coups de bec sur la créature, le bras déposa méthodiquement la brique à côté des autres.

« Touil frappa encore plus fort, en disant « pierre ! » et je rassemblai suffisamment de sang-froid pour aller vérifier moi-même.

« Touil avait encore une fois raison. Le monstre était bien en pierre et ne respirait pas !

— Comment le sais-tu ? interrompit Leroy, les yeux luisant d'intérêt.

— Je suis chimiste, mon vieux. Le briquetier était littéralement un bloc de silice ! Il devait y avoir du silicium pur dans le sable, et le monstre en vivait. Tu me suis, Leroy ? Nous – et Touil, et aussi ces drôles de plantes, et même les biopodes – appartenons à un système de vie basée *sur le carbone*, tandis que cet être minéral vit par un jeu différent de réactions chimiques, fondées sur le silicium.

La vie silicieuse ! hurla Leroy. Je l'avais toujours soupçonnée, et en voici maintenant la preuve !... Il faut que je...

— Entendu !... Entendu ! fit Jarvis. Tu peux aller voir. En tout cas, cette chose vivait sans vivre tout en vivant, elle bougeait toutes les dix minutes et seulement pour déposer une brique,... autrement dit, se débarrasser de ses déchets. Tu vois, mon vieux ? Nous sommes du carbone : nos déchets sont donc du bioxyde de carbone, mais comme notre briquetier était de silicium, ses déchets sont du bioxyde de silicium – de la silice. Et comme la silice est un corps solide, résultat : des briques.

« Si bien que la bête minérale s'emmure, finit par s'enfermer dans sa propre pyramide et, alors, en sort pour aller recommencer plus loin.

« Pas étonnant qu'elle crisse ! Une créature vieille de cinq cent mille ans !...

— Et comment peux-tu évaluer son âge ? fit observer frénétiquement Leroy.

— Voyons... J'ai suivi l'alignement des pyramides depuis le début, n'est-ce pas ? Si mon individu n'était pas le seul et unique bâtisseur, la série se serait interrompue quelque part avant que j'arrive à lui, et aurait recommencé avec des petites pyramides. N'est-ce pas facile à comprendre ?

« Et, attendez... Il se reproduit, ou du moins, il essaie. Avant l'apparition de la troisième brique, il y eut un léger bruissement et tout un flot de ces petites bulles cristallines surgit : ce sont ses spores, ou ses œufs, ou ses graines, comme il vous plaira. Elles s'en furent par bonds et rebonds à travers Xanthus, exactement comme les précédentes avaient passé près de nous dans la Mare Chronium.

« Et là, j'ai une idée de leur fonction – ceci, pour ton information, Leroy. Je présume que la mince coquille cristalline de silice n'est rien d'autre qu'une simple enveloppe protectrice, comme une coquille d'œuf, et que le principe actif est l'odeur, à l'intérieur. Une sorte de gaz qui attaquerait le silicium. Si la coquille se brise non loin d'un

gisement, il doit se produire quelque réaction qui finit par engendrer une bête comme celle que j'ai vue.

— Tu aurais dû essayer ! se lamenta le petit Français. Oh ! il faut qu'on en casse une, pour voir.

— Mais c'est ce que j'ai fait ! J'en ai brisé deux sur le sable. Il te suffira de repasser dans, mettons, dix mille ans, pour vérifier si j'ai planté des monstres à pyramides... Il y aura sûrement un résultat, à cette époque. »

Jarvis marqua une pause et reprit son souffle. « Bon sang, quelle créature !... Vous vous la représentez ? Aveugle, sourde, muette, sans nerfs, sans cerveau, rien qu'un automate et, cependant... un être immortel !... Destiné à faire des briques, à construire des pyramides aussi longtemps qu'il y aura du silicium et de l'oxygène.

« Même, alors, il ne sera qu'arrêté. Pas mort. Et si les hasards d'un million d'années lui ramènent sa subsistance, il sera là, prêt à fonctionner de nouveau, alors que cerveaux et civilisations seront loin dans le passé... Une bête incroyable, et cependant j'en ai rencontré une encore plus étrange.

— Dans un cauchemar sans doute !

— Assez juste ! fit sobrement Jarvis. Oui, on peut l'appeler comme ça : la bête de cauchemar. L'être le plus effroyable, le plus terrifiant qu'on puisse imaginer ! Plus dangereux qu'un lion, plus traître qu'un serpent.

— Raconte ! implora Leroy. Oh ! comme je voudrais voir cette bête !

— Je ne te le conseille pas ! » Jarvis resta muet quelques instants. « J'étais fatigué, découragé par la disparition de Putz et de sa fusée ; Touil me portait sur les nerfs avec ses trilles et ses piqués sur le nez. Nous avions quitté les pyramides, je marchais, silencieux, des heures et des heures à travers le désert désespérément uniforme.

« Vers le milieu de l'après-midi, nous atteignîmes un point d'où l'on distinguait une ligne basse et sombre à l'horizon. Je savais ce que c'était. Un canal. Je l'avais survolé, à l'aller, dans la fusée, et cela signifiait que nous n'avions franchi que le tiers du désert. De quoi faire plaisir, hein ! Et, pourtant, j'observais bien l'horaire que je m'étais fixé.

« Nous nous rapprochions lentement du canal. Je me souvins qu'il était bordé d'une large frange de végétation – et que s'étendait là une *Cité de Boue*.

« J'ai dit que j'étais fatigué. J'étais obsédé par l'idée d'un bon repas chaud, puis mon esprit vagabonda, je songeai que même Bornéo me semblerait le comble de l'agrément au sortir de cette planète de folie.

De là, je sautai à des réminiscences de ce bon vieux New York, je pensai à une jolie fille, Fancy Long. Tu sais qui je veux dire, Harrison ?

— Oui... Artiste à la télévision. Je l'ai souvent vue sur mon poste. Jolie blonde – danse et chante dans l'émission du *Maté Yerba*.

— C'est bien ça. Moi je la connais très bien. En copains, tu sais. Elle est même venue nous voir partir sur l'*Ares*. Donc je pensais à elle, je me sentais esseulé, tout en me rapprochant avec Touil de la ligne de végétation rugueuse.

« Et alors... Je lâchai un juron : "Nom de D... !" »

« Elle était là... Oui... Fancy Long !... Sans erreur possible, sous l'un de ces arbres biscornus, tout sourires, et me faisait des signes, exactement comme je me souvenais d'elle, lors de notre départ.

— Ça y est... Tu deviens maboul, toi aussi ! déclara Harrison.

— Mon vieux, je me le suis demandé, à ce moment-là. J'écarquillai les yeux, je me pinçai, je fermai les paupières, je les rouvris, regardai encore – et toujours Fancy Long, de plus en plus enjôleuse et adorable, avec ses appels.

« Touil avait vu quelque chose, lui aussi. Il gloussait, caquettait mais je l'entendais à peine. Je courais déjà, sans me poser la moindre question, complètement fasciné.

« Touil, d'un bond, me rattrapa alors que je n'étais plus qu'à cinq mètres de Fancy. Il m'accrocha le bras, et croassa à plein gosier : « Non ! non ! non ! » Je le secouai pour m'en débarrasser, il était aussi léger que s'il avait été en bambou, mais il m'enfonça ses serres dans le bras, et vitupéra de plus belle.

« Finalement, j'eus un éclair de bon sens, je m'arrêtai à moins de trois mètres. Elle était là, à continuer de me faire des signes et des sourires, des sourires et des signes, et moi aussi je restais là, aussi muet que Leroy, tandis que Touil piaillait et jacassait fébrilement.

« Je *savais* que ce ne pouvait pas être vrai – et pourtant, elle était là devant moi. Je balbutiai : « Fancy... Fancy Long ! »

Elle ne fit que continuer à sourire et faire des gestes. Elle paraissait tout aussi réelle que si je ne l'avais pas laissée à soixante millions de kilomètres de distance. Touil la visa de son pistolet de verre. Je lui saisis le bras, il chercha à se libérer de mon étreinte.

« Il désigna Fancy, il cria : « Non s'piration ! Non « s'piration ! » Je compris qu'il voulait dire qu'elle n'était pas vivante. Ah ! mes amis. J'en avais la tête qui tournait. Malgré tout, cela me donnait des frissons de le voir braquer son arme sur elle. Je ne sais pas pourquoi, je restai sans bouger, le regardant viser soigneusement. Il pressa la crosse de

l'arme, je vis une petite bouffée de vapeur et... Fancy Long disparut.

« À sa place, un nœud de tentacules noirs, hideux qui se tordaient et se détordaient... Une bête horrible comme celle à laquelle j'avais arraché Touil.

« La bête de cauchemar !... Je demeurai sur place, stupéfié et stupide, regardant son agonie pendant que Touil trillait et sifflait. Il me toucha finalement le bras, désigna le monstre qui se tordait dans les derniers spasmes, et dit : « Toi-un-un-deux... Lui-un-un-deux... » Je ne compris qu'après l'avoir entendu répéter huit ou dix fois. Et vous, les amis, avez vous saisi ?

— Oui, glapit Leroy. J'y suis... La bête capte les pensées. S'il s'agissait d'un chien – un chien affamé qui souhaite un os bien garni de viande, il le verrait devant lui, cet os... ou il en flairerait l'odeur... C'est bien cela ?

— Exactement, fit Jarvis. La bête de cauchemar utilise les désirs de sa victime pour lui tendre son piège. L'oiseau, à la saison des nids, verrait sa compagne, le renard rôdant à la recherche d'une proie apercevrait un lapin sans défense.

— Mais comment fait-elle ? demanda Leroy.

— Comment le saurais-je ?... Comment fait le serpent, là-bas, sur notre Terre, pour charmer un oiseau jusqu'à ce qu'il lui tombe dans la gueule ? Et n'y a-t-il pas des poissons des abysses qui attirent leurs victimes de la même façon ? Dieu ! » Jarvis eut un frémissement dans la voix. « Vous rendez-vous compte de la trahison de cette bête de cauchemar ? Nous sommes prévenus maintenant, mais dorénavant nous ne pouvons même plus faire confiance à nos yeux !... Vous pourriez me voir ; je pourrais voir l'un de vous et... derrière, il pourrait n'y avoir qu'une autre de ces noires horreurs !

— Et ton copain, comment avait-il deviné ? demanda Harrison.

— Touil ? Je me le demande encore... Peut-être pensait-il à quelque chose qui ne pouvait vraiment pas m'attirer et quand j'ai commencé à courir, il a réalisé que je voyais autre chose que lui et cela l'a alerté. Ou peut-être, le monstre ne peut-il projeter qu'un seul mirage, et Touil aura vu ce que je voyais – ou rien du tout. Je n'ai pas pu lui demander. Mais c'est une preuve de plus que son intelligence est égale à la nôtre – sinon supérieure.

— Hein ? protesta Harrison. Qu'est-ce qui te fait croire que son intelligence rivalise avec l'intelligence humaine ?

— Beaucoup de choses. D'abord, la bête à pyramides. Il n'en avait jamais vu une auparavant, il me l'a dit. Néanmoins il l'a classée parmi les automates morts-vivants minéraux.

— Il aurait très bien pu en avoir entendu parler... Il vit dans les environs, mon vieux.

— Admettons... Mais pour le langage ? Je n'ai jamais pu attraper une seule de ses idées, et il a tout de suite retenu six ou sept de nos mots. Et réalises-tu quelles idées complexes il a réussi à exprimer avec ces quelques mots ! Le monstre à pyramides, la bête de cauchemar ! D'une seule phrase, il m'a fait comprendre que l'un était un automate inoffensif, l'autre un hypnotiseur mortellement dangereux. Qu'en dis-tu ?

— Heu ! marmonna Harrison.

— Tu peux jouer les sceptiques... Aurais-tu réussi à en faire autant toi, avec seulement six mots d'une langue étrangère ? Mieux, aurais-tu été capable de m'expliquer comme l'a fait Touil, qu'une autre créature était d'une sorte d'intelligence si différente de la nôtre, que toute compréhension entre nous était impossible – plus impossible encore qu'entre Touil et moi ?

— Hein ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— J'y reviendrai. Ce que je veux démontrer c'est que Touil et sa race sont dignes de notre amitié. Il existe sûrement quelque part, sur Mars – et vous verrez que j'ai raison – une civilisation et une culture qui valent les nôtres et, peut-être même, les dépassent. Et la communication est possible, entre eux et nous. Touil l'a prouvé. Cela pourra demander des années d'essais patients, car leur esprit n'est pas sur le même plan que le nôtre, mais tout de même moins éloigné que celui des êtres que je devais rencontrer par la suite – si du moins ils ont un esprit.

— Quels êtres ?

— Les habitants des cités de boue, le long des canaux. Je croyais que la bête de cauchemar et le monstre de silicium étaient les êtres les plus étranges qu'on pût concevoir, mais je me trompais.

« Les créatures dont je vais vous parler sont encore plus ahurissantes, moins compréhensibles – infiniment moins que Touil avec qui l'amitié est possible, voir l'échange d'idées, avec de la persévérance et de la concentration d'esprit.

« Nous laissâmes donc la bête à tentacules en train de crever, essayant de regagner son trou, et nous allâmes vers le canal. Le tapis d'herbes grouillantes s'écartait vite de notre chemin et quand nous atteignîmes la berge, je vis un filet d'eau jaunâtre qui coulait. La cité que j'avais aperçue du haut de ma fusée donnait l'impression d'une taupinière. Elle devait se trouver à un kilomètre et demi environ, sur la droite, et j'avais grande envie d'y aller jeter un coup d'œil.

« Elle m'avait semblé déserte, et d'ailleurs, même si elle était hantée par quelques créatures, Touil et moi étions tous deux armés. Je dois dire en passant que le pistolet de Touil est un engin remarquable. J'eus loisir de l'examiner après l'affaire de la bête de cauchemar. Il lance, semble-t-il, une petite pointe de verre empoisonnée. J'ai jugé qu'il en avait une charge d'au moins cent coups. Et il fonctionne à la vapeur, la bonne vieille vapeur !

— À la vapeur ? répéta Putz. Et d'où provient-elle, cette vapeur ?

— De l'eau, naturellement !... On le voit facilement à travers la crosse transparente. Il y avait aussi une petite quantité d'un autre liquide – quinze centilitres environ – épais et jaunâtre. En pressant la crosse – car il n'y a pas de gâchette – on injecte une goutte d'eau et une goutte du liquide jaune dans la chambre d'explosion, et l'eau se vaporise... pop !...

« C'est la simplicité même et nous pourrions utiliser le même principe. L'acide sulfurique concentré amène l'eau presque à ébullition. De même la chaux vive. Et aussi le potassium et le sodium... Cette arme, évidemment, ne possédait pas la même portée que la mienne, mais ce n'était pas tellement important dans cet air raréfié, et elle pouvait tirer autant de coups qu'un revolver de cow-boy dans un film du Far-West. Et quelle efficacité, du moins contre la vie martienne !

« Je l'ai essayée en tirant sur une de ces plantes absurdes, et le diable m'emporte si la plante ne se flétrit pas aussitôt pour tomber en miettes ! C'est ce qui me laisse penser que les dards de verre sont empoisonnés. »

Jarvis reprit son récit :

« J'allai donc vers la cité de boue, en me demandant si ce n'étaient pas les bâtisseurs de ces cités qui avaient également creusé les canaux. Touil me fournit une réponse négative, en gesticulant vers le sud.

« J'en conclus que le système des canaux était l'œuvre d'une autre race, celle de Touil peut-être. À moins qu'il n'y ait encore une autre race intelligente ou... une douzaine d'autres. Mars est un monde si drôle !

« À cent mètres de la cité, nous traversâmes une sorte de chemin, une simple piste de boue durcie et c'est là que m'apparut pour la première fois l'un des constructeurs de taupinières.

« Ah ! mes amis, vous parlez de créatures fantastiques !

« Une barrique allongée, trottant sur quatre pattes et possédant quatre tentacules. Pas de tête, rien qu'un corps et des membres, et une rangée d'yeux tout autour. Le dessus de la barrique était un diaphragme tendu comme une peau de tambour, et c'était tout.

« L'être passa en flèche, près de nous, poussant un petit charreton vide qui semblait de cuivre. Il ne parut même pas remarquer notre présence bien qu'il tournât, me sembla-t-il, un peu les yeux vers moi au passage.

« Peu après, en survint un autre, toujours avec un charreton vide. Même chose, il fila sans daigner nous accorder la moindre attention. Ah ça ! je n'allais pas me laisser ignorer par une bande de barriques à pattes, qui jouaient au chemin de fer ! Aussi, quand surgit un troisième personnage, je me plantai sur son chemin, prêt à sauter de côté, bien entendu, s'il ne s'arrêtait pas.

« Mais il s'arrêta. Il s'arrêta et son diaphragme émit une sorte de tambourinage. Aussitôt, je tendis les deux mains, et m'exclamai : « Nous sommes amis ! » Et que supposez-vous qu'on me répondit ?

« Enchanté de faire votre connaissance », je parie ? suggéra Harrison.

— S'il l'avait dit, je n'en aurais pas été plus stupéfait. Il tambourina de son diaphragme et soudain beugla : « Nous sommes-z-z-z-amis. » En même temps, le baril à pattes poussa traîtreusement son charreton, sur moi. Je sautai de côté et il détala tandis que je le suivais d'un regard stupide.

« Une minute après, un autre arriva. Celui-là ne s'arrêta pas, mais beugla simplement au passage : « Nous sommes-z-z-z-amis ! » et fila au galop. Comment avait-il appris cette phrase ? Toutes ces créatures étaient-elles en communication permanente les unes avec les autres ? Faisaient-elles toutes partie d'un organisme central ? Je l'ignore, mais je crois que Touil doit savoir.

« Et maintenant, tous ceux qui passaient, nous saluaient de la même déclaration. Cela devenait désopilant, je n'aurais jamais cru trouver autant d'amis sur cette boule maudite. Je finis par adresser un geste interrogatif à Touil. Je crois qu'il comprit, car il dit : « Un-un-deux, oui !... Deux-deux-quatre, non !... » Vous comprenez ?

— Bien sûr, fit Harrison. C'est la petite chanson martienne.

— Ouais ? Eh bien, je m'accoutumais au symbolisme de Touil, et j'interprétais comme ceci : « Un-un-deux, oui ! » Ces êtres sont intelligents. « Deux-deux-quatre, non ! » Cette intelligence n'est pas du même ordre que la nôtre, mais différente et au-delà de la logique de deux et deux font quatre.

« Je faisais peut-être erreur et Touil voulait-il simplement préciser que leur intelligence était rudimentaire au point de ne rien comprendre au-dessus de « Un-un-deux ». Mais ce que je devais observer plus tard me porte à croire que la première hypothèse est la bonne.

« Quelques instants après, les créatures revinrent à vive allure, l'une après l'autre, leurs charretons remplis de pierres, de sable, de fragments, de plantes rugueuses, de toute sorte de détrit. Elles bourdonnèrent, au passage, leur salut amical – pas si amical que ça, vous allez dire – et prirent le large à toute allure.

« Il me sembla que le troisième baril à pattes était celui à qui je m'étais déjà adressé, et je résolus d'avoir un second petit entretien. Je me mis de nouveau en travers de sa route.

« Il arriva, beuglant son : « Nous sommes-z-z-z-amis ! » et s'arrêta. Je le regardai. Quatre ou cinq de ses yeux me regardèrent. Il proféra encore son mot de passe, donna une poussée à son charreton, je ne bougeai pas. Alors le... le satané baril allongea un tentacule, et me tordit le nez avec deux pinces en forme de doigts !

— Ha ! Ha !... rugit Harrison. Ils ont sûrement le sens de la beauté !

— Oh ! tu peux rire... J'avais déjà pris un bon coup et une sale engelure sur le nez. Je hurlai : « Ouye ! » Je sautai de côté ; le misérable s'en fut à toute allure, et à partir de ce moment, la formule générale devint : « Nous sommes-z-z-z-amis, ouye !... » Drôles de bêtes !

« Touil et moi nous suivîmes alors tout droit la piste jusqu'à la taupinière la plus proche. Les créatures allaient et venaient sans s'occuper de nous, apportant leurs charges, plongeant dans l'entrée d'un couloir qui descendait comme dans une mine désaffectée.

« Et toujours cette phrase sempiternelle au passage, chaque fois que l'un des barils sortait ou entra. Je m'approchai de l'ouverture, il y avait une lumière quelque part au fond ; ce n'était ni une flamme ni une torche mais un véritable appareil d'éclairage. Je supposai pouvoir en déduire quelque indice sur le degré d'évolution de cette race et descendis à mon tour, avec Touil sur mes talons, ce qui n'alla pas sans quelques trilles et gazouillements de sa part.

« Cette lumière était curieuse. Elle crépitait et fusait comme une vieille lampe à arc, mais provenait d'une unique tige noire plantée dans la muraille du couloir. Lumière électrique sans aucun doute. Les barils étaient donc apparemment assez civilisés.

« Une autre lumière brillait sur quelque chose qui étincelait. J'allai voir. Ce n'était qu'un tas de sable luisant. Je me retournai dans l'intention de sortir, et du diable si l'entrée n'avait pas disparu ! « Je pensai que le couloir devait faire un angle, ou encore, que j'étais entré dans un passage latéral, mais je ne tardai pas à constater que je me trouvais dans un vrai labyrinthe... Rien que des passages sinueux dans toutes les directions, et occasionnellement éclairés, dans lesquels je

rencontrais, de temps à autre, un baril à pattes, galopant comme toujours, parfois avec un charreton, parfois sans.

« À vrai dire, je ne m'inquiétais pas au début. Touil et moi n'avions fait que quelques pas à l'intérieur. Mais toutes nos tentatives pour retrouver la sortie semblaient nous enfoncer davantage.

« J'eus bien l'idée de suivre l'un des barils poussant un charreton vide, pensant qu'il allait sortir pour chercher des détritux, mais il ne fit que tourner en rond, sans but défini, par un passage et l'autre. Et lorsque, finalement, il se mit à tourner autour d'un pilier comme une souris valseuse japonaise, j'abandonnai, laissai tomber mon réservoir à eau sur le sol, et m'assis.

« Touil était aussi perdu que moi. Je lui montrai le haut, il répondit : « Non-non-non ! » sur un ton d'impuissance. Et nous ne pouvions espérer aucune assistance des indigènes. Ils ne s'occupaient pas du tout de nous, même quand ils nous affirmaient qu'« ils étaient nos z-z-z-amis, ouye ! ».

« Dieu ! Je ne sais combien d'heures ou de jours nous tournâmes en rond là-dedans ! Je m'endormis par deux fois de fatigue. Touil ne semblait jamais avoir besoin de sommeil. Nous avons essayé des couloirs ascendants, mais ils redescendaient ensuite. La température, dans cette damnée taupinière, était constante, et l'on ne pouvait différencier le jour de la nuit. Je ne sus même pas, après mon premier réveil, si j'avais dormi une heure ou treize ; j'étais incapable de préciser, d'après ma montre, s'il était midi ou minuit.

« Je vis quantité de choses étranges. Des machines en mouvement dans certains couloirs, mais qui ne semblaient rien produire, simplement des roues qui tournaient.

« À plusieurs reprises, j'ai vu passer deux barils à pattes, reliés par un petit qui poussait entre les deux.

— Parthénogénèse ! exulta Leroy. Parthénogénèse par bourgeonnement comme les tulipes !

— Si tu veux, admit Jarvis. Et jamais le moindre signe d'attention à notre égard, sauf, comme je l'ai dit, ce : « Nous sommes z-z-z-amis, ouye !... » Aucune espèce de vie familiale ; ils se contentaient de galoper avec leurs charretons, d'apporter leurs débris. Mais finalement, je découvris ce qu'ils en faisaient !

« Nous avons eu un peu de chance avec l'un des corridors, il montait depuis un grand moment et je sentais que nous devions nous rapprocher de la surface, quand, soudain, nous débouchâmes dans une salle dont le haut s'arrondissait en dôme, la seule que nous ayons jamais vue.

« Et, mes amis, j'eus envie de danser quand j'aperçus une lueur qui semblait être celle du jour à travers une fente du dôme.

« Dans la salle, il y avait une sorte de... de... machine, juste une roue énorme qui tournait lentement. L'un des barils était justement occupé à déverser le contenu de son charreton sous cette roue, qui écrasa tout, broyant sable, pierre, plantes... en une poudre qui s'en allait quelque part.

« Et pendant que nous regardions, d'autres barils arrivaient, défilaient, vidaient leur charreton... et c'était tout. Sans rime ni raison. Ce qui est bien dans la note de cette planète loufoque.

« Mais il y eut encore autre chose, trop ahurissant pour être croyable. L'un de ces êtres abracadabrants, après avoir déversé sa charge et rejeté son charreton avec fracas, se glissa froidement sous la roue. Je le regardai se faire moudre, trop stupéfié pour émettre un son. Et, un instant plus tard, un autre l'imita. C'était parfaitement méthodique. L'un des barils sans charreton prenait celui qui était abandonné.

« Touil n'en paraissait pas étonné. Je lui signalai le suicide suivant et il eut le plus humain des haussements d'épaules comme pour dire : « Que puis-je y faire ? » Il devait être plus ou moins au courant.

« Ah ! encore autre chose.

« Au-delà de la roue, sur un piédestal assez bas, quelque chose brillait. C'était une espèce d'œuf de cristal fluorescent, avec des irradiations d'une chaleur d'enfer. J'en avais le visage et les mains douloureux comme sous une décharge statique. C'est alors que je fis une nouvelle découverte surprenante. Tu te rappelles, Harrison, cette verrue que j'avais au pouce gauche ? Tiens, regarde ! »

Jarvis tendit sa main.

« Desséchée, mon vieux... Et tombée... comme ça. Et mon nez, dis... Mon pauvre nez... La douleur disparut comme par magie ! L'œuf avait les propriétés des rayons X durs, ou des radiations gamma, en beaucoup » plus bienfaisant, puisque cela épargne le tissu sain et n'attaque que le tissu malade.

« Je pensais que ce serait un magnifique cadeau à rapporter sur Terre, lorsque éclata un tapage à tout casser. Je me précipitai, avec Touil, de l'autre côté de la roue, pour constater qu'un charreton avait été broyé. Négligence d'un suicidé, probablement...

« Alors tous les barils se mirent à beugler et à tambouriner autour de nous et leur vacarme était nettement menaçant. Un groupe s'avança, nous reculâmes pour quitter le passage qu'il me semblait avoir pris pour entrer, et ils nous suivirent en grondant, les uns

poussant des charretons, les autres sans rien.

« Quelles brutes en démente !... Tout cela hurlait en chœur : « Nous sommes z-z-z-amis, ouye ! » Je n'aimais pas du tout ce « ouye » qui me semblait par trop suggestif...

« Touil avait pris son pistolet de verre ; je posai précipitamment mon réservoir à eau pour avoir une plus grande liberté de mouvements et je m'armai à mon tour. Nous continuâmes de reculer dans le couloir ascendant, avec une vingtaine de barils à pattes qui nous serraient de près.

« Et chose ahurissante, ceux qui arrivaient du dehors avec des charretons pleins, se frôlaient à quelques centimètres, sans le moindre signe.

« Touil avait dû le remarquer. Soudain, il sortit son espèce de charbon ardent allume-cigare, l'approcha d'un charreton de débris végétaux... Pouf !... Tout le chargement se mit à flamber mais le baril qui le poussait continua imperturbablement son chemin sans changer d'allure !

« Tout de même, cela mis quelque désordre parmi nos z-z-z-amis, et là-dessus, je remarquai la fumée qui passait dans le couloir en tournoyant près de nous, et je vis la sortie !

« J'empoignai Touil, nous fonçâmes au-dehors avec vingt barils à nos trousses. La lumière du jour me sembla le paradis, bien que j'eusse aussitôt constaté que le soleil allait disparaître à l'horizon. C'était désastreux, il m'était impossible, par une nuit martienne, de vivre hors de mon thermo-sac, du moins sans feu.

« Les choses allaient de mal en pis. Nous fûmes acculés dans un angle entre deux buttes et rien à faire pour en sortir. Je n'avais pas encore tiré, Touil non plus. Inutile d'exaspérer davantage ces brutes. Elles s'étaient arrêtées à courte distance et recommençaient à hurler leurs protestations d'amitié accompagnées de « ouye ! ».

« La situation continua d'empirer. Un baril à pattes apparut, poussant un charreton dans lequel tous puisèrent à pleines poignées de minces dards de cuivre, d'environ trente centimètres et très pointus... Zing ! L'un de ces traits arriva, sifflant à mes oreilles. C'était devenu une question de vie ou de mort. Il fallait tirer.

« Cela alla bien durant un bon moment. Nous nous occupions de préférence de ceux qui étaient près du charreton, ce qui réduisait les dangereux dards à un minimum, mais, subitement, il y eut un tonnerre inouï de « z-z-z-amis » et de « ouye ! » et une véritable armée sortit du trou.

« Nous étions fichus, bien fichus, je le savais... Et au même instant,

je me rendis compte que Touil ne l'était pas, lui. Il aurait pu facilement sauter d'un bond par-dessus la butte à laquelle nous étions adossés. Il restait *pour moi !...*

« J'en aurais pleuré, si j'en avais eu le temps. J'avais sympathisé avec Touil, dès l'abord, mais aurais-je été capable d'un tel geste ? En admettant que je l'eusse réellement arraché à la première bête de cauchemar, n'en avait-il pas fait autant pour moi depuis ? Je le pris par le bras, je fis un geste vers le haut en disant « Touil ». Il protesta : « Non-non-non Tick ! » et continua de mitrailler avec son arme de verre.

« Que faire ?... De toute façon, je serais fichu après le coucher du soleil, mais comment lui expliquer ? J'articulai : « Merci, Touil... Tu es un homme ! » et je sentis que ce n'était pas un compliment du tout. Un *homme* ? Il y en a diablement peu capables de son geste.

« Et *bang !...* Je tirais, et *pouf !* tirait Touil, et les barils envoyaient leurs dards, se préparant à donner l'assaut sans cesser de clamer qu'ils étaient z-z-z-amis...

« J'avais abandonné tout espoir quand, soudain, un ange tomba du ciel sous les traits de Putz, qui, avec ses jets inférieurs, pulvérisa les barils à pattes.

« Hourra !... Quel hurlement de joie je poussai en courant vers la fusée. Putz ouvrit la porte et j'entrai riant, pleurant, vociférant... Ce ne fut qu'après une minute ou deux que je me souvins de Touil. Je me retournai, juste pour le voir achever un de ses bonds par le piqué traditionnel sur le nez, puis s'élancer de nouveau et filer.

« J'eus un mal de diable à convaincre Putz de le suivre. Le temps pour la fusée de décoller, la nuit tomba – vous savez comment cela se passe ici – comme si on tournait un commutateur électrique pour éteindre.

« Nous partîmes au-dessus du désert, et nous nous posâmes au sol à une ou deux reprises, je hurlai « Touil », cent fois au moins.

« Impossible de le retrouver. Il pouvait aller comme le vent, et tout ce que j'ai cru entendre – à moins que je ne me le sois figuré – ce furent de vagues trilles lointains, vers le sud.

« Il était parti et, bon sang, je... je voudrais, ah ! je voudrais qu'il ne fût pas parti... »

Les quatre hommes de l'*Ares* restèrent silencieux, même le sardonique Harrison. Ce fut Leroy qui interrompit les méditations :

« J'aurais beaucoup aimé le voir.

— Oui, fit Harrison, et puis aussi, cette histoire de guérison de

verrue, c'est malheureux tout de même que tu n'aies pas pu rapporter l'œuf de cristal... C'est peut-être ce remède contre le cancer qu'on cherche en vain depuis un siècle et demi !

— Oh ! ça..., marmonna Jarvis..., c'est ce qui avait déclenché la bagarre ! »

Et il tira de sa poche un objet étincelant. « Le voilà. »

Traduit par GEORGES H. GALLET.

A Martian Odyssey

RENDEZ-VOUS AVEC MÉDUSE

par Arthur C. Clarke

Il n'est pas nécessaire de quitter le système solaire pour découvrir des mondes physiquement étranges. Les planètes géantes, Jupiter en tête, présentent des conditions et des paysages sans aucun équivalent sur notre planète. Au point que l'on peut se demander s'il sera jamais possible de s'y aventurer. Mais parce que les lois physiques sont partout les mêmes, et en particulier le Principe d'Archimède, A. C. Clarke peut proposer une solution élégante quoique en apparence curieusement archaïque au problème de l'exploration de l'atmosphère jovienne.

UNE JOURNÉE INOUBLIABLE

LE *Queen Elisabeth* était à cinq kilomètres au-dessus du Grand Canyon, musardant à un gentil petit 180, lorsque Howard Falcon repéra la plateforme de prises de vues qui se rapprochait sur la droite. Bien sûr, il l'attendait – rien d'autre n'était autorisé à voler à cette altitude – mais il n'était pas particulièrement ravi d'avoir de la compagnie. Certes, il accueillait avec satisfaction toute manifestation d'intérêt du public, mais il souhaitait également bénéficier d'un ciel aussi dégagé que possible.

Après tout, il était le premier homme de l'histoire à commander un vaisseau long d'un demi-kilomètre.

Jusqu'à présent, ce premier vol d'essai s'était déroulé sans le moindre problème, et, comble de l'ironie, la seule véritable difficulté était venue du porte-avions vieux d'un siècle, le *Président Mao*, emprunté au musée de la marine de San Diego pour les opérations de soutien. Un seul des quatre réacteurs nucléaires du *Mao* fonctionnait

encore et cette vieille barcasce arrivait tout juste à filer ses 30 nœuds ; fort heureusement, la vitesse du vent au niveau de la mer n'avait pas dépassé la moitié de ce chiffre et il n'avait pas été trop difficile de l'annuler sur le pont d'envol. Il y avait bien eu quelques moments d'inquiétude provoqués par les rafales, mais lorsque les amarres avaient été larguées, le grand dirigeable s'était élevé lentement, droit dans le ciel, comme propulsé par un ascenseur invisible. Si tout allait bien, le *Queen Elisabeth IV* ne retrouverait pas le *Président Mao* avant une semaine.

Tout était en ordre et les instruments de bord donnaient des relevés normaux. Le Commandant Falcon décida de monter sur le pont supérieur pour assister au rendez-vous. Il remit le commandement à l'officier en second et emprunta le tube transparent qui conduisait au cœur du vaisseau ; et là, comme toujours, il fut bouleversé par le spectacle du plus grand espace flottant que l'homme eut jamais réussi à maîtriser.

Les dix ballons sphériques de gaz, chacun d'eux mesurant plus de 100 mètres de diamètre, étaient alignés les uns derrière les autres comme une chaîne de gigantesques bulles de savon. Le plastique très résistant dont ils étaient faits était si transparent que le regard de Falcon pouvait traverser toute l'enfilade et se porter sur les détails du mécanisme ascensionnel près de 500 mètres plus loin. Tout autour de lui, tel un labyrinthe tridimensionnel, s'étendait l'ossature du vaisseau, les grandes poutres longitudinales qui couraient tout le long du navire et les 15 arceaux qui constituaient la membrure de ce colosse des airs et lui conféraient ce gracieux profil aérodynamique.

Il y avait très peu de bruit à cette vitesse réduite – à peine le sifflement du vent sur l'enveloppe et, de temps à autre, un grincement de l'armature métallique lorsqu'elle travaillait un peu. La lumière brute dispensée par les rangées de lampes installées très haut donnait à toute la scène un aspect curieusement aquatique, et, pour Falcon, cette impression était encore renforcée par le spectacle des ballons à gaz translucides. Il avait vu un jour un banc de grandes méduses inoffensives qui franchissaient en puisant un récif de corail, et les énormes bulles de plastique qui permettaient au *Queen Elisabeth* de s'élever dans les airs lui rappelaient souvent ce spectacle, surtout lorsque les changements de pression les faisaient se rider, projetant de nouveaux motifs lumineux tout autour d'elles.

Il parcourut une cinquantaine de mètres dans l'axe du vaisseau jusqu'à l'ascenseur avant situé entre les ballons de gaz un et deux. En montant vers le pont d'observation, il nota qu'il faisait beaucoup trop chaud et il dicta un bref mémo sur son enregistreur de poche. Près d'un quart de la force ascensionnelle du *Queen* était assuré par la quantité

inépuisable de chaleur perdue venant de la centrale à fusion ; pour ce vol presque à vide, seuls six des ballons de gaz contenaient de l'hélium tandis que les quatre autres étaient remplis d'air et le *Queen*, malgré tout, transportait 200 tonnes d'eau en tant que lest. Il n'en restait pas moins que le fait de maintenir une température élevée dans les ballons créait des problèmes dans la climatisation des voies d'accès ; il allait falloir travailler encore pour améliorer ce point.

Une bouffée d'air frais lui fouetta le visage quand il déboucha sur le pont d'observation baigné par la lumière du soleil se déversant par le toit de plexiglas. Une demi-douzaine d'ouvriers, assistés d'un nombre égal de superchimps, finissaient d'installer la piste de danse tandis que d'autres s'occupaient des câbles électriques et des meubles. C'était un spectacle de chaos organisé et Falcon eut du mal à croire que tout serait prêt pour le voyage inaugural prévu pour dans quatre semaines seulement. Enfin, ce n'était pas son problème. Dieu merci, il n'était que commandant, pas organisateur de croisière.

Les travailleurs humains le saluèrent de la main et les chimps dénudèrent leurs crocs pour un semblant de sourire tandis qu'il passait parmi eux pour se diriger vers le salon panoramique déjà terminé. C'était son endroit préféré et il savait que lorsque le vaisseau serait opérationnel il ne pourrait plus jamais s'y trouver seul. Il décida de s'accorder quelques minutes de détente.

Il appela la passerelle pour s'assurer que tout allait bien, puis il s'installa confortablement dans l'un des fauteuils pivotants. En dessous de lui, dans une courbure qui était un véritable régal pour l'œil, s'étendait le galbe argenté de l'enveloppe du vaisseau. Falcon se trouvait au point le plus élevé du navire, dominant l'immensité de la plus grande nef jamais construite par l'homme. Et quand il se fut lassé de ce spectacle, il porta son regard au loin, vers cette extraordinaire région sauvage que le Colorado sculptait depuis près de 500 millions d'années.

Si l'on excepte la plate-forme de prises de vues qui s'était reculée pour filmer par le milieu du navire, Falcon avait le ciel pour lui tout seul, un ciel bleu et vide, dégagé jusqu'à l'horizon. Falcon n'ignorait pas qu'à l'époque de son grand-père, l'azur aurait été sillonné de traînées de condensation et terni par les fumées. Aujourd'hui, condensation et fumée avaient toutes deux disparu ; les ordures aériennes étaient mortes en même temps que les technologies primitives qui les avaient engendrées et les moyens de transport à longue distance de ce siècle volaient bien trop loin au-delà de la stratosphère pour être vus ou entendus depuis la Terre. Les couches inférieures de l'atmosphère, comme dans le passé, appartenaient dorénavant aux oiseaux, aux nuages... et au *Queen Elisabeth IV*.

Il était exact, comme l'avaient affirmé les pionniers au début du XX^e siècle, que c'était la seule façon intelligente de voyager, dans le silence et dans le luxe, à respirer l'air ambiant plutôt que d'en être coupé, tout en restant suffisamment près de la surface pour admirer les beautés changeantes des terres et des mers. Les avions à réaction subsoniques des années 1980, bourrés de centaines de passagers alignés par rangées de 10, ne bénéficiaient pas, même de loin, d'un confort et d'un espace comparables.

Certes le *Q. E.* ne serait jamais une entreprise rentable et même si l'on construisait les autres vaisseaux prévus, seuls quelques-uns des 250 millions d'habitants de la planète pourraient jouir de ces promenades feutrées dans le ciel. Mais une société stable et prospère pouvait se permettre de telles folies et elle en avait même besoin pour la nouveauté et la distraction qu'elles apportaient. Il y avait sur Terre au minimum 1 000 000 de personnes dont les revenus discrétionnaires dépassaient 1 000 nouveaux dollars par an ; le *Queen* ne manquerait donc pas de passagers.

Le communicateur de poche de Falcon bourdonna, le copilote appelait depuis la passerelle.

« Paré pour le rendez-vous, Commandant ? Nous avons maintenant tous les renseignements voulus et les gens de la télé commencent à s'impatientser. »

Falcon jeta un coup d'œil en direction de la plate-forme de prises de vues qui, à environ deux cent cinquante mètres du *Queen Elisabeth*, réglait sa vitesse sur la sienne.

« Paré, répondit-il. Procédez comme convenu. Je regarderai d'ici. »

Il retourna sur le pont d'observation et son bruyant chantier pour avoir une meilleure vue sur le milieu du vaisseau. Tout en marchant, il sentait sous ses pieds des modifications dans les vibrations du plancher, et lorsqu'il atteignit le fond du salon, le vaisseau s'était immobilisé. Utilisant son passe-partout, il sortit sur la petite plate-forme extérieure située au bout du pont ; cinq ou six personnes pouvaient s'y tenir avec seulement un garde-fou pour les séparer de la vaste courbure de l'enveloppe et du sol, à des milliers de mètres plus bas. C'était un poste d'observation idéal et parfaitement sûr même lorsque le vaisseau naviguait à pleine vitesse car il était protégé du vent par l'immense dôme du pont d'observation. Il n'était toutefois pas prévu que les passagers pussent y accéder ; la vue y était un peu trop vertigineuse.

Les ouvertures de l'écouille avant avaient déjà commencé à coulisser comme des portes géantes et la plate-forme de prises de vues planait juste au-dessus, se préparant à descendre. C'était ce chemin

que, dans les années à venir, des milliers de passagers et des tonnes de marchandises allaient emprunter car le *Queen* ne descendrait au niveau de la mer pour se mettre à quai sur sa nacelle flottante qu'en de très rares occasions.

Une rafale de vent de travers vint soudain frapper la joue de Falcon qui affermit sa prise sur le garde-fou. Le Grand Canyon était une zone de turbulences, encore qu'à cette altitude Falcon n'en attendît pas beaucoup. Sans éprouver de véritable anxiété, il concentra son attention sur la plate-forme qui continuait à descendre et se trouvait à présent à une cinquantaine de mètres au-dessus du vaisseau. Il savait que l'opérateur hautement qualifié qui pilotait à distance le véhicule automatique avait déjà accompli cette manœuvre élémentaire des dizaines de fois ; il n'était même pas concevable qu'il pût rencontrer la moindre difficulté.

Et pourtant, il semblait réagir plutôt mollement ; cette dernière rafale avait fait dériver la plate-forme presque jusqu'au bord de l'écouille béante. Le pilote aurait dû corriger avant... Aurait-il un problème de contrôle ? C'était fort peu probable ; ces télécommandes possédaient une surabondance de sécurités à sûretés intégrées et tous les doubles circuits possibles et imaginables. On n'avait jamais entendu parler d'accidents.

Mais cela recommençait. Sur la gauche, à présent. Le pilote était-il ivre ? Tout impensable que cela parût, Falcon l'envisagea pendant quelques instants. Il tendit la main vers son micro.

Une nouvelle rafale le frappa au visage. Il s'en rendit à peine compte car il contemplait avec horreur la plate-forme de prises de vues. L'opérateur luttait pour en reprendre le contrôle, essayant d'équilibrer le véhicule sur ses réacteurs, mais il ne faisait qu'aggraver les choses. Les oscillations s'accrourent... 20 degrés, 40, 60, 90...

« Passe sur automatique, espèce d'idiot ! hurla en vain Falcon dans son micro. Tu vois bien que le contrôle manuel ne fonctionne pas ! »

La plate-forme se retourna. Les réacteurs ne la soutenaient plus mais la précipitaient au contraire vers le bas. Ils étaient soudain devenus les alliés de cette pesanteur qu'ils avaient jusqu'à présent combattue.

Falcon n'entendit pas le choc, encore qu'il le sentît. Il était déjà rentré dans le pont d'observation, fonçant vers l'ascenseur qui menait à la passerelle. Les ouvriers lui demandèrent avec inquiétude ce qui était arrivé. Il allait s'écouler de nombreux mois avant qu'il fût en mesure de répondre à cette question.

Au moment où il posait le pied dans la cabine, il changea brusquement d'avis. Et s'il y avait une panne de courant ? Il était préférable de ne pas prendre de risques, même si cela devait lui coûter quelques secondes et que le temps, sans doute, jouait contre lui. Il dévala quatre à quatre l'escalier en spirale entourant la cage d'ascenseur.

À mi-chemin, il s'arrêta pour inspecter les dégâts. Cette saloperie de plate-forme avait traversé le vaisseau de part en part, crevant au passage deux ballons de gaz dont les enveloppes en plastique étaient encore en train de s'affaisser. La perte de force ascensionnelle ne l'inquiétait pas car le lest pouvait largement la compenser tant qu'il restait encore huit sphères intactes. Par contre, la perspective d'avaries à la structure du vaisseau était beaucoup plus sérieuse ; il entendait déjà autour de lui l'ossature qui craquait, protestant contre cet excédent de poids. Il ne suffisait pas de disposer d'assez de portance, encore fallait-il qu'elle fût correctement distribuée, car dans le cas contraire, le navire pourrait bien se briser en deux.

Il reprenait sa descente quand un superchimp, hurlant de peur, apparut, fonçant dans la cage de l'ascenseur à une vitesse incroyable et prenant appui à l'extérieur du treillage. Dans sa terreur, la pauvre bête avait déchiré l'uniforme de la compagnie dont elle était vêtue, peut-être dans une tentative inconsciente pour retrouver la liberté de ses ancêtres.

Falcon, tout en dévalant l'escalier, surveillait l'approche de l'animal avec angoisse ; un chimp affolé était doué d'une force colossale et virtuellement dangereux, surtout si sa frayeur avait pris le pas sur son conditionnement. Quand l'animal parvint à sa hauteur, il commença à crier une série de mots incompréhensibles et le seul que Falcon parvint à reconnaître fut « boss » répété plusieurs fois d'un ton plaintif. Le Commandant comprit que, même dans sa panique, l'animal cherchait encore un appui auprès des humains ; il eut pitié de cette pauvre créature mêlée à un désastre provoqué par l'homme, une catastrophe qui dépassait sa compréhension –et dont il n'était en rien responsable.

L'animal s'arrêta en face de lui, de l'autre côté du treillage, et rien ne pouvait l'empêcher de passer au travers de l'armature s'il le désirait. Sa tête n'était qu'à quelques centimètres de celle de Falcon qui regardait droit dans les yeux terrifiés de la bête. Il ne s'était encore jamais trouvé si près d'un chimp, à même d'étudier ses traits de façon aussi détaillée ; il ressentit cette étrange impression de lointaine parenté et ce malaise que tous les hommes éprouvent à se contempler ainsi dans le miroir du temps.

Sa présence sembla avoir quelque peu calmé la créature. Falcon

désigna le haut de la cage, en direction du pont d'observation et, d'un ton net et précis, il dit : « Boss-boss-va. » À son grand soulagement, le chimp comprit ; il lui fit une grimace qui aurait pu passer pour un sourire et se précipita pour refaire aussitôt en sens inverse le chemin par où il était venu. Falcon lui avait donné le seul conseil possible. S'il existait encore un endroit relativement sûr à bord du *Queen*, c'était dans cette direction qu'il se trouvait. Quant à lui, son devoir se situait dans la direction opposée.

Il avait presque fini de descendre l'escalier quand, avec un bruit de métal froissé, le vaisseau piqua du nez et les lumières s'éteignirent. Falcon voyait cependant encore assez clair autour de lui grâce aux rayons du soleil qui filtraient à travers l'écouille ouverte et l'énorme déchirure de l'enveloppe. De nombreuses années auparavant, il s'était tenu dans la nef d'une cathédrale, regardant la lumière se déverser au travers des vitraux, projetant des taches multicolores sur les dalles usées du sol ; le trait de lumière éblouissante qui perçait le tissu déchiqueté de l'enveloppe lui rappelait cet instant. Il était dans une cathédrale de métal qui tombait en chute libre.

Quand il parvint à la passerelle et qu'il put pour la première fois regarder à l'extérieur, il fut horrifié de constater combien le vaisseau était près du sol. À 1 000 mètres en dessous, à peine, se dressaient les pitons rocheux, si beaux et si dangereux, surplombant les fleuves de boues rouges qui, sans répit, creusaient le sol à la recherche du passé. Il n'y avait pas la moindre étendue de plat à l'horizon où un vaisseau aussi grand que le *Queen* pût se poser.

Un regard au tableau de bord lui apprit que tout le lest avait déjà été lâché. La vitesse de chute avait cependant été réduite à quelques mètres par seconde ; ils avaient encore une chance de s'en tirer.

Sans prononcer le moindre mot, Falcon s'installa dans le siège du pilote et s'empara de toutes les commandes qui répondaient encore. Les instruments de bord lui disaient ce qu'il avait besoin de savoir, tout discours était superflu. Derrière lui, il entendait l'officier des communications qui transmettait par radio un rapport suivi. Sur Terre, toutes les chaînes d'information avaient déjà dû être réquisitionnées, et Falcon imaginait fort bien la frustration ressentie par les responsables des programmes. L'une des catastrophes les plus spectaculaires de l'histoire était en train de se dérouler sans la moindre caméra pour la filmer. Les derniers instants du *Queen Elisabeth* ne provoqueraient pas l'effroi de millions de spectateurs comme cela avait été le cas pour le *Hindenburg* un siècle et demi auparavant.

Le sol n'était plus qu'à environ cinq cents mètres, se rapprochant toujours assez lentement. La puissance des réacteurs était restée

intacte mais Falcon n'avait pas osé s'en servir tant que l'ossature tenait encore. Mais maintenant il n'avait plus le choix. Le vent les poussait vers une fourche du canyon à l'endroit où le fleuve était divisé par une avancée rocheuse comme par la proue d'un gigantesque vaisseau de pierre fossilisé. Si le *Queen* continuait dans la même direction, il allait toucher ce plateau triangulaire et se poser avec au moins un tiers de sa longueur dépassant dans le vide ; il se casserait alors en deux comme une branche pourrie.

Falcon alluma les réacteurs latéraux et, au loin, couvrant le bruit du métal qui gémissait et du gaz qui s'échappait, s'éleva le sifflement familier. Le vaisseau frémit et commença à virer à bâbord. Les hurlements du métal qui cédait devinrent continus et la vitesse de chute s'accrut. Un regard au tableau de bord lui apprit que le ballon numéro cinq venait de lâcher.

Le sol n'était plus qu'à quelques mètres. Et Falcon ne savait toujours pas si sa manœuvre avait réussi ou échoué. Il régla la poussée des réacteurs sur la verticale en donnant le maximum de portance pour atténuer la force de l'impact.

Le choc parut durer une éternité. Ce n'était pas un choc violent, seulement une sensation de quelque chose d'irrésistible et de prolongé. Il semblait que l'univers tout entier tombait avec eux, sur eux.

Le bruit du métal écrasé se fit plus proche, comme si quelque bête monstrueuse était en train de déchiqueter les entrailles du vaisseau agonisant.

Puis le plafond et le plancher se refermèrent sur Falcon comme les mâchoires d'un étau.

PARCE QUE C'EST LÀ

« Pourquoi voulez-vous aller sur Jupiter ?

— Comme l'a dit Springer quand il a décollé pour Pluton : « Parce que c'est là. »

— Merci infiniment de vos explications. Et maintenant que nous avons éclairci ce point, vous pourriez peut-être me donner la véritable raison ? »

Howard Falcon sourit, encore que seuls ceux qui le connaissaient

bien fussent en mesure d'interpréter cette petite grimace parcheminée. Et Webster était l'un de ceux-là ; cela faisait plus de vingt ans qu'ils travaillaient sur des projets communs. Ils avaient partagé triomphes et désastres, y compris le plus grand désastre d'entre tous.

« Le cliché de Springer est encore valable. Nous nous sommes posés sur toutes les planètes solides mais sur aucune des planètes gazeuses. C'est le seul défi qui nous reste à relever dans tout le Système Solaire.

— Un défi plutôt ruineux. Vous avez calculé le coût de l'opération ? demanda Webster.

— Du mieux possible. Voici les estimations. Mais souvenez-vous : il ne s'agit pas d'une mission isolée mais de la mise sur pied d'un véritable système de transport. Dès qu'il aura fait ses preuves, nous devrons pouvoir l'utiliser de façon illimitée. Et cela nous ouvrira les portes non seulement de Jupiter, mais aussi de toutes les planètes géantes. »

Webster jeta un coup d'œil sur les chiffres et il émit un léger sifflement.

« Pourquoi ne pas commencer par une planète plus facile, Uranus par exemple ? Une pesanteur deux fois moindre et une vitesse de libération environ deux fois plus faible. Et aussi des conditions atmosphériques plus clémentes, si toutefois on peut parler de clémence pour l'une ou l'autre d'entre elles. »

Webster avait certainement bien étudié son sujet, mais après tout, c'était la raison pour laquelle il était à la tête du Département des Projets Longue Portée.

« Si vous tenez compte des problèmes logistiques et de la distance supplémentaire, ça ne représente qu'une très faible économie. Pour Jupiter, nous pouvons utiliser les installations de Ganymède, mais pour aller au-delà de Saturne, il faudrait construire une nouvelle base d'approvisionnement. »

Logique, pensa Webster. Mais il n'en était pas moins persuadé que ce n'était pas cela la véritable raison. Jupiter était le seigneur du Système Solaire ; et c'était le seul défi que Falcon jugeât digne de lui.

« En outre, poursuivit Falcon, Jupiter est un énorme scandale scientifique. Ses orages radio ont été découverts il y a plus d'un siècle et nous ne savons toujours pas ce qui les provoque ; sans parler de la Grande Tache Rouge dont le mystère reste entier. C'est pour cela que je pense obtenir des subventions du Bureau d'Astronautique. Vous savez combien de sondes ils ont expédiées dans l'atmosphère de Jupiter ?

— Environ deux cents, je crois.

— Trois cent vingt-six au cours des cinquante dernières années, et un quart d'entre elles ont été des échecs complets. Bien entendu, ils ont appris énormément de choses, mais en réalité, c'est à peine s'ils ont égratigné la planète. Est-ce que vous vous rendez compte de sa véritable dimension ?

— Plus de dix fois celle de la Terre.

— Oui, oui, je sais, mais est-ce que vous imaginez vraiment ce que ça représente ? »

Falcon désigna le globe terrestre posé dans un coin du bureau de Webster.

« Regardez l'Inde, comme elle paraît petite. Eh bien si vous mettiez la Terre à plat et que vous la colliez sur la surface de Jupiter, elle ne paraîtrait pas plus grande que l'Inde sur ce globe. »

Il y eut un long silence au cours duquel Webster considéra l'équation posée par Falcon : Jupiter est à la Terre ce que la Terre est à l'Inde. Falcon avait choisi, délibérément bien entendu, le meilleur exemple possible...

Cela faisait donc déjà dix ans ? Eh oui, dix ans ! L'accident avait eu lieu sept ans plus tôt (cette date-là resterait à jamais gravée dans sa mémoire) et ses premiers essais avaient eu lieu trois ans avant le seul et unique vol du *Queen Elisabeth*.

Dix ans auparavant, donc, le Commandant (non, le Lieutenant) Falcon l'avait invité à une avant-première : une promenade de trois jours au-dessus des plaines septentrionales de l'Inde avec l'Himalaya pour toile de fond. « Pas le moindre risque, lui avait-il promis. Ça vous changera du bureau et ça vous donnera un excellent aperçu de toute l'affaire. »

Et Webster n'avait pas été déçu. Après son premier voyage sur la Lune, cela avait été l'expérience la plus fascinante de son existence. Et pourtant, comme Falcon l'avait affirmé, tout s'était déroulé dans des conditions de sécurité parfaites et pratiquement sans le moindre incident.

Ils avaient décollé de Srinagar juste avant l'aube et l'immense dôme argenté du ballon avait bientôt reflété les premiers rayons du Soleil. L'ascension avait eu lieu dans un silence total, sans les rugissements des brûleurs à propane qui faisaient s'élever les ballons à air chaud d'un âge révolu. Toute la chaleur dont ils avaient besoin était fournie par le petit réacteur à fusion-impulsion pesant à peine une centaine de kilos qui se trouvait dans l'ouverture de l'enveloppe. Durant l'ascension, le laser du réacteur jaillissait dix fois par seconde, enflammant la moindre parcelle de combustible au deutérium ;

ensuite, lorsque le ballon avait atteint une altitude suffisante, le laser ne fonctionnait plus que quelques fois par minute, se bornant à compenser la chaleur qui s'échappait au travers de l'enveloppe du ballon de gaz.

Et ainsi, à plus d'un kilomètre au-dessus du sol, ils pouvaient encore entendre les chiens qui aboyaient, les gens qui criaient et les cloches qui sonnaient. Lentement, l'immense paysage brûlé par le Soleil s'était déroulé tout autour d'eux ; deux heures plus tard, ils s'étaient stabilisés à une altitude de cinq kilomètres et ils devaient respirer de fréquentes bouffées d'oxygène. Ils pouvaient se détendre et admirer le panorama en toute sécurité ; les instruments de bord se chargeaient du travail, enregistrant toutes les informations nécessaires aux ingénieurs du paquebot des cieux qui n'avait pas encore été baptisé.

C'était une journée idéale ; la mousson du sud-ouest n'allait pas éclater avant un mois et il n'y avait que de très rares nuages dans le ciel. Le temps semblait s'être arrêté et ils en voulurent aux rapports radio qui, chaque heure, interrompaient leur rêverie. Tout autour d'eux, jusqu'à la ligne d'horizon et bien au-delà, s'étendait à l'infini cet antique paysage tout imprégné d'histoire, une mosaïque de villages, de champs, de temples, de lacs et de canaux d'irrigation.

Webster fit un gros effort sur lui-même pour briser le charme de ce souvenir vieux de dix ans. Ce voyage l'avait converti aux aérostats tout en l'amenant à prendre conscience de l'immense superficie de l'Inde, et cela même dans un monde dont on pouvait faire le tour en 90 minutes. Et pourtant, se répéta-t-il en lui-même, Jupiter est à la Terre ce que la Terre est à l'Inde.

« Admettons que vous ayez raison, fit-il, et supposons d'autre part que nous puissions disposer des fonds suffisants, il reste cependant encore une question à laquelle vous n'avez pas répondu. Pourquoi pensez-vous faire mieux que les... combien déjà... trois cent vingt-six sondes-robots qui ont accompli le voyage ?

— Je suis bien plus qualifié qu'elles ne l'étaient, à la fois comme observateur et comme pilote. Et surtout comme pilote ; n'oubliez pas que j'ai plus d'expérience des vols en ballon que quiconque au monde.

— Vous pourriez vous contenter de servir de contrôleur en restant tranquillement sur Ganymède.

— C'est justement là qu'est tout le problème ! On a déjà essayé. Vous ne vous souvenez donc pas de ce qui a provoqué la catastrophe du *Queen* ? »

Webster s'en souvenait parfaitement bien mais il se borna à répondre : « Allez-y, continuez.

— Le décalage temporel. *Le décalage temporel !* Cet imbécile de contrôleur de la plate-forme s'imaginait utiliser un simple circuit local de radio alors qu'il avait été accidentellement relayé par un satellite. Bien sûr, ce n'était peut-être pas de sa faute, mais il aurait dû s'en apercevoir. Ça fait environ une demi-seconde de décalage temporel pour l'aller et retour. Et encore, si tout avait été calme, ça n'aurait pas eu grande importance. Ce sont les turbulences au-dessus du Grand Canyon qui ont provoqué l'accident. Lorsque la plate-forme a touché d'un côté et qu'il a voulu corriger sa trajectoire, elle avait déjà touché de l'autre côté. Vous avez déjà essayé de conduire une voiture sur une route défoncée avec un retard d'une demi-seconde dans vos manœuvres ?

— Non, et je n'ai pas l'intention de le faire. Mais je peux très bien imaginer le résultat.

— Eh bien, Ganymède est à plus d'un million de kilomètres de Jupiter, ce qui signifie un retard aller et retour de six secondes. Ce n'est pas concevable. Il est indispensable d'avoir un contrôleur sur place pour faire face aux situations délicates en temps réel. Je voudrais vous montrer quelque chose. Je peux prendre ça ?

— Oui, allez-y. »

Falcon s'empara d'une carte postale qui était posée sur le bureau de Webster. Les cartes postales étaient pratiquement tombées en désuétude sur Terre, mais celle-là représentait en 3-D une vue d'un paysage martien et elle était décorée de timbres exotiques d'une grande valeur. Il la laissa pendre verticalement.

« C'est un très vieux truc, mais ça va m'aider à mieux me faire comprendre. Placez votre pouce et votre index de part et d'autre de la carte sans la toucher. Là, comme ça. »

Webster s'exécuta. Ses deux doigts effleuraient presque la carte.

« Maintenant, attrapez-la. »

Falcon laissa passer quelques secondes, puis, sans prévenir, il lâcha la carte. Le pouce et l'index de Webster se refermèrent sur le vide.

« Je vais le refaire encore une fois pour vous prouver qu'il n'y a aucune supercherie. Prêt ? »

Et à nouveau, la carte glissa entre les doigts de Webster sans qu'il parvînt à l'attraper.

« À vous d'essayer avec moi, maintenant. »

Webster prit la carte et la lâcha aussitôt. À peine avait-il ouvert les doigts que Falcon s'en était saisi. Webster s'imagina presque avoir entendu un rouage cliqueter tant la réaction de Falcon avait été rapide.

« Quand ils m'ont recollé, fit remarquer Falcon d'une voix sans timbre, les chirurgiens en ont profité pour apporter quelques améliorations. Vous venez d'en voir une... et il y en a bien d'autres. Je veux apprendre à les utiliser au maximum et Jupiter est l'endroit idéal pour cela. »

Webster garda les yeux fixés sur la carte postale posée sur son bureau, s'absorbant dans la contemplation des couleurs invraisemblables de l'Escarpeement de Trivium Charontis. Puis, d'une voix calme, il déclara :

« Je comprends parfaitement. Combien de temps estimez-vous qu'il vous faudra ?

— Avec votre aide, celle du bureau et celle des Fondations scientifiques, nous pourrions nous en sortir en... je ne sais pas... disons trois ans. Plus un an pour les essais... il faudra envoyer au moins deux modèles expérimentaux. Donc, si tout va bien... cinq ans.

— C'est à peu près ce que je pensais. J'espère que vous tenez enfin votre chance. Vous le méritez bien. Mais il y a une chose pour laquelle je ne transigerai pas.

— Oui ?

— La prochaine fois que vous irez vous promener en ballon, ne comptez pas sur ma présence comme passager. »

LE MONDE DES DIEUX

Le trajet de Jupiter V à Jupiter ne durait que trois heures et demie et bien peu d'hommes auraient pu dormir pendant un voyage aussi effrayant. Le sommeil était une faiblesse que Falcon haïssait et le peu dont il avait encore besoin lui apportait des rêves que le temps n'était pas encore parvenu à exorciser. Il ne pouvait toutefois compter sur aucune période de repos pendant les trois jours à venir et il lui fallait en accumuler le plus possible au cours de cette longue descente dans cet océan de nuages, à 100 000 kilomètres en contrebas.

Dès que le *Kon-Tiki* fut entré dans son orbite de transfert et que les vérifications de l'ordinateur eurent été achevées, Falcon se prépara pour ce qui aurait bien pu être le dernier sommeil qu'il prît jamais. Au moment où Jupiter écliprait le Soleil, point minuscule et brillant dans

le ciel, le *Kon-Tiki* pénétrait dans l'ombre monstrueuse de la planète. Pendant quelques minutes, le vaisseau fut enveloppé d'une étrange lueur crépusculaire dorée, puis une partie du ciel devint un véritable trou dans l'espace d'un noir intégral, tandis que le reste était transformé en un brasier d'étoiles. On pouvait parcourir tout le Système Solaire, et ces étoiles ne changeaient jamais ; les mêmes constellations brillaient en ce moment dans le ciel de la Terre à environ 500 millions de kilomètres de là. La seule différence, c'était la présence des petits croissants pâles de Callisto et de Ganymède ; certes, il y avait encore une dizaine de lunes autour de Jupiter mais elles étaient toutes beaucoup trop petites et beaucoup trop éloignées pour être repérées à l'œil nu.,

« Émissions terminées pour les deux heures », signala-t-il au vaisseau amiral suspendu à mille kilomètres au-dessus des roches désolées de Jupiter V dans l'ombre irradiante du minuscule satellite. Jupiter V servait surtout de véritable bulldozer cosmique en déblayant sans répit les particules chargées qui rendaient les parages de Jupiter plutôt malsains. Son sillage était pratiquement dépourvu de toute radiation et un vaisseau pouvait s'y garer en parfaite sécurité alors que tout autour rôdait une mort invisible.

Falcon brancha l'inducteur de sommeil et sa conscience l'abandonna rapidement tandis que les impulsions électriques caressaient doucement son cerveau. Et pendant que le *Kon-Tiki* tombait vers Jupiter, gagnant à chaque seconde de la vitesse dans cet énorme champ de gravité, Falcon dormit d'un profond sommeil. Les rêves, cependant, survenaient toujours au réveil et il avait emporté de la Terre ses cauchemars avec lui.

Il ne rêvait pourtant jamais de l'accident lui-même, bien qu'il se retrouvât souvent face au superchimp terrifié qu'il avait rencontré en descendant l'escalier en spirale entre les ballons qui s'affaissaient. Aucun des chimps n'avait survécu ; ceux qui n'avaient pas été tués sur le coup étaient si gravement blessés qu'ils avaient été euthanasiés en douceur. Falcon se demandait parfois pourquoi il ne rêvait que de cette malheureuse créature qu'il n'avait encore jamais rencontrée avant ce qui devaient être les derniers instants de sa vie, et non des amis et des collègues qu'il avait perdus dans la catastrophe du *Queen*.

Les rêves qu'il craignait le plus étaient ceux qui commençaient au moment où, pour la première fois, il avait repris connaissance. Il n'avait ressenti pratiquement aucune douleur physique, et, en fait, il n'avait pratiquement rien ressenti du tout. Il était dans les ténèbres et le silence ; il ne paraissait même pas respirer. Et, le plus étrange, c'était qu'il ne parvenait même pas à localiser ses membres. Il ne pouvait bouger ni ses mains ni ses pieds pour l'unique raison qu'il ne savait pas

où ils se trouvaient.

Le silence avait été le premier à céder. Après des heures, ou des jours, il avait pris conscience d'une faible pulsation et plus tard, après y avoir longtemps réfléchi, il avait conclu qu'il s'agissait des battements de son propre cœur. C'était la première des nombreuses erreurs qu'il devait faire.

Ensuite, il y avait eu de légers picotements, quelques étincelles de lumière et d'infimes pressions sur ses membres qui ne répondaient toujours pas. L'un après l'autre, ses sens lui étaient revenus, et avec eux la douleur. Il avait dû tout réapprendre, depuis sa petite enfance jusqu'à son adolescence. Bien que sa mémoire n'eût pas été atteinte et qu'il fût en mesure de comprendre les paroles qui lui étaient adressées, il lui fallut des mois avant de pouvoir répondre autrement que par un simple battement de paupières. Il se souvenait encore des instants de triomphe qui avaient suivi le premier mot qu'il avait prononcé, la première page d'un livre qu'il avait tournée et enfin la première fois où il avait pu se déplacer par lui-même. Et, en vérité, c'était une victoire, une grande victoire à laquelle il s'était préparé pendant près de deux ans. Des centaines de fois il avait envié le superchimp mort ; mais à lui, Falcon, on n'avait pas donné le choix. Les médecins avaient pris la décision pour lui et aujourd'hui, douze ans après, il se trouvait là où aucun humain n'avait encore été, se déplaçant plus vite qu'aucun voyageur de l'histoire.

Le *Kon-Tiki* venait juste d'émerger de l'ombre de la planète et l'aurore de Jupiter traçait dans le ciel un gigantesque arc-en-ciel de lumière, lorsque la sonnerie insistante du signal d'alarme tira Falcon du sommeil. Les inévitables cauchemars (il avait essayé d'appeler une infirmière, mais il n'avait pas eu la force d'appuyer sur le bouton) s'effacèrent rapidement de son esprit ; la plus grande aventure de sa vie, et peut-être bien la dernière, l'attendait.

Il appela Mission Control éloignée à présent de plus de 100 000 kilomètres, et, tombant toujours de plus en plus rapidement vers la surface de Jupiter, il signala que tout allait bien. Sa vitesse venait de dépasser les 50 kilomètres par seconde (ça, c'était pour les archives) ; d'ici une demi-heure, le *Kon-Tiki* atteindrait les franges extérieures de l'atmosphère et Falcon se prépara pour l'entrée la plus difficile de tout le Système Solaire. Nombre de sondes spatiales avaient survécu à cette véritable épreuve du feu, mais elles étaient particulièrement robustes, bourrées au maximum d'instruments et capables de résister à d'énormes pressions. Le *Kon-Tiki* allait subir un maximum de 30 G qui se stabiliserait ensuite vers une moyenne supérieure à 10 G avant de percer les couches supérieures de l'atmosphère de Jupiter. Avec beaucoup de soin et de minutie, Falcon commença à installer le

système très élaboré qui devait l'ancrer aux parois de la cabine. Lorsqu'il eut terminé, il faisait virtuellement partie de la structure du vaisseau.

Le compte à rebours avait débuté ; 100 secondes avant l'entrée. Le sort en était jeté. Dans une minute et demie il allait effleurer l'atmosphère de Jupiter et se retrouver irrévocablement prisonnier de l'étreinte de la géante.

Le compte à rebours avait trois secondes de retard, ce qui, compte tenu de toutes les inconnues, n'était pas si mal. Au-delà des parois de la capsule s'éleva un soupir spectral qui s'enfla progressivement pour se transformer en un rugissement déchirant. Le bruit était assez différent de celui d'une entrée dans la Terre ou dans Mars ; dans cette atmosphère ténue d'hydrogélium, tous les sons étaient de quelques octaves plus aigus. Sur Jupiter, le tonnerre lui-même aurait une voix de fausset.

La pression s'accroissait avec l'intensité du cri et en quelques secondes Falcon se retrouva totalement immobilisé. Son champ de vision se rétrécit et n'embrassa plus que l'horloge et l'accéléromètre : encore 480 secondes et 15 G.

Il ne perdit pas connaissance, mais c'était prévu. La traînée laissée par le *Kon-Tiki* dans l'atmosphère de Jupiter devait être très spectaculaire, et elle avait maintenant probablement plusieurs milliers de kilomètres de long. Cinq cents secondes après l'entrée, la résistance commençait à diminuer :

10 G, 5 G, 2... Puis la pesanteur disparut presque complètement ; le *Kon-Tiki* tombait en chute libre, toute son énorme vitesse orbitale annihilée.

Il y eut une brutale secousse lorsque les restes du bouclier thermique se détachèrent du vaisseau ; il avait accompli sa tâche et était désormais inutile. Jupiter pouvait maintenant s'en emparer. Falcon défit toutes les sangles à l'exception de deux et attendit que le séquenceur automatique mît en marche la série d'opérations suivantes. Des opérations très délicates.

Il ne vit pas s'ouvrir le premier parachute de freinage mais il sentit par contre le petit choc qui en résulta ; la vitesse de chute diminua aussitôt. Le *Kon-Tiki* avait perdu toute sa vitesse horizontale et il tombait à la verticale à 1 000 kilomètres à l'heure. Tout allait se jouer dans les soixante secondes à venir.

Le deuxième parachute de freinage s'ouvrit. Falcon regarda par le hublot du plafond et, à son immense soulagement, il constata qu'une masse de matière argentée flottait derrière le vaisseau en chute libre.

Les milliers de mètres cubes du ballon, comme une fleur gigantesque qui s'ouvre au matin, s'étalèrent dans le ciel, emprisonnant le gaz ténu de l'atmosphère jusqu'à se gonfler entièrement. La vitesse de chute du *Kon-Tiki* tomba à quelques kilomètres/heure et elle se stabilisa. Falcon disposait maintenant de beaucoup de temps ; il faudrait des jours et des jours pour que le *Kon-Tiki* atteignît la surface de Jupiter.

Mais il finirait par l'atteindre si Falcon ne l'en empêchait pas. Le ballon, là-haut, n'agissait en fait que comme un parachute très efficace. Il ne donnait aucune force ascensionnelle, et n'en donnerait aucune, tant que le gaz qu'il renfermait et le gaz à l'extérieur seraient les mêmes.

Le réacteur à fusion, avec ce craquement caractéristique et plutôt déconcertant, se mit en route, déversant des torrents de chaleur dans l'enveloppe. Cinq minutes plus tard, le *Kon-Tiki* commençait à s'élever. Selon les chiffres communiqués par l'altimètre radar, il s'était stabilisé à 430 kilomètres de la surface de Jupiter, ou du moins de ce qui passait pour la surface de Jupiter.

Un seul type de ballon pouvait fonctionner dans une atmosphère d'hydrogène (l'hydrogène est en effet le plus léger des gaz) : le ballon à hydrogène chaud. Tant que le fuseur continuerait à marcher, le *Kon-Tiki* resterait en l'air, flottant au-dessus d'un monde pouvant contenir une centaine d'océans Pacifique. Après un voyage de plus de 500 millions de kilomètres, le *Kon-Tiki* justifiait enfin son nom ; il était devenu un radeau aérien, dérivant sur les courants de l'atmosphère jovienne.

Alors qu'un monde nouveau s'étendait autour du *Kon-Tiki*, Falcon dut attendre plus d'une heure avant d'examiner le paysage qui s'offrait à lui. Il lui fallut d'abord vérifier toutes les commandes de la capsule et s'assurer du bon fonctionnement de tous les appareils de contrôle. Ensuite, il lui fallut apprendre combien il devait produire de chaleur supplémentaire pour obtenir un taux d'ascension donné et combien de gaz il devait libérer pour descendre. Et surtout, il y avait le problème de la stabilité. Il dut ajuster la longueur des câbles rattachant la capsule à l'énorme ballon en forme de poire pour amortir les vibrations et obtenir des conditions de vol aussi douces que possible. Jusqu'à présent, il avait eu de la chance ; à cette altitude, la force du vent était constante et le Doppler lisant sur la surface invisible de la planète lui apprit que sa vitesse par rapport au sol était de 350 kilomètres/heure ce qui, pour Jupiter où des vents supérieurs à 1 000 kilomètres/heure avaient été observés, était une vitesse relativement modeste. Mais le problème, bien entendu, n'était pas là ; le véritable danger résidait dans les turbulences. Si Falcon devait en rencontrer, seules son habileté, son expérience et la rapidité de ses réflexes parviendraient à

le sauver, et ce n'était malheureusement pas des qualités qui pouvaient être programmées dans un ordinateur.

Falcon ne prêta pas attention aux demandes incessantes de Mission Control avant de s'être habitué aux réactions de cet étrange vaisseau. Lorsqu'il se sentit prêt, il déploya les bras chargés des divers instruments de mesure et des sondes atmosphériques. La capsule ressemblait maintenant à un monstrueux sapin de Noël ; mais elle n'en continuait pas moins à descendre lentement, portée par les vents de Jupiter, tandis qu'elle transmettait par radio des torrents d'informations au navire amiral à 100 000 kilomètres de là. Falcon pouvait enfin regarder autour de lui.

Sa première impression fut plutôt bizarre et même quelque peu décevante. En ce qui concernait l'échelle, il aurait tout aussi bien pu se trouver dans un ballon au-dessus d'une couche de nuages terrestres. L'horizon semblait à distance normale et rien ne lui donnait le sentiment de se trouver aux abords d'un monde d'un diamètre onze fois supérieur au sien. Il utilisa alors le radar à infrarouges pour sonder les couches atmosphériques en dessous de lui, et il comprit instantanément combien ses yeux l'avaient trompé.

La couche de nuages qui paraissait se situer à environ cinq kilomètres était en réalité à 60 kilomètres. Et l'horizon qu'il aurait donné à 200 kilomètres était en fait à 3 000 kilomètres du vaisseau.

La limpidité cristalline de l'atmosphère d'hydrohélium et l'énorme courbure de la planète l'avaient totalement abusé. Il était encore plus difficile de juger des distances ici que sur la Lune ; tout ce qu'il voyait devait être multiplié par dix.

C'était un phénomène très simple auquel il aurait dû être préparé, et pourtant il en fut profondément troublé. Il n'avait pas l'impression que Jupiter fût énorme mais que c'était lui qui avait rétréci pour ne plus mesurer qu'un dixième de sa taille normale. Peut-être parviendrait-il, avec le temps, à s'habituer à l'échelle inhumaine de ce monde ; mais en cet instant, contemplant cet horizon incroyablement éloigné, il sentit un vent plus glacial encore que l'atmosphère environnante lui traverser l'âme. En dépit de tous les arguments qu'il avait développés, il pensa que l'homme ne serait peut-être jamais à sa place dans ce monde. Il se pourrait bien qu'il fût à la fois le premier et le dernier à descendre à travers les nuages de Jupiter.

Le ciel au-dessus de lui était presque noir, strié seulement par les filaments de quelques cirrus d'ammoniac, une vingtaine de kilomètres plus haut. Il faisait froid près de ces lisières de l'espace, mais la température comme la pression s'élevaient rapidement en descendant. Au niveau où le *Kon-Tiki* dérivait à présent, la température était de 50

degrés centigrades en dessous de zéro et la pression de cinq atmosphères. Une centaine de kilomètres plus bas il ferait aussi chaud qu'autour de l'équateur terrestre et la pression serait à peu près identique à celle qui existe au fond de l'une des mers les moins profondes de la Terre. Des conditions idéales pour la vie.

Un quart du jour très bref de Jupiter avait déjà passé ; le Soleil était à mi-course dans le ciel mais la lumière qui baignait le manteau de nuages était étonnamment douce. Ces 500 millions de kilomètres supplémentaires avaient dépouillé le Soleil de toute sa puissance. Le ciel était clair et pourtant Falcon se surprenait sans cesse à penser que le temps était très couvert. La nuit devait certainement tomber très vite sur Jupiter, et bien que ce fût encore le matin, il se dégageait une impression de crépuscule d'automne. Mais l'automne, naturellement, n'existait pas sur Jupiter. Il n'y avait pas de saisons ici.

Le *Kon-Tiki* était entré à la verticale de la zone équatoriale, la partie la moins colorée de la planète. La mer de nuages qui s'étendait jusqu'à l'horizon était teintée d'un rosé saumon très pâle, sans aucun des jaunes, des rosés et même des rouges qui entouraient Jupiter à des latitudes plus élevées. La Grande Tache Rouge elle-même, la plus spectaculaire de toutes les particularités de la planète, se trouvait à des milliers de kilomètres au sud. Il aurait été tentant d'amorcer la descente à ce niveau, mais la Perturbation Tropicale Sud était anormalement active, avec des courants atteignant 1500 kilomètres/heure. Il n'aurait pas été prudent de s'approcher de ce maelstrom de forces inconnues. La Grande Tache Rouge et ses mystères devraient attendre de futures expéditions.

Le Soleil, traversant le ciel deux fois plus vite que sur Terre, approchait maintenant du zénith et il était éclipsé par le dôme argenté du ballon. Le *Kon-Tiki* continuait à dériver vers l'ouest rapidement, paisiblement, à une vitesse régulière de 350 kilomètres/heure que seul le radar parvenait à détecter. Était-ce toujours aussi tranquille ici ? se demanda Falcon. Les scientifiques qui avaient décrit avec tant d'érudition les zones de calme de Jupiter et qui avaient affirmé que l'équateur serait la plus calme d'entre elles savaient finalement de quoi ils parlaient. Falcon s'était montré profondément sceptique devant de telles prévisions et il avait été d'accord avec un chercheur assez modeste pour lui avoir carrément dit : « Aucun expert ne s'est jamais approché de Jupiter, alors ! » Eh bien, d'ici la fin de cette journée, il y en aurait eu au moins un. S'il réussissait à survivre jusque-là.

Pour ce premier jour, le Maître des Dieux lui fut clément. Tout était, ici, sur Jupiter, aussi calme et paisible que cela l'avait été, des années auparavant, lorsqu'il s'était promené en compagnie de Webster au-dessus des plaines de l'Inde septentrionale. Falcon eut tout le temps nécessaire pour apprendre à maîtriser ses nouveaux talents jusqu'à ce que le *Kon-Tiki* fût devenu une extension de son propre corps. Jamais il n'aurait osé espérer qu'une telle chance lui serait un jour offerte et il commença à se demander quel serait le prix qu'il aurait à payer en échange.

Les cinq heures de jour étaient sur le point de s'achever ; les nuages en dessous de lui se couvraient d'ombres qui leur conféraient une consistance qu'ils n'avaient pas lorsque le Soleil était plus haut. Les couleurs disparaissaient rapidement du ciel, sauf à l'ouest où une bande pourpre qui fonçait progressivement s'étalait sur l'horizon. Au-dessus de cette bande, et plus proche du *Kon-Tiki*, un petit croissant de lune brillait d'une lumière blanche et pâle dans les profondes ténèbres environnantes.

Le Soleil, avec une vitesse perceptible à l'œil nu, disparaissait derrière Jupiter à 3 000 kilomètres de là. Les étoiles infinies s'allumèrent, dont la merveilleuse étoile du berger de la Terre, à la frontière même du crépuscule, rappelant à Falcon combien il était loin de sa patrie ; Vénus s'enfonça à la suite du Soleil. La première nuit d'un homme sur Jupiter venait de commencer.

Avec l'arrivée des ténèbres, le *Kon-Tiki* se mit à tomber. Le ballon n'était plus chauffé par les faibles rayons du Soleil et il perdit un petit peu de sa portance. Falcon ne fit rien pour l'accroître ; il s'était attendu à ce phénomène et il avait prévu de se laisser descendre.

La couche de nuages, à présent invisible, se trouvait toujours une cinquantaine de kilomètres plus bas et Falcon comptait l'atteindre vers minuit. Il la distinguait très nettement sur le radar à infrarouges qui indiquait en outre la présence d'une multitude de composés complexes de carbone en plus des gaz habituels, hydrogène, hélium et ammoniac. Les chimistes mouraient d'envie de se procurer des échantillons de cette substance boursouflée et rosâtre ; plusieurs sondes atmosphériques en avaient déjà ramassé quelques grammes, mais cela n'avait fait qu'aiguiser leur appétit. La moitié des molécules de base de la vie se trouvaient là, flottant très haut au-dessus de la surface de Jupiter. Et la vie pouvait-elle être bien loin lorsqu'elle avait de quoi se nourrir ? C'était la question à laquelle, après plus d'un siècle, personne

n'avait encore pu répondre.

Les infrarouges étaient arrêtés par les nuages, mais le radar à micro-ondes passait, lui, au travers et, couche après couche, il communiquait des renseignements jusqu'à la surface invisible de la planète à plus de 400 kilomètres en contrebas. Et c'était là un domaine interdit à Falcon, protégé par d'énormes pressions et températures ; même les sondes-robots n'avaient pu l'atteindre sans se désagréger. La surface de la planète, terriblement tentante dans son inaccessibilité, reposait en bas de l'écran radar, légèrement floue et présentant une étrange structure granuleuse que les appareils ne parvenaient pas à expliquer.

Une heure après le coucher du Soleil, Falcon lâcha sa première sonde. Elle tomba rapidement pendant une centaine de kilomètres puis elle commença à flotter dans l'atmosphère plus dense, envoyant des flots de signaux radio que Falcon retransmit à Mission Control. Ensuite, il n'eut plus rien à faire avant le jour, si ce n'était de garder un œil sur la vitesse de chute, de contrôler les instruments et de répondre à quelques questions occasionnelles. Le *Kon-Tiki* pouvait fort bien prendre soin de lui-même pendant qu'il dérivait sur ce courant régulier.

Juste avant minuit, une femme contrôleur prit le quart et elle se présenta avec les plaisanteries d'usage. Dix minutes plus tard elle rappelait pour lancer d'un ton sérieux et excité :

« Howard ! Mettez-vous à l'écoute du canal 46. Puissance maxi. »

Le canal 46 ? Il y avait tant de circuits télémétriques qu'il ne connaissait que les numéros les plus importants. Mais dès qu'il eut abaissé la manette, il le reconnut tout de suite. C'était celui qui était intégré au micro de la sonde qui flottait à présent à 130 kilomètres en dessous dans une atmosphère devenue presque aussi dense que de l'eau.

Au premier abord, il n'entendit que le léger sifflement des vents étranges qui soufflaient dans les ténèbres de ce monde inimaginable. Puis, de ce fond sonore continu émergea lentement une vibration sourde qui devint de plus en plus forte, tel le roulement d'un gigantesque tambour. C'était un son si grave qu'on le sentait autant qu'on l'entendait, tandis que le rythme des battements ne cessait de s'accélérer alors que le ton restait toujours identique. C'était maintenant devenu une pulsation très rapide, presque infrasonique, qui soudain, en pleine vibration, s'arrêta, si brutalement que l'esprit ne put accepter ce silence et que la mémoire continua à fabriquer un écho fantôme dans les plus profondes cavernes du cerveau.

C'était le bruit le plus extraordinaire que Falcon eût jamais entendu, même parmi l'infinité des chants de la Terre. Il ne voyait aucun

phénomène naturel qui eût pu le provoquer, pas plus qu'il n'évoquait le cri de quelque animal, pas même celui des plus grandes baleines.

Le bruit revint selon un schéma identique. Maintenant qu'il y était préparé, Falcon put se livrer à une estimation de la durée du phénomène : depuis la première pulsation jusqu'au crescendo final, il s'écoula un tout petit peu plus de dix secondes.

Et cette fois, il y eut un véritable écho, très faible et très lointain. Peut-être avait-il été renvoyé par l'une des couches de cette atmosphère stratifiée, ou peut-être s'agissait-il d'une autre source plus éloignée. Falcon guetta un second écho qui ne vint jamais.

Mission Control réagit rapidement et lui demanda d'expédier sur-le-champ une autre sonde. Avec deux micros, il serait possible de repérer approximativement les sources. Fait étrange, aucun des micros extérieurs du *Kon-Tiki* ne détectait autre chose que les bruits des vents ; les grondements, quelle qu'en fût l'origine, avaient dû être bloqués par une couche atmosphérique réfléchissante.

On ne tarda pas à découvrir qu'ils provenaient d'un amas de sources situé à environ 2 000 kilomètres du *Kon-Tiki*. La distance ne donnait aucune indication sur leur puissance ; dans les océans de la Terre, des sons plutôt faibles arrivaient à parcourir des distances comparables. Quant à l'hypothèse qui venait immédiatement à l'esprit, à savoir que ces émissions étaient dues à des créatures vivantes, l'exobiologiste l'écarta aussitôt :

« Je serais très déçu, affirma le Dr Brenner, qu'il n'y ait ni micro-organismes ni plantes sur Jupiter, mais je ne m'attends pas à trouver quoi que ce soit qui appartienne au règne animal car il n'y a pas d'oxygène libre. Toutes les réactions biochimiques sur Jupiter doivent être à basse énergie ; il n'existe tout simplement aucune façon dont une créature active pourrait fabriquer assez de puissance pour fonctionner. »

Falcon se demanda si cela était vrai ; il avait déjà entendu cet argument de nombreuses fois et il réserva son jugement.

« En tout cas, continua Brenner, certaines de ces ondes sonores sont longues d'une centaine de mètres ! Et même un animal aussi gros qu'une baleine serait incapable de les produire. Il faut qu'elles aient une origine naturelle. »

Effectivement, cela semblait plausible et les physiciens finiraient sans doute par trouver une explication. Falcon se demanda ce que pourrait bien penser un extra-terrestre aveugle des bruits qu'il entendrait près d'une mer déchaînée, d'un geyser, d'un volcan ou d'une chute d'eau. Il les attribuerait sans doute à quelque énorme bête.

Les voix des profondeurs se turent environ une heure avant l'aube et Falcon se prépara à passer sa seconde journée au-dessus de Jupiter. Le *Kon-Tiki* n'était plus qu'à cinq kilomètres de la couche de nuages la plus proche ; la pression extérieure s'était élevée à 10 atmosphères et il régnait une température tropicale de 30 degrés. Un homme pourrait se tenir dehors sans autre équipement qu'un appareil respiratoire insufflant un mélange adéquat d'héliox.

« Nous avons de bonnes nouvelles pour vous, lui apprit Mission Control peu après le lever du Soleil. La couche de nuages commence à se disperser. Vous bénéficierez d'une éclaircie partielle dans une heure, mais faites attention aux turbulences.

— J'en ai déjà noté quelques-unes, répondit Falcon. Je vais voir sur quelle profondeur.

— Au moins vingt kilomètres, jusqu'au second thermocline. Cette couche-là est très solide ; elle ne se dissipe jamais. »

Et elle est hors de ma portée, ajouta Falcon en pensée. La température doit y dépasser les 100 degrés. C'était bien la première fois qu'un astronaute se préoccupait non pas de son plafond mais de son... plancher.

Dix minutes plus tard, il aperçut ce que Mission Control avait déjà observé depuis sa position privilégiée. Un changement de teinte était intervenu près de l'horizon et la couche de nuages était maintenant inégale et déchiquetée comme si quelque chose était brutalement passé au travers. Falcon mit en route la petite chaudière nucléaire et fit monter le *Kon-Tiki* de cinq kilomètres pour avoir une meilleure vue.

Le ciel, en dessous de lui, se dégageait rapidement, comme si la couche solide se dissolvait. Un abysse s'ouvrait sous ses yeux. Quelques instants plus tard, il voguait au bord d'un canyon nuageux de 20 kilomètres de profondeur et de 1 000 kilomètres de large.

Un monde nouveau s'étendait en-dessous de lui ; Jupiter venait de soulever l'un de ses nombreux voiles. La seconde couche de nuages, située à une distance inaccessible, était d'une couleur nettement plus foncée que la première. Elle était d'un rose presque saumon, bizarrement tacheté de petits îlots rouge brique de forme ovoïde dont les axes indiquaient une direction est-ouest, celle des vents dominants. Il y en avait des centaines, tous à peu près de la même taille, qui rappelaient à Falcon les petits cumulus boursoufflés des cieux terrestres.

Il réduisit la force ascensionnelle et le *Kon-Tiki* commença à s'enfoncer le long de la falaise qui se désagrégeait. Ce fut alors que Falcon remarqua la neige.

Des flocons blancs se formaient dans le ciel et tombaient lentement. Il faisait cependant beaucoup trop chaud pour que cela fût de la neige, et, de toute façon, il n'y avait pratiquement aucune trace d'eau à cette altitude. En outre, ces flocons ne brillaient d'aucun éclat ni ne scintillaient tandis qu'ils gagnaient les profondeurs ; et lorsque, peu après, quelques-uns atterrirent sur le bras d'un instrument presque devant le plus large hublot panoramique, Falcon s'aperçut qu'ils étaient d'un blanc mat et opaque et que leur structure n'avait rien de cristalline ; ils étaient par ailleurs assez grands, mesurant plusieurs centimètres de large. Ils ressemblaient à une cire blanche et Falcon se dit que c'était précisément ce qu'ils étaient. Une réaction chimique quelconque se produisait dans l'atmosphère environnante qui condensait les hydrocarbures dans le ciel de Jupiter.

À une centaine de kilomètres devant le *Kon-Tiki*, une perturbation se formait dans la couche de nuages. Les petits îlots rouges étaient ballottés dans tous les sens et commençaient à se mettre en spirale, le schéma classique du cyclone si bien connu de la météorologie terrestre. Le tourbillon émergeait à une vitesse incroyable. Si c'était bien un ouragan, pensa Falcon, le *Kon-Tiki* courait de sérieux dangers.

Son inquiétude, soudain, se transforma en émerveillement, puis en véritable peur. Ce qui se développait devant lui n'était pas du tout un ouragan. Quelque chose d'énorme, quelque chose qui mesurait des dizaines de kilomètres de long, était en train de crever les nuages.

L'idée qu'il s'agissait peut-être d'un autre nuage (de la partie supérieure d'un nuage d'orage jailli des couches inférieures de l'atmosphère) ne le rassura que l'espace de quelques secondes. Non. Cette chose était solide. Elle se frayait un chemin à travers la couche rose saumon comme un iceberg remontant des profondeurs.

Un iceberg ? Flottant sur de l'hydrogène ? C'était naturellement impossible, mais cette analogie n'était peut-être pas si ridicule que cela. Dès qu'il eut braqué le télescope dans cette direction, Falcon vit qu'il s'agissait d'une masse blanchâtre striée de traînées rouges et brunes. Ce devait être, pensa-t-il, la même matière que les « flocons de neige » qui tombaient autour de lui, une chaîne de montagnes en cire. Et il s'aperçut bientôt que ce n'était pas aussi solide qu'il l'avait cru ; les bords ne cessaient de s'effriter et de se reformer.

« Je sais ce que c'est, dit-il par radio à Mission Control qui depuis dix minutes l'abreuvait de questions angoissées. C'est une masse de bulles, une sorte d'écume. De la mousse d'hydrocarbure... Attendez ! ATTENDEZ !

— Que se passe-t-il ? demanda Mission Control. Que se passe-t-il ? »

Falcon ignore Les appels frénétiques venus de l'espace et il

concentra toute son attention sur l'image du télescope. Il fallait être sûr. Absolument sûr. S'il se trompait, il allait être la risée de tout le Système Solaire.

Puis il se détendit, jeta un coup d'œil sur l'horloge et coupa la voix nasillarde venue de Jupiter V.

« Allô ! Mission Control, fit-il cérémonieusement. Ici Howard Falcon à bord du *Kon-Tiki*, temps Éphéméride dix-neuf heures vingt et une minutes quinze secondes. Latitude zéro degré cinq minutes nord. Longitude cent cinq degrés quarante-deux minutes. Veuillez informer le Dr Brenner que la vie existe sur Jupiter. Et dites-lui que c'est vraiment quelque chose de colossal. »

LES ROUES DE POSÉIDON

« Je suis très content de m'être trompé, répondit avec enthousiasme le Dr Brenner. La nature nous réserve toujours des petites surprises. Gardez la caméra à objectif longue focale sur la cible et transmettez-nous les meilleures images que vous pourrez. »

Les formes qui se déplaçaient le long de ces pentes cireuses étaient encore trop éloignées pour que Falcon pût en distinguer les détails ; elles devaient toutefois être énormes pour être visibles à une telle distance. Elles étaient presque noires, taillées en pointe de flèches, et elles progressaient par lentes ondulations du corps, ce qui les faisait ressembler à des raies manta nageant au-dessus d'un récif tropical.

Peut-être s'agissait-il de quelque bétail aérien paissant dans les pâturages de nuages jupitériens, car elles semblaient brouter le long des sombres traînées rouge-brun qui sillonnaient les flancs des falaises flottantes comme des lits de cours d'eau asséchés. De temps à autre, l'une de ces formes plongeait dans la montagne de mousse où elle s'évanouissait.

Le *Kon-Tiki* paraissait toujours se déplacer lentement par rapport à la couche de nuages et il lui faudrait encore trois heures au moins avant de se trouver au-dessus de ces éphémères collines. Le vaisseau avait entamé une véritable course avec le Soleil. Falcon espérait que la nuit ne tomberait pas avant qu'il eût pu étudier de près les mantas, comme il les avait baptisées, ainsi que le paysage fragile au-dessus duquel elles évoluaient.

Ce furent des heures très longues ; Falcon laissa les micros extérieurs à leur puissance maximale, se demandant s'il ne venait pas de découvrir la source des battements sourds de la nuit. Les mantas étaient certainement assez grosses pour les avoir produits, et les premières mesures précises lui apprirent qu'elles avaient près de 100 mètres d'envergure. Elles avaient donc trois fois la taille des plus grandes baleines terrestres, tout en ne pesant guère plus de quelques tonnes.

Une demi-heure avant le coucher du Soleil, le *Kon-Tiki* était presque au-dessus des « montagnes ».

« Non, répondit Falcon aux questions répétées de Mission Control au sujet des mantas. Elles ne semblent toujours pas réagir à ma présence. Je ne pense pas qu'elles soient intelligentes. Elles ont l'air d'inoffensifs végétariens. Et même si elles voulaient me donner la chasse, je suis persuadé qu'elles ne pourraient pas atteindre l'altitude où je me trouve. »

Il fut pourtant légèrement déçu que les mantas ne lui manifestent aucun intérêt lorsqu'il passa très haut au-dessus du territoire où elles se nourrissaient. Peut-être n'avaient-elles aucun moyen de détecter sa présence ; quand il les étudia et les photographia à travers le télescope, il ne décela aucune trace d'organe sensoriel. Ces créatures étaient de simples triangles noirs, immenses, ondulant au-dessus de collines et de vallées qui, en réalité, étaient à peine plus consistantes que les nuages de la Terre. Et pourtant, elles semblaient solides. Falcon savait que si quelqu'un venait à poser le pied sur ces montagnes blanches, il passerait au travers comme s'il s'agissait de mouchoirs en papier.

De près, Falcon distingua les myriades de cellules ou de bulles dont ces montagnes étaient formées. Certaines étaient assez larges, environ un mètre de diamètre, et Falcon se demanda dans quel chaudron de sorcière ces hydrocarbures avaient bien pu mijoter. Il devait y avoir suffisamment de molécules pétrochimiques dans l'atmosphère de Jupiter pour couvrir tous les besoins de la Terre pendant 1 000 000 d'années.

La brève journée de la planète était sur le point de s'achever au moment où le *Kon-Tiki* survolait la crête des collines de cire et la lumière déclinait rapidement le long de leurs pentes. Il n'y avait pas de mantas sur le versant occidental dont la topographie, pour une raison qui échappait à Falcon, était fort différente. L'écume était sculptée en longues terrasses plates comme à l'intérieur d'un cratère lunaire. Falcon les compara à des marches gigantesques qui s'enfonçaient vers la surface cachée de la planète.

En bas de cet escalier, juste au-dessus du tourbillon de nuages que la

montagne avait créé en jaillissant des profondeurs, se trouvait une masse vaguement ovoïde de deux ou trois kilomètres de long. Elle était assez difficile à déceler car elle était à peine plus foncée que la mousse grisâtre sur laquelle elle reposait. Falcon eut tout d'abord l'impression de se trouver devant une forêt d'arbres blêmes, ou de champignons géants qui n'auraient jamais vu le Soleil.

C'était certainement une forêt. Falcon apercevait à présent des centaines de troncs élancés qui jaillissaient de la mousse blanche et cireuse clans laquelle ils étaient enracinés. Les arbres, pourtant, étaient plantés très près, trop près, les uns des autres. Il n'y avait pratiquement aucun espace entre eux. Après tout, ce n'était peut-être pas une forêt mais un arbre unique, monstrueux, comme l'un de ces banians géants à racines aériennes qui poussent en Asie. À Java, il avait vu un jour un banian de 200 mètres d'envergure et, quant au monstre qu'il avait sous les yeux, il était au moins dix fois plus grand.

La nuit était presque tombée. Les nuages, avec la réfraction de la lumière, avaient pris une teinte pourpre qui, dans quelques secondes, allait disparaître sous le manteau des ténèbres. À la dernière lueur de ce second jour sur Jupiter, Howard Falcon vit, ou crut voir, quelque chose qui jeta de terribles doutes sur l'interprétation qu'il avait faite de cet ovale blanc-gris.

À moins que la faible lumière ne l'eût totalement abusé, il avait vu ces centaines de troncs longs et minces osciller d'avant en arrière, dans un synchronisme parfait, comme des algues dans le courant.

Et l'arbre n'était plus tout à fait à l'endroit où il l'avait repéré pour la première fois.

« Désolé pour cette information, dit Mission Control peu après le coucher du Soleil, mais nous pensons que la Source Beta va faire irruption d'ici une heure. Probabilité soixante-dix pour cent. »

Falcon consulta rapidement la carte. Beta, latitude 140 degrés, se trouvait à 30 000 kilomètres de là et bien en dessous de sa ligne d'horizon. Bien que les plus importantes des éruptions pussent atteindre une puissance de dix mégatonnes, le *Kon-Tiki* était bien trop loin pour être mis en danger par l'onde de choc. Mais l'orage radio qui allait suivre posait, lui, un tout autre problème.

Les explosions décamétriques qui faisaient parfois de Jupiter la plus puissante source de radio de tout le ciel avaient été découvertes dans les années 1950 au plus grand étonnement des astronomes de l'époque. Et aujourd'hui, plus d'un siècle plus tard, leur véritable cause restait encore un mystère. On pouvait seulement en expliquer les symptômes, pas les origines.

La théorie du « volcan » était celle qui avait le mieux résisté à l'épreuve du temps, encore que personne n'imaginât que ce mot de volcan pût avoir le même sens sur Jupiter que sur Terre. À intervalles assez rapprochés, parfois plusieurs fois par jour, de gigantesques éruptions se produisaient dans les couches inférieures de l'atmosphère, probablement même sur la surface cachée de la planète. Un énorme geyser de gaz de plus de 1 000 kilomètres de hauteur jaillissait alors en bouillonnant comme s'il cherchait à s'échapper dans l'espace.

Mais, face au champ de gravité le plus puissant de toutes les planètes, il n'avait pas la moindre chance. Pourtant, de maigres reliquats, quelques petits millions de tonnes, parvenaient souvent à atteindre l'ionosphère de Jupiter. Et lorsque cela se produisait, c'était l'enfer qui se déchaînait.

Les ceintures de radiation qui entouraient la planète étaient des dizaines de fois plus actives que les ceintures de Van Allen de la Terre, et quand elles étaient court-circuitées par une colonne de gaz ascendante, il en résultait une décharge électrique des millions de fois plus forte que n'importe quel éclair terrestre ; un colossal coup de tonnerre radio était expédié à travers le Système Solaire et vers les étoiles.

On avait découvert que ces explosions d'ondes radio provenaient principalement de quatre régions de la planète ; il y avait peut-être à ces endroits une faiblesse quelconque qui permettait aux feux intérieurs de Jupiter de s'échapper de temps à autre. Les savants installés sur Ganymède, la plus grande des nombreuses lunes de Jupiter, pensaient maintenant être en mesure de prévoir l'éclatement d'un orage décamétrique ; et cela avec une marge d'erreur à peu près aussi précise que celle des prévisions météorologiques sur Terre au début des années 1900.

Falcon ne savait pas s'il devait souhaiter ou craindre cet orage radio ; certes, les observations qu'il pourrait faire ajouteraient à la valeur de la mission, à condition toutefois qu'il y survécût. Sa route avait été tracée pour le maintenir le plus possible à l'écart des principaux centres de perturbations et surtout du plus actif d'entre eux, la Source Alpha. Par bonheur, Beta, la plus proche de lui, était encore à 30 000 kilomètres ; Falcon espérait que cette distance, presque la circonférence de la Terre, lui assurerait une relative sécurité.

« Probabilité quatre-vingt-dix pour cent, annonça Mission Control avec une note d'anxiété. Et oubliez cette histoire d'une heure. Ganymède dit que ça peut éclater à tout moment. »

La radio s'était à peine tue que l'aiguille indiquant la force du champ magnétique se mit soudain à redescendre aussi vite qu'elle était

montée. Très loin de là, des milliers de kilomètres plus bas, quelque chose avait provoqué une secousse titanesque dans le cœur en fusion de la planète.

« Voilà l'éruption ! s'écria Mission Control.

— Merci... je le savais déjà. Quand est-ce que l'orage sera sur moi ?

— D'ici cinq minutes avec intensité maximale dans dix minutes. »

Loin sur la courbure de Jupiter, une colonne de gaz aussi large que l'océan Pacifique s'élevait dans l'espace à des milliers de kilomètres à l'heure. Déjà, dans les couches inférieures, les orages devaient éclater, mais ils n'étaient rien encore comparés à la fureur qui allait se déchaîner lorsque la ceinture de radiations serait frappée et qu'elle commencerait à bombarder la planète de ses surplus d'électrons. Falcon entreprit de rétracter toutes les antennes et les instruments qui entouraient la capsule. C'étaient les seules précautions qu'il pouvait prendre. Il s'écoulerait quatre heures avant que l'onde de choc atmosphérique ne l'atteignît, mais par contre l'explosion radio, voyageant à la vitesse de la lumière, serait sur lui un dixième de seconde après la décharge électrique.

Le moniteur radio, balayant tout le spectre, n'indiquait toujours rien d'anormal en dehors de la masse habituelle de parasites. Puis, Falcon remarqua que le niveau sonore s'élevait graduellement. La puissance de l'explosion augmentait.

Compte tenu de la distance, Falcon ne s'était pas attendu à voir quoi que ce fût, mais soudain, très loin, un éclair de chaleur tremblota sur l'horizon oriental. Au même instant, la moitié des disjoncteurs du standard principal sautèrent, les lumières faiblirent et tous les circuits de communications s'éteignirent.

Falcon essaya de bouger mais il en fut totalement incapable. La paralysie qui l'étreignait n'était pas seulement psychologique ; il semblait avoir perdu aussi le contrôle de ses membres et tout son corps était parcouru d'un douloureux picotement. Il était impossible que le champ électrique eût traversé le bouclier protecteur de la capsule ; pourtant le tableau de bord était parcouru de petites étincelles et Falcon entendit le craquement caractéristique d'une succession de décharges.

Les circuits d'urgence entrèrent en action avec une série de bruits secs et les surcharges se remirent en place. Les lumières se rallumèrent et la paralysie de Falcon disparut aussi vite qu'elle était venue. Après avoir jeté un coup d'œil sur le tableau de bord pour s'assurer que tout fonctionnait à nouveau normalement, il se dirigea vers les hublots d'observation.

Il n'eut pas besoin d'allumer les lampes extérieures : les câbles soutenant la capsule semblaient en feu. Des faisceaux de lumière, brillant d'un bleu électrique contre le noir du ciel, s'étiraient jusqu'au ballon géant et des globes de feu aveuglants roulaient lentement le long de certains d'entre eux.

Ce spectacle était si étrange et si beau qu'il était difficile d'y déceler la moindre menace. Falcon n'ignorait pas que très peu de gens avaient pu observer de si près des éclairs en boule, et en tout cas, aucun d'eux n'aurait survécu s'il s'était trouvé à bord d'un ballon à hydrogène dans l'atmosphère de la Terre. Falcon se souvenait très bien de l'embrasement du *Hindenburg*, détruit par une simple étincelle alors qu'il se posait à Lakehurst en 1937 ; et comme si souvent dans le passé les images de ce film d'actualité horriblement vieux se déroulèrent dans son esprit. Mais au moins cela ne pourrait pas arriver ici, en dépit de la présence au-dessus de sa tête de plus d'hydrogène que n'en avait jamais contenu le dernier des Zeppelins. Il s'écoulerait encore quelques milliards d'années avant que quiconque pût allumer un feu dans l'atmosphère de Jupiter.

Avec un fort bruit de friture, les circuits radio revinrent à la vie.

« Allô ! *Kon-Tiki... Kon-Tiki*. Me recevez-vous ? Me recevez-vous ? »

Les mots étaient hachés et terriblement déformés, mais malgré tout intelligibles. Le moral de Falcon s'améliora : il avait repris contact avec le monde des hommes.

« Je vous reçois, répondit-il. La fée électricité m'a gâté, mais pas d'avaries... jusqu'à présent.

— Merci... on croyait vous avoir perdu. Vérifiez les canaux télémétriques trois, sept et vingt-six. Et aussi le son de la caméra deux. D'autre part, on ne croit pas tout à fait aux chiffres communiqués par les sondes extérieures d'ionisation. »

Falcon détacha à contrecœur son regard du fascinant spectacle de pyrotechnie qui se déroulait autour du *Kon-Tiki*, se contentant de jeter de temps à autre un coup d'œil par le hublot. Les globes de feu disparurent les premiers, s'enflant lentement jusqu'à atteindre un point critique où ils s'évanouissaient dans une petite explosion. Une heure plus tard il restait encore de faibles lueurs sur les parties métalliques extérieures de la capsule ; quant aux parasites, ils perturbèrent les liaisons radio pendant une bonne partie de la nuit.

Il ne se passa pratiquement rien avant les minutes précédant l'aube. Comme c'était apparu à l'est, Falcon crut d'abord qu'il s'agissait des premières manifestations de l'aurore, mais il s'aperçut qu'il était encore trop tôt de vingt minutes et que cette lueur qui s'était

matérialisée à l'horizon se déplaçait dans sa direction. Elle se détacha rapidement de la voûte étoilée qui marquait le bord invisible de la planète et Falcon constata que c'était une bande relativement étroite aux contours bien définis. Cela ressemblait au faisceau d'un énorme projecteur jailli des nuages.

À environ une centaine de kilomètres derrière ce premier rayon de lumière en apparut un second, parallèle au premier et se déplaçant à la même vitesse. Et au-delà du second, en apparut un troisième, puis un autre, puis un autre encore jusqu'à ce que le ciel tout entier fût zébré de bandes alternées de lumière et de ténèbres.

Falcon, qui croyait être déjà habitué aux merveilles de ce monde, pensa qu'il était impossible que ce spectacle de luminosité pure et silencieuse pût présenter le moindre danger. Mais, pourtant, ce phénomène était si ahurissant, si inexplicable, qu'il sentit un flot de peur panique menacer son équilibre. Personne ne pouvait contempler cette scène sans avoir le sentiment d'être un nain confronté à des forces dépassant sa compréhension. Était-il possible que Jupiter eût engendré non seulement la vie mais aussi l'intelligence ? Et peut-être une intelligence qui venait tout juste de réagir à la présence de l'étranger ?

« Oui, nous le voyons, dit Mission Control d'une voix qui faisait écho à son propre effroi. Nous n'avons aucune idée de ce que c'est. Restez à l'écoute... nous prenons contact avec Ganymède. »

Le spectacle, lentement, s'achevait. Les bandes jaillies de l'horizon se faisaient beaucoup moins éclatantes, comme si les énergies qui les avaient produites commençaient à s'épuiser. En cinq minutes, tout fut terminé ; la dernière lueur vacilla à l'ouest puis mourut. Falcon ressentit un intense soulagement devant la disparition de ce phénomène. Cette vue était si fascinante, si inquiétante, qu'il n'était pas sain pour la paix de l'esprit de la contempler trop longtemps.

Il était beaucoup plus bouleversé qu'il ne voulait bien l'admettre. L'orage électrique était quelque chose qu'il pouvait comprendre, mais pas cela.

Mission Control n'avait pas encore rappelé. Falcon savait qu'on était en train de consulter toutes les informations stockées sur Ganymède tandis qu'hommes et ordinateurs se penchaient sur le problème. Si l'on ne trouvait pas de réponse sur Ganymède, il faudrait entrer en contact avec la Terre ; ce qui impliquait un délai d'une heure. Et la possibilité que même la Terre se montrât incapable de fournir la moindre explication était quelque chose que Falcon n'osait même pas envisager.

Jamais il n'avait été plus heureux d'entendre Mission Control qu'au moment où la voix du Dr Brenner se matérialisa à travers les ondes. Le

biologiste semblait tout à la fois soulagé et abattu comme un homme qui vient de connaître une grave crise intellectuelle.

« Allô ! *Kon-Tiki*. Nous avons résolu votre problème, mais nous n'arrivons pas encore à y croire. Ce que vous avez vu, c'était une bioluminescence, un phénomène comparable à celui produit par des micro-organismes dans les mers tropicales de la Terre. Ici, ça se passe dans l'atmosphère au lieu de la mer, mais le principe reste le même.

— Mais le dessin, répliqua Falcon. C'était si régulier... si artificiel ! Et ça avait plusieurs centaines de kilomètres de large !

— C'était même plus large que vous l'imaginez car vous, n'en avez vu qu'une petite partie. Le tout mesurait cinq mille kilomètres de large et ressemblait à une roue qui tourne. Vous n'avez aperçu que les rayons qui passaient devant vous à environ un kilomètre par seconde...

— Par seconde ! ne put s'empêcher de s'exclamer Falcon. Mais aucun animal ne peut se déplacer à une telle vitesse !

— Bien sûr que non... mais laissez-moi vous expliquer. Ce phénomène a été déclenché par l'onde de choc venue de la Source Beta et qui progressait à la vitesse du son.

— Mais que faites-vous de la régularité du dessin ? insista Falcon.

— C'est l'aspect le plus étonnant. Il s'agit d'un phénomène très rare, mais de telles roues de lumière – sauf qu'elles étaient mille fois plus petites – ont été observées dans le golfe Persique et dans l'océan Indien. Écoutez ça : Compagnie Anglo-Indienne de Patna, golfe Persique, mai 1880, 23 heures 30 : « Une énorme roue lumineuse, avançant en tourbillonnant et dont les rayons semblaient effleurer la coque du navire... Les rayons avaient deux cents ou trois cents yards de longueur... chaque roue avait environ seize rayons... » Et voici un témoignage en provenance du golfe d'Oman, daté du 23 mai 1906 : « La luminescence d'un éclat intense s'approcha rapidement de nous, projetant en rapide succession des rais de lumière vers l'ouest, comme le faisceau du projecteur d'un vaisseau de guerre... Sur notre gauche se forma une gigantesque roue de feu dont les rayons s'étendaient aussi loin que portait le regard. Cette roue tourbillonna pendant deux ou trois minutes. » L'ordinateur des archives de Ganymède a retrouvé environ cinq cents cas semblables et il les aurait tous passés sur imprimantes si on ne l'avait pas arrêté à temps.

— Vous m'avez convaincu, mais je n'en reviens quand même pas.

— Je ne vous en veux pas pour ça ; l'explication du phénomène n'a été découverte qu'à la fin du XX^e siècle. Il semble que ces roues lumineuses soient provoquées par des séismes sous-marins qui se produisent dans les eaux peu profondes où les ondes de choc peuvent

être réfléchies et former des motifs réguliers. Parfois des bandes et parfois des roues... on les a appelées « Les Roues de Poséidon ». Cette théorie a finalement été vérifiée en faisant des explosions sous-marines et en photographiant les résultats par satellite. Il n'est pas étonnant que les marins aient été superstitieux. Qui aurait bien pu croire à une chose pareille ? »

— Voilà donc l'explication, se dit Falcon. Quand la Source Beta s'était déchaînée, elle avait dû envoyer des ondes de choc dans toutes les directions, à travers les gaz comprimés des couches inférieures de l'atmosphère comme à travers la masse solide de Jupiter elle-même. Se rencontrant, se croisant et s'entrecroisant, ces ondes s'étaient annihilées à tel endroit, renforcées à tel autre ; la planète tout entière avait dû sonner comme une volée de cloches.

L'interprétation rationnelle n'effaçait cependant pas tout à fait le sentiment de merveilleux et d'effroi. Falcon n'oublierait jamais ces rayons lumineux s'enfonçant dans les profondeurs inaccessibles de l'atmosphère jovienne. Il avait l'impression d'être non seulement sur une planète étrangère mais aussi dans un royaume magique situé quelque part entre le mythe et la réalité.

C'était un monde où tout pouvait arriver. Un monde où aucun homme ne pouvait prévoir ce que l'avenir lui réservait.

Et Falcon avait encore un jour entier à passer.

MÉDUSE

Lorsque l'aurore survint, elle apporta un changement soudain du temps : le *Kon-Tiki* voguait à travers le blizzard ; les flocons de neige cireuse tombaient si drus que la visibilité était réduite à zéro. Falcon commençait à s'inquiéter du poids qui devait s'accumuler sur l'enveloppe lorsqu'il constata que tous les flocons qui passaient devant les hublots disparaissaient presque aussitôt. La chaleur continue dégagée par le *Kon-Tiki* les faisait s'évaporer aussi vite qu'ils arrivaient.

S'il s'était trouvé ainsi en ballon au-dessus de la Terre, il se serait également inquiété du risque de collision mais au moins sur ce plan, il n'avait pas à se faire de souci ici ; les montagnes de Jupiter étaient toutes à plusieurs centaines de kilomètres en contrebas ; quant à ces îles flottantes d'écume, elles ne devaient pas être plus dangereuses que

des bulles de savon.

Falcon brancha le radar horizontal qu'il n'avait pas encore utilisé ; il ne s'était en effet servi que du faisceau vertical qui lui communiquait la distance jusqu'à la surface invisible. Il connut alors une nouvelle surprise.

Éparpillés sur un immense secteur de ciel devant le *Kon-Tiki*, il y avait des dizaines d'échos larges et brillants. Ils étaient nettement séparés les uns des autres et semblaient tout simplement suspendus dans l'espace. Falcon se rappela soudain une expression que les premiers aviateurs avaient utilisée pour décrire l'un des risques de leur métier : « des nuages truffés de rochers ». Et c'était une définition qui paraissait s'appliquer parfaitement à ce qui se trouvait sur la route du *Kon-Tiki*.

C'était un spectacle déconcertant. Puis Falcon, à nouveau, se souvint que rien de solide ne pouvait logiquement planer dans cette atmosphère. Peut-être s'agissait-il de quelque étrange phénomène météorologique, et, en tout cas, le plus proche de ces échos était situé à plus de 200 kilomètres.

Il signala ce fait à Mission Control qui ne put lui fournir aucune explication, mais qui, par contre, l'informa qu'il allait sortir du blizzard d'ici trente minutes.

Mission Control ne le prévint cependant pas du violent vent de travers qui frappa brutalement le *Kon-Tiki* et le précipita presque à angle droit par rapport à son cap originel. Falcon eut besoin de toute son habileté pour empêcher le vaisseau qui ne répondait presque plus aux commandes de chavirer. Quelques minutes plus tard, le *Kon-Tiki* fonçait vers le nord à plus de 500 kilomètre/heure, puis, aussi soudainement qu'elle avait éclaté, la turbulence cessa. Le vaisseau filait toujours à une vitesse très élevée mais par air calme. Falcon se demanda s'il n'avait pas été pris dans l'équivalent jupitérien d'un jet-stream.

La tempête de neige disparut alors, brutalement, et Falcon vit ce que Jupiter lui avait préparé.

Le *Kon-Tiki* était entré dans l'entonnoir d'un gigantesque tourbillon d'au moins trois cents kilomètres de large. L'aérostat était précipité contre un mur de nuages incurvé ; au-dessus, le Soleil brillait dans un ciel limpide, mais en dessous, très loin, cette énorme vrille creusait l'atmosphère sur des profondeurs inconnues jusqu'à une couche de brume sillonnée d'éclairs.

Le vaisseau était attiré vers le bas avec une lenteur telle qu'il n'y avait pas de danger immédiat, mais Falcon n'en augmenta pas moins le

flot de chaleur qui se déversait dans l'enveloppe jusqu'à ce que le *Kon-Tiki* se stabilisât à une altitude constante. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il se détourna du fantastique spectacle offert par l'extérieur pour se consacrer à nouveau au problème posé par le radar.

L'écho le plus proche n'était plus qu'à 40 kilomètres et Falcon ne tarda pas à s'apercevoir que chacun de ces échos était localisé le long du mur du vortex ; ils se déplaçaient en fait avec lui, apparemment pris dans le tourbillon tout comme le *Kon-Tiki*. Falcon pointa le télescope dans la direction du faisceau radar et le champ de vision se trouva presque aussitôt rempli par un étrange nuage tacheté.

Il n'était pas très facile à distinguer car il était à peine plus foncé que la paroi floue de la tornade en toile de fond. Ce ne fut qu'après l'avoir étudié pendant plusieurs minutes que Falcon réalisa qu'il l'avait déjà vu auparavant.

La première fois, ce nuage traversait les montagnes d'écumes à la dérive et Falcon l'avait pris par erreur pour un arbre géant à plusieurs troncs. Maintenant il pouvait au moins se faire une idée de sa taille exacte et de sa complexité ; et il pouvait aussi lui donner un nom qui l'aiderait à fixer son image dans son esprit ; il ne ressemblait pas du tout à un arbre mais plutôt à une méduse, de celles que l'on pouvait rencontrer luttant de tous leurs tentacules contre les remous les plus chauds du Gulf Stream.

Mais cette méduse-là avait au moins deux kilomètres de large et ses dizaines de tentacules faisaient plusieurs centaines de mètres de longueur ; ils se balançaient lentement d'avant en arrière dans un synchronisme parfait, chaque ondulation complète durant plus d'une minute, comme si la créature ramait maladroitement dans le ciel.

Les autres échos correspondaient à des méduses plus éloignées. Falcon dirigea son télescope sur cinq ou six d'entre elles et il ne constata aucune différence de taille ni de forme. Elles semblaient toutes appartenir à la même espèce, et Falcon se demanda pour quelle raison elles dérivaien ainsi paresseusement sur une orbite de 1 000 kilomètres. Peut-être se nourrissaient-elles du plancton aérien qui avait été aspiré par le tourbillon.

« Howard, est-ce que vous vous rendez compte, fit Brenner lorsqu'il fut revenu de sa surprise initiale, que cette chose est environ cent mille fois plus large que la plus grande de nos baleines ? Et même si ce n'est qu'une poche de gaz, elle doit encore peser un million de tonnes ! Je ne peux même pas formuler la moindre hypothèse quant à son métabolisme ; elle doit produire des mégawatts de chaleur pour pouvoir flotter ainsi.

— Mais si ce n'est qu'une poche de gaz, pourquoi réfléchit-elle si

bien les ondes radar ?

— Je n'en ai absolument aucune idée. Vous pourriez vous approcher ? »

La question posée par Brenner demandait réflexion. Si Falcon changeait d'altitude pour profiter de la différence de vitesse du vent, il pourrait s'approcher autant qu'il le voudrait de la méduse. Mais pour le moment, la distance de quarante kilomètres lui convenait à merveille. Il refusa donc catégoriquement.

« Je vous comprends, admit à regret Brenner. Il est préférable pour l'instant que nous restions où nous sommes. »

L'emploi du « nous » provoqua chez Falcon un amusement teinté d'ironie ; 100 000 kilomètres de distance modifiaient considérablement les points de vue.

Pendant les deux heures qui suivirent, le *Kon-Tiki* plana paisiblement dans l'entonnoir du maelstrom tandis que Falcon, essayant différents filtres et contrastes, tentait d'obtenir les meilleurs clichés possibles de la méduse. Il commençait à se demander si sa couleur insaisissable n'était pas une sorte de camouflage, et si, comme nombre d'animaux terrestres, elle ne s'efforçait pas de se fondre dans son environnement. C'était un truc utilisé à la fois par les chasseurs et par le gibier.

Mais à laquelle de ces catégories la méduse appartenait-elle ? Il ne pouvait guère espérer trouver de réponse à cette question dans le peu de temps qui lui restait. Et pourtant, juste avant le midi de Jupiter, sans le moindre avertissement, cette réponse lui fut fournie.

Telle une escadrille d'antiques chasseurs à réaction, cinq mantas jaillirent du mur de brouillard formé par la colonne du tourbillon. Elles volaient en formation en V, piquant droit sur le nuage gris blafard de la méduse, et il ne faisait aucun doute dans l'esprit de Falcon qu'il s'agissait bien d'une attaque en règle. Il s'était plutôt trompé en pensant qu'il s'agissait de paisibles végétariens.

Et pourtant tout se déroulait sur un rythme si traînant qu'on avait l'impression de regarder un film au ralenti. Les mantas avançaient en ondulant à peut-être cinquante kilomètre/heure et elles semblèrent mettre des siècles pour atteindre la méduse qui continuait, imperturbable, à barboter plus lentement encore qu'auparavant. Aussi énormes qu'elles fussent, les mantas paraissaient minuscules en comparaison du monstre dont elles s'approchaient ; lorsqu'elles battirent des ailes pour s'immobiliser sur son dos, elles évoquèrent des oiseaux se posant sur une baleine.

Falcon se demanda si la méduse était capable de se défendre. Tant

qu'elles restaient hors de portée de ces énormes tentacules si malhabiles, Falcon ne voyait pas comment les mantas pourraient courir le moindre danger. Et peut-être la méduse n'avait-elle même pas conscience de leur présence ; les mantas pouvaient n'être que d'insignifiants parasites, aussi bien tolérés que quelques puces par un chien.

Mais il devenait de plus en plus évident que la méduse était en péril. Avec une déchirante lenteur, elle commença à se renverser, comme un vaisseau qui chavire. Dix minutes plus tard, elle était inclinée d'environ 45 degrés tandis qu'elle perdait rapidement de l'altitude. Il était impossible de ne pas éprouver un sentiment de compassion pour le monstre aux abois, et ce spectacle éveilla de terribles souvenirs dans la mémoire de Howard Falcon. Sous un aspect quelque peu grotesque, la chute de la méduse était une espèce de parodie de l'agonie du *Queen*.

Falcon savait néanmoins que ses sympathies allaient du mauvais côté. L'intelligence ne pouvait se développer que parmi les prédateurs et non parmi les gros ruminants paisibles des mers comme des aïrs. Les mantas étaient bien plus proches de lui que ne l'étaient ces monstrueux sacs de gaz ; et, en tout état de cause, qui pourrait vraiment éprouver de la sympathie pour une créature 100 000 fois plus grande qu'une baleine ?

Il remarqua alors que la tactique de la méduse semblait avoir porté ses fruits. Les mantas étaient gênées par ce lent mouvement de rotation et elles s'écartaient avec lourdeur du dos de la méduse, comme des vautours repus dérangés à la fin de leur repas. Mais elles n'allèrent pas très loin, continuant à planer à quelques mètres du géant qui versait toujours.

Il y eut soudain un éclair aveuglant de lumière en même temps que de violents parasites dans le circuit radio. L'une des mantas tomba en vrille et un panache de fumée noire apparut dans son sillage. Et bien qu'il ne pût y avoir de feu dans cette atmosphère, la ressemblance avec un avion abattu était assez troublante.

Les quatre raies qui restaient plongèrent simultanément hors de portée de la méduse, gagnant de la vitesse en perdant de l'altitude. Quelques minutes plus tard elles avaient disparu à travers le mur de nuages d'où elles étaient venues. Et la méduse, cessant de descendre, commença à se redresser, toujours aussi lentement. Peu après, elle flottait à nouveau en équilibre comme s'il ne s'était rien passé.

« Fantastique ! s'écria le Dr Brenner après un instant de silence hébété. Elle a développé des défenses électriques comme certaines de nos anguilles et de nos raies. Mais cette décharge-là devait avoir au moins un million de volts ! Est-ce que vous avez repéré des organes qui

auraient pu la produire ? Rien qui ressemble à des électrodes ?

— Non, répondit Falcon après avoir réglé le télescope à sa puissance maximum. Mais il y a quelque chose de bizarre. Vous voyez ce motif ? Vérifiez sur les clichés précédents... je suis presque sûr qu'il n'existait pas avant. »

Une large bande tachetée était apparue sur le flanc de la méduse, formant un échiquier d'une étonnante régularité et dont chaque carré était lui-même sillonné de courtes lignes horizontales disposées selon un motif géométrique de rangées et de colonnes.

« Vous avez raison, fit le Dr Brenner d'une voix qui tremblait un peu sous l'emprise de quelque chose qui ressemblait à de l'effroi. Ça vient juste d'apparaître. Et j'ai peur de vous dire ce que j'en pense.

— Eh bien, moi je n'ai pas de réputation à perdre, du moins en tant que biologiste. Je peux vous donner mon point de vue ?

— Allez-y.

— Je crois qu'il s'agit d'une grille de fréquences et longueurs d'ondes radio du type de celles qui étaient utilisées au début du XX^e siècle.

— Je craignais que vous disiez cela. Maintenant, nous savons pourquoi nous recevions un écho aussi massif.

— Mais pourquoi cela vient-il seulement d'apparaître ?

— C'est probablement une conséquence de la décharge.

— Je viens de penser à quelque chose, fit lentement Falcon. Est-ce que vous croyez qu'elle nous écoute ?

— Sur cette fréquence ? J'en doute. Ce sont des antennes métriques... non décamétriques, d'après leur taille. Hmmm... ça me donne une idée ! »

Le Dr Brenner se tut, apparemment plongé dans ses pensées, puis, peu de temps après, il reprit :

« Je suis prêt à parier qu'elles sont à l'écoute des explosions radio ! C'est un truc que la nature arrive très bien à faire sur la Terre. Il y a des animaux avec des sonars et même des sens électriques, mais rien n'a jamais développé un sens radio. Pourquoi s'en soucier quand il y a tant de lumière partout ?

— Mais ici c'est différent. Jupiter est bourrée d'énergie radio. Et ça vaut la peine de s'en servir... et peut-être même de l'exploiter. Cette chose pourrait très bien être une véritable centrale flottante ! »

Une nouvelle voix se mêla à la conversation.

« Ici le Commandant de la Mission. Tout cela est très intéressant mais il y a un problème beaucoup plus important à régler. Cette

créature est-elle oui ou non intelligente ? Dans l'affirmative, il faudrait se conformer aux Directives de Premier Contact.

— Jusqu'à présent, intervint le Dr Brenner d'une voix sombre, j'aurais juré que tout ce qui était capable de fabriquer un système d'antennes à ondes courtes était intelligent. Maintenant, je n'en suis plus aussi sûr. Ça pourrait être le produit d'une évolution naturelle. Je suppose, après tout, que ce n'est pas plus extraordinaire que l'œil humain.

Dans ce cas, nous ne devons pas prendre de risques et partir du principe que nous avons affaire à un être intelligent. Donc, à partir de cet instant, l'expédition est placée sous le sceau des Directives de Premier Contact. »

Il y eut un long silence au cours duquel tous les gens à l'écoute du circuit radio s'absorbèrent dans les implications qui en découlaient. Pour la première fois dans l'histoire des vols spatiaux, les règles qui avaient été établies après plus d'un siècle de discussion allaient peut-être s'appliquer. L'homme avait, espérait-on, tiré profit des erreurs qu'il avait commises sur la Terre ; les considérations morales aussi bien que son propre intérêt exigeaient qu'il ne les répâtât point aux quatre coins de l'univers. Il pourrait se révéler désastreux de traiter une intelligence supérieure comme les Américains avaient traité les Indiens ou comme presque toutes les nations avaient traité les Africains.

La première règle était la suivante : gardez vos distances, ne faites aucune tentative pour vous approcher ou même pour communiquer avant qu'« ils » n'aient eu tout le temps de vous étudier. Ce qu'on entendait par « tout le temps » n'avait jamais pu être clairement établi et cela était laissé à la discrétion de l'homme qui se trouvait sur les lieux.

Howard Falcon venait de se voir investi d'une responsabilité dont il n'avait jamais osé rêver. Dans les quelques heures qui lui restaient à passer sur Jupiter, il se pourrait bien qu'il devînt le premier ambassadeur de la race humaine.

Et c'était d'une ironie si profonde qu'il en regretta presque que les chirurgiens n'eussent pas restauré en lui la faculté de rire.

Il faisait de plus en plus sombre, mais Falcon le remarqua à peine tandis que son regard restait rivé au télescope par lequel il observait ce nuage vivant. Le vent qui continuait à précipiter le *Kon-Tiki* dans l'entonnoir de cette gigantesque tornade l'avait amené à environ 20 kilomètres de la créature ; s'il devait s'approcher à plus de 10 kilomètres, Falcon prendrait des mesures de repli. Il était certain que les armes électriques de la méduse étaient à courte portée mais il ne tenait pas à le vérifier. Ce serait un problème à résoudre par les futurs explorateurs, et il leur souhaitait bonne chance.

Il faisait maintenant presque noir dans la capsule, et c'était un phénomène étrange car il restait encore plusieurs heures avant le coucher du Soleil. Machinalement, Falcon jeta un coup d'œil sur l'écran du radar horizontal comme il le faisait régulièrement toutes les deux ou trois minutes. En dehors de la méduse qu'il était en train d'observer, il n'y avait aucun autre écho dans un rayon de 100 kilomètres.

Et soudain, avec une puissance colossale, jaillit ce bruit qui avait déjà retenti dans la nuit de Jupiter, ce battement sourd, qui s'enfla, s'accéléra et stoppa en plein crescendo. La capsule tout entière vibrait comme un diapason.

Howard Falcon, durant le silence terrifiant qui suivit, comprit simultanément deux choses. D'abord, le bruit n'avait pas parcouru cette fois-ci des milliers de kilomètres dans un circuit radio ; il avait éclaté dans l'atmosphère même qui environnait le *Kon-Tiki*.

La deuxième pensée qui lui était venue à l'esprit était encore plus inquiétante. Il avait presque oublié (et c'était excusable, car il y avait apparemment des choses plus urgentes sur lesquelles il devait se pencher) que la grande partie du ciel au-dessus de lui était complètement cachée par le ballon de gaz du *Kon-Tiki*. L'enveloppe, légèrement argentée pour conserver le mieux possible la chaleur, constituait un écran efficace tant pour les faisceaux radar que pour la vision de l'œil.

Falcon, bien entendu, n'avait pas ignoré cet inconvénient, mais il lui avait semblé n'être qu'un léger défaut de conception sans grande importance ; mais à présent, alors qu'il voyait cette forêt de gigantesques tentacules, plus épais qu'aucun tronc d'arbre, descendre et encercler le *Kon-Tiki*, il lui parut au contraire d'une importance vitale.

Il entendit Brenner crier : « Souvenez-vous des Directives ! Ne faites rien pour l'alarmer ! » Et avant que Falcon pût répondre, le terrible battement reprit, couvrant tous les autres sons.

La valeur d'un pilote d'essai ne se mesure pas à la façon dont il réagit devant des cas d'urgence prévisibles mais devant des situations

que personne n'aurait pu prévoir. Falcon, lui, analysa la situation en une fraction de seconde, puis d'un mouvement vif comme l'éclair, il tira la corde de déchirure.

Cette expression était une survivance archaïque de l'époque des premiers ballons à hydrogène ; à bord du *Kon-Tiki*, cette corde de déchirures ne déchirait naturellement pas l'enveloppe mais se contentait d'actionner une série de volets sur le haut du ballon. Le gaz chaud s'échappa immédiatement et le *Kon-Tiki*, privé de sa force ascensionnelle, commença à tomber rapidement dans ce champ de gravité deux fois plus fort que celui de la Terre.

Falcon, l'espace d'un instant, aperçut les énormes tentacules qui se balançaient, tout proches, d'avant en arrière ; il eut juste le temps de noter qu'ils étaient constellés de larges sacs ou de vessies qui, probablement, leur permettaient de flotter, et qu'ils se terminaient par une multitude de minces filaments ressemblant aux racines d'une plante. Il s'était plus ou moins attendu à un éclair, mais rien ne se produisit.

La vitesse de chute du *Kon-Tiki* diminuait tandis que l'atmosphère s'épaississait et que le ballon dégonflé faisait office de parachute. Le vaisseau était déjà tombé de plus de trois kilomètres et il était devenu prudent de refermer les volets. Le temps de reprendre de la portance et de retrouver sa stabilité, et le *Kon-Tiki* avait perdu encore deux kilomètres d'altitude ; il se trouvait à présent dangereusement proche de sa limite de sécurité.

Falcon regarda avec anxiété par les hublots du-dessus, pensant en fait ne voir rien d'autre que la masse sombre du ballon ; mais le *Kon-Tiki* avait légèrement dérivé au cours de sa chute et Falcon aperçut à quelques kilomètres au-dessus de lui une partie de la méduse. Elle était beaucoup plus près qu'il ne s'y était attendu, et elle continuait à tomber, et cela beaucoup plus vite qu'il ne l'aurait cru possible.

Mission Control ne cessait de lui adresser des appels angoissés, il cria : « Tout va bien, mais elle continue à me poursuivre. Je ne peux pas descendre plus bas. »

Ce n'était pas tout à fait exact. Il pouvait descendre beaucoup plus bas, environ 300 kilomètres. Mais ce serait alors un voyage sans retour et l'expérience, pour lui, ne présenterait plus grand intérêt.

Puis, à son immense soulagement, il constata que la méduse s'était stabilisée à environ un kilomètre au-dessus de lui. Peut-être avait-elle décidé d'approcher avec prudence cet intrus, ou peut-être trouvait-elle, elle aussi, que ces couches basses devenaient un peu trop chaudes à son goût. La température, en effet, dépassait les 50 degrés et Falcon se demanda combien de temps encore son équipement de vie allait

pouvoir faire face à la situation.

Le Dr Brenner revint sur les circuits, toujours préoccupé par les Directives.

« N'oubliez pas... elle est peut-être simplement curieuse ! s'écria-t-il sans trop de conviction. Efforcez-vous de ne pas l'effrayer ! »

Falcon commençait à se lasser de ce genre de conseil qui lui rappelait un débat télévisé auquel il avait assisté entre un avocat spatial et un astronaute. Après qu'on lui eut soigneusement expliqué toutes les implications des Directives de Premier Contact, l'astronaute, incrédule, s'était exclamé : « Donc, s'il n'y avait pas d'autre alternative, je devrais rester tranquillement assis et me laisser dévorer ? » Et l'avocat n'avait même pas esquissé un sourire pour répondre : « C'est effectivement un excellent résumé des Directives. »

Cela lui avait semblé drôle alors, mais maintenant, ce n'était plus aussi amusant. Loin de là.

Et Falcon vit alors quelque chose qui accrut encore son inquiétude. La méduse planait toujours à un kilomètre au-dessus du *Kon-Tiki*, mais l'un de ses tentacules s'était incroyablement allongé et il s'étirait, devenant de plus en plus mince, vers la capsule. Petit garçon, Falcon avait vu une tornade jaillir d'un nuage d'orage sur les plaines du Kansas et la chose qui s'approchait maintenant lui rappelait de façon frappante ce serpent noir qui s'était tordu dans le ciel.

« Je n'ai plus guère le choix, informa-t-il Mission Control. Il me reste soit à essayer de lui faire peur, soit à lui causer une indigestion. Je ne crois pas qu'elle trouverait le *Kon-Tiki* très digeste, si c'est à cela qu'elle pense. »

Il attendit les commentaires de Brenner, mais le biologiste garda le silence.

« Très bien, poursuivit-il. Il est encore vingt-sept minutes trop tôt, mais je déclenche tout de suite le séquenceur de mise à feu. J'espère qu'il me restera assez de réserves pour corriger mon orbite plus tard. »

Il ne voyait plus la méduse qui, à nouveau, était juste à la verticale du vaisseau, mais il savait que le tentacule devait maintenant être tout proche du ballon. Il fallait près de cinq minutes pour amener le réacteur à pleine puissance.

Le fuseur fut amorcé. L'ordinateur d'orbite n'avait pas estimé que cela était totalement irréalisable. Les écopés à air s'ouvrirent, prêtes à engloutir sur commande des tonnes de l'hydrohélium environnant. Même dans des conditions optimales, cet instant aurait constitué l'instant de vérité car il avait été impossible de faire des expériences pour voir comment un statoréacteur nucléaire allait se comporter dans

l'étrange atmosphère de Jupiter.

Lentement, très lentement, quelque chose se mit à secouer le *Kon-Tiki*. Falcon essaya de ne pas y penser.

La mise à feu avait été prévue pour une altitude supérieure de dix kilomètres, dans une atmosphère quatre fois moins dense et de 30 degrés plus froide. Dommage.

Sur quelle distance pouvait-il plonger pour mettre les écopés à air en action ? Lorsque le stato allait s'allumer, le *Kon-Tiki* serait en chute libre en direction de Jupiter avec 2,5 G pour l'aider à arriver plus vite. Est-ce qu'il allait pouvoir redresser à temps ?

Une main immense caressa le ballon. Le vaisseau tout entier en fut ballotté de haut en bas comme l'un de ces yo-yo qui faisaient en ce moment fureur sur Terre.

Naturellement, il se pourrait que Brenner eût raison. Peut-être la méduse se montrait-elle simplement amicale. Peut-être Falcon devait-il essayer de lui parler par radio. Et que pourrait-il lui dire : « Gentille mimine, là, doucement » ? Ou « Couché, méduse » ? Ou bien « Conduisez-moi à votre chef » ?

Le mélange de tritium-deutérium était maintenant équilibré. Falcon était prêt à allumer la chaudière avec son allumette de 100 000 000 de degrés.

L'extrémité effilée du tentacule apparut, ondulante, au bord du ballon, à une vingtaine de mètres seulement de Falcon ; il était à peu près de la taille d'une trompe d'éléphant et, de la façon délicate dont il se déplaçait, il paraissait au moins aussi sensible. Il y avait de petits palpes tout au bout qui ressemblaient à des bouches avides. Falcon était sûr que le Dr Brenner aurait été fasciné par ce spectacle.

Ce moment était aussi bien choisi que tout autre ; Falcon contrôla rapidement tous les instruments du tableau de bord, fit démarrer le compte à rebours de la mise à feu terminale, durée quatre secondes, brisa les scellés de sécurité et appuya sur le bouton LARGAGE.

Il y eut une violente explosion immédiatement suivie d'une perte de masse. Le *Kon-Tiki* piquait du nez, en chute libre. Au-dessus, le ballon abandonné remontait à toute allure, entraînant avec lui le tentacule trop curieux. Falcon n'eut pas le temps de voir si le ballon heurtait la méduse car à cet instant le statoréacteur s'alluma et il eut autre chose à faire.

Une colonne rugissante d'hydrogène jaillit des tuyères du réacteur. Mais la poussée produite précipitait encore plus vite le *Kon-Tiki* en direction de Jupiter. Falcon ne pouvait pas encore redresser car le vecteur force était trop faible. Il fallait absolument qu'il reprît le

contrôle de la capsule et qu'il parvînt à ramener son vol à l'horizontale dans les cinq secondes, car, passé ce laps de temps, l'engin serait trop bas dans l'atmosphère et il serait irrémédiablement perdu.

Avec une effrayante lenteur (ces cinq secondes parurent en durer 50) il réussit à corriger la trajectoire et à redresser le *Kon-Tiki*. Il ne regarda qu'une seule fois derrière lui pour jeter un dernier coup d'œil à la méduse, maintenant distante de plusieurs kilomètres. Le ballon largué par le *Kon-Tiki* avait apparemment échappé à la prise de la créature car Falcon ne le vit nulle part.

Maintenant, il était à nouveau maître de la capsule qui ne dérivait plus, impuissante, sur les vents de Jupiter mais qui, poussée par le feu atomique vomi de ses entrailles, regagnait les étoiles. Le statoréacteur allait lui donner la vélocité et l'altitude nécessaires pour arriver près de sa vitesse orbitale aux confins de l'atmosphère. Puis, après une brève poussée de type classique, le *Kon-Tiki*, comme une simple fusée, retrouverait la liberté de l'espace.

À mi-chemin de l'orbite, Falcon regarda vers le sud et il vit la Grande Tache Rouge, cette colossale énigme, qui se levait au-dessus de l'horizon. Il contempla sa beauté pleine de mystère jusqu'à ce que l'ordinateur le prévînt qu'il ne restait plus que 60 secondes avant la conversion à la propulsion normale. Il s'arracha alors à contrecœur à ce spectacle.

« À la prochaine fois, murmura-t-il.

— Pardon ? fit Mission Control. Qu'est-ce que vous avez dit ?

— C'est sans importance », répondit Falcon.

ENTRE DEUX MONDES

« Vous voilà un héros, à présent, dit Webster. Et plus seulement une simple célébrité. Vous leur avez apporté quelque chose qui leur donne à penser, qui ajoute un peu de piquant à leur existence. Il n'y en aura pas un sur un million qui ira vraiment sur les Géantes, mais la race humaine tout entière pourra s'y rendre en imagination. Et c'est cela qui compte.

— Je suis ravi d'avoir rendu votre tâche un peu plus facile. »

Webster était un trop vieil ami pour s'offenser de l'ironie contenue

dans ces paroles. Il en fut pourtant surpris. Mais ce n'était pas le premier changement qu'il remarquait chez Howard depuis que ce dernier était revenu de Jupiter.

L'administrateur désigna la fameuse plaquette posée sur son bureau, empruntée à un imprésario d'une époque révolue : ÉTONNEZ-MOI !

« Je n'ai pas honte de mon travail. Nouveaux savoirs, nouvelles ressources... tout cela est très bien. Mais les hommes ont également besoin de fantaisie, de distraction. Les voyages spatiaux étaient devenus de la routine et vous en avez fait à nouveau une grande aventure. Il s'écoulera encore longtemps, très longtemps, avant que Jupiter ne soit rangé au rayon des accessoires et probablement plus longtemps encore avant que nous ne puissions comprendre ces méduses. Je continue pourtant à penser que celle-là savait très bien où était votre point faible. Enfin... En attendant, avez-vous décidé quelle serait votre prochaine étape ? Saturne, Uranus, Neptune... à vous de choisir.

— Je ne sais pas. J'avais pensé à Saturne, mais on n'a pas vraiment besoin de moi là-bas. La gravité n'est que de 1 G et quelques, au lieu des 2,6 G de Jupiter. Les hommes peuvent donc très bien s'en charger. »

Les hommes, pensa Webster. Il a dit les hommes. Il n'avait encore jamais fait cela. Et quand l'ai-je pour la dernière fois entendu utiliser le « nous » ? Il est en train de changer... de nous échapper.

« Eh bien, fit-il d'une voix un peu trop forte et en se levant de son fauteuil pour dissimuler son malaise. Nous pouvons aller à la conférence. Les caméras sont prêtes et tout le monde nous attend. Vous allez revoir un tas de vieux amis. »

Il insista sur le mot « amis », Howard ne fit pas mine de réagir ; le masque parcheminé de son visage devenait de plus en plus difficile à déchiffrer. Il se borna à rouler à reculons pour s'éloigner du bureau de l'administrateur, à débloquer son train arrière pour qu'il ne formât plus un fauteuil et à se déplier sur ses hydrauliques de toute la hauteur de ses deux mètres dix. Les chirurgiens, faisant preuve de psychologie, avaient eu la bonne idée de lui donner ces quelque 30 centimètres supplémentaires pour compenser quelque peu tout ce qu'il avait perdu dans l'accident du *Queen*.

Il attendit que Webster eût ouvert la porte puis, pivotant à angle droit sur ses pneus ballons, il se dirigea vers l'ouverture en glissant silencieusement à 30 kilomètres à l'heure. Cette démonstration de vitesse et de précision n'avait rien d'arrogant ; c'était déjà devenu presque inconscient de sa part.

Howard Falcon, qui avait été jadis un homme et qui pouvait encore passer pour un homme par son circuit vocal, ressentait une impression tranquille d'accomplissement, et, pour la première fois depuis de nombreuses années, quelque chose qui ressemblait à la paix intérieure. Depuis son retour de Jupiter, ses cauchemars avaient cessé. Il avait enfin trouvé sa place.

Il savait maintenant pourquoi il avait rêvé sans cesse de ce superchimp embarqué à bord du malheureux *Queen Elisabeth*. Ni homme ni bête, le chimp était entre deux mondes. Comme il l'était, lui, Falcon.

Lui seul pouvait se déplacer sans protection sur le sol lunaire ; l'équipement de vie intégré au cylindre de métal qui avait remplacé son corps fragile fonctionnait aussi bien dans l'espace que sous l'eau. Les champs de gravité dix fois supérieurs à celui de la Terre n'étaient pour lui qu'un simple inconvénient, rien de plus. Et l'absence de gravité était encore ce qu'il préférerait.

La race humaine lui était de plus en plus étrangère et les liens qui l'unissaient à elle se faisaient de plus en plus ténus. Peut-être ces masses de composés instables de carbone, ces créatures aérobies sensibles aux radiations n'avaient-elles aucun droit à ce qui se trouvait au-delà de l'atmosphère ; peut-être devraient-elles se cantonner à leurs demeures naturelles : la Terre, la Lune et Mars.

Un jour, les véritables maîtres de l'espace seraient les machines, pas les hommes, et lui, Falcon, n'était ni l'un ni l'autre. Déjà conscient de sa destinée, il tirait une sombre fierté de sa solitude, de son unicité. Lui, le premier immortel, à mi-chemin de deux ordres de la création.

Il serait après tout un ambassadeur ; un ambassadeur entre l'ancien et le nouveau, entre les créatures de carbone et les créatures de métal qui, un jour, les remplaceraient.

Toutes deux allaient avoir besoin de lui dans les siècles troublés qui les attendaient.

Traduit par MICHEL LEDERER.

A Meeting with Medusa.

LA FIN DE L'HIVER

par Algis Budrys

Une variété des mondes étranges est le monde artificiel qui suppose à son origine une autre espèce intelligente, une autre civilisation. Un tel monde est un moyen de franchir l'espace, mais aussi le temps. Et comme dans Rendez-vous avec Rama d'Arthur C. Clarke, il peut s'éveiller au contact de ses visiteurs.

NOUS perdîmes beaucoup de temps à suivre de mauvaises pistes avant de découvrir celle qui se révéla finalement être la bonne et nous permit de les retrouver. Nous savions bien que leur engin avait poussé sa trajectoire quelque part dans cette zone bien déterminée de l'espace : mais pour repérer l'endroit exact où ils avaient abouti, il nous fallut tâtonner longtemps. Après quoi, nous dûmes suivre non sans mal le sillage quasi impalpable des ions perturbés par le passage de leur astronef. Ils avaient choisi leur itinéraire en sachant parfaitement qu'ils n'auraient pas assez de carburant pour le retour ; mais ils n'avaient qu'une idée : atteindre une planète déterminée pour s'y écraser...

Nous suivîmes donc leur sillage, préoccupés seulement par le brouillage dû aux radiations stellaires et aux autres forces invisibles de nature électromagnétique constituant l'univers. Vingt fois nous perdîmes puis rejoignîmes leur trace... avant d'arriver jusqu'à eux – trop tard. En un sens, je suis heureux qu'il ait été trop tard.

Lew et Norah Hervey constituaient sans doute le meilleur équipage d'investigation astrophysique de l'Institut. Et sans aucun doute, c'était le plus sympathique. Ils étaient jeunes, gais ; ils ne tiraient aucune vanité de leur haute technicité. Norah était une très jolie fille : ses yeux bleus ravissants étaient mis en valeur par sa chevelure sombre. Elle avait une grande bouche souriante. De taille supérieure à la moyenne, elle était gracieuse et souple comme une branche de saule. Je n'oublierai jamais la première danse qu'elle m'accorda, tandis que Lew tenait aimablement compagnie à la jeune fille que je courtais à l'époque.

Norah semblait effleurer à peine le sol – comme une ballerine, pensais-je alors : mais après coup j’apportai une rectification. L’image était fausse : la silhouette gentille, fine et fraîche comme un givre matinal, asservie à une technique sans défaut, parée du costume joliment désuet, se situait en vérité aux antipodes de ce qu’était réellement Norah. Cette fille n’avait rien d’un pur esprit : elle était chaude dans mes bras. Si souple qu’il soit, ce corps ne s’évanouissait pas en fumée. Si léger qu’il soit, il vivait contre moi. Sa réalité, sa jeunesse étaient si heureusement dosées que l’on prenait conscience de Norah en tant que femme : et en même temps on mesurait, sans aucune hésitation, la nature et la valeur de la femme qu’elle était. Son intelligence sollicitait immédiatement le meilleur de vous-même. Son enthousiasme spontané réveillait le vôtre. Sa féminité exigeait une virilité parallèle – une virilité trop souvent enfouie en nous-mêmes, affadie depuis des âges par l’incessant va-et-vient de ce liquide anémique qui sert de sang aux hommes de nos époques hyper-civilisées.

Telle était Norah. Quant à Lew, c’était un garçon tranquille. Sa taille était inférieure à celle de Norah d’un demi-centimètre environ. Il avait l’air d’être fait de fil de fer : son visage à la fois jeune et vieillot, couvert de rides, était éclairé par une paire d’yeux rêveurs, très enfoncés dans leurs orbites. C’était un garçon réfléchi, parfaitement maître de lui – mais pourvu d’un répertoire extraordinaire d’anecdotes incroyablement obscènes, qu’il était le seul à pouvoir raconter sans vulgarité.

Lew avait un don d’imitateur supérieur à celui de bien des acteurs professionnels. Il était capable de raconter l’histoire la plus drôle avec le sérieux le plus imperturbable : il débitait ses petits récits scatologiques comme des aventures personnelles et vécues – ce qui était évidemment beaucoup plus frappant que s’il les avait délivrés comme des morceaux choisis de littérature. Peut-être étaient-ils vraiment autobiographiques : mais s’il avait dû vivre toutes ces anecdotes, il n’aurait certainement pas eu le loisir de faire des études régulières, ni même de se réserver le minimum d’heures de sommeil prescrites à tout adolescent.

En tant que couple, ils se complétaient fort bien. Lew était introspectif, Norah était tournée vers le monde extérieur. Lew l’aimait avec une violence secrète qui, à certains moments, s’exacerbait jusqu’au désespoir : on pouvait voir apparaître ce paroxysme dans ses yeux, à condition d’y prendre garde. Norah lui manifestait son affection d’une façon beaucoup moins dramatique et plus ostensible.

J’ai dit qu’ils formaient sans doute notre meilleure équipe de recherche. J’en suis persuadé. Lew possédait le diplôme de Docteur en

Astrophysique. Norah était ingénieur en métrologie et ancienne élève de l'Institut de Statistique. Ni sa joie de vivre ni les capacités de Lew pour raconter les histoires grivoises ne les gênaient pour piloter un astronef de recherche, passer six mois en tête-à-tête dans les profondeurs d'une nébuleuse et revenir enfin avec une moisson de données scientifiques, supérieure de moitié à ce que tout autre équipage pouvait récolter au cours d'un voyage analogue. À moins que leur tempérament respectif ne leur ait facilité les choses – je ne sais pas. Lorsque quelqu'un de l'Institut faisait une remarque à ce sujet, Lew répétait sur un ton traînant et sans se compromettre : « Dans ces sacrées boîtes à conserve, il n'y a même pas la place de danser... Alors, que voulez-vous ? On travaille... »

Nous avons toujours pensé que c'était une des phrases de Lew qui le définissait le mieux. La plupart de nos équipes de recherches sont composées de ce que les rampants appellent des « jeunes mariés ». Il est donc facile d'imaginer l'entrain qui règne au cours des soirées organisées par l'Institut.

Ces soirées sont données à intervalles réguliers. Six mois d'isolement total dans les espaces interstellaires nous faisaient languir après cette apothéose de vacarme et d'écrasement – et le processus d'écrasement avait été perfectionné jusqu'à un degré vraiment extraordinaire... Chaque équipage revenant de mission était accueilli d'une façon royale. Et chaque équipage en instance de départ avait droit à un ou deux jours de repos, de remise en forme à la suite de la réunion, avant de se présenter devant les Commissions Médicales de l'Institut, chargées de décider s'il était toujours apte au grand voyage.

Bons camarades dans les splendeurs des festivités comme dans l'austérité de l'espace, nous formons un milieu très fermé : nous avons peu d'amis en dehors du « clan » et ne souhaitons pas en avoir. La majorité d'entre nous sont mariés : ceux qui ne le sont pas se conduisent à peu près comme s'ils l'étaient. Deux par deux, nous partons en quête de la Science comme des frère et sœur bien sages... c'est tout au moins une définition qui avait été proposée par Lew Harvey.

Nos pertes, dues aux risques de l'espace, demeurent extrêmement faibles. Lorsqu'on annonça que Lew et Norah avaient disparu, ce fut pour chacun un coup de poignard. Le Comité de Direction lui-même, responsable de l'exécution du programme de recherche, qui se manifeste toujours avec une objectivité olympienne lorsqu'il s'agit d'annoncer une victoire, consentit à infléchir sensiblement sa ligne de conduite : il découvrit au moment opportun un solde de crédits inutilisés, ce qui permit de financer l'envoi simultané dans l'espace de dix astronefs.

L'explication officielle fut la nécessité d'accélérer le programme de recherches, et par là même d'améliorer notre connaissance de l'univers... Mais on laissa entendre à ceux qui étaient du voyage que, s'ils ne rapportaient pas de renseignements extraordinaires, ce ne serait là qu'un de ces hiatus qui se manifestent inévitablement dans toute opération de longue haleine conditionnée par la progression irrégulière du savoir humain...

En conséquence, nous débarrassâmes nos astronefs de tout leur équipement d'enregistrement et de mesure, de façon à faire de la place pour un observateur supplémentaire et ce qu'il lui fallait de vivres et d'air respirable. C'était tricher : mais cela signifiait pour nous moins de poids et un temps de recherche prolongé. C'est dans ces conditions que nous quittâmes l'Institut et mîmes le cap sur la zone de l'espace où les Harvey avaient disparu – une zone ayant une profondeur d'une centaine d'années-lumière, comportant au minimum une centaine de milliers de corps célestes et, parmi eux, un seul sur lequel l'astronef perdu avait pu s'écraser... Nous entreprîmes donc cette recherche.

Et nous réussîmes à les repérer ! C'est-à-dire que mon astronef réussit à les retrouver ! Beaucoup trop tard, hélas ! Même si nous avions connu le lieu précis de leur chute – même si nous avions eu les ailes des anges – nous n'aurions pas réussi à sauver Lew. Avec un peu de chance, nous aurions peut-être pu sauver Norah. Mais, pour l'un comme pour l'autre, je préfère que nous n'ayons pas réussi.

Ce que nous découvrîmes était un astre mort où il ne se passait rien. Il fonçait aveuglément dans l'espace, sans le moindre reflet de lumière. Il pouvait avoir quinze cents kilomètres de diamètre : mais, à notre approche, les indicateurs de gravitation s'affolèrent. Dozzen, notre observateur supplémentaire, me remit les chiffres des relevés. Dozzen était très jeune. Imberbe, beau garçon – nouvelle recrue qui n'avait pas encore été embarquée lorsque les événements décidèrent de l'urgence.

« L'appareil est détraqué, Harry, annonça Dozzen. Regardez ces chiffres. Tous les mille kilomètres, au fur et à mesure de l'approche, il y a une correction... »

Je jetai un coup d'œil sur les relevés et déclarai :

« Mais non... Les relevés sont exacts...

— Voyons, Harry... Comment est-ce possible ?

— On dirait qu'un énorme condensateur magnétique est enfoui au cœur de l'astre.

— Un condensateur magnétique ! Mon œil ! »

Je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour les gens qui sont lourdement positifs. J'examinai tous les chiffres fournis par les

appareils enregistreurs, je cognai à la vitre de tous les cadrans. « Parce qu'on ne l'a jamais vu jusqu'à maintenant, il ne faut pas affirmer que ça n'existe pas... » C'était ma formule : une fois de plus, j'aurais pu me lancer dans ma diatribe favorite, vitupérant ces explorateurs qui ont toujours peur de découvrir quelque chose... mais à quoi bon ?

« Voyez ici ! Atmosphère composée à cent pour cent de gaz inertes, pour la plus grande part du néon. Par ailleurs, il est fluorescent. Ce qui est peu courant à l'état de nature. Remarquez aussi la présence de traces de neige de néon sur le sol – assez légères, à vrai dire. Alors que la température approche du zéro absolu... Toute cette atmosphère devrait être empilée en tas de neige... Mon avis, c'est qu'elle l'était, jusqu'à une date assez récente : mais un événement fortuit – par exemple, l'écrasement d'un astronef sur la surface de cet astre – a remis en activité une série de mécanismes dont l'effet a été de relever la température et de faire passer à nouveau cet astre de l'état de sommeil à l'état d'activité... Or, je serais surpris que la Nature prévoie un semblable réveil en fabriquant un planétoïde. J'oserai dire que tout cela me paraît être un mécanisme, ou plutôt un ensemble de mécanismes, et que cela révèle une idée directrice... »

Il me regarda comme si j'étais subitement devenu fou. Je le considérai comme s'il était définitivement incapable de comprendre quoi que ce soit. Un jour ou l'autre, une expédition munie d'appareils beaucoup plus sensibles que nos simples contrôleurs de vol viendrait examiner le planétoïde et déciderait entre nous. Je n'ai d'ailleurs aucun désir de participer à une telle expédition : Dozzen ira, s'il veut. Je lui en souhaite bien du plaisir.

Quoi qu'il en soit – phénomène naturel ou dernières manifestations d'installations abandonnées par des occupants d'une époque révolue – nous primes nos dispositions pour atterrir, réussissant à trouver un espace relativement plan sur un terrain très accidenté. Le ciel brûlait d'une lumière jaune au-dessus de nos têtes – cette fluorescence pouvait avoir été un éclairage permettant le fonctionnement de machines autonomes, depuis longtemps disparues. Il était impossible d'imaginer ce qu'avait pu être cette terre : et je répète que ce serait une erreur d'y retourner et de tenter un essai. À mon avis, l'aspect actuel est absolument différent de ce qu'il pouvait être au moment où l'engin de Lew et de Norah vint s'y écraser comme un bourdon sur un pare-brise. Et si un être quelconque relevant de la biologie a jamais vécu sur cet astre, il ne peut susciter chez moi qu'un mouvement d'horreur.

Ce qui nous apparut, c'était l'Enfer. Tout autour de nous, le panorama était dénudé à l'infini, avec des escarpements et des crêtes de métal brut déchiqueté – tout un paysage torturé, découpé, tordu avec des arêtes en lame de rasoir ébréché, si dramatique que, pendant

un moment, je m'attendis à un hurlement d'angoisse au milieu de cette averse de neige de néon qui redoublait.

Oui, il y avait cette lumière due à la fluorescence : mais il n'y avait aucune source de chaleur. Le froid extraordinaire de cet astre aspirait déjà toute la tiédeur de notre cabine : nos générateurs thermiques fonctionnaient à toute allure. Nous eûmes un tressaillement en jetant un coup d'œil par nos hublots sur ce paysage maudit.

Toutes les formes créées par la Nature ne sont pas belles – et un homme qui s'est consacré à la recherche se voit parfois confronté avec des spécimens particulièrement déplaisants. Mais, même parmi les plus repoussants, on constate toujours une certaine adaptation de l'objet ou de l'être à sa fonction. Si l'on est choqué par la réalisation formelle, on peut au moins comprendre le pourquoi et le comment de tout élément concourant à l'équilibre de l'univers.

Mais pas sur cet astre mort. Imaginez une boîte de conserve vidée, qui aurait rouillé pendant un an, dont les parois auraient été déchirées, tordues, écrasées – vous aurez ainsi une faible idée de l'aspect de cet extraordinaire univers métallique, mais une faible idée seulement. Et si vous avez eu l'occasion de voir une météorite géante – creusée, brûlée, lépreuse, à moitié fondue en certains endroits et coagulée à d'autres, cela a pu vous aider à imaginer d'autres formes et d'autres matières, maintenant disparues, qui avaient en d'autres temps un aspect plus intelligible, plus conforme à un certain ordre de choses. Eh bien, cette réaction s'apparente, à un moindre degré, à celle que nous avons eue en présence de cette nature incompréhensible et probablement dégradée.

L'astronef écrasé des Harvey représentait une oasis d'harmonie dans ce chaos. Il était détruit, il était en pièces : mais ses fragments rassemblés représentaient quelque chose.

Il nous fut impossible de nous poser à proximité. Nous dûmes nous éloigner à dix kilomètres de là. Une fois au contact du sol, nous demeurâmes aux hublots à regarder cet étrange spectacle, effrayant... Je finis par commander : « Allons ! Il faut mettre le nez dehors ! »

Doris, ma coéquipière habituelle, répondit : « Je vais préparer les combinaisons. » Elle sortit les trois équipements. Au fond de nous-mêmes, il y avait, me semble-t-il, une crainte réellement déraisonnable que quelque chose n'arrive à notre engin pendant que nous serions dehors. Et puis, il y avait surtout cette peur de nous séparer et de nous perdre sur cette terre hostile : pour écarter absolument ce risque, nous préférons courir celui de ne plus pouvoir repartir. Ce n'était sans doute pas très raisonnable d'opérer ce choix : mais dans ce cadre effrayant, les nerfs étaient plus convaincants que la pure logique.

Nous bouclâmes donc nos équipements et, ainsi armés contre l'épouvante, nous descendîmes les degrés de notre échelle.

« Par ici ! » dis-je après avoir consulté mon indicateur de direction. Je me mis en marche à travers le paysage désolé. Je m'efforçais de regarder seulement devant moi. Doris et Dozzen me suivaient à une certaine distance, demeurant l'un près de l'autre. Je les enviais. Je me sentais extrêmement seul.

Je m'attendais à ce que Doris trouve sa compagnie plus agréable que la mienne. Ce n'était pas une aventure nouvelle pour moi de perdre ma coéquipière – bien que la chose ne se fût encore jamais passée sous mes yeux. Si Lew et Norah étaient connus pour leur fidélité réciproque, j'étais moi-même réputé pour mon inconstance. Une expédition, deux au plus – c'était tout ce que ma patience pouvait accorder à une compagne. S'il y avait eu scandale à l'occasion de ces ruptures, la direction de l'Institut serait sans doute intervenue et aurait mis fin à mon contrat. Mais il ne s'agissait jamais que de calmes et très amicales échéances : une certaine période de travail en commun s'achevait, c'était tout. Personne ne trouvait à y redire, bien qu'il y eût à l'Institut, comme ailleurs, beaucoup d'oreilles avides, de commentaires et de commérages. Chaque nouveau compagnonnage n'était qu'une preuve de plus que Harry Becker n'avait pas encore trouvé la fille qu'il lui fallait – ou que telle fille n'avait pas encore trouvé en Harry Becker l'homme qui lui convenait.

Ce cher vieil Harry Becker ! Brave type. Rien à lui reprocher. Bon camarade à tous égards, pouvait-on dire. Mais apparemment, ce n'était pas encore le mari idéal pour Doris... Ni pour Sylvia... Ni pour Jeanne, ni pour Helen, ni pour Rosemarie...

« Harry ! » J'étais aux prises avec une barrière déchiquetée, faite d'un métal crevé comme une écumoire : le cri de Doris dans mes écouteurs m'envoya buter contre une arête aussi coupante qu'une lame de rasoir. Je repris mon équilibre et fis demi-tour. Doris s'était jetée dans les bras de Dozzen.

« Harry, j'ai vu quelque chose ! » Puis sa voix traîna. « Mais non... Il n'y a rien... » Elle rit, bizarrement gênée. « Pardonnez-moi ma nervosité de femme... C'était cette masse, là-bas, à votre droite... Pendant un instant, elle a eu l'aspect d'une bête énorme... Je l'ai vue du coin de l'œil et ça m'a joué un tour... » Elle faisait ce qu'elle pouvait pour plaisanter : mais je la sentais profondément émue.

Je scrutai les environs, sans rien dire. Ce fut Dozzen qui exprima ce que j'avais parfaitement vu et essayais de cacher. Notre système nerveux était déjà suffisamment à l'épreuve. Oui, ce fut Dozzen qui se décida à parler : « En voilà une autre ! Et d'autres là-bas ! Ça grouille

de partout ! Un zoo de cauchemar ! »

C'était vrai. Ce n'était pas une question d'illusion ou d'affolement, ou de nervosité : c'était vrai.

À partir du moment où nous avions le pied sur cet astre apparemment mort, le sol prenait des formes de bêtes. Ce n'était pas ma fantaisie qui le voulait ainsi : c'était une réalité que nous ne pouvions réfuter.

D'énormes animaux rôdaient autour de nous : ils avaient l'air saisis par le froid, mais ils rôdaient. Des êtres à peine achevés, aux formes imprécises, horriblement mutilés, qui nous menaçaient de leurs crocs et de leurs griffes – et redevenaient des amas de métal lacéré dès que nous les regardions en face. Ces bêtes ne se trouvaient que sur nos flancs et un peu derrière nous – et il n'y avait pas seulement ces monstres, il y avait aussi les cités, les habitations qu'ils avaient détruites, les maisons qu'ils avaient nettoyées de leur contenu, les rues qui étaient encore jonchées des débris de leurs proies.

Nous continuâmes à marcher, environnés par ces bêtes que nous surveillions du coin de l'œil. Et si nous nous retournions pour mieux les voir, elles n'étaient plus là, elles avaient toujours disparu du lieu précis où se fixait notre regard.

« Ce n'est qu'un genre d'illusion très banal, affirma Dozzen d'une voix faible.

– Bien sûr ! approuvai-je en montrant à nouveau le chemin.

– C'est un pays épouvantable ! » ajouta Doris. Elle avait raison.

Nous atteignîmes enfin l'astronef brisé. Dozzen dit : « Regardez ! »

L'astronef était écrasé sur le sol, mais une partie de la carlingue semblait avoir été reconstituée. On pouvait y remarquer des traces de soudure. Sans doute n'avait-elle pas résisté au choc lors de la chute : mais de nouveau on l'avait rendue étanche. Tout à côté, il y avait une sorte de tumulus, réalisé avec des débris de métal, avec une croix fixée au sommet.

« Lequel des deux ? me demandai-je, angoissé. Lequel des deux ? »

Je sautai par-dessus les arêtes et les amas de métal fondu, hors d'haleine mais fonçant toujours. Je courus jusqu'au tumulus et me hissai à son sommet, pour lire au pied de la croix, gravés dans le métal, ces trois mots : « *Lewis Harvey, explorateur* ». Me laissant glisser du tumulus dans un éboulis de fragments métalliques, je me précipitai vers la carlingue, frappai à coups redoublés sur la partie demeurée intacte et étanche et criai : « Norah ! Norah ! Norah ! »

Doris et Dozzen arrivèrent bientôt et, sans violence, m'écartèrent.

Je m'assis à quelque distance, les regardant découper la porte. Ils avaient examiné l'intérieur de la cabine par le hublot et avaient vu Norah étendue, immobile, dans sa combinaison d'exploratrice. Tout cela, j'aurais été incapable de le faire avec eux. Une fois à l'intérieur, ce furent eux encore qui soulevèrent Norah, avec de multiples précautions, et retendirent dans sa couchette. La combinaison pressurisée ne fonctionnait plus ; la vitre placée devant les yeux était givrée sur sa face interne. L'ensemble était mou, tragiquement mou, sans ossature – presque vide... mais trop lourd pour l'être vraiment, comme j'en eus un instant le stupide espoir.

Doris et Dozzen branchèrent le magnétophone d'une part sur leur générateur portatif, d'autre part sur les écouteurs. Muet d'émotion, je reconnus la voix de Norah.

« Dernier compte rendu, disait cette voix épuisée, à laquelle chaque mot semblait nécessiter un effort. Mes réserves d'énergie électrique s'épuisent vite. J'ai revêtu mon scaphandre autonome : quand il n'y aura plus de courant, ce sera fini pour moi.

« J'ignore absolument où nous nous trouvons. Quelle que soit l'origine de ce monde, il semble qu'il ait dérivé de façon inattendue dans cette zone. Qu'était-il auparavant, je l'ignore. Si c'est une race d'êtres pensants qui l'a fabriqué, je me demande bien pourquoi. » Norah marqua la pause : le souffle qu'elle prit était haletant. Je l'imaginai affamée d'air respirable, tâtonnant à la recherche d'un peu de chaleur, blessée sans aucun doute lors de la chute de l'astronef... et je me souvins du premier soir où elle avait dansé dans mes bras.

« À l'extérieur, continuait-elle, les transformations se poursuivent mais beaucoup plus lentement. Je pense qu'elles ne vont pas tarder à s'arrêter. Je les vois tenter, s'efforcer de se compléter d'elles-mêmes, puis échouer, s'arrêter, recommencer. Mais l'évolution se ralentit et chaque nouvel essai est moins puissant que le précédent. J'aurais voulu connaître la cause de tout cela.

« J'aurais voulu que Lew soit encore là », ajouta-t-elle sur un ton attristé. Il était bien évident qu'à ce moment, elle n'avait plus d'espoir.

La fin de son compte rendu n'était plus destinée aux experts de l'Institut. « Je t'aimais, Lew », prononçait-elle avec beaucoup de calme et une grande sérénité. « Bien que tu n'aies jamais voulu me croire. Bien qu'à certains moments tu m'aies haïe. Je t'aimais. Même si je fus incapable de t'en apporter la preuve formelle, oui, je t'aimais... » Sa voix était devenue très faible. « J'ai l'espoir de te retrouver... Et si je te retrouve un jour, je voudrais que mes premières paroles soient : Lew, je t'aime. »

L'enregistrement s'arrêtait là. Norah avait alors perdu conscience.

Doris débrancha les contacts.

Il y eut un long silence. Finalement, Dozzen, après un soupir, déclara :

« Tout cela n'est pas très intéressant. Je pense que les bobines qui ont précédé celle-là nous en apprendront davantage... Des bobines enregistrées à un moment où Norah avait les idées plus claires.

— Fort probablement », répondis-je. Doris me surveillait attentivement. Je lui jetai un regard et, en même temps, je songai que je n'étais pas aussi astucieux que je l'imaginais – qu'en tout cas je ne me cachais pas aussi bien des femmes que je me cachais de moi-même.

Je me dirigeai vers la couchette, je pris Norah dans mes bras et je la transportai au dehors. Je pense que Dozzen fit un geste pour me suivre : dans ce cas, ce fut Doris qui le retint. Ils me laissèrent seul.

Je construisis un second tumulus à côté du premier. Je soudai les deux branches d'une croix grâce aux outils que nous portions toujours dans nos combinaisons étanches. Puis je gravai le nom de Norah sur la croix. J'avais arraché, un par un, des copeaux de métal à la surface de ce monde artificiel ; je les avais méthodiquement empilés. J'ouvris le casque de Norah pour que l'atmosphère inerte puisse pénétrer à l'intérieur de sa combinaison étanche, nettoyer l'oxyde de carbone qui y était enfermé et même les derniers atomes d'oxygène. Je l'abandonnai ainsi – sans âge, dans sa merveilleuse et éternelle beauté, maintenue intacte par le froid de l'espace.

Ayant accompli cette tâche, je m'éloignai des tumulus. Doris m'attendait. Elle prit mon bras et toucha mon casque avec le sien pour me parler à voix basse sans que Dozzen nous entende. Elle me dit :

« Harry, ce sont souvent les femmes dont la féminité est la plus apparente...

— Qui ne sont pas femmes du tout ?

— Vous avez une façon brutale de dire les choses, répondit-elle avec douceur. C'était peut-être aussi la façon dont Lew les considérait, bien qu'il semble avoir choisi la voie la plus douloureuse en intériorisant son tourment. Vous avez connu Norah – elle était chaude, cordiale, elle était très belle : mais qui peut dire ce qui arrivait ou n'arrivait pas au moment où elle devait vraiment se montrer femme ? Si Lew la considérait comme un mensonge vivant, il aurait dû penser qu'elle savait peut-être qu'elle se mentait à elle-même. S'il avait voulu se montrer compréhensif...

— Ne me dites pas cela à moi ! répliquai-je méchamment, pour me le reprocher aussitôt. Moi, je n'étais pas son mari...

— Êtes-vous satisfait ou non de ce que nous avons appris ? » demanda-t-elle encore, d'une voix tranquille.

Je ne répondis pas. À vrai dire, je n'en savais rien.

Au cours du trajet de retour vers notre astronef, Doris me toucha à nouveau le bras. « Harry ! Regardez ! »

Je levai la tête. Toutes les bêtes avaient disparu.

Le changement était mince – un déplacement de plans, un autre profil des courbes : rien d'autre. Pas encore. Du moins, nous ne demeurâmes pas assez longtemps pour observer la suite du processus. Et puis le bouleversement était trop fantastique pour que nous puissions le supporter.

La neige cessa de tomber : et celle qui était sur le sol fondit d'un seul coup en des volutes de vapeur qui nous enveloppèrent d'une brume étincelante, comme si – enfin – le printemps était venu.

Les formes métalliques avaient encore leur aspect fondu, leurs silhouettes demeuraient brisées : c'était encore du métal, dur et glacé. Mais les monstres avaient disparu. Ces cauchemars de frustration refoulée s'étaient évanouis dès les premiers signes de l'évolution qui s'amorçait.

Dans toute l'étendue de notre vision, nous percevions les symptômes des dernières batailles qui se livraient. Les « illusions », comme aurait dit ce sot de Dozzen, se transmuiaient en formes calmes, adoucies et bientôt amicales. La brutalité de l'hostilité, de la haine était oubliée ; partout, ce n'était que volutes, minarets, festons délicats de cités féeriques ; il y avait des haies, des arbres, et il y avait aussi – je l'ai vu de mes yeux, si Dozzen ne le vit pas et si Doris ne le mentionna pas – il y avait aussi un banc et, sur ce banc, des amoureux enlacés. Et je crois même les avoir vus bouger.

« Ça devient magnifique ! » s'écria Doris. Elle avait raison. C'était sauvage, étrange. Tout n'était pas transformé, mais déjà beaucoup de choses ; c'était d'une fantaisie que les meilleurs esthéticiens n'auraient pu concevoir plus gracieuse, c'était aussi d'une extraordinaire puissance de vie, c'était l'apothéose de la sève.

Nous reprîmes l'air sans tarder. Dozzen était sérieusement impressionné. Doris était morose. Et moi, j'étais bouleversé.

Dozzen fit le compte rendu officiel, sans utiliser les bandes enregistrées qui auraient mentionné, sans utilité pour personne, des impressions provisoires et faillibles. Doris et moi, nous contre-signâmes ce compte rendu. Je n'ai jamais su, je ne saurai jamais si, à sa manière à elle, elle était aussi hésitante que je le suis encore. Nous n'en avons jamais parlé. D'ailleurs, où devions-nous situer le vrai

problème ?

L'illusion est assurément un phénomène subjectif. Deux personnes ne voient pas le même visage dans le nuage qui dérive. L'un imagine une tête de lion dans une masse de granit, l'autre y reconnaît un mouton. Toutes ces images ne sont que le reflet de la personnalité du spectateur. Il ne saurait être question de mesurer ou de comparer.

Le compte rendu de Dozzen décrit le sol de l'astre artificiel comme fragmenté en formes libres que l'esprit tente immédiatement de rapprocher d'autres formes familières – dans sa quête instinctive pour le familier, pour l'habituel là même où l'habituel ne peut pas exister. Sa relation ne va pas au-delà : sur le papier, il ne se risque pas plus loin, bien qu'il sache que, pour son malheur, la vérité soit un peu après, sur la même route. Mais à partir de quel repère la vérité commence-t-elle à mentir ? C'est bien pourquoi Dozzen n'a pas voulu franchir les limites entre lesquelles il s'est senti en sécurité.

Quant à moi, je crois savoir quel peut être le but poursuivi par ceux qui ont construit cette énorme machine à l'échelle planétaire, mais je n'arrive pas à me représenter la race d'êtres qui a pu adopter une boule de métal en atmosphère inerte dans le but d'y faire apparaître la Vie.

Je pense pourtant que c'est bien cela que nous avons découvert. Je pense que toute race doit passer par ce stade de création, un jour ou l'autre, à l'aurore de sa puissance. Je pense que ceux qui ont expédié cette grosse machine ont échoué dans leur tentative et ont disparu de l'univers. Sans quoi nous ne serions pas là aujourd'hui. Mais je pense aussi que cette race a frôlé de très près la réussite en lançant cet engin – message, bouteille à la mer, d'un espoir prochainement réalisable. Je pense qu'ils n'ont manqué que d'un seul composant de la Vie – bien qu'ils aient choisi une bien étrange matrice : cette énorme masse de fer...

Je crois comprendre pourquoi la neige de néon tombait à nouveau lorsque nous sommes arrivés sur la planète. Norah avait enseveli Lew, mais non dans sa combinaison étanche, car celle-ci (nous l'avons vue) était encore suspendue dans son placard. Lorsqu'elle ensevelit Lew, le mécanisme de la planète commença à se remettre en mouvement, parce qu'elle reçut à cet instant ce qui lui avait toujours fait défaut, ce dont elle avait failli mourir. Recevant cette unique étincelle, ce monde artificiel commença à bouger, à se modifier, à rechercher son but, à se débattre, à retomber, mais à essayer encore, à essayer malgré tout en attirant tout ce qu'il pouvait attirer de Lew Harvey. Une fois encore, ce fut l'échec. Une fois encore, c'était le retour au sommeil sans âge : le mécanisme se bornant à abandonner à la surface ses essais avortés qui furent à l'origine de nos terreurs quand nous débarquâmes. Quel que

soit l'apport que fit Lew Harvey à ce monde torturé, à ce monde incomplet en s'y écrasant, cet apport se révéla insuffisant.

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'une combinaison étanche contient nécessairement le « je ne sais quoi » indispensable à la manifestation de la vie – pas plus que je n'oserais dire qu'une femme morte peut encore prononcer « Je t'aime ». Et cependant, la neige cessa dès que j'eus relevé la visièrè du masque de Norah : à ce moment, les monstres s'enfuirent. Dès lors, nous fûmes témoins du début de la transformation de la planète... Non, ce n'était pas un mirage, un jeu de lumière, ni l'évaporation de la neige.

Je pense qu'un jour ou l'autre, si nous retournions avec Doris sur ce monde mort, nous devrions y retrouver quelque chose. Et je crois qu'elle le pense, elle aussi – bien que nous n'en ayons jamais discuté, bien que nous n'ayons aucun projet en ce sens. On ne peut pas concevoir cette sorte de projet.

Je me demande parfois comment il se fait que cette première race d'êtres, si géniale, ait pu échouer si près du but ; je me demande s'il n'y a pas là une trace d'un plan encore plus grandiose, dont l'ampleur m'échappe mais auquel je suis prêt à ajouter foi. Je n'ose pas le souhaiter. Je préfère me dire qu'un hasard aveugle a décidé contre la réussite – auquel cas il y aurait encore un espoir...

J'ai peur. Je suis fier de moi et en même temps je suis profondément bouleversé. Je suis sans cesse à me demander ce qui se serait passé si Norah m'avait aimé, si Lew Harvey ne l'avait pas rencontrée avant moi. Je pense à ce secret qui était entre eux, qu'ils n'ont jamais trahi, qu'aucun de nous n'a soupçonné. Je suis heureux pour eux deux, maintenant : mais je suis parfois en proie à une terreur panique en songeant à l'avenir de l'Homme.

Car je suis persuadé que, tôt ou tard, dans les profondeurs que nous explorons, nous risquons de rencontrer les fils et les filles de Lew et de Norah Harvey.

Traduit par GERSAINT.

The End of Winter.

ICY, IL DOIT Y AVOIR DES TIGRES

par Ray Bradbury

Certains écologistes inspirés ont imaginé que la biosphère, c'est-à-dire l'ensemble des créatures vivantes existant sur Terre, constituait une sorte d'être collectif et gigantesque, susceptible de réactions adaptées, et ils l'ont baptisé Gaïa, du vieux nom grec désignant notre planète et la créatrice de toute vie. Mais ils n'ont pas été jusqu'à la doter d'intelligence et de sentiments. Ailleurs, peut-être y a-t-il, comme l'imagine Bradbury, des Gaïa plus évoluées ?

IL faut battre une planète à son propre jeu, disait Chatterton. Allez-y et défoncez-la, tuez les serpents, empoisonnez les animaux, asséchez les rivières, purgez l'air de pollen, creusez le sous-sol, arrachez-lui ses secrets, démolissez-la à coups de pioche et tirez-vous de là dès que vous aurez obtenu ce que vous voulez. Sinon c'est la planète qui vous possédera. Vous ne pouvez vous fier aux planètes. Il faut qu'elles soient insolites, il faut qu'elles soient mauvaises, il faut qu'elles soient prêtes à vous abuser, particulièrement celle-ci qui est loin, à des milliards de kilomètres de nulle part ; c'est donc à vous de prendre les devants. Déchirez-lui la peau, je vous dis. Extrayez les minerais et fuyez avant que ce monde-là vous explose à la figure. Voilà la façon de les traiter. »

L'astronef s'enfonçait vers la planète n° 7 du système stellaire n° 84. Ils avaient parcouru les kilomètres par milliards, la Terre était loin, son système et son soleil oubliés, ce système déjà colonisé, exploré et exploité, tandis que d'autres systèmes avaient été fouillés de fond en comble, dépouillés et nettoyés ; et maintenant, les astronefs des minuscules habitants d'une planète incroyablement éloignée allaient à la découverte d'autres univers. Dans quelques mois, quelques années, ils pourraient voyager n'importe où, car la vitesse des fusées était celle des dieux ; pour la dix millièème fois, un des astronefs armés pour la conquête de l'espace allait se poser comme une plume sur un monde étranger.

« Non, répondit le capitaine Forester. J'ai trop de respect à l'égard des autres mondes pour les traiter comme vous le dites, Chatterton.

Dieu merci, ce n'est pas mon affaire de piller ou de détruire. Je suis heureux de n'être qu'un astronaute. Vous êtes l'anthropologue-minéralogue. Allez-y, grattez le sol, creusez-le. Je me contenterai de surveiller. Je ferai seulement un tour dans les parages pour regarder ce monde nouveau, voir comment il est fait, à quoi il ressemble. J'aime observer. Tous les astronautes ont le goût de l'observation, sinon ils ne seraient pas astronautes. Quand on en est un, on aime sentir de nouvelles odeurs, voir de nouvelles couleurs, de nouvelles gens s'il y en a, et de nouveaux océans et leurs îles.

— Prenez votre revolver, dit Chatterton.

— Il est dans mon étui. »

Tous deux se tournèrent vers le hublot et virent la planète verte qui s'élevait à leur rencontre.

« Je me demande ce *qu'elle* pense de nous, dit Forester.

— Elle ne m'aimera pas, répondit Chatterton. Bon Dieu, je m'emploierai à ce qu'elle ne m'aime pas ! Et je m'en fiche, figurez-vous, je m'en contre-fiche. Ce qui m'intéresse, c'est l'argent. Faites-nous atterrir par là, si vous voulez bien, commandant. On dirait que ce pays est riche, et je m'y connais. »

C'était la couleur verte la plus fraîche qu'ils aient vue depuis leur enfance.

Entre de douces collines s'étendaient des lacs comme des gouttelettes d'eau limpide et bleue ; il n'y avait pas de grandes routes bruyantes, ni de panneaux de signalisation, ni de villes. C'était une mer de verts terrains de golf, pensait Forester, une mer sans fin. On aurait pu faire dix mille kilomètres dans n'importe quelle direction et continuer à jouer. Une planète du dimanche, un monde pour jouer au croquet, où s'étendre sur le dos, du trèfle entre les lèvres, les yeux mi-clos, en souriant au ciel, en respirant l'odeur de l'herbe, où passer en somnolant un éternel dimanche et se réveiller seulement pour tourner la page du journal dominical, où lancer à travers l'arceau la boule de bois rayée de rouge.

« Si jamais une planète était femme, ce serait celle-ci.

— Femme à l'extérieur, homme à l'intérieur, dit Chatterton. Par en dessous, tout est dur, tout est mâle, le fer, le cuivre, l'uranium. Ne vous laissez pas abuser par le maquillage. »

Il se dirigea vers le coffre où attendait la Sondeuse. La tête fraiseuse aux éclats bleutés était prête à s'enfoncer de vingt mètres, à extirper des carottes de terre et à recevoir des rallonges pour descendre encore plus profondément au cœur de la planète. Chatterton fit un clin d'œil à la machine.

« Nous allons mater ce que vous appelez une femme, Forester, et pour de bon.

— Oui, je n'en doute pas », répondit tranquillement celui-ci.

L'astronef se posa sur le sol.

« C'est trop vert, trop paisible, dit Chatterton. Je n'aime pas ça. (Il se tourna vers le commandant.) Nous allons emporter nos fusils.

— C'est moi qui commande, si cela ne vous fait rien.

— Oui, mais c'est ma compagnie qui paie notre voyage et tout cet appareillage qui vaut des millions de dollars ; c'est une sérieuse mise de fonds à sauvegarder. »

Sur la nouvelle planète 7 du système stellaire 84, l'air était bon. Le sabord bascula, grand ouvert. Les hommes sortirent un à un sur le monde de verdure.

Le dernier à paraître fut Chatterton, revolver au poing.

Comme Chatterton posait le pied sur la pelouse, la terre trembla. L'herbe s'agita. La forêt lointaine gronda. Le ciel sembla clignoter et s'assombrir imperceptiblement. Pendant ce temps, les hommes observaient Chatterton.

« Seigneur ! Un tremblement de terre ! »

Chatterton pâlit tandis que les autres riaient.

« Elle ne vous aime pas, Chatterton.

— Sottise ! »

Les secousses se calmèrent enfin.

« Eh bien, dit le capitaine Forester, puisque ça n'a pas tremblé pour nous, c'est probablement que votre philosophie n'est pas appréciée.

— Coïncidence, répondit Chatterton avec un faible sourire. Allons-y maintenant, et en vitesse. Je veux que la Sondeuse soit sortie dans une demi-heure pour quelques prélèvements.

— Attendez un instant, dit Forester en cessant de rire. Nous avons d'abord à inspecter la région pour être certains qu'il n'y a ni gens ni animaux hostiles. En outre, ce n'est pas tous les ans qu'on touche une planète aussi sympathique que celle-ci ; vous ne pouvez nous reprocher de vouloir y jeter un coup d'œil.

— Entendu, dit Chatterton en se joignant à eux. Finissons-en avec ça. »

Ils laissèrent un gardien auprès du vaisseau et partirent par les champs et les prés ; ils gravirent d'aimables collines et pénétrèrent dans de petites vallées. Comme une bande d'écoliers en vadrouille par

la plus belle journée du meilleur été, au cours de la plus merveilleuse année de l'histoire, ils marchaient sur des pelouses propices au croquet, où, en prêtant l'oreille, on aurait pu entendre le bruissement de la boule de bois sur l'herbe, le déclic au passage de l'arceau, les douces inflexions des voix, un soudain éclat de rire féminin depuis quelque portique ombragé de lierre, le tintement de la glace dans ta carafe où se rafraîchirait le thé pendant la saison chaude.

« Eh, dit Driscoll, un des plus jeunes membres de l'équipage, en reniflant l'air. J'ai apporté une balle de base-ball et une batte ; nous y jouerons plus tard. Quel terrain ! »

Les hommes rirent silencieusement en évoquant la saison du base-ball, la douce brise incitant au tennis, le temps privilégié pour la bicyclette et la cueillette des raisins sauvages.

« Est-ce que vous aimeriez avoir à tondre tout cela ? » demanda Driscoll.

Les hommes s'arrêtèrent.

« Je *savais* que quelque chose n'allait pas, cria Chatterton. Cette herbe : elle est coupée de frais !

— Sans doute une variété de dichondra ; elle reste toujours courte. »

Chatterton cracha sur une touffe d'herbe et la frotta avec sa chaussure :

« Je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça. Si quelque chose nous arrive, personne sur la Terre n'en saura jamais rien. Stupide règlement : si un astronef ne revient pas, nous n'en envoyons jamais un autre pour savoir ce qui lui est arrivé.

— C'est assez naturel, expliqua Forester. Nous ne pouvons perdre notre temps à de vaines luttes sur un millier de mondes hostiles. Chaque astronef représente des années, de l'argent, des vies. Nous n'avons pas les moyens de perdre deux engins quand l'un a démontré l'hostilité d'une planète. Nous allons sur les planètes tranquilles. Comme celle-ci.

— Je me demande souvent, dit Driscoll, quel a été le sort de toutes ces expéditions disparues sur des mondes que nous ne tenterons jamais plus d'atteindre. »

Chatterton observait la forêt lointaine :

« Ils ont été fusillés, poignardés, rôtis pour être servis à déjeuner. Précisément comme nous pouvons l'être à chaque minute. Il est temps de revenir au travail, commandant ! »

Ils se trouvaient au sommet d'une petite éminence.

« Analysez vos sensations, dit Driscoll, les mains et les bras pendants. Rappelez-vous comment vous couriez quand vous étiez enfants et l'impression que vous faisait le vent. C'était comme si vous aviez des plumes sur vos bras : vous couriez et à chaque instant vous pensiez que vous alliez vous envoler, mais vous n'y avez jamais réussi. »

Les hommes évoquaient leurs souvenirs. Il flottait une senteur de pollen et de pluie séchant sur des millions de brins d'herbe.

Driscoll fit quelques pas en courant.

« Tâtez le vent, bon Dieu ! Au fond, nous n'avons jamais *vraiment* volé. Il nous faut nous asseoir à l'intérieur de tonnes de métal, loin de ce qu'est un véritable vol. Nous n'avons jamais volé comme le font les oiseaux, par leurs propres moyens. Ne serait-ce pas épatant de placer les bras comme ceci... (Il étendit les bras) et de courir ? »

Il courut devant eux, riant de son idiotie.

« Et de voler ? » cria-t-il.

Il s'envola.

Les aiguilles tournèrent sur les cadrans dorés des montres que les hommes restés au sol portaient au poignet. Ils regardaient en l'air. Et du ciel leur parvint le son aigu d'un rire incroyable.

« Dites-lui de descendre, maintenant, murmura Chatterton. Il va se faire tuer. »

Personne n'entendit. Leurs pensées étaient loin de Chatterton ; ils étaient ahuris et souriaient.

Driscoll finit par atterrir à leurs pieds.

« Vous m'avez vu ? Mon Dieu, j'ai volé ! »

Ils avaient vu.

« Laissez-moi m'asseoir. Oh ! mon Dieu ! »

Driscoll se tapota les genoux en riant tout bas.

« Je suis un moineau, je suis un faucon, que Dieu me bénisse ! Allons, vous autres, essayez d'en faire autant.

— C'est le vent qui m'a soulevé et m'a fait voler, ajouta-t-il un moment plus tard, haletant et frissonnant de délice.

— Partons d'ici », dit Chatterton.

Il se tournait lentement de tous côtés en scrutant le ciel bleu :

« C'est un piège, pour que nous nous envolions tous. Et puis nous

serons lâchés tout d'un coup et tués. Je retourne au vaisseau.

— Vous attendrez mes ordres pour cela », dit Forester.

Les hommes fronçaient les sourcils, debout dans l'atmosphère tiède, tandis que le vent soupirait autour d'eux. Il y avait dans l'air un bruit de cerf-volant, le bruit d'un éternel mois de mars.

« J'ai *demandé* au vent de me faire voler, dit Driscoll. Et il l'a *fait* !

Forester fit signe aux autres de s'écarter :

« Je vais tenter ma chance. Si je me tue, rejoignez tous le vaisseau.

— Je regrette de ne pouvoir vous y autoriser, dit Chatterton. Vous êtes le commandant et nous ne pouvons vous laisser prendre de risques. »

Il sortit son revolver :

« Il faudrait que j'aie ici un peu d'autorité, sinon je la prendrai de force. Ce jeu a trop duré ; je vous ordonne de retourner au vaisseau.

— Rangez votre revolver, dit calmement Forester.

— Tenez-vous tranquille, espèce d'idiot ! » Chatterton regardait alternativement, en clignant de l'œil, le commandant et le revolver :

« Vous n'avez rien senti ? Ce monde est vivant, il est sur ses gardes et joue avec nous, attendant son heure.

— Il m'appartiendra d'en juger, dit Forester. Si vous ne rangez pas ce revolver, vous retournerez tout à l'heure au vaisseau en état d'arrestation.

— Si vous ne venez pas tous avec moi, abrutis que vous êtes, vous pouvez bien crever ici. Je vais faire mes prélèvements et je repars.

— Chatterton !

— N'essayez pas de me retenir ! » Chatterton se mit à courir. Puis, soudain, il poussa un cri. Chacun s'exclama et leva la tête. « Regardez-le », dit Driscoll. Chatterton montait dans le ciel.

La nuit était venue comme un œil immense qui se ferme doucement. Chatterton s'était assis, abasourdi, sur le versant de la colline. Les autres étaient installés autour de lui, exténués et rieurs. Il ne voulait pas les regarder, ni le ciel ; il n'y avait plus que le sol, ses bras et son corps qui l'intéressaient ; il s'était recroquevillé sur lui-même.

« Et alors, n'était-ce point parfait ? » dit un homme nommé Koestler.

Tous avaient volé, comme des loriots, des aigles et des moineaux, et tous étaient heureux.

« Revenez à vous, Chatterton, dit Koestler. C'était amusant, vous ne trouvez pas ?

— C'est impossible ! (Chatterton ferma hermétiquement les yeux.) On ne peut pas faire ça. Il n'y a qu'une explication : c'est vivant. L'air est vivant. Il m'a soulevé comme avec la main. À chaque instant ça peut nous tuer tous. C'est vivant.

— Bon, dit Koestler. Admettons que ce soit vivant. Or, une chose vivante doit avoir une intention. Supposons que l'intention de ce monde soit de nous rendre heureux. »

Comme pour appuyer cette hypothèse, Driscoll arriva en volant, des bidons dans chaque main.

« J'ai trouvé un ruisseau, j'ai goûté et c'était de l'eau pure ; attendez d'y avoir goûté aussi ! »

Forester prit un bidon et le sentit à Chatterton. Celui-ci secoua la tête et se détourna hâtivement. Il se mit les mains sur le visage.

« C'est le sang de cette planète. Du sang vivant. Buvez-le, et quand vous l'aurez ingurgité, vous aurez mis ce monde en vous, et c'est lui qui verra avec vos yeux et entendra avec vos oreilles. Non, merci ! »

Forester haussa les épaules et but.

« Du vin ! dit-il.

— C'est impossible.

— C'en est bien. Sentez-le, goûtez-le ! Un vin blanc de choix !

— Du poison », dit Chatterton.

Ils se passèrent les bidons à la ronde.

Ils avaient flâné tout cet agréable après-midi, évitant de faire quoi que ce soit qui puisse troubler le calme qui les enveloppait. Ils étaient comme de très jeunes hommes en présence d'une grande beauté, d'une femme célèbre autant que jolie, effrayés à l'idée qu'un mot, un geste pourraient lui faire détourner le visage et les priver de son charme et de son amabilité. Ils avaient ressenti le tremblement de terre qui avait accueilli Chatterton, se disait Forester, et ils ne voulaient pas de tremblement de terre. Il fallait les laisser profiter de cette journée pour collégiens en vacances, de ce temps bon pour aller pêcher. Les laisser s'asseoir à l'ombre des arbres ou se promener sur les tendres collines, mais ne pas les forcer à s'occuper de sondages, de prélèvements ou de contaminations.

Ils découvrirent un petit cours d'eau qui se jetait dans une mare d'eau bouillante. Des poissons aux vives couleurs qui nageaient dans l'eau fraîche en amont tombaient dans la source chaude et, quelques

minutes plus tard, remontaient, cuits à point, à la surface.

Chatterton rejoignit à contrecœur les autres, en train de manger.

« Cela va nous empoisonner tous. Il y a toujours un piège dans ce genre de choses. Je dormirai dans l'astronef cette nuit. Vous pourrez dormir dehors, si vous y tenez. Je me rappelle avoir vu une carte géographique du Moyen Age où il y avait écrit : *Icy il doit y avoir des tigres*. Eh bien, cette nuit, pendant que vous dormirez, les tigres et les cannibales vont se manifester... »

Forester secoua la tête.

« Je me range à votre avis, cette planète est vivante. Elle a sa personnalité. Et elle a besoin de nous pour se faire valoir, pour faire apprécier sa beauté. À quoi sert une scène remplie de miracles s'il n'y a pas de spectateurs ? »

Mais Chatterton ne l'écoutait pas. Il était plié en deux et paraissait malade.

« Je suis empoisonné. Empoisonné ! »

Ils le soutinrent par les épaules, jusqu'à ce que les nausées se calment. Ils lui donnèrent de l'eau. Les autres se sentaient très bien.

« Dorénavant nous ferions mieux de ne manger que les provisions du vaisseau, opina Forester. Ce serait plus prudent.

— Nous allons nous mettre tout de suite au travail. (Chatterton vacillait en s'essuyant la bouche.) Nous avons perdu une journée entière. Je travaillerai seul s'il le faut. Je lui en ferai voir à cette... »

Il partit en chancelant dans la direction de l'astronef.

« Il n'a pas l'air bien remis, murmura Driscoll. Ne pourrions-nous pas l'arrêter, commandant ?

— En fait, c'est lui qui subventionne l'expédition. Nous n'avons pas à l'aider ; il y a dans notre contrat une clause qui nous autorise à refuser de travailler dans des conditions dangereuses. Ainsi... traitez ce pays à pique-nique comme si vous étiez chez vous. Ne gravez pas vos initiales sur les arbres, remettez en place les mottes de gazon, ne laissez pas traîner des peaux de banane derrière vous. »

En bas, dans le vaisseau, se fit entendre un ronronnement intense. Par le sabord du magasin, apparut en roulant la grande Sondeuse étincelante. Chatterton la suivait, la dirigeant par télécommande.

« Par ici.

— Quel idiot !

— Vas-y ! » criait Chatterton.

La Sondeuse enfonça sa longue tige dans l'herbe verte. Chatterton fit signe aux autres :

« Je vais lui en faire voir... »

Le ciel trembla.

La Sondeuse était au centre d'une petite mer de gazon. Pendant un moment elle continua sa besogne en remontant des carottes humides de terre mêlée d'herbe qu'elle crachait sans cérémonie sur un tamis en mouvement.

Puis la Sondeuse fit entendre un grincement aigu, comme un monstre dont on interromprait le repas. De gros bouillons d'un liquide bleu-noir s'échappaient lentement des profondeurs du sol.

« Retire-toi, espèce d'imbécile ! »

La Sondeuse se déplaça pesamment comme si elle esquissait un pas de danse préhistorique ; elle faisait le bruit d'un train lourd engagé dans une forte courbe et projetait des étincelles rouges. Puis elle commença à s'enfoncer. Le liquide visqueux formait une flaque sombre.

Avec un soupir mêlé de toussotements et suivi d'une série de halètements et de hoquets, la Sondeuse sombra dans une écume noirâtre, comme un éléphant frappé à mort barrissant ses derniers instants, comme un mammoth des premiers âges disparaissant peu à peu dans un gouffre.

« Mon Dieu, dit Forester à voix basse, fasciné par le spectacle. Savez-vous ce que c'est, Driscoll ? C'est du pétrole. Cette stupide machine est tombée sur une poche de pétrole !

— Écoute donc, cria Chatterton à la Sondeuse, en courant sur les bords du lac huileux. Par *ici*, de ce côté. »

Mais comme les anciens maîtres de la Terre, les dinosaures aux longs cous, la Sondeuse s'enlisait en se débattant dans un de ces lacs d'où nul ne revient savourer le soleil sur un sol résistant et familier.

Chatterton se tourna vers les hommes qui se tenaient à l'écart :

« Faites quelque chose, vous autres ! »

La Sondeuse avait disparu.

La poche de pétrole bouillonna de satisfaction, tandis qu'elle aspirait la carcasse du monstre maintenant invisible. La surface de la mare était tranquille. Une énorme bulle, la dernière, s'éleva en exhalant une odeur de bitume et se détacha.

Les hommes s'avancèrent jusqu'aux bords du petit lac noir.

Chatterton cessa de hurler.

Après avoir contemplé pendant une bonne minute la mare bitumeuse, Chatterton se retourna et regarda les collines, sans les voir, puis les vertes pelouses ondulées. Au loin, sur les arbres, mûrissaient maintenant des fruits qui tombaient doucement sur le sol.

« Je vais lui faire voir, dit-il calmement.

— Ne prenez pas les choses ainsi, Chatterton.

— Je la materai, continua-t-il.

— Asseyez-vous et buvez quelque chose.

— Je la dresserai et je lui montrerai qu'on ne me fait pas ça, à moi. »

Chatterton se dirigea vers le vaisseau.

« Attendez une minute, voyons », dit Forester.

Chatterton se mit à courir.

« Je sais quoi faire, je sais comment la mater !

— Arrêtez-le ! » dit Forester. Il partit en courant à son tour, puis se rappela qu'il pouvait voler. « La bombe A est sur le vaisseau, s'il parvenait à... »

Les autres hommes y avaient pensé et avaient pris leur envol. Un petit bouquet d'arbres se trouvait entre l'astronef et Chatterton qui courait au niveau du sol, sans cesser de hurler, oubliant qu'il pouvait voler, ou bien effrayé de le faire, ou encore faute d'y être autorisé. L'équipage avait mis le cap sur l'astronef, le commandant avec eux pour devancer Chatterton. Ils y arrivèrent, se formèrent en ligne et fermèrent le sabord. La dernière fois qu'ils virent Chatterton, ce fut lorsqu'il pénétra dans le bouquet d'arbres. L'équipage guettait sa sortie.

« Quel idiot, quel type cinglé ! »

Chatterton ne reparut pas de l'autre côté des arbres.

« Il s'en est retourné en attendant que nous relâchions notre surveillance.

— Allez le chercher », dit Forester. Deux hommes s'envolèrent.

Alors une pluie forte et douce se mit à tomber sur le monde de verdure.

« La touche finale, dit Driscoll. Nous n'aurions jamais à construire de maisons ici. Vous remarquez qu'il ne pleut pas *sur* nous. Il pleut de tous côtés, en avant, en arrière. Quel monde ! »

Ils étaient au sec au milieu d'une pluie fraîche et bleue. Le soleil se couchait. La lune, une vaste lune couleur de glace, se levait sur les collines abreuvées.

« Il ne manque qu'une chose à ce monde.

— Oui, dit quelqu'un pensivement, lentement.

— Il nous faudrait aller voir, dit Driscoll. C'est logique. Le vent nous fait voler, les arbres et les rivières nous nourrissent, tout est animé. Peut-être que si nous demandions une compagnie...

— J'ai longtemps réfléchi, aujourd'hui et d'autres fois aussi, interrompit Kœstler. Nous sommes tous célibataires, nous voyageons depuis des années et nous en sommes fatigués. Ne serait-ce pas agréable de s'établir quelque part ? Ici, peut-être. Sur la Terre, on travaille comme des forcenés rien que pour économiser de quoi acheter une maison et payer les impôts ; les villes empestent. Ici, avec ce climat, on n'a même pas besoin de maison. Si ça devient monotone, on peut demander de la pluie, des nuages, de la neige, du changement. On n'a pas à travailler ici pour obtenir quoi que ce soit.

— Ce serait ennuyeux. Nous deviendrions fous.

— Non, dit Kœstler en souriant. Si l'existence devient trop douce, tout ce que nous avons à faire est de répéter plusieurs fois ce que disait Chatterton : *Icy il doit y avoir des tigres*. Écoutez ! »

Au loin, n'était-ce pas le râle à peine perceptible d'un chat gigantesque caché dans les forêts du crépuscule ?

Les hommes frissonnèrent.

« C'est un monde versatile, dit Kœstler avec une pointe d'ironie. Une femme qui fera tout pour plaire à ses hôtes, aussi longtemps qu'ils seront aimables avec elle. Chatterton n'a pas été aimable.

— Chatterton. Qu'est-ce qu'il est devenu ? » Comme pour répondre à la question, quelqu'un au loin poussa des cris. Les deux hommes qui s'étaient envolés à la recherche de Chatterton taisaient des signes à la lisière des arbres.

Forester, Driscoll et Kœstler les rejoignirent en volant.

« Que se passe-t-il ? »

Les hommes désignèrent l'intérieur du bouquet d'arbres.

« Nous avons pensé que vous voudriez voir ça, commandant. C'est bougrement étrange. »

L'un d'eux montra un sentier.

« Regardez ici, commandant. »

Il y avait sur le sentier les empreintes de grandes griffes, fraîches et distinctes.

« Et par ici... »

Quelques gouttes de sang.

Une odeur puissante de félin rôdait dans l'air.

« Chatterton ?

— Je ne pense pas que nous le trouvions jamais, commandant. »

Faible, très faible, s'éloignant dans le silence du crépuscule, leur parvint le râle d'un tigre.

Les hommes étaient couchés sur l'herbe souple auprès de l'astronef et la nuit était chaude.

« Ça me rappelle certaines nuits de mon enfance, dit Driscoll. Quand arrivait la plus chaude nuit de juillet, mon frère et moi couchions sur la pelouse du palais de justice et comptions les étoiles en causant ; c'était une grande nuit, la meilleure de l'année, et maintenant, quand j'y repense, la meilleure nuit de ma vie. »

Puis il ajouta :

« Sans compter celle-ci, bien entendu.

— Je continue à songer à Chatterton, dit Koestler.

— N'en faites rien, dit Forester. Nous allons dormir quelques heures et décoller. Nous ne pouvons pas risquer de rester ici un jour de plus. Je ne parle pas du danger qui a causé la perte de Chatterton. Non. Je veux dire que si nous restions ici, nous finirions par trop aimer ce monde. Nous ne voudrions jamais le quitter. »

Une brise légère caressait leurs visages.

« Je n'ai pas envie de déjà m'en aller. (Driscoll, paisiblement étendu, avait mis les mains derrière sa tête.) Et ce monde ne tient pas à ce que nous partions.

— Si nous retournons sur la Terre et racontons partout quelle ravissante planète nous avons trouvée, qu'arrivera-t-il alors, commandant ? Ils viendront l'envahir et la dévasteront.

— Non, dit paresseusement Forester. D'abord cette planète ne s'accommoderait pas d'une invasion massive. Je ne sais pas ce qu'elle ferait, mais il est probable qu'elle imaginerait quelques tours à sa façon. En second lieu, j'aime trop cette planète ; je la respecte. Nous allons retourner sur Terre et nous ne dirons pas la vérité. Nous dirons que cette planète est hostile. Ce qu'elle serait d'ailleurs pour l'homme moyen, tel Chatterton, qui se jetterait dessus pour l'abîmer. Après tout, je crois que ce ne sera pas un mensonge.

— Drôle de chose, dit Koestler. Je n'ai pas peur. Chatterton disparaît, peut-être tué d'une horrible manière, et cependant nous sommes

couchés ici, personne ne s'agite, personne ne tremble. C'est idiot. Pourtant ça s'explique : nous avons confiance en cette planète et elle a confiance en nous.

— Après avoir bu juste votre content d'eau ou de vin, n'avez-vous pas remarqué que vous n'en aviez plus envie ? C'est un monde de modération. »

Il leur sembla que sous leurs corps allongés, c'était le vaste cœur de cette terre qui battait lentement.

Forester se dit : « J'ai soif. »

Une goutte de pluie vint humecter ses lèvres.

Il rit doucement.

« Je me sens solitaire », pensa-t-il.

Il entendit au loin d'agréables voix légères.

Il tourna les yeux sur une vision intérieure. Il y avait un cercle de collines d'où s'échappait une rivière limpide, et dans les eaux peu profondes de cette rivière, des femmes de toute beauté, aux éclatants visages, s'éclaboussaient en jouant. Elles s'amusaient comme des enfants près du rivage. Et il advint que Forester sût qui elles étaient et ce qu'elles faisaient. C'était des nomades qui parcouraient la surface de ce monde selon leurs désirs. Il n'y avait pas de grandes routes ni de cités, il n'y avait que des collines et des plaines et des vents pour les porter comme des plumes là où elles le souhaitent. À mesure que Forester formulait les questions, un interlocuteur invisible murmurait les réponses. Il n'existait pas d'hommes. Ces femmes, seules, représentaient leur espèce. Les hommes avaient disparu depuis cinquante mille ans. Et où se trouvaient ces femmes maintenant ? À un kilomètre au-dessous de la verte forêt, à un kilomètre au-dessus du fleuve de vin, près des six pierres blanches, et encore à un kilomètre de la grande rivière. Là, dans les eaux peu profondes, se trouvaient les femmes qui feraient de charmantes épouses et élèveraient des enfants magnifiques.

Forester ouvrit les yeux. Les autres étaient en train de se redresser.

« J'ai fait un rêve. »

Tous avaient rêvé.

« À un kilomètre au-dessous de la verte forêt...

— ... à un kilomètre au-dessus du fleuve de vin...

— ... près des six pierres blanches... enchaîna Koestler.

— ... et encore à un kilomètre de la grande rivière », termina Driscoll en s'asseyant.

Personne ne parla plus pendant un moment. Ils regardèrent l'astronef argenté sous la clarté des étoiles.

« Allons-nous marcher ou voler, commandant ? »

Forester ne répondit pas.

Driscoll dit :

« Restons ici, commandant. Ne revenons jamais plus sur la Terre. On ne viendra jamais pour savoir ce qui nous est arrivé ; on pensera que nous avons péri ici. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Le visage de Forester était en sueur. Il se passait et se repassait la langue sur les lèvres. Ses mains se crispèrent sur ses genoux. L'équipage demeurait assis, attentif.

« Ce serait agréable, dit le commandant.

Sûrement.

— Mais... » Forester soupira :

« Il nous faut remplir notre mission. Des gens ont investi de l'argent sur notre vaisseau. Nous leur devons de le leur ramener. »

Forester se leva. Les hommes restèrent assis par terre sans l'écouter.

« C'est une si belle nuit », dit Kœstler.

Leurs regards se portèrent sur les douces collines, les arbres et sur les rivières dévalant vers d'autres horizons.

« Embarquons sur le vaisseau, articula Forester avec difficulté.

— Commandant...

— Montez à bord », dit-il.

L'astronef s'éleva dans le ciel. Regardant en arrière, Forester vit chaque vallée et chaque lac minuscule.

« Nous aurions dû rester, dit Kœstler.

— Oui, je sais.

— Ce n'est pas trop tard pour revenir.

— Je crains que si. »

Forester ajusta le télescope du hublot.

« Regardez maintenant. »

Kœstler regarda.

La surface du monde avait changé. On y voyait des tigres, des dinosaures, des mammoths. Des volcans faisaient éruption, des cyclones et des ouragans se déchaînaient sur les collines dans la

confusion des éléments en furie.

« Oui, c'était bien une femme, dit Forester. Elle attendait des visiteurs depuis des millions d'années, se préparait, se faisait belle. Elle a pris pour nous son meilleur visage. Quand Chatterton l'a traitée méchamment, elle lui a donné plusieurs avertissements, puis, quand il a essayé de détruire sa beauté, elle l'a supprimé. Elle voulait être aimée, comme toutes les femmes, pour elle-même, non pour sa richesse. Et maintenant, après qu'elle nous a tout offert, nous lui tournons le dos. Elle est devenue la femme méprisée. Elle nous a laissé partir, certes, mais nous ne pourrons jamais revenir. Elle nous accueillerait avec *ceux-là...* »

Il montra de la tête les tigres, les cyclones et les lacs en ébullition.

« Commandant, dit Kœstler.

— Oui.

— C'est un peu tard pour vous raconter ça. Mais juste avant que nous décollions, j'avais la charge du sas. J'ai laissé Driscoll se glisser hors du vaisseau. Il voulait débarquer. Je n'ai pu le lui refuser. Je suis responsable. Il est là-bas maintenant, sur cette planète. »

Ils se tournèrent tous deux vers le hublot. Après un long moment, Forester dit : « Je suis content que l'un de nous ait eu assez de bon sens pour rester.

— Mais il est mort à l'heure qu'il est.

— Non, cette mise en scène là-bas n'est destinée qu'à nous ; ce doit être une hallucination visuelle. Plus bas sous les tigres, les lions et les ouragans, Driscoll est indemne et bien vivant, parce *qu'elle* n'a plus maintenant que lui comme spectateur. Oh ! elle va le pourrir de gentilleses. Il va mener une vie admirable ; c'est ce qui l'attend pendant que nous errerons à travers l'espace à la recherche d'une autre planète comme celle-ci, sans jamais la trouver. Non, nous ne tenterons pas de revenir et de « sauver » Driscoll. De toute façon, je ne crois pas *qu'elle* nous laisserait faire. À toute vitesse, Kœstler, mettez toute la vitesse. »

L'astronef bondit, accéléra de plus en plus.

Et jusqu'à ce que la planète se fondît dans une brume lumineuse, Forester s'imagina voir Driscoll très distinctement qui descendait à pied de la verte forêt en sifflotant, paisiblement environné de toutes les fraîcheurs de la planète ; un ruisseau de vin coulait pour lui, des poissons tout cuits flottaient dans les sources chaudes, des fruits mûrissaient sur les arbres de minuit et, au loin, des forêts et des lacs attendaient qu'il vînt à passer de leur côté. Driscoll allait à travers les vertes pelouses sans fin, près des six pierres blanches, au-delà de la

forêt, vers les rivages colorés de la grande rivière...

Traduit par ALYETTE GUILLOT-COLI.

Here there be tygers.

BUCOLIQUE

par A. E. van Vogt

L'écologie s'intéresse aux relations existant dans un milieu donné entre toutes les espèces, animales et végétales, qui l'occupent. Elle tend à considérer l'ensemble de ces relations comme un système doté de caractéristiques propres, et susceptible dans une certaine mesure d'auto-régulation. Ce système peut-il devenir une forme de vie particulière, dotée d'une certaine mémoire et capable de stratégies définies coordonnant les comportements de millions d'êtres élémentaires, comme les arbres d'une forêt ?

BAIGNANT dans la lumière brillante d'un soleil lointain, la Forêt vivait et respirait. Elle captait la présence de ce vaisseau qui venait d'apparaître, après avoir traversé les brumes légères de la haute atmosphère. Cependant, son hostilité systématique envers cette chose étrangère ne s'accompagna pas immédiatement d'alarme.

Sur des dizaines de milliers de kilomètres carrés, ses racines s'entrelaçaient sous la terre et les cimes de ses innombrables arbres se balançaient nonchalamment sous les multiples caresses d'une brise paresseuse. Au-delà, s'étendant par les collines et les montagnes et tout au long d'un bord de mer presque interminable, se dressaient d'autres forêts, toutes aussi vastes et puissantes qu'elle-même.

Aussi loin que sa mémoire remontât, la Forêt se souvenait d'avoir protégé le sol d'une menace quelque peu inintelligible. La nature de cette menace commençait maintenant à lui apparaître. Elle provenait de vaisseaux analogues à celui qui, présentement, descendait du ciel. La Forêt ne parvenait pas à se remémorer clairement la façon dont, dans le passé, elle avait réussi à assurer sa défense, mais elle se rappelait nettement qu'elle avait dû se battre.

Au fur et à mesure qu'elle devenait plus consciente de l'approche du navire filant au-dessus d'elle dans un ciel gris-rouge, ses feuilles se murmurèrent le récit sans âge de batailles livrées et remportées. Des pensées, dans leur course lente, se répandaient tout au long des canaux

sensoriels et les branches maîtresses de milliers d'arbres se mirent à trembler presque imperceptiblement. L'étendue de ce frémissement, en affectant bientôt tous les arbres, créa graduellement un son, puis une sensation de tension. Tout d'abord ce fut presque insensible, telle une brise musardant au travers d'un vallon verdoyant, mais bientôt cela prit de l'ampleur et acquit de la substance. Le son se fit envahissant et la Forêt tout entière se dressa, vibrante d'hostilité, guettant l'arrivée de cet engin dans le ciel.

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

Le vaisseau grandit, infléchissant sa trajectoire. Maintenant qu'il s'était rapproché du sol, sa vitesse et sa masse se montrèrent plus grandes qu'elle ne les avait tout d'abord jugées. Il plana, menaçant, au-dessus de la Forêt proche, puis s'abaissa encore, insoucieux de la cime des arbres. Des taillis s'enflammèrent, des branches se rompirent et des arbres entiers furent balayés comme s'ils n'étaient que des êtres insignifiants, sans poids ni vigueur. Le vaisseau continuait sa descente, s'ouvrant un chemin au travers de la Forêt gémissante ou hurlante sur son passage. Il se posa, s'enfonçant lourdement dans le sol, trois kilomètres après avoir frôlé sa première cime. Derrière lui, la trouée d'arbres brisés frémissait et palpitait dans la lumière du soleil. Un long et droit chemin de destruction se dessinait maintenant. La Forêt s'en souvint brusquement, ce n'était là que la répétition de ce qui s'était déjà produit dans le passé.

Elle commença de s'amputer des secteurs atteints. Elle fit refluer sa sève et stoppa son frémissement dans l'aire affectée. Plus tard, elle enverrait de nouvelles pousses pour remplacer ce qui avait été détruit, mais pour le moment elle acceptait cette mort partielle qu'elle avait subie, et connaissait la peur. C'était une peur teintée de colère. Elle endurait ce vaisseau gisant sur ses troncs écrasés, sur une partie d'elle-même qui n'était pas encore morte. Elle sentait le froid et la dureté des parois d'acier et sa peur comme sa colère s'accrurent.

Un chuchotis de pensée se propagea le long de ses canaux sensoriels. Attends, disait cette pensée, il y a en moi le souvenir du temps où d'autres vaisseaux semblables à celui-ci vinrent.

Sa mémoire cependant refusait de s'éclaircir. Tendue mais incertaine, la Forêt se prépara à mener sa première attaque. Elle se mit à croître tout autour du navire.

Il y avait bien longtemps qu'elle avait pris conscience de ses formidables pouvoirs de croissance. C'était à une époque où elle était encore loin de sa superficie présente.

À ce moment-là, un jour, elle s'aperçut qu'elle allait bientôt se trouver en contact avec une autre forêt analogue à elle-même. Les deux

masses d'arbres en croissance, les deux colosses de racines entrecroisées s'approchèrent l'un de l'autre lentement, avec prudence, dans un émerveillement mutuel mais vigilant, étonnés de découvrir qu'une autre forme de vie identique eût pu exister tout ce temps. Les deux forêts se rapprochèrent, se touchèrent... et se combattirent pendant des années.

Durant cette lutte prolongée, pratiquement toute croissance de la végétation dans les portions centrales de la Forêt s'arrêta. Les arbres cessèrent de se fournir en branches. Les feuilles, par nécessité, s'endurcirent et remplirent leur fonction pendant de bien plus longues périodes. Les racines se développèrent lentement. Toute la force disponible de la Forêt était concentrée sur les moyens d'attaque et de défense. Des murs d'arbres s'édifiaient en une nuit. D'énormes racines, s'infiltrant verticalement dans le sol, creusaient des tunnels longs de plusieurs kilomètres. Se frayant un passage à travers rocs et métaux, elles construisaient une muraille de bois vivant, pour endiguer la végétation envahissante de l'adversaire.

À la surface, les barrières végétales s'épaissirent au point que sur plus d'un kilomètre les arbres se dressaient presque tronc contre tronc.

Sur cette formule, la grande bataille finalement s'arrêta. Chaque forêt accepta l'obstacle créé par son ennemi.

Plus tard elle contraignit au même statu quo une seconde forêt qui l'attaquait sur un autre front.

Ces limites devinrent bientôt pour la forêt une démarcation aussi naturelle que la grande mer qui s'étalait au sud ou le froid glacial qui régnait tout au long de l'année sur les cimes enneigées des montagnes.

À l'exemple des batailles avec les deux autres forêts, la Forêt concentra son entière énergie contre le vaisseau envahisseur.

Des arbres s'érigèrent à raison d'un mètre par minute. Des plantes grimpantes escaladèrent ces arbres et se jetèrent elles-mêmes par-dessus le haut du navire. Ce torrent végétal courut bientôt sur le métal pour aller se nouer aux arbres du côté opposé. Les racines de ces arbres prirent profondément assise dans le sol et s'ancrèrent au sein d'une couche rocheuse plus résistante qu'aucun vaisseau jamais construit. Les troncs s'épaissirent et les lianes grossirent jusqu'à devenir d'énormes câbles.

Lorsque la lumière de ce premier jour fit place au crépuscule, le navire était enfoui sous des milliers de tonnes d'une végétation si dense que rien n'en était plus visible.

Le temps était venu, pour la Forêt, de passer à l'action destructrice finale.

Presque immédiatement après la chute du jour, de minuscules racines commencèrent à tâtonner sous le vaisseau. Elles étaient microscopiques, si petites dans cette phase initiale que leur diamètre ne dépassait pas celui de quelques douzaines d'atomes. Si fines se faisaient-elles que des parois métalliques apparemment solides s'avéraient pour ces radicules n'être que du vide. Elles pénétraient sans effort, tant elles étaient menues, l'acier trempé lui-même.

Ce fut à ce moment que le vaisseau réagit. Le métal s'échauffa, devint brûlant, puis rouge vif. Cela suffit. Les minuscules racines se ratatinèrent et moururent. Les racines plus importantes implantées près de ce métal se consumèrent lentement au fur et à mesure que cette chaleur desséchante les atteignait.

Au-dessus du sol une autre violence débuta. Une flamme jaillit d'une centaine d'orifices ouverts dans la paroi du vaisseau. D'abord les lianes, puis les arbres se mirent à brûler. Ce n'était pas l'explosion d'un feu incontrôlable ni l'incendie furieux sautant d'arbre en arbre avec une irrésistible ardeur. Depuis fort longtemps, la Forêt avait appris à maîtriser les feux engendrés par la foudre ou par une combustion spontanée. Il s'agissait uniquement d'envoyer de la sève aux arbres frappés par l'incendie. Plus vert était l'arbre, plus la sève l'imbibait et plus le feu aurait alors à prendre d'ampleur pour se maintenir.

La Forêt ne put sur-le-champ se souvenir d'avoir affronté un feu qui pût ainsi tailler dans une rangée d'arbres laissant chacun suinter un liquide visqueux par les crevasses de son écorce. Mais cette flamme le pouvait, elle était différente. Elle n'était pas seulement flamme mais aussi énergie. Elle ne se nourrissait pas de bois mais vivait sur une force contenue en elle-même.

Finalement, cette constatation rendit à la Forêt sa mémoire. C'était un souvenir aigu, sans méprise possible, de ce qui avait été accompli dans le passé pour délivrer elle-même et sa planète d'un vaisseau comme celui-là.

Elle commença par se retirer de la périphérie du navire. Elle abandonna l'échafaudage de bois et de feuillage avec lequel elle avait tenté d'emprisonner cette structure étrangère. À mesure que la précieuse sève réintérait les arbres qui maintenant devaient former la seconde ligne de défense, les flammes devinrent plus vives et l'incendie s'amplifia, illuminant tout le paysage d'une lueur féérique.

Il s'écoula un certain temps avant que la Forêt sût que les rayons incandescents ne jaillissaient plus du navire et que ce qui restait de flammes et de fumée provenait uniquement de bois brûlant normalement. Cela aussi correspondait au souvenir qu'elle avait de ce qui s'était déroulé bien longtemps auparavant.

Frénétiquement bien qu'avec répugnance, la Forêt mit en chantier ce qui, elle s'en rendait maintenant compte, était la seule méthode pour se débarrasser de l'intrus.

Frénétiquement, parce qu'elle était terriblement convaincue que la flamme émise par le vaisseau était en mesure de dévaster des forêts entières.

Avec répugnance, car le moyen de défense envisagé l'amènerait à souffrir de brûlures par énergie à peine moins violentes que celles qu'avait engendrées la machine.

Des dizaines de milliers de racines s'enfoncèrent vers des terrains et des formations rocheuses qu'elles avaient soigneusement évités depuis la venue du vaisseau précédent. En dépit d'une hâte nécessaire, le processus en lui-même était lent.

De microscopiques racines, frémissantes d'impatience, se contraignirent à s'enfouir dans d'inaccessibles poches de minerai et par un procédé osmotique complexe tirèrent des grains de métal pur du minerai impur originel. Ces grains étaient presque aussi petits que les racines qui précédemment avaient pénétré les parois d'acier du navire. Ils étaient suffisamment menus pour être transportés, en suspension dans la sève, au travers du labyrinthe des grosses racines.

Bientôt il y eut des milliers, puis des millions de ces grains en mouvement tout au long des canaux du bois. Bien que chacun fût en lui-même imperceptible, le sol où ils furent déposés étincela avant peu à la lumière de l'incendie mourant. Au moment où le soleil de cette planète s'élança au-dessus de l'horizon, un reflet argenté large de trois cents mètres entourait tout le vaisseau.

Ce fut tôt après midi que le navire réagit. Une douzaine de sas s'ouvrirent et des engins volants en sortirent. Ils se posèrent et se mirent à écrémer cette poussière blanchâtre avec des buses qui aspiraient la fine pellicule de métal de façon ininterrompue.

Ils travaillaient avec de grandes précautions et une heure avant la chute du jour ils avaient amassé plus de douze tonnes de l'Uranium 235 finement dispersé.

À la tombée de la nuit, tous les êtres à deux jambes disparurent dans le navire dont les sas se fermèrent. Le long vaisseau profilé en torpille décolla en douceur et fila vers le ciel où le soleil brillait encore.

La première connaissance de cette nouvelle situation parvint à la Forêt lorsque les racines qui étaient profondément enterrées sous le vaisseau rapportèrent une diminution de pression. Il lui fallut plusieurs heures pour décider que le vaisseau ennemi avait été chassé. D'autres heures s'écoulèrent encore avant qu'elle réalisât la nécessité

de déménager la poussière d'uranium demeurée sur le terrain, car les radiations émises s'étendaient trop à l'entour.

L'accident qui se produisit eut une cause fort simple. La Forêt avait extrait des rocs cette substance radioactive et, pour s'en débarrasser, elle n'avait simplement qu'à la remettre dans les plus proches couches uranifères, particulièrement dans ce genre de roc qui absorbe la radioactivité. Pour la Forêt, la situation apparaissait aussi claire que cela.

Une heure après qu'elle eut entrepris la réalisation de son plan, une explosion atomique fusa vers le ciel.

Cette explosion fut vaste, vaste au-delà de la capacité de compréhension de la Forêt. Elle n'entendit ni ne vit cette effroyable silhouette messagère de mort. Ce qu'elle ressentit fut suffisant. Un ouragan rasa des kilomètres carrés de végétation. L'onde calorique et la vague de radiations provoquèrent des incendies qui demandèrent, pour les éteindre, des heures d'effort.

La peur s'effaça peu à peu lorsqu'elle se remémora que cela aussi s'était produit dans le passé.

Plus nette de beaucoup que ce souvenir fut la vision des possibilités d'action future grâce à ce qui venait de se produire. L'opportunité de l'occasion ne lui échappa pas.

Dès l'aube, le matin suivant, elle lança son attaque. Sa victime fut la forêt qui, selon sa mémoire défaillante, avait originellement envahi son territoire.

Tout le long du front qui séparait les deux colosses, de petites explosions atomiques se déclenchèrent. La solide muraille d'arbres qui formait les défenses extérieures de l'autre forêt s'effrita devant les attaques successives d'une aussi irrésistible énergie.

L'ennemi, réagissant normalement, mit en ligne ses réserves de sève. Lorsqu'il fut pleinement engagé dans sa tâche de reconstruction d'une nouvelle barrière, de nouvelles explosions se déclenchèrent. Elles aboutirent à la complète destruction du gros des réserves en sève de l'adversaire. Dès lors, puisqu'il ne comprenait pas ce qui lui advenait, celui-ci fut perdu.

Dans le no man's land où avaient eu lieu les explosions, la Forêt attaquante envoya une innombrable armée de racines. Chaque fois que la résistance se manifestait, une explosion atomique se produisait. Tôt après le midi suivant, une explosion gigantesque détruisit les arbres composant le centre sensitif de l'adversaire – et la bataille se termina.

Cela prit des mois à la Forêt de pousser dans le territoire de son ennemi défait, d'éjecter les racines mourantes de l'adversaire, de

déborder des arbres maintenant sans défense et de s'installer elle-même en pleine et complète possession de son nouveau territoire.

Dès que cette tâche fut accomplie, elle se tourna comme une furie contre la forêt résidant sur son autre flanc. Une fois de plus elle attaqua avec la foudre atomique et tenta de submerger son opposant sous une pluie de feu.

Elle fut contrée net par une force égale d'atomes en explosion !

Ses connaissances avaient transpiré à travers la barrière de racines entrelacées qui formait la séparation entre les deux forêts.

Les deux monstres se détruisirent mutuellement presque totalement. Chacun d'eux devint un être mutilé qui dut –remettre en branle le pénible processus d'une lente croissance. Comme les années passaient, le souvenir de ce qui s'était écoulé s'estompa. Cela n'avait d'ailleurs que peu d'importance. À cette époque-là, en effet, les vaisseaux affluaient. Même si la Forêt s'en était souvenue, ses explosions atomiques, de toute façon, n'auraient pu avoir lieu en présence d'un navire.

La seule méthode pour chasser les vaisseaux consistait à les entourer chacun d'une fine poussière de matériau radioactif. Dès lors, le navire raflait le métal pulvérulent et se repliait aussitôt.

Et la victoire lui fut toujours aussi aisée.

Traduit par RICHARD CHOMET.

Process.

LES ALTRUISTES

par Idris Seabright

L'autre forme d'étrangeté d'un monde, ce peut être ses habitants qu'il ne faut pas juger sur la mine. Il est conseillé aux explorateurs interstellaires de se défier de tout anthropomorphisme. À défaut, ils s'exposeraient à de douloureuses erreurs d'interprétation.

AFIN de donner le maximum de renseignements sous un minimum de volume, le *Guide des systèmes planétaires des hautes latitudes galactiques* est imprimé sur preemtex arachnéen et son texte se compose presque exclusivement de signes conventionnels. Malgré cela, il occupe trois gros tomes. La planète Skos a droit à une demi-ligne dans le second de ceux-ci.

Malcom Knight lisait pour la dixième fois les éléments concernant Skos, fronçant les sourcils sous l'effort que lui demandait la traduction des séries de symboles ardues. « Skos, lut-il, unique satellite d'une étoile double à longue période d'occultation, composantes rouge et blanc bleuté. (Pour plus de détails sur l'astre principal, voir l'article approprié au Tome III.) Masse 9/10 de la Terre, rayon 11/10. Air respirable, eau potable. Climat doux, uniforme, égal. Trois continents. Habitée par une race non humanoïde, les slurbs, extrêmement bienveillants et hospitaliers. Planète normalement interdite : atterrissage sur autorisation seulement. Coordonnées... »

Malcom referma doucement le livre. Il sourit, découvrant une rangée de longues dents blanches. La mention « planète normalement interdite » signifiait simplement que les autorités craignaient que les slurbs « extrêmement bienveillants et hospitaliers » n'eussent à souffrir de leurs contacts occasionnels avec les humains. Les interdictions ne s'appliquaient jamais aux atterrissages forcés, comme allait l'être le sien.

Il avait eu des renseignements sur Skos, par accident, deux ans auparavant. Un de ses camarades de mess, Charley Crâne, y était allé avec une équipe de reconnaissance de la vieille *Euphrosyne* et l'endroit

lui avait fait la plus vive impression. Il avait moins vanté les beautés de la planète – bien qu'à l'entendre, ce fût un paradis terrestre – que le caractère des slurbs.

« Ce sont les créatures les plus aimables, les plus obligeantes, les plus hospitalières qu'il soit possible d'imaginer, avait-il dit. On dirait qu'ils sont véritablement emballés s'ils peuvent faire quoi que ce soit pour vous. Ma parole, s'ils avaient eu des femmes que nous ayons désirées – ils n'en avaient pas, naturellement, et personne ne sait comment ils se reproduisent – ils nous les auraient offertes, et de bon cœur.

— Hum, avait fait Malcom.

— Mais, cela mis à part, ils nous apportaient des fruits, des noix et de la viande. Les fruits étaient délicieux. Les slurbs étaient aux petits soins pour nous. Ils lavaient et raccommodaient nos vêtements du mieux qu'ils pouvaient. Ils nettoyaient nos chaussures. Ils nous faisaient chauffer de l'eau pour notre bain et ils nous auraient baignés par dessus le marché si nous les avions laissés faire.

— Tout ce que nous leur commandions, ils l'exécutaient.

— Comment leur faisiez-vous savoir ce que vous vouliez ? avait demandé Malcom.

— Oh ! par télépathie. On prononçait les mots, assez lentement, et ils saisissaient l'idée. À la fin de notre séjour, ils parlaient un peu eux-mêmes.

— Tout ça m'a l'air assez plaisant, avait dit prudemment Malcom.

— Ça l'a été. Pendant la première semaine. Même maintenant, j'aime à me rappeler cette première semaine. Après... je ne sais pas, mais on finit par en avoir assez.

— Pourquoi ? avait questionné Malcom avec intérêt.

— C'est difficile à expliquer. Mais de savoir que quelqu'un se coucherait à vos pieds et accepterait de mourir si vous deviez en éprouver le moindre plaisir, à la longue, ça vous le fait prendre en grippe. Parce que ce n'est pas normal. Ça vous donne envie de l'attraper et de le réduire en miettes.

« Je ne sais pas si tu comprends ça, Malcom. Peut-être que non. J'ai toujours pensé que tu avais une conception plus nette que les autres des rôles respectifs du Maître et de l'Esclave.

— Peu importe », avait dit Malcom.

Et maintenant il était là, à quelque quinze cents kilomètres au-

dessus des couches supérieures de l'atmosphère de Skos, s'apprêtant à atterrir. Les paroles de Crâne avaient éveillé en lui un désir ardent, ou tout au moins l'avaient rendu conscient d'un désir qu'il avait auparavant pressenti vaguement. Il lui semblait que les slurbs pourraient lui offrir une chose qu'il avait cherchée toute sa vie.

L'altruisme. Car, lorsqu'on réfléchissait bien, personne ne se montrait altruiste. Parents, éducateurs, patrons, officiers, camarades de chambrée... tous voulaient quelque chose de vous. Quiconque en ce monde faisait preuve de gentillesse à votre égard voulait être payé de retour.

Même les femmes. Elles disaient qu'elles vous aimaient, mais elles voulaient quelque chose en échange. Si ce n'étaient pas des cadeaux et des sorties – et c'était presque toujours cela – elles voulaient tout au moins de bons moments pour elles-mêmes. Dans des circonstances où une femme comme il faut aurait dû se suffire de vous voir heureux, elles voulaient être heureuses, elles aussi. Parfois elles se plaignaient. C'était rebutant. Rien d'étonnant à ce qu'il se souciât assez peu des femmes.

Mais si Charley avait dit la vérité, avec les slurbs, il allait en être autrement. Pendant les quinze jours environ avant l'arrivée de l'astronef de secours, il allait se payer de véritables vacances. Des vacances qui lui feraient oublier l'égoïsme des humains.

La petite fusée monoplace amorçait une lente descente en spirale. Malcom prit une grille universelle de coordonnées et se mit à la faire jouer sur l'écran au-dessus des masses continentales de Skos. Il ne pensait pas que son atterrissage dût lui valoir des ennuis ; il avait toute confiance en son plan. À bord de son astronef, le *Tyché*, il avait la réputation d'un navigateur sûr et bien équilibré, le seul reproche qu'on pût lui faire touchait sa conception un peu rigide de la discipline. D'autre part, le monoplace qu'il pilotait actuellement était de construction économique. Chacun savait que son blindage de protection contre les météorites était loin d'être parfait. Pour ces deux raisons, on ne mettrait pas en doute son rapport faisant état d'une météorite à vitesse considérable qui aurait percé inopinément l'imperviskin, risquant de provoquer la fuite de sa réserve d'air et le contraignant ainsi à se poser sur la planète. L'enquête sur l'appareil endommagé promettait d'être une simple formalité.

Oui, il n'aurait aucun mal à se justifier. Sa tâche dans le monoplace – le calcul des orbites d'astéroïdes dans le système auquel appartenait Skos – rendait ses explications plausibles. Le programme d'étude des astéroïdes avait été lancé plus pour des raisons de discipline – pour donner de l'occupation aux aspirants – que parce

qu'il offrait un intérêt vital immédiat. Ses compagnons de promotion le féliciteraient de n'avoir pas été tué quand la météorite avait perforé l'imperviskin. Il allait se payer deux bonnes petites semaines de vacances aux frais du contribuable.

Il jeta un coup d'œil à son tableau de bord et vit que, selon le manomètre, la pression d'air dans la cabine diminuait rapidement. Il ferait bien de se presser. Il ne tenait pas à s'exposer à un danger réel en mettant son plan à exécution. Il lança le monoplace en une spirale plus accentuée.

Quand il atteignit le village slurb, Malcom était essoufflé et irritable. Il avait repéré le village d'en haut, mais il n'avait pas osé atterrir trop près. Il craignait que les avantages évidents d'une telle proximité n'eussent rendu difficilement acceptable sa description d'une situation dangereuse exigeant un atterrissage précipité. Il avait donc déclenché le signaleur automatique – l'astronef de secours devrait arriver, selon ses calculs, d'ici douze à quatorze jours au plus tôt – et s'était mis en route à travers la nature en direction du village. Le terrain, dégagé et semblable à un parc, était néanmoins parsemé de fourrés d'une variété d'arbustes au tronc et aux feuilles pourvus d'épines acérées. Malcom avait le choix entre se frayer un chemin avec peine à travers les fourrés ou faire d'interminables détours. Il avait préféré les détours mais, pour atteindre le village, distant de huit kilomètres à vol d'oiseau, il avait dû en parcourir plus de vingt. Le soleil double, rouge et blanc, était haut dans le ciel.

Il s'arrêta et contempla le village en silence. Le spectacle n'avait rien d'imposant : quelques huttes étaient groupées là en arc de cercle, autour d'une source qui suintait lentement. La source passait sur un lit d'argile qui faisait place, un peu plus loin, à une vaste étendue marécageuse. On distinguait des protubérances qui avaient l'air de rochers immergés dans la boue. Le village était entouré d'une clôture faite des mêmes arbustes épineux qu'il avait déjà rencontrés et présentant une ouverture sur un des côtés.

Malcom restait silencieux. Il pensait une fois de plus qu'une planète de mêmes caractéristiques que la Terre offrait généralement avec celle-ci une frappante ressemblance. N'eût été le double soleil dans le ciel, il aurait pu se croire sur la Terre, dans la zone tempérée, par une agréable journée de début d'automne.

Il mit ses mains en porte-voix, respira profondément et hurla :

« Holà ! Là-dedans ! Sortez un peu ! Allons, en vitesse ! »

Quelque chose remua à l'intérieur d'une hutte et un slurb apparut.

La première réaction de Malcom fut de s'étonner que le *Guide* eût pu qualifier les slurbs de « non humanoïdes ». La seconde fut une sorte de haut-le-cœur quand il comprit ce que signifiaient exactement ces deux mots.

Le slurb avait deux bras, deux jambes et une tête. Mais un lézard n'est pas fait autrement, et un lézard n'est pas une créature humaine. Il se tenait debout. Mais une marmotte en fait autant, à l'occasion. Il avait deux yeux sur le devant de la tête, en sorte que sa vision devait être binoculaire. Mais le slurb n'était pas un être humain ; il n'était même pas humanoïde.

Peut-être était-ce l'effet de la corpulence du slurb, laquelle était énorme. Cette créature était pratiquement aussi large que haute. Peut-être était-ce parce qu'elle possédait une série de jointures supplémentaires tout autour de l'épaule et le long des bras, ce qui lui permettait de faire mouvoir ceux-ci avec l'apparente flexibilité de serpents. Peut-être la couleur de ses téguments lisses, qui était d'un blanc sale. Peut-être... De toute façon, le slurb était non humanoïde.

Malcom prit une longue inspiration qui le fit frissonner. Il ressentait un dégoût qui comportait une leçon morale. Sa colère se porta un moment sur Charley Crâne – Charley, qui lui avait dit que les slurbs étaient de drôles de créatures, mais qu'on s'y habitue vite – puis elle se fixa fermement sur le slurb. Il tira son foudroyeur de son étui. Était-ce pour cela qu'il avait démoli son monoplacement, risqué une enquête et peut-être la prison ? Mieux valait attendre cependant... s'il faisait usage de son arme, il pourrait lui en coûter cher. Skos était une planète normalement interdite, après tout. Il allait laisser sa chance au slurb.

« Va me chercher à manger, dit-il d'une voix forte, en détachant bien les syllabes. Fais vite. Et ensuite fais-moi chauffer de l'eau pour un bain. »

Le slurb restait immobile. Malcom caressa de ses doigts la détente de son foudroyeur. Un instant, le sort du naturel de la planète – bien que celui-ci fût loin de s'en douter – resta indécis. Puis le slurb joignit ses mains derrière ses omoplates. Il courba son corps en arrière en un mouvement qui semblait pouvoir être interprété comme une révérence, puis il fit demi-tour avec une surprenante rapidité et rentra dans sa cabane. Il en ressortit presque aussitôt, les mains chargées de fruits violacés.

Malcom trouva fort agréables les quelques jours qui suivirent. Charley avait eu raison : on s'habitue vite à l'apparence insolite des slurbs. Ils n'étaient pas plus inquiétants que ne l'aurait été une troupe de robots à l'aspect bizarre. Mais le plaisir, la satisfaction, que lui

procurait leur constante sollicitude, ne pouvaient aucunement être comparés à ce qu'aurait pu offrir n'importe quel robot imaginable. C'était – il ne trouvait pas d'autre mot – c'était épatant.

Ils lui construisirent une hutte, plus grande et plus confortable qu'aucune des leurs. Ils lui firent un lit de feuilles et de rameaux duveteux coupés dans la forêt. Et ils lui apportaient des fruits délicieux et des viandes étranges, mais succulentes. (Leur cuisine était excellente.)

Ils le baignaient, ils le rasaient même avec un soin délicat. Mais ce n'était pas tant leurs attentions par elles-mêmes, quelque plaisir qu'elles pussent lui procurer, c'était l'esprit dans lequel les slurbs offraient leurs services qui le comblait d'aise. Ils semblaient ne vivre que pour être agréables à Malcom Knight.

Malcom se sentait comme un homme qui mourant de soif s'est abreuvé à loisir et se laisse ensuite flotter avec délices dans le liquide doux et frais.

Ainsi en fut-il durant quatre jours. Le cinquième, un sentiment plus complexe s'éveilla en lui.

Charley Crâne avait fini par être écœuré de la complaisance des slurbs ; ce que Malcom ressentait, ce n'était pas du dégoût, mais une curiosité sadique.

Jusqu'où iraient-ils ? Est-ce que cela leur ferait encore plaisir, se sacrifieraient-ils encore, si ce qu'on leur demandait était douloureux ? Quelque chose le retint de leur faire subir les pires sévices. Peut-être était-ce la crainte de mettre un terme à une chose excellente, peut-être était-ce de savoir que si les slurbs étaient estropiés ou portaient des marques apparentes de coups quand l'appareil de secours arriverait, il pourrait avoir à répondre de ces violences. Mais, le sixième jour, il inventa le Jeu.

Celui-ci commença assez innocemment. Il faisait aligner les slurbs – ils étaient vingt et un en tout, que rien, à ses yeux, ne distinguait les uns des autres – et il leur lançait des mottes de boue. Au bout d'une heure, c'était avec des quartiers de rocs qu'il les bombardait de toute sa force.

Il élaborait un barème de points. S'il touchait le slurb à la figure, il comptait dix points. S'il le touchait à la poitrine, il en comptait trois. S'il le touchait au genou (pour une raison quelconque, ils étaient très sensibles aux genoux), il comptait quinze points. S'il ne réussissait pas à l'atteindre, le slurb devait se passer de dîner. Il essayait sans cesse d'améliorer son record.

Les slurbs n'esquivaient pas les projectiles et ne protestaient pas.

Parfois, quand il parvenait à les frapper d'un coup retentissant en plein sur un genou, ils faisaient une légère grimace de douleur. Il découvrit que, si on lançait une pierre sur un slurb à l'aide du foudroyeur réglé pour une décharge minimum, la grimace était beaucoup plus prononcée.

Il commença à faire des projets. N'y avait-il pas des gens, des gens ayant de la fortune, pour qui les slurbs seraient une source inépuisable d'amusement ? Il pensait qu'il en existait. Il devait quitter le service de patrouille l'année prochaine ; s'il pouvait s'arranger pour disposer d'un appareil interplanétaire civil... Et ce n'était pas comme si les slurbs devaient voir un inconvénient à être vendus à des gens riches. Au contraire, cela leur *plairait*.

Le dixième jour, il dormit jusque tard dans la matinée. Le ciel semblait sombre, tendu de deuil ; il ne filtrait qu'une faible lumière par la porte de sa hutte.

Il bâilla et s'étira, se tournant voluptueusement sur sa couche moelleuse. Ses projets concernant les slurbs avaient pris forme ; d'ici un an, deux ans au plus, il serait de retour avec un astronef commercial et il en emmènerait un chargement. Il y aurait des difficultés, assurément. L'opération serait délicate à mener d'un bout à l'autre. Mais l'idée d'avoir toute une cargaison de slurbs à vendre avait développé en lui un goût surprenant pour les affaires. Il était certain de pouvoir surmonter les difficultés. Il s'agissait simplement de savoir qui soudoyer.

Il se tourna sur le côté, se demandant s'il devait essayer de dormir encore un peu. Non, il avait dormi son content. Quel dommage qu'il n'eût plus que quelques jours à passer avec les slurbs ! Mais il avait le temps d'imaginer des quantités de variantes du Jeu pendant ces jours-là.

Pour l'instant, il commençait à avoir faim. Il allait commander son petit déjeuner. Sans bouger de son lit, il se mit à hurler :

« Le déjeuner ! L'eau pour le bain ! Dépêchons ! »

Les secondes passèrent. Rien ne vint.

La surprise le fit lever. Il cria encore une fois :

« Le déjeuner ! Bon Dieu ! Grouillez-vous ! »

Il n'obtint pas davantage de résultat. Bouillant de rage – il saurait bien les avoir au tournant, quand ils joueraient au Jeu – il enfila son pantalon et ses chaussures et sortit.

La première chose qui le frappa fut que le jour était étonnamment sombre. Involontairement, il regarda le ciel. Les soleils étaient déjà

haut, mais on ne voyait que la moitié environ du disque du soleil blanc. L'autre astre, plus gros, d'un rouge sombre, le masquait.

Une éclipse, se dit-il. Bon, il penserait à cela plus tard. En attendant, où étaient ces sacrés cochons de slurbs ?

Il regarda dans une hutte, puis dans une autre et une autre encore. Pas de slurbs. Il les aperçut finalement, accroupis, formant un double carré symétrique de part et d'autre de la source. Ils disparaissaient presque complètement sous la couche de boue dont ils s'étaient enduits de la tête aux pieds, un slurb était assis au milieu, presque sur l'orifice d'où sortait l'eau.

Essayaient-ils de se dissimuler à ses regards ? Et de cette façon stupide ?

« Debout ! cria-t-il furieux. Au travail ! »

Le slurb qui était au centre leva la tête pour le regarder. Ses yeux étaient vitreux et Malcom n'aurait pu dire s'ils le voyaient ou non. Puis sa tête retomba sur sa poitrine.

Malcom appliqua au slurb le plus proche de lui un violent coup de pied. Il entendit le bruit retentissant que fit sa semelle venant en contact avec les côtes du slurb. La créature roula sous le choc, puis chercha à reprendre sa position en rampant centimètre par centimètre. Elle n'eut pas d'autre réaction.

Malcom serra les doigts sur son foudroyeur. Est-ce qu'une secousse ou deux à décharge moyenne les tirerait de leur léthargie ? Mais il ne restait que peu de « jus » dans l'arme maintenant et il frémit en pensant à ce qu'il ferait si elle ne fonctionnait pas.

Finalement il regagna sa hutte. Il avait faim et il était en colère et assez inquiet. L'inertie subite des slurbs semblait contraire aux lois de la nature. Et un jour devenait de plus en plus sombre.

Il s'assit un instant sur son lit, jurant en faisant craquer ses phalanges. Puis il alla fouiller les huttes. Il parvint à rassembler un déjeuner passable composé de fruits un peu blets. Il n'avait aucune idée de l'endroit où les slurbs s'approvisionnaient en fruits. Combien de temps resteraient-ils ainsi ?

Vers midi il entendit un bruit dehors. Il alla à l'entrée de sa hutte et scruta les alentours avec espoir. La troupe des vingt et un slurbs au complet venait vers lui ; ils étaient recouverts d'une couche de boue si épaisse qu'on ne pouvait distinguer les détails de leur corps. Malcom écarquilla les yeux dans le jour crépusculaire et vit qu'ils portaient dans chaque main de grosses branches de l'arbre épineux.

Ils s'arrêtèrent devant sa hutte. Il y eut une seconde de silence. Puis

le slurb qui menait la troupe dit, d'une voix étrangement humaine :
« Sortez de là ! »

La surprise de Malcom fut telle, quand il entendit la créature s'adresser à lui par la parole – auparavant ils n'avaient jamais fait autre chose que correspondre entre eux par des gazouillements et de petits cris – que la signification des mots lui échappa tout d'abord. Puis il fit un sourire grimaçant. Sortir ? Quand ils brandissaient des saletés de branches ? Est-ce qu'ils le croyaient bête à ce point ?

« Sortez ! » répéta le slurb.

Aux oreilles de Malcom, ces paroles étaient lourdes de menaces. Sans hésitation, il amena le cadran de son foudroyeur sur la décharge maxima et fit feu sur le meneur de la bande. C'était de la légitime défense ; ils nourrissaient de toute évidence des intentions homicides. Peut-être le Jeu d'hier avait-il été un peu trop rude.

Le slurb s'écroula. Il agita les jambes et se tortilla un instant, puis il ne bougea plus. Il devait être mort.

Cela leur servirait de leçon. Ils n'avaient aucun moyen de savoir qu'il ne restait plus qu'une réserve infime d'explosif dans son foudroyeur. Ils y regarderaient à deux fois avant de lui intimer l'ordre de sortir. Il se retira dans sa hutte. Il n'était pas si effrayé qu'il aurait pu l'être : l'incident avait quelque chose d'irréel, d'aussi indistinct qu'un rêve. Il se reprenait même à espérer. Peut-être que maintenant qu'il avait montré aux slurbs qui était le maître, ils redeviendraient ce qu'ils étaient normalement.

Il fut tiré de son optimisme par un craquement derrière lui. Il se retourna sous l'effet d'une terreur instinctive et soudaine. Mon Dieu ! Ces démons ! Ils avaient mis le feu à la hutte.

Quel que fût le traitement qu'ils étaient décidés à lui faire subir, ce ne pouvait être rien de pire que le feu. Dans l'obscurité épaisse, il vit qu'ils s'étaient éloignés de l'ouverture. La hutte était pleine de fumée et la chaleur n'y était plus tenable. Le toit commençait à brûler. Sans égard pour sa dignité, Malcom franchit l'ouverture d'un bond.

Les slurbs l'entourèrent. À la lueur de son abri en flammes, leurs figures étaient impassibles et leurs yeux vitreux. Ils se mirent à le piquer et à le frapper avec les branches garnies d'épines. Malcom n'avait toujours que son pantalon et ses chaussures.

« Avancez ! » dit un des slurbs.

Malcom obéit.

Continuant de le stimuler ainsi, ils le firent avancer vers l'ouverture ménagée dans la haie qui entourait le village. Était-ce tout ce qu'ils

avaient l'intention de faire, le chasser ? Malgré les douloureuses lacérations que supportaient ses flancs et son dos, Malcom se serait presque mis à rire de soulagement. Quand ils l'eurent amené à la brèche et qu'ils le piquèrent tous ensemble du bout de leurs branches, il la franchit presque avec empressement.

Ils ne le poursuivirent pas. Quand il eut fait quelques mètres, il se retourna. Les slurbs étaient parfaitement visibles, se détachant dans la lueur de la hutte en feu. Ils s'affairaient à boucher la brèche de la clôture avec des branches épineuses qu'ils attachaient ensemble avec des lianes.

La possibilité de se venger lui vint à l'esprit. Il caressa l'idée de mettre le feu à leur satanée clôture. Mais alors ils se lanceraient à sa poursuite et cette fois... Non, il avait de la chance qu'ils se soient contentés de le mettre dehors.

Cela ne l'empêchait pas d'être dans une situation déplaisante. Il ne pouvait rien assommer de plus volumineux qu'une fouine avec la charge qui restait dans son foudroyeur ; il n'avait même pas d'abri et pas de nourriture immédiatement en vue. Il n'avait même pas de chemise sur lui. Il éprouva soudain une colère terrible envers Charley Crâne qui l'avait si grossièrement induit en erreur sur le caractère des slurbs. Quand l'astronef de secours serait là, il verrait ce qu'il pourrait faire pour qu'une expédition punitive soit organisée contre eux. Il n'aurait qu'à altérer légèrement la vérité.

Quand l'astronef de secours... Oh ! Oh ! Il se rendit soudain compte que sa situation était bien pis que déplaisante. Il avait laissé un message dans le signaleur automatique, disant qu'il s'était réfugié dans le village slurb le plus proche. Les sauveteurs iraient d'abord l'y chercher. Et quand ils découvriraient qu'il n'y était pas...

Il n'y avait qu'une chose à faire : retourner au signaleur. Et attendre patiemment là-bas jusqu'à l'arrivée des secours.

C'était la seule solution. Mais comment diable trouverait-il le signaleur dans l'obscurité ?

Un moment, Malcom sentit le désespoir le gagner. Puis son visage s'éclaira. Trouver le signaleur n'était pas, après tout, la seule chose qu'il pût faire. S'il s'enfonçait un peu plus dans la nature – il ne tenait pas à rester trop près du village, de crainte que les slurbs ne se décident à lui faire un mauvais sort cette fois-ci – s'il s'enfonçait un peu plus loin, donc, il pourrait faire un feu pour signaler sa présence. Rien ne pressait pour le moment, puisque l'astronef ne pouvait pas être là avant deux jours. Et puis, les slurbs pourraient revenir à de meilleurs sentiments d'ici-là. Sinon, son feu serait nettement visible à haute altitude.

Il reprenait confiance. Il se mit à siffloter tout en s'éloignant du village. Si seulement il n'y avait pas cette maudite obscurité ! La lueur du soleil rougeoyant n'éclairait pas les objets ; elle les faisait palpiter dans une brume épaisse et déprimante.

Il décida de camper. Parfois il pleuvait la nuit et il eût été absurde de se faire tremper sans nécessité. Il allait faire un petit feu qui le réchaufferait et le réconforterait. Et il devait pouvoir trouver assez de fruits du genre de ceux que les slurbs lui avaient apportés pour lui permettre de ne pas mourir d'inanition.

Il s'installa à un endroit distant d'environ quinze cents mètres du village slurb, dans un espace découvert, devant un groupe d'arbres à larges feuilles. La région était boisée ; c'était même la forêt par endroits, et il n'eut aucun mal à faire une bonne provision de branches sèches. Il fut moins heureux avec son abri, mais celui-ci devait pouvoir néanmoins le préserver d'une forte averse. Oh ! tout irait bien. L'astronef de secours serait là d'ici quatre jours au plus. Au diable les slurbs !

La nourriture, maintenant. Mieux valait construire son petit feu de manière à pouvoir retrouver le chemin du camp. Il tourna à peu près une heure, trébuchant dans la semi-obscurité, son estomac réclamant à manger. Mais tous les arbres se ressemblaient dans ce peu de lumière. Il était sur le point d'abandonner et de rentrer bredouille à son abri quand il trouva un arbre isolé porteur de gros globes spongieux.

Il en cueillit autant qu'il put s'en charger et les transporta près de son feu. Dans la lumière rougeâtre, il vit qu'il s'agissait, comme il l'avait espéré, de cette espèce de fruits orangés, assez semblables à des kakis, que les slurbs lui avaient donnés une ou deux fois. En tout cas, il ne mourrait pas de faim.

Maintenant il pouvait attendre. Le soleil rouge touchait presque l'horizon. D'ici quelque temps il ferait tout à fait nuit.

Il empila des branches sur son feu. Lentement, pour les faire durer, il pela et mangea deux des fruits orangés. Ils étaient plutôt insipides, mais remarquablement rassasiants. Il bâilla. Son estomac était satisfait, il avait vécu une dure journée et la chaleur du feu lui donnait envie de dormir. Le *guide* n'avait pas mentionné d'animaux dangereux sur Skôs. Il avait du temps devant lui. Il s'endormit.

Il fut réveillé par une douleur soudaine, pareille à un coup de poignard, dans la région des intestins. La sensation était si intense et si inattendue qu'elle le fit se dresser sur ses pieds avant même qu'il eût ouvert les yeux, en un mouvement de défense automatique.

Il regarda autour de lui, en sueur, la main sur son foudroyeur. Les

slurbs... une attaque... il avait été blessé... ces démons... ils... Mais son feu brûlait calmement et avec éclat ; il ne se sentait pas de blessure et rien ne bougeait dans la forêt. Non, au fait ! N'y avait-il pas une vague lueur de... quelque chose... juste à la limite du cercle de clarté dessiné par son feu ? Sous les branches ?

Il se pencha en avant, fouillant l'ombre de ses regards. Non, ce devait être un effet de son imagination. Il ne voyait rien d'autre que la lueur du feu.

Mais dans ce cas, que s'était-il passé ? Les fruits inconnus qu'il avait mangés lui avaient-ils donné la diarrhée ? Pourtant ce n'avait pas été ce genre de douleurs. C'avait été comme quelque chose d'origine externe et cependant de subjectif, comme si son corps eût souffert sans présenter de blessure ni de lésion apparente, bien qu'étant touché de l'extérieur.

Il finit par se dire qu'il avait dû avoir un cauchemar. Il empila une grande quantité de branches sur son feu et s'assit le dos à un tronc d'arbre. Mais il fut longtemps avant de se rendormir.

Le lendemain, l'éclipse du soleil blanc continuait. Qu'est-ce que cet astre pouvait bien avoir d'anormal ? Jamais il n'avait entendu parler d'éclipses d'une durée pareille. Il passa la matinée à rassembler un énorme tas de branches et l'après-midi à dépouiller l'arbre de tous ses fruits mûrs. Ce fut une longue et triste journée. Les slurbs ne donnaient pas signe de vie.

Quand le crépuscule tomba enfin, il se sentit agité et inquiet. Il mit cela sur le compte de la faim : les fruits orangés lui gonflaient l'estomac, mais laissaient son appétit inassouvi. Il construisit un grand feu, beaucoup plus grand que celui de la nuit précédente, et s'assit le plus près possible des flammes, trouvant dans leur chaleur desséchante un certain soulagement à sa nervosité.

Quatre ou cinq heures après le coucher du soleil, à un moment qui pouvait se situer, selon l'évaluation du temps terrestre, entre dix et onze heures, il ressentit pour la seconde fois l'insupportable douleur.

Il lança des regards angoissés de tous côtés. Il porta la main à son ventre, puis à sa tête. En quel point de son corps l'attaque avait-elle porté ? Il était tout à fait éveillé, son feu flambait avec ardeur, rien ne s'était approché de lui. Son cerveau avait-il reçu un message de douleur et l'avait-il communiqué à son corps ?

Il était baigné de sueur. Oh ! il avait dû contracter la fièvre ; il allait tomber malade. C'eût été presque un soulagement de le penser. Mais non, cette souffrance lui était infligée du dehors. Et il y avait en elle quelque chose d'étrangement et d'expliquablement familier. Non pas

dans la douleur elle-même, dont l'intensité n'avait rien de comparable à ce qu'il connaissait, mais on eût dit que les forces, les motifs qui la déterminaient avaient en quelque sorte pris naissance en lui.

Une faible lueur dans l'air entre le feu et les arbres attira son regard. Il l'observa avec une profonde appréhension. Son imagination lui jouait des tours... oui... non, c'était réel. Quelque chose d'impalpable était en mouvement dans l'air sous les arbres.

Le temps passait. Il n'y avait pas à s'y tromper ; la lueur était bien là. La forêt se mit à frissonner et à danser.

Ses contours glissaient et ondulaient tandis que les branches laissaient tomber lentement une pluie d'or pâle. Les arbres reprenaient leur consistance et, l'instant d'après, ils se remettaient à trembloter et à luire faiblement. Même le feu se mit à frémir. Comme la danse continuait, l'idée extravagante vint soudain à Malcom que la forêt était animée d'une force spirituelle.

Une force spirituelle ? Ces arbres étaient-ils doués d'un esprit ? Il fut saisi d'un brusque accès de douleur à la poitrine. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter et il n'avait même plus la force de crier. Quand la douleur se dissipa, l'air était momentanément calme. Pendant ce bref répit, il se demanda de qui émanait cette force spirituelle.

L'attaque suivante se produisit dans le creux de l'estomac ; une autre suivit dans les intestins et dans la vessie. Il vomit et se souilla. Il resta couché sans sa fange, sale et misérable. Cette fois, sous la douleur – et cela lui soulevait le cœur plus encore que la douleur elle-même – il perçut une pointe de plaisir. Ce plaisir n'était pas le sien ; il ne dérivait pas de sa souffrance. Mais il était là, néanmoins. Quelqu'un s'amusa beaucoup.

La nuit s'écoulait lentement. Les attaques, de plus en plus cruelles, venaient en longs jets de douleur et semblaient intéresser indifféremment toutes les parties de son corps. Vers le matin, il eut l'impression qu'il pleuvait et que son feu s'éteignait.

Le jour vint. Il était plus clair que la veille, car le soleil rouge se retirait lentement de devant l'astre blanc principal. Mais ce ne fut que tard dans l'après-midi que Malcom put s'arracher à sa torpeur pour manger un peu et essayer de se nettoyer. Il était trop faible pour ramasser des branches ou tenter d'allumer un feu. Il envisageait la nuit proche avec une peur obsédante.

La torture commença de bonne heure, presque dès le coucher du soleil. Mais, les premiers moments passés, elle ne fut pas si terrible que la nuit précédente. Ce n'était pas que les crises fussent moindres, mais elles étaient au contraire si intenses que Malcom se mit bientôt à

délirer. Quelqu'un souffrait, se tordait et se contorsionnait. Quelqu'un hurlait, hurlait sans trêve. Quelqu'un se demandait comment il pouvait endurer un tel tourment. Ce quelqu'un n'était plus lui.

Un peu avant l'aube, il tomba dans le coma. Et alors, au lieu des visions de cauchemar dans lesquelles il criait, balbutiait, et délirait, il n'y eut plus qu'un grand trou noir. Juste avant que celui-ci se referme sur lui, il crut apercevoir un arc lumineux dans le ciel.

Ils vinrent le chercher enfin. C'était peu avant midi. Il avait repris ses sens, mais il était trop épuisé pour faire plus qu'ouvrir les paupières. Avec douceur, ils le soulevèrent dans leurs bras sans os et l'emportèrent au village. Ils lui avaient bâti une nouvelle hutte. Ils le déposèrent sur la couche rembourrée et odorante et baignèrent son corps souillé.

Le surlendemain, Malcom se fit transporter hors de la hutte. Il se tourmentait au sujet de l'astronef de secours. Il aurait dû déjà être arrivé maintenant. Comme les slurbs n'étaient pas assez prompts à le porter dehors, il les injuria – faiblement, mais avec les mêmes mots que d'habitude.

Quand il fut dehors, il interrogea le ciel avec anxiété. Non, il n'y avait rien. En réalité, il n'avait pas compté voir quelque chose. Même s'il avait su dans quelle direction devait se trouver l'appareil, il n'aurait pu le distinguer sans télescope.

Il soupira.

« Remmène-moi, » dit-il au slurb qui s'occupait de lui. Non, attends. Qu'est-ce qu'il y a, là-bas, de l'autre côté de la source ? Porte-moi là-bas. »

Il avait vu quelque chose de blanc qui luisait par là. Ils lui obéirent, doux et empressés. Quand il fut à l'endroit désigné, il vit que la chose blanche était une croix, faite de deux morceaux de bois grossiers. Dessus, quelqu'un avait peint son nom : Malcom Knight, et le nombre 29, correspondant à son âge, en lettres noires.

Pendant un moment, il ne comprit pas. L'astronef de secours... il avait... cet arc qu'il avait entrevu dans le ciel... l'astronef aurait-il... Alors fou de rage, il se tourna vers les slurbs :

« Bêtes puantes ! hurla-t-il. Cochons ! Immondes cochons ! Que le diable vous emporte tous ! Pourquoi leur avez-vous menti ? »

Il y eut une seconde de silence. Puis un des slurbs s'avança :

« Ils ne vous aimaient pas, maître. Ils voulaient apprendre que vous étiez mort. Nous voulions qu'ils soient heureux. Nous leur avons dit ce

qui pouvait leur faire plaisir. »

La rage et le désespoir luttèrent contre sa faiblesse. Il ramassa une pierre et la jeta. Il en toucha un au genou. Il leur en jeta d'autres, sans arrêt. Finalement, il s'évanouit et ils durent le remporter dans la hutte.

Il faisait presque nuit quand il reprit connaissance. Un slurb se présenta dès qu'il appela, lui apportant un bol d'une soupe à l'odeur délicieuse. Malcom repoussa le bol. Il voulait savoir.

« Dis-moi, demanda-t-il au slurb, pourquoi vous m'avez ramené de la forêt. Et d'abord, pourquoi m'avez-vous chassé ? Pourquoi n'avez-vous pas conduit l'équipe de secours jusqu'à moi ? Je veux savoir.

— Oui, maître », dit le slurb avec obéissance. Il garda un moment le silence, comme s'il ordonnait ses pensées. « Vous comprenez, maître, nous pondons des œufs.

— Des œufs ? » Malcom sentait la colère l'envahir de nouveau.

« Oui, maître. Chaque fois que le soleil rouge cache le soleil blanc, nous pondons des œufs, ces bosses que vous voyez dans la boue.

— Et puis après ? Qu'est-ce que ces œufs que vous pondiez ont eu à voir dans mon expulsion ?

— Quand nous pondons des œufs, nous voulons être seuls. Oh ! ç'a été une belle ponte, maître. Nous n'avons jamais eu tant d'œufs, et jamais tant de plaisir à les pondre. Nous vous avons chassé pour être seuls. Nous n'avons pas dit aux hommes où vous étiez parce que nous savions qu'ils ne désiraient pas vous trouver. Et nous vous avons ramené parce que nous savons que c'est à *vous* que nous devons cette ponte merveilleuse...

« Vous êtes si fort, si autoritaire. Quand les hommes nous commandent, cela nous fait pondre davantage d'œufs. Nous en pondrions toujours, bien sûr, mais pas en si grand nombre. C'est pourquoi nous aimons les visiteurs. Nous nous imprégnons du plaisir que cela leur fait de nous commander ou de nous faire du mal, comme vous l'avez fait avec les pierres. Et ce plaisir emmagasiné, nous nous en défaisons quand nous pondons nos œufs. »

Malcom se laissa retomber sur sa couche. Il se sentait trop faible pour s'emporter. Ces élans de douleur dans la forêt... l'horrible impression d'une chose familière... l'élément de plaisir sous la souffrance... Oh ! Dieu ! Charley Crâne avait dit que les slurbs étaient télépathes. C'était de la télépathie poussée à ses limites extrêmes. Leur hospitalité, leur altruisme... les slurbs étaient des cannibales psychiques.

Le slurb se pencha sur lui avec prévenance :

« Est-ce que vous vous sentez bien, maître ? Donnez-moi un ordre, ou jetez-moi une pierre. Faites ce qui vous fera plaisir. La prochaine ponte sera meilleure. »

Malcom secoua faiblement la tête. La prochaine ponte ? Il ne pourrait pas survivre à la prochaine nuit d'une nouvelle ponte. Il succomberait.

Les slurbs commencèrent à entrer dans la hutte. Ils se mirent en rang autour de son lit. Ils le considérèrent avec sollicitude et tendresse, leurs bras flasques noués derrière leur dos.

« Nous voulons que vous soyez heureux, maître », dirent-ils en chœur.

Traduit par ROGER DURAND.

The Altruists.

CONQUÊTE

par Anthony Boucher

Les chats occupent dans la science-fiction une place de choix. De nombreux auteurs les ont comparés, contre toute logique, à des extra-terrestres qui auraient conquis, domestiqué, les humains. Et si ceux-ci en prenaient de la graine ?

LA chatte fut la première à sortir du sas. Elle fut également la première créature terrestre à fouler le sol d'une planète d'un autre système.

Laus y était bien entendu totalement opposé. Il aurait voulu y aller lui même – non pour que son nom fût lié à ce Grand Moment Historique, mais parce que c'était sa chatte, et qu'il aurait préféré risquer sa propre peau.

La logique de Mavra était toutefois irréfutable :

« De l'excentricité, d'accord, dit-elle. Mais la stupidité, non. C'est Bast qui ira. » Et Bast y alla.

Du hublot, l'on pouvait se rendre compte que cela lui plaisait. L'air du cycle hydroponique n'est pas tellement mauvais, et Bast avait fini par s'y accoutumer comme nous tous, mais l'oxygène frais et abondant lui donnait visiblement un coup de fouet. Quelque chose de trop petit pour distinguer ce que c'était passa en volant au-dessus de la chatte, qui bondit pour l'attraper. Un bond qui faisait plaisir à voir. (« Gravité un peu moindre que sur Terre », fit observer Laus.) Se prenant au jeu, elle continua à bondir dans la prairie fleurie et le sentier poussiéreux.

Brusquement, elle s'assit et commença à s'inspecter. À bord du vaisseau, le nettoyage automatique était si efficace qu'elle était immaculée depuis des semaines. Elle devait être ravie de reprendre une existence normale, en quelque sorte. Les sons ne nous parvenaient pas, bien sûr, mais rien qu'en la regardant, nous pouvions l'entendre ronronner tandis qu'elle se nettoyait du bout de la queue aux moustaches.

Nous n'étions nous-mêmes pas loin de ronronner. Ce monde était habitable, du moins en ce qui concernait la gravité et l'oxygène. Pour un atterrissage en catastrophe, ce n'était pas trop mal.

C'était notre troisième voyage dans l'espace, et la première fois que nous découvrions une étoile dotée de planètes. Sept, pas une de moins, dont celle-ci (avec deux lunes) était la seconde. Après avoir découvert le système, nous avons regagné en ultravitesse « Communication », un satellite artificiel d'Alpha du Centaure, ce pauvre soleil qui n'a jamais procréé de planètes. Ne me demandez pas pourquoi un vaisseau de reconnaissance possède l'ultravitesse mais pas de système de communications plus rapides que la lumière. Pour cela, il faut un objet de la taille de « Communication » ; il fallut donc s'y rendre pour demander des instructions à l'Agence spatiale.

Aucun autre vaisseau-éclaireur n'ayant signalé l'existence de notre système, nous obtînmes l'autorisation de l'explorer, et bonne chance ! Trouvez une planète habitable et vous toucherez la cagnotte où s'accumulent des intérêts composés depuis près de deux siècles, c'est-à-dire depuis que l'O. N. U. la constitua juste après le premier vol lunaire.

Nous regagnâmes donc notre système, toujours en ultravitesse, et... dûmes nous poser en catastrophe, évitant de peu de nous écraser.

Un moment, je crus que c'en était fini de notre esprit d'équipe. Le regard de Laus ne cessait d'aller et de venir entre moi et les instruments hors d'usage, tandis que son propriétaire faisait craquer ses jointures et frottait son fichu menton glabre. Il paraissait sur le point d'exploser comme à Bikini. Même Mavra ne faisait guère d'efforts pour tripler ; elle s'était retirée en elle-même pour ne pas avoir à me regarder.

Bast décida alors que j'étais sa meilleure chance. Se frottant contre moi et me regardant avec des yeux éplorés, elle me fit comprendre que personne ne donnait à manger aux chats sur ce satané vaisseau, mais qu'en agissant vite, je pourrais éviter un grave cas de dénutrition.

Entre autres bénédictions, le réutilisateur avait une fuite. Je n'eus pas à ouvrir le robinet. Je me contentai de mettre le poisson déshydraté dans une poêle et de la placer sous le filet de liquide. Je le mélangeai bien, le posai devant Bast et la caressai derrière les oreilles, puis allai chercher du Plastiflux pour boucher la fuite. Comme Bast regardait la poêle avec méfiance, je l'encourageai : « C'est du bon poisson pour les gentilles chattes. » Elle en goûta une bouchée et émit une brève remarque exprimant la gratitude.

« Agréable, de voir que quelqu'un vous parle », fis-je observer.

Mavra revint à la réalité et dit en riant :

« Bast a raison. Tu es toujours un être humain. Tu restes utile. Nous sommes encore vivants. Que pourrait-on désirer de plus ? »

Laus continuait à regarder les instruments brisés, comme s'il lui était difficile de trouver une réponse à la question de Mavra. Il finit lui aussi par regarder Bast, puis daigna lever les yeux sur moi.

« Ça va, Kip, me dit-il. L'astrologation est une science toute neuve...

— Science, mon œil ! rétorquai-je en souriant. C'est un art. Je n'en connais pas davantage sur la science de l'ultravitesse spatiale que les premiers aviateurs n'en savaient sur le maniement des engins plus lourds que l'air. Je vole avec mes synapses, si je ne me trompe pas de mot, et quelquefois, sans doute, ils n'absent pas. »

Il regardait fixement le tableau de bord inutilisable.

« Je commence à voir ton problème. Tu travailles sur des distances tellement incommensurables que l'erreur la plus infime a des conséquences énormes. Un écart de 50 000 kilomètres peut être fatal, s'il te fait capter par la gravité d'une planète – et il ne représente pourtant que 0,000 000 001 parsec sur tes instruments. » Il semblait se sentir un peu mieux, comme si le fait de mettre notre situation en chiffres la rendait un peu plus tolérable.

« En tout cas, dit Mavra, nous sommes sur une planète... Le prochain test, pour toucher le magot de l'O. N. U., concerne le petit mot *habitable*. Je suppose que l'analyseur d'atomes ne... ? »

C'était en effet le cas. Ce fut alors que l'on commença à se demander qui allait servir de cobaye.

En regardant Bast terminer sa toilette, nous avions au moins l'assurance que l'atmosphère était respirable. Il restait des problèmes mineurs, telles l'eau et la nourriture, mais nous pouvions sortir du vaisseau sans risques. J'étais sur le point d'ouvrir le sas lorsque Mavra attira mon attention par un cri. Je la rejoignis au hublot. Ce fut alors que je vis les premiers Géants.

Cela ressemblait en tous points à une prairie terrestre. Le soleil, comme nous le savions par nos tests, était un peu moins chaud que celui de la terre, mais la planète en était plus proche. L'intensité lumineuse était à peu près identique, et nous étions au milieu de la journée. Pour autant que nous pouvions en juger, l'herbe était tout simplement de l'herbe, et si les fleurs qui remaillaient et les arbres qui bordaient la prairie paraissaient peu familiers, ils n'étaient toutefois nullement invraisemblables. Pas plus étranges que la Floride ne doit

paraître à un New Yorkais, et peut-être moins.

Quant aux Géants... Ils étaient deux, et de sexes différents, du moins si l'on peut attribuer une valeur universelle au fait de se tenir les mains et de se regarder dans les yeux. Vous pouvez en déduire qu'ils étaient humanoïdes, avec des mains, des yeux, et tous les attributs standard, dans la mesure où nous pouvions les voir, car ils portaient des vêtements – des robes amples en une sorte de tissu, ce qui impliquait un certain degré de civilisation.

Trois détails n'étaient pourtant pas humanoïdes : A : tous deux avaient la poitrine absolument plate, ce qui gâchait, pour ainsi dire, ce tableau idyllique. B : tous deux étaient totalement chauves, ce qui n'y rajoutait rien. Et, C : tous deux, à en juger par l'échelle que nous donnait Bast, mesuraient au moins trois mètres cinquante, tout le reste étant en proportion.

« C'est impossible !... s'exclama Mavra. Cette planète a environ la dimension et la gravité de la Terre ; ils devraient donc...

— Pourquoi ? l'interrompit Laus. J'ai toujours douté de la justesse de ce raisonnement ; j'ai même écrit un article à ce sujet. La Terre a des habitants de toutes les tailles, de la fourmi à l'éléphant. Ou plutôt, de la bactérie au brontosaurus. C'est par pur hasard, avec l'aide d'un pouce opposable, qu'entre toutes les créatures vivantes, ce soient les primates de taille moyenne qui aient acquis une intelligence. Pourquoi en serait-il de même sur les autres planètes ?

Chut ! » fit Mavra irrationnellement, comme si les Géants pouvaient nous entendre.

Nous vîmes Bast bondir de surprise lorsque les quatre immenses pieds frappèrent le sol près d'elle. Elle les regarda avec curiosité, mais sans se hérissier. Alors qu'ils continuaient leur chemin, aveugles à ce qui les entourait, Bast se décida. Elle se leva, s'étira en enfonçant les griffes de ses pattes antérieures dans le sol, puis, sans se presser, alla vers les Géants, la queue, dressée comme un point d'exclamation.

Elle jeta son dévolu sur le plus grand des deux Géants, sans doute le mâle, et alla se frotter contre ses jambes. Pour la première fois depuis que nous l'observions, il détourna le regard de sa compagne pour regarder Bast, qui se mit sur le dos, dans une position ultravoluptueuse, celle qui suggère qu'il y a un miroir au plafond.

Les deux Géants s'arrêtèrent et se penchèrent vers Bast. D'après leurs gestes et leurs expressions, fort humains, je dois dire, nous pûmes reconstituer leur dialogue : *Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est la première fois que j'en vois un. Il n'a pas l'air méchant, en tout cas. Qu'il est gentil ! Regarde, il veut se faire caresser. Tu vois, il aime ça.*

Surtout là...

« Heureuse Géante, dit Mavra. Les hommes n'ont aucune intuition tactile.

— Peut-être as-tu remarqué, dis-je, que Bast m'aime beaucoup.

— Chut, » me fit Mavra bien qu'elle eût elle-même engagé cette conversation.

Le mâle fouilla dans une sorte de bourse en cuir qu'il portait à la ceinture et jeta quelque chose à Bast, qui l'attrapa avec agilité. Les amoureux sourirent, se regardèrent, puis cessèrent de sourire mais continuèrent à se regarder. Ils se reprirent les mains et se remirent lentement en marche, trop préoccupés par eux-mêmes pour remarquer une bagatelle comme un vaisseau spatial écrasé derrière quelques buissons.

Bast joua un moment avec le cadeau du Géant, le jetant dans l'herbe puis courant le rattraper. Ensuite, son intérêt devint plus pratique. Elle le renifla, le retourna et l'observa attentivement, en agitant la queue. Lorsqu'elle se décida à le manger, elle en fit exactement trois bouchées.

Laus et moi tenions chacun une des mains de Mavra, mais nullement dans l'esprit romantique des deux Géants. C'était simplement pour associer nos esprits – tripler – dans l'intensité du suspense qui nous étreignait – suspense qui devint encore plus poignant lorsque Bast décida qu'avec ce magnifique soleil, c'était le moment idéal pour faire une sieste. Elle s'était à peine allongée, toutefois, qu'un de ces petits êtres volants passa au-dessus d'elle. Elle bondit immédiatement à sa poursuite, et, ne parvenant pas à l'attraper, se fatigua de ce jeu et regagna tout naturellement le vaisseau, comme si telle était son intention depuis le début.

Nous poussâmes tous trois des soupirs de soulagement. Laus lâcha la main de Mavra. Pas moi. « Il y a donc à manger, ici, dit-il. Et ce n'est pas vénéneux, du moins pas dans l'immédiat. Si une de ces choses est comestible, la plupart le sont certainement aussi. Cela implique un métabolisme à peu près similaire. La planète est donc habitable.

— On a décroché le magot ! » m'exclamai-je. Immédiatement, je me sentis le dernier des imbéciles.

Mavra me sourit.

« Les Géants semblent fort civilisés. Peut-être pourront-ils même réparer le vaisseau. En tout cas, que l'O. N. U. l'apprenne ou non, nous pouvons vivre ici.

— Si, ajouta Laus, nous parvenons à communiquer avec les Géants. »

Il se frottait de nouveau le menton, mais cette fois, c'était à son propre sujet qu'il était inquiet. Cela, c'était son travail : s'en tirerait-il mieux que moi ?

Nous formions une équipe de spécialistes :

Kip Newby, astrogateur. Je décidai d'inventer une nouvelle devise pour notre profession : « Vous n'êtes pas un vrai astrogateur tant que vous n'avez pas fait un atterrissage en catastrophe. » Ce qui faisait de moi le premier vrai astrogateur de la galaxie.

Dr Wenceslas Hornung, xénologue – encore plus inexpérimenté dans son métier que je ne l'étais dans le mien. Les Géants étaient en effet les premiers Xénoïdes qu'un Terrien eût jamais découverts. Depuis plus de deux siècles, on s'était efforcé de mettre au point ce que l'on appelle parfois la Théorie de Contact. Bien que sans intérêt pratique dans le système solaire, les travaux théoriques s'étaient poursuivis. De tous ceux qui avaient suivi la filière du BLAM (Biologie, Linguistique, Anthropologie, Mathématique), Laus était considéré comme l'as de la xénologie – au point qu'il pouvait se permettre des excentricités telles qu'amener un chat dans l'espace ou se raser les poils du visage comme les anciens Romains ou les hommes du début de l'ère atomique.

Mavra Dario, coordinatrice, à défaut de meilleur terme pour désigner sa spécialité. J'ai connu des gens qui la qualifiaient de « neuro-sturgeon », du nom d'un chercheur de jadis qui découvrit certains principes de base de la tri-symbiose. Sa spécialité consiste à ne pas se spécialiser, à rester elle-même et par la suite à nous faire devenir à la fois davantage nous-mêmes et davantage intégrés à l'équipe. Si vous n'avez jamais fait partie d'une équipe, je n'arriverai jamais à vous l'expliquer ; dans le cas contraire, vous n'avez pas besoin de mes explications.

Telle était notre équipe, à laquelle venait heureusement s'ajouter (grâce à l'excentricité de Laus) Bast. Laus m'avait souvent parlé de la déesse égyptienne de ce nom.

La chatte était arrivée au sas ; je l'ouvris, ce qui parut lui plaire. Il y avait des semaines qu'elle n'avait pas eu l'occasion de se trouver devant une porte, se demandant si elle allait la franchir ou non.

Tandis qu'elle prenait son temps pour se décider, Mavra dit à Laus :

« Ne te hâte pas trop pour établir un Premier Contact. Rien ne presse. Si nous avons de la chance, nous aurons quelques jours pour les observer auparavant. Avant tout, il faut tirer parti de ces buissons pour camoufler le vaisseau mieux que cela. Les prochains Géants que nous rencontrerons ne seront peut-être pas des amoureux. »

Nous eûmes de la chance. Notre prairie était, comme nous nous en doutions et comme nous pûmes le confirmer par la suite, un pâturage d'altitude, mais ce n'était pas encore la saison pour y amener les troupeaux. Au-dessus, la montagne s'élevait vers un sommet. Compte tenu de la gravité légèrement moindre et de l'atmosphère un peu plus riche en oxygène, l'escalade fut un vrai plaisir. Et de l'autre côté du pic, dans la vallée, nous découvrîmes une ville.

Nos téléfocaux étaient parmi les rares instruments demeurés intacts. Leur grossissement était suffisant pour nous donner une bonne idée de la vie des citadins. Nous les observâmes plusieurs jours d'affilée. Une fois, Bast nous accompagna, mais cela l'ennuya prodigieusement. Par la suite, elle resta dans le vaisseau, nous regardant de ses yeux mi-clos, comme une idole face à des adorateurs nécessaires à son existence, mais dont le départ la laisse seule maîtresse du temple.

Un fait était certain : les Géants étaient civilisés. Hautement civilisés, même. Selon Mavra, leur architecture avait des proportions inusitées, mais d'une grande grâce. Leur statuaire aurait mérité les honneurs d'un musée, au lieu d'être exposée aux intempéries, aux oiseaux et aux hommes. Leur vie publique semblait paisible et ordonnée. Son principal centre d'attraction était un vaste amphithéâtre naturel, où étaient présentés trois types de divertissements, correspondant aux catégories terrestres : pièces de théâtre, concerts et jeux. Les jeux (de type olympique, mais excluant les sports de groupe) nous permirent de voir les Géants dans (pratiquement) toute leur nudité dénuée de système pileux, et de comprendre comment une fille à la poitrine absolument plate pouvait inspirer la passion. C'étaient des marsupiaux. Je me demandai si j'allais un jour devenir connaisseur en poches ventrales.

Nous ne pouvions bien entendu pas entendre la musique qu'ils jouaient dans l'amphithéâtre, mais un jour, un groupe de musiciens vint pique-niquer dans notre prairie. Les instruments avaient des formes curieuses, bien que le principe de base fût assez facile à saisir, et leur son était plaisant. Un morceau fut en particulier qualifié par Laus de « véritable passacaille magnifiquement improvisée, » et par moi (qui me considère comme un connaisseur en la matière) de « boogie-jam-session endiablée ». Mavra décréta que nous avions tous deux raison et Bast ne dit rien, mais je voyais bien qu'elle pensait que nous nous trompions autant l'un que l'autre.

Une civilisation avancée... mais de toute évidence non mécanique : aucune autre source d'énergie, apparemment, que les quadrupèdes et de primitifs moulins à vent ou à eau.

Il ne fallait à coup sûr pas compter sur eux pour réparer le vaisseau. Et nos provisions s'épuisaient. Nous avons trouvé de l'eau à proximité, mais quant à la nourriture...

« Avec une civilisation à ce niveau, décréta Laus avec assurance, le contact sera facile. »

Bast changea de position sur ses genoux pour indiquer qu'elle désirait être grattée plus haut : « Nous n'avons vu ni armes, ni armées, et les premiers Géants se sont montrés amicaux à l'égard de Bast, qui devait pourtant leur paraître plus étrange que nous ne le paraîtrons jamais. »

Laus se préparait manifestement à nous faire un long discours à l'appui de son argument, lorsque Mavra leva la main en direction du sas resté ouvert : « Il y a un Géant, dit-elle. Je crois que c'est celui qui a vu Bast, et il est seul. Pourquoi ne pas profiter de l'occasion ? »

Si la rencontre de Bast et du Géant nous avait fait retenir notre souffle, ce n'était rien à côté de la tension qui nous habitait maintenant. Nous savions ce que Laus faisait – Dieu sait qu'il nous l'avait expliqué assez souvent, en insistant sur l'importance du M (alias mathématiques) de BLAM.

Il prouvait à un non-humain civilisé qu'il était lui aussi un être civilisé, et non un animal. Il démontrait à l'aide de diagrammes qu'il savait que cette planète était la seconde dans un système en comptant sept, et qu'elle avait deux lunes. Il lui apprenait son système numérique et résolvait quelques problèmes simples d'arithmétique. Il lui prouvait que le carré de l'hypoténuse d'un triangle rectangle était égal à la somme des carrés des deux autres côtés. Il se servait de bouts de ficelle pour lui montrer que (en simplifiant) la circonférence d'un cercle était égale à son diamètre multiplié par trois un septième.

En théorie, c'était cela qu'il faisait. En pratique, nous vîmes ce qui suit :

Le Géant parut d'abord surpris, puis amusé. *On fait de drôles de rencontres sur cette prairie !* Il avança la main pour caresser les cheveux de Laus. Celui-ci se recula avec dignité et commença à dessiner sur son carnet, tout en levant le bras pour montrer le soleil, puis en désignant le sol à ses pieds. Le Géant sourit, imita ses gestes, puis passa sa grande main sur le dos de Laus, et parut surpris. *On dirait plutôt du tissu que de la fourrure.* Laus ramassa une poignée de cailloux et poursuivit ses démonstrations mathématiques. Le Géant prit lui aussi un caillou et le lança au loin, mais parût déçu lorsque Laus ne se lança pas à sa poursuite. Laus leva deux cailloux et nota

quelque chose sur son carnet. Le Géant frotta de nouveau son dos au toucher bizarre, puis se rassura en lui caressant les cheveux. Laus secoua alors la tête avec indignation et lui montra trois cailloux. Le Géant les lui prit de la main et les lança en l'air. Il les regarda retomber ; son regard revint sur Laus, et la stupéfaction se peignit sur ses traits lorsqu'il vit que celui-ci n'avait pas réagi. Il frotta de nouveau les cheveux de Laus, puis se recula vivement en voyant l'expression de son regard.

Je ne sais plus si j'entendis Mavra s'exclamer « Oh mon Dieu ! » ou si je sentis sa réaction à travers sa main.

Laus abandonna les cailloux et sortit ses ficelles. Tandis qu'il étalait la plus longue sur l'herbe pour dessiner un cercle, le Géant s'approcha en hésitant. *Je n'ai pas compris les autres jeux, mais celui-ci semble facile.* Il saisit la ficelle et la leva au-dessus de sa tête. Hors de portée de Laus, qui faisait des bonds désespérés pour l'attraper. Le Géant se mit à sourire. *Oui, voilà ce qui lui plaît.* Il sautilla à reculons, suivi par Laus, qui cherchait toujours à attraper la ficelle. Laus s'immobilisa brusquement, et se baissa pour ramasser de nouveaux cailloux.

Ça y est, il remet ça, me dis-je, mais Mavra avait été plus rapide que moi. Sa main n'était plus dans la mienne, et lorsque je me retournai, elle était déjà à moitié déshabillée.

« Écoute, bafouillai-je. Je sais que nous avons été patients trop longtemps, mais crois-tu vraiment que ce soit le moment... ?

— Cette fichue fermeture ! s'exclama-t-elle rageusement. Aide-moi, plutôt. » Elle continua son numéro de strip-tease.

Il m'aurait fallu quatre yeux. À travers le camouflage, je vis que je m'étais trompé sur l'usage que Laus comptait faire des cailloux.

Et dire qu'il n'avait même pas de lance-pierre !

La première pierre atteignit le Géant en plein front, mais la suite fut plus imprévue. Il se mit immédiatement en colère, frappa Laus du dos de la main et l'étendit au sol.

Ensuite, le Géant fit un pas en arrière, consterné. *Mon Dieu ! En voilà un autre !* Mais Mavra avait le pied léger. Elle était déjà contre ses jambes, et levait vers lui de grands yeux humides. Lentement, le sourire du Géant revint, et il avança la main vers elle. Mavra se laissa tomber en souplesse et se mit sur le dos, contemplant le miroir des cieux.

Dans l'ensemble, et dans les grandes lignes, elle ne devait pas être tellement différente de sa Géante, mais sa taille, ses cheveux et ses seins devaient amplement suffire à lui faire oublier toute pensée de ce genre. Il la caressa avec des gestes doux et calmants, exactement

comme il caressait Bast, laquelle venait d'ailleurs de sauter sur mes genoux avec une remarque irascible sur les gens qui perdent leur temps à regarder des choses sans importance, au lieu de veiller au confort des chats.

Tout cela semble si évident, maintenant que Dieu sait combien d'années se sont écoulées. Jusqu'au jour de sa mort, il y a trois ans *d'ici*, Laus était toujours prêt à nous expliquer en détail pourquoi les spécialistes du BLAM auraient dû le prévoir :

« Les écrivains de science-fiction semblaient être en avance d'un pas, disait-il, et les savants suivaient leur ligne de pensée. C'était ainsi qu'il fallait communiquer avec tout être intelligent. En fait, ce n'était valable que pour « tout être intelligent » ayant une vue copernicienne de son propre monde, et une compréhension de la fonction du zéro en mathématiques. En d'autres termes, aucun membre des civilisations les plus avancées de notre terre, jusqu'à il n'y a guère que quelques siècles. Le plus noble et savant des Romains n'aurait rien compris à mon diagramme planétaire. Le Grec le plus fin n'aurait rien compris à mon système numérique. D'après ce que nous savons maintenant, les meilleurs esprits de cette planète auraient eux compris ce qu'étaient pi et le carré de l'hypoténuse. Rien de surprenant dans une culture si fort axée sur l'architecture. Mais quel individu rencontré par hasard le comprendrait ? Même sur notre terre actuelle ? » Mavra finissait toujours par l'interrompre, disant en substance :

« Cela ne vaut-il pas mieux ainsi ? Si tu avais établi le Contact, nous serions simplement des astronautes échoués au sein d'une civilisation qui n'aurait jamais pu nous aider à rentrer chez nous. Alors que... » Elle s'étira et bâilla voluptueusement, « ... nous avons conquis cette planète. »

Ce qui est incontestable. Comme je l'ai dit, j'ignore combien de temps s'est écoulé depuis. À en juger par le rythme auquel mes arrière-arrière-arrière-(si je ne me trompe pas) petits-enfants grandissent, je ne dois pas avoir loin de cent ans, ce qui est l'espérance de vie que les statistiques me donnaient sur terre. Mais je me sens bon pour une cinquantaine d'années de plus.

Nous sommes plusieurs centaines, maintenant, et commençons à nous étendre sur les autres continents. Dans une ou deux générations, nous serons des milliers. Il n'est pas difficile d'enseigner aux enfants une chose qui combine aussi remarquablement le devoir et le plaisir que la procréation. (Je doute toutefois que Laus ait eu son quota de descendants ; il souffrait davantage que moi de se retrouver sur cette planète sans espoir d'en sortir.) Nous leurs apprenons bien entendu un

tas d'autres choses : tout ce dont nous nous souvenons de nos études terrestres.

(C'est drôle : malgré la disparition de Laus, je me sens toujours triplé... et je connais pas mal de BLAM que je peux transmettre aux autres.)

Nous leur apprenons aussi ce que Bast savait, mais qu'elle n'avait nullement l'intention de nous enseigner. Nous continuons à la regretter. Dommage qu'elle eût une durée de vie si courte, et pas de mâle. Peut-être est-ce préférable : autrement, elle et sa tribu auraient représenté une impitoyable compétition pour nous, compte tenu de leur longue expérience en la matière.

Elle nous a en tout état de cause beaucoup appris. Nous savons faire sentir aux Géants que c'est un plaisir que de nous faire plaisir, et un privilège que de nous donner le vivre et le couvert. Nous ne portons pas de vêtements, depuis que nous avons remarqué qu'ils troublaient celui que je continue à considérer comme « notre Géant » (Mavra habite d'ailleurs toujours chez lui). Nous n'en avons guère besoin dans ce climat (et je me demande si nous en avons tellement besoin sur terre). Nos gènes ont également appris la leçon de Bast : nos descendants ont un système pileux bien plus développé que le plus velu des Terriens. (Laus avait dû cesser de se raser le visage : il ne s'en était jamais complètement remis.)

Pour une race qui ignorait cette coutume jusqu'à notre arrivée, les Géants obéissent bien. (Ils avaient certes des animaux domestiques auparavant, mais uniquement de ceux qui *leur* obéissaient.) Leur science médicale est assez avancée ; depuis quelque temps, ils forment des docteurs spécialisés pour nous soigner, et ont même entrepris, cette année, de nous construire un hôpital. Nombre de fermiers gagnent confortablement leur vie en vendant des denrées qui nous plaisent mais qui restaient jusqu'alors peu appréciées sur la planète. Ils commencent même à cultiver une herbe que j'ai découverte par hasard, et qui donne un excellent tabac à chiquer.

Les buissons qui camouflent notre vaisseau ont bien poussé (nous les avons bien sûr aidés un peu en les irriguant et en mettant de l'engrais lorsque les Géants ne nous observaient pas). Ils ignorent totalement notre origine ; comme ils n'ont aucune notion de l'évolution et de la relation entre les espèces, cela n'a toutefois aucune importance. Lorsqu'ils en seront parvenus à ce stade, leurs paléontologistes dénicheront bien quelque part un Fossile qui pourra passer pour notre ancêtre.

Lorsque les nôtres arriveront, nous pourrons leur remettre une planète conquise.

Nous sommes ici depuis bien longtemps déjà. Au fil de tant d'années, un de nos éclaireurs n'aurait-il pas dû... ?

Parfois, je m'interroge :

Et si l'espèce de Bast était tombée du ciel, sur Terre ?

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

Conquest.

VOTRE AMOUR HAPLOÏDE

par James Tiptree Jr.

Si l'on rencontre des extra-terrestres humanoïdes, ou si l'humanité se répand à travers les étoiles, une question cruciale se posera bientôt : celle d'une définition de l'espèce humaine. En l'état actuel des choses, une espèce est définie par l'interfécondité de ses représentants. Deux espèces voisines, comme l'âne et le cheval, peuvent être interfécondes mais leurs produits sont en général stériles. Il est douteux que d'autres créatures intelligentes, issues d'une évolution totalement différente, puissent jamais se croiser avec des êtres humains. Mais l'humanité elle-même, disséminée sur des milliers de mondes, peut évoluer et se différencier jusqu'à rendre l'inter-fécondation incertaine. La notion d'humanité, toutefois, se limite-t-elle à ce strict critère génétique ?

ESTHAA (Aurigae Epsilon V) *Type* : Solterre. 98.

Race domin. : Humaine à un degré indéterminé.

Statut fédéral : En attente de ratification.

Délégations, ambassades, missions extraplanétaires : Néant.

ESTHAA, seule planète habitée du système, premier contact au départ d'Aurigae Phi 3010 ST, niveau civilisation indigène à l'époque voisin cités-états grecques de Terre, groupées autour mer intérieure sur unique masse continentale. Navigation, roue, argent, écriture protoalphabétique, chiffres y compris zéro, géométrie ; fonderies, tissages, agriculture. Route spatiale établie pour commerce 3100 ST. Étudiants esthaans en Féd. Galac, pas de permis d'immigration. Progrès rapides en extraction métaux, travail mécanique, montage. Export. : Éléments électroniques et mécaniques. Import. : prototypes outillage, véhicules et groupes électrogènes, instruments scientifiques. Ouvriers esthaans remarquables pour habileté copier engins complexes.

Sociologie : Depuis contact, concentration démog. dans ensemble

urbain autour spacioport, tendance devenir planète à ville unique. Structure politique estimée : oligarchie ou conseil chefs de famille. Religion non signalée. Une seule langue, agglutinante. Pas de guerres connues sinon actions police sporadiques contre tribus nomades de l'intérieur appelées peuples de Flenn. Comportement esthaan serait paisible et amical, mais étonnamment réservé.

La vedette de MacDorra nous fait descendre en vitesse... Les Marscots ne gaspillent pas le carburant. Pax se penche brusquement pour regarder par mon hublot. Je vois la couleur de ses pommettes saillantes et l'éclat de ses yeux. Son premier boulot important. Il a l'œil lumineux et sévère d'un *retriever* de Chesapeake dont je ne me souviens que trop bien.

Au-dessous de nous défile une cité-jardin aussi charmante que je l'aurais souhaitée. Kilomètre après kilomètres, des villas de teinte miel et crème dans un bouillonnement d'arbres à fleurs, rose et vert, avec de place en place un bâtiment industriel ou un centre administratif, comme des pâtisseries dans les tons pastels sur des plateaux. À l'horizon lointain, la mer qui scintille doucement. Soudain, un éclatement de couleurs dans les collines boisées – rouge, violet, orangé – une fête foraine ? Non... un dédale de rues sinueuses, animées. Un village caché.

Et, survolant maintenant de vastes faubourgs, nous freinons pour nous poser. Quand les hublots s'éclaircissent, nous voyons une silhouette à l'apparence humaine qui descend d'un chariot.

Cette apparence d'humanité, c'est la raison même de ma présence.

Le pilote de MacDorra nous a collés dans la poussière avec notre matériel, avant que nous ayons pu faire « ouf ». Trois formules à signer, une poignée de main qui brise mon crayon... « À dans six mois, Doc, et bonne chance ! »... et nous filons vers le chariot avec le labo de campagne pendant que les turbines de la vedette lancent leur hurlement. L'Esthaan vient donner un coup de main. Il est grand, et les manœuvres de MacDorra semblent l'amuser.

On fait connaissance en Inter-humain pendant que le chariot se propulse au long d'avenues bordées d'arbres. Reshvid Ovancha a l'accent cultivé de l'Université de la Fédération Galactique.

Très humain. C'est ma réaction initiale. Le même nombre de doigts et de traits, ses articulations fonctionnent comme les nôtres, et la texture de sa peau – un indice dans lequel j'ai confiance d'instinct – est comme la mienne, de couleur crème au lieu de brune. Les yeux ronds, avec des rides de rire, et le sourire découvre des dents humaines avec

une paire d'incisives supplémentaire. Tout est parfaitement normal, sauf le torse qui est un rien épais, massif. Comme moi, il est imberbe. Je ne vois rien qui explique que je sois prêt dès cet instant à parier ma paie qu'au retour MacDorra me trouvera avec un rapport négatif à classer.

Attends d'avoir vu les femmes, me dis-je.

Pax exhibe son profil d'Éclaireur de la Galaxie tandis qu'on suit des avenues sans fin illuminées de bosquets de banlieue. Il se peut qu'il ait à peu près la même idée... Les jeunes agents du Bureau de Renseignements Interstellaire trouvent toujours injuste que des types d'âge moyen, monogames et nullement charismatiques, comme moi, soient chargés d'enquêter sur la sexualité des extra-terrestres.

Le Bureau du Personnel a appris sa leçon à la dure. Le premier agent du BRI envoyé sur Esthaa, plus d'un siècle auparavant, était un gars du nom de Harkness. Entre autres faiblesses, Harkness avait un penchant pour les breuvages fermentés en labo. Les Esthaans, sensibles et réservés, avaient eu mauvaise impression quand une aile de leur nouvelle université avait sauté avec lui. Après enquête et réparations, on avait relégué Esthaa au bas de la liste du secteur pour laisser l'affaire se tasser. Cent ans après, le Secteur d'Auriga n'avait plus à s'occuper que d'Esthaa et réussit à persuader les Esthaans d'accepter une nouvelle équipe d'enquête interplanétaire, garantie non explosive. Laquelle arrive en ce moment même, composée d'un certain Pax Patton, minéralogiste-stratigraphe, et d'un certain Ian Suitlov, d'âge moyen, officiellement écologiste, et en réalité agent de Ratification... tout comme Harkness avait tenté de l'être avant moi.

« Quel est ce truc « d'homme-mystère » qu'on vous confie à vous autres, chefs de mission ? » m'avait demandé Pax alors que nous faisons connaissance à bord du vaisseau. Tout en regardant son visage passionné, je maudissais les mesures de sécurité du Bureau.

« Eh bien, il y a le Mystère, vous savez bien. Une appellation idiote pour ceux de votre génération. Quand j'ai commencé à travailler, les gens étaient encore prêts à se battre à ce sujet. La Croisade du Sang Pur était en activité... et même on a enlevé deux de mes élèves pour leur appliquer le traitement de conversion. On oublie combien d'énergie, d'argent et de sang ont été gaspillés parce que les races humaines sont éparpillées dans la galaxie. Les religions, les sciences ? Des planètes entières en étaient bouleversées. Bien des gens ne le croiraient pas... Aujourd'hui, nous nous sommes mis à l'œuvre de dénombrement et de description, et nous n'encourageons pas les bavardages. Mais c'est toujours un mystère. D'où venons-nous ? Constituons-nous un sommet statistique, une « main-très-probable » de cartes dans le jeu de

l'évolution ? Ou sommes-nous la production d'une semence unique répandue à travers les étoiles ? Les gens se passionnent pour la question. J'en connais un ou deux qui en restent férus.

« Mais pourquoi les mesures de sécurité, Ian ?

— Personne, ne vous en a instruit ? Réfléchissez à la position de l'humanité dans la galaxie. Une race nouvelle peut fort bien se mettre en rage à l'idée d'être certifiée ou non humaine. Nous savons que cela ne signifie rien... nous avons des Hrattlis qui occupent des postes supérieurs dans la Fédération, et ils ressemblent à des œufs pochés. Mais essayons d'expliquer ça à une race humanoïde récemment contactée, fière et effrayée ! Ils prennent le refus de ratification pour une infériorité. C'est pourquoi les Agents de Ratification ne sont pas désignés ainsi à voix haute. Nous nous efforçons de nous introduire et de recueillir nos renseignements en douce, avant que ne s'élève une clameur. De toute façon, les neuf dixièmes du temps, il n'y a pas de difficultés et le travail de l'agent n'est que la plus morne des routines. Mais quand on tombe sur une race comptant parmi les dix pour cent qui se laissent emporter par leurs émotions... eh bien, c'est exactement pour cela que le Bureau se charge de payer nos assurances. Je vous raconte tout cela pour que vous vous rappeliez de rester bouche cousue quant à mon travail. Vous vous occupez de vos roches, moi de ma biologie... mais pas question de toucher aux humains, à l'humanité, au mystère... d'accord ?

— Oui, mon général ! répond Pax en souriant largement. Toutefois, Ian, je ne vois pas le problème. Ce que je veux dire... être un humain, n'est-ce pas essentiellement affaire de culture, comme par exemple d'avoir la même notion des valeurs ?

— Par les grands épaulards verts ! Mais qu'enseigne-t-on de nos jours aux amateurs de cailloux ? Une civilisation analogue n'est que cela. Ce n'est pas l'humanité. Auriez-vous la prétention de donner à une valeur morale quelconque l'étiquette de critère d'humanité ? Être un humain, ce n'est rien de si vaste. Cela se ramène à un détail minuscule : *fertilité mutuelle* !

— Concept foutrement borné de l'humanité !

— Limité ? Crucial, oui ! Voyez les conséquences pratiques. Quand nous rencontrons une race non humaine et que nous nous mélangeons à elle – et peu importe qu'il y ait sympathie totale et que la fille ressemble à notre petite voisine – les deux groupes demeurent séparables jusqu'à la fin des temps. Aucun problème. Mais quand nous rencontrons une race humaine, même si ses membres ressemblent à des alligators – et c'est le cas pour certains – leurs gènes se mêleront à la masse des gènes humains en dépit de toutes lois ou tabous que l'on

pourra avancer. Avec toutes les retombées sociales, religieuses et politiques qui résultent de cette fusion, C. Q. F. D. Et maintenant comprenez-vous pourquoi c'est le fait primordial dont le Bureau *doive* être informé ? »

Pax resta silencieux, me fixant de son regard de marin de la Chesapeake. Je me demandais si je n'étais pas resté trop longtemps en mission. Le Secteur d'Auriga m'avait pris à un mois de mon Congé de Longue Durée et m'avait persuadé d'aider à boucler le rapport de Secteur. « C'est du gâteau », m'avait dit le chef.

Eh bien, je dois reconnaître que cela y ressemble bien quand nous arrivons à la villa princière des invités sur Esthaa. L'avertisseur de Reshvid Ovanha fait surgir une escouade de serviteurs pour prendre nos bagages, et il nous fait lui-même les honneurs de la résidence. C'est curieusement semblable, mais en version de luxe, à l'immeuble résidentiel d'une faculté de la Fédération Galactique. Même le sanitaire qui fonctionne de la même manière. Le seul objet étrange que je remarque, c'est un diffuseur qui émet un parfum floral plutôt agréable.

« C'est la maison de mon cousin, qui est à la mer, nous explique Ovanha. J'espère que vous vous y trouverez bien, Reshvidi.

— Nous serons mieux que bien, Reshvid Ovanha. Nous ne nous attendions pas à un tel luxe !

— Pourquoi pas ? » Il sourit. « Les gens civilisés aiment les mêmes choses ! » Il ajuste légèrement le diffuseur de parfum. « Quand vous serez prêts, je vous emmènerai déjeuner à l'Université où vous ferez la connaissance de notre Conseiller Supérieur. »

Pendant que nous roulons et franchissons la grille de l'Université, Pax murmure : « On dirait exactement le campus de la Fédération Galactique avant la Danse des Fleurs.

— Ah, la Danse des Fleurs ! répète gaiement Ovanha. C'est charmant. Connaissez-vous le Professeur Flennerly ? Et le Docteur Groot ? Des hommes si remarquables. Mais c'était bien avant votre temps, je crains. Nous vivons longtemps sur Esthaa, vous savez. Un monde très sain ! »

La mine de Pax s'allongeait. Moi, je me demandais où était passée la fameuse discrétion esthaane.

On se rencontre au déjeuner. Nos hôtes sont polis mais distants, souriant aimablement quand Ovanha rit, écoutant gravement pendant qu'il bavarde. Certains portent la robe universitaire ; d'autres l'uniforme, comme Ovanha. L'atmosphère est celle d'un club masculin guindé.

« Nous espérons que vous vous sentirez chez vous, Reshvid, déclare le conseiller, qui se trouve être l'oncle d'Ovancha.

— Pourquoi pas ? fait Ovancha, souriant. Maintenant, venez, il faut que vous visitiez nos laboratoires. »

Les laboratoires sont très bien aménagés et dès le soir nous sommes convenus de nos horaires et de nos rendez-vous.

« Sommes-nous dans l'obligation d'aller à tous ces dîners ? » Pax arpente le patio, les yeux fixés sur la crête des lointaines montagnes où se lèvent deux lunes rosés. Des jets d'eau murmurent et un oiseau chante.

« L'un de nous au moins. Vous pouvez commencer vos travaux sur le terrain.

— Pendant que vous étudierez la fécondation. Dites, Ian, comment vous y...

— Avec des éprouvettes de culture, je réponds. Et beaucoup de précautions. *En outre*, c'est un travail délicat, tant que l'on ne connaît pas les tabous. Par exemple, comment pensez-vous que l'Angleterre victorienne aurait réagi si deux personnes avaient demandé à examiner les organes génitaux des gens et à prélever sur le vif une tranche d'ovaire ? J'aimerais vous faire entrer dans le crâne que c'est une excellente raison de ne pas en parler.

— N'exagérez-vous pas les précautions, Ian ? Ces gens me semblent très éclairés.

— Un de mes amis a eu les deux pieds coupés par des types que l'on supposait éclairés. »

Pax grogne. Peut-être suis-je resté trop longtemps en mission. Ce lieu me donne l'impression d'une scène de théâtre, tant on y insiste sur les apparences d'humanité normale. De toute façon, j'en saurai davantage quand j'aurai vu les femmes.

Trois semaines après, je cherche toujours. Ce n'est pas faute d'avoir vu des dames esthaanes... à des dîners, à des déjeuners, à de joyeux pique-niques, et même lors d'une expédition avec deux femmes spécialistes de la biologie marine. Ou plutôt, qui passent pour biologistes sur Esthaa. Il m'apparaît bientôt qu'en dépit de tous leurs instruments étincelants, la science est sur Esthaa plutôt un passe-temps pour la haute société qu'une véritable discipline de travail. Les gens ramassent des curiosités et étudient ce qui les amuse, sans méthode. C'est aussi une occasion de porter une blouse de laborantine, de même que l'armée esthaane ne paraît guère qu'un jeu où l'on porte l'uniforme. Les dames esthaanes sont comme tout le reste ici, charmantes, imposantes et saines. Et apparemment leurs seins sont

fort respectables à première vue. Mais ai-je bien rencontré des femmes ?

Eh bien, pourquoi pas ? comme dirait Ovancha... Il faut que je voie cela de plus près.

La méthode habituelle sur les planètes développées, c'est de s'adresser aux écoles de médecine. Mais Ovancha a raison : les Esthaans sont en parfaite santé. Hormis les blessures et une ou deux maladies infectieuses importées et à présent jugulées par les antibiotiques, la maladie semble ne pas exister ici. Je découvre que la *médecine* ne s'occupe que de la pathologie du vieillissement : arthrite, athérosclérose, etc. Quand je parle de médecine interne, de gynécologie, d'obstétrique, je me fais bloquer tout net.

Un petit orthopédiste grassouillet me permet de prendre quelques mesures et des échantillons de sang sur les enfants qu'il soigne. Quand je demande à voir des femmes adultes, il commence à tergiverser. Pour finir, il m'envoie chez un confrère qui me montre à regret le cadavre d'une ouvrière âgée, morte d'un arrêt du cœur. Il est visible qu'elle a été opérée d'une hernie vers son âge moyen.

« Qui a pratiqué cette intervention, Reshvid Korsada ? » je m'enquiers. Il cligne les paupières.

« Ce n'est pas le travail d'un médecin, répond-il d'une voix lente.

— Eh bien, j'aimerais rencontrer la personne qui a effectué l'opération. » J'insiste. « J'aimerais aussi rencontrer un de vos médecins qui aident à la venue au monde des nouvelles vies. »

Un rire d'embarras. Il s'humecte les lèvres.

« Mais... nous n'avons nullement besoin de médecins pour cela. Il existe des femmes... »

Puis il se tait et je vois la transpiration perler à son front. On parle d'autres choses. Je n'ai pas mené ce genre de vie durant vingt ans pour pousser des pointes aux endroits sensibles et je tiens à passer mon Congé de Longue Durée avec Molly et les gosses.

« Ces gens sont aussi susceptibles qu'une femelle de phacochère enceinte, dis-je à Pax le soir même. Il semble que la naissance fasse l'objet d'un tel tabou qu'ils ne peuvent même pas prononcer le mot, et qu'elle soit si aisée qu'ils n'ont pas besoin de médecins. Je doute que ces toubibs aient jamais vu une femme nue. Comme dans l'Europe médiévale, où l'on établissait le diagnostic sur des mannequins. Cela va être plutôt difficile.

— Ne pourriez-vous compter les chromosomes ou autre chose du même genre ?

— Pour décider de la fertilité ? Ce n'est pas pour rien que l'on appelle l'intérieur de la cellule la dernière forteresse, Pax. Les analyses quantitatives d'ADN ainsi que les quelques connaissances que nous avons des gènes ne nous en disent pas assez. Le seul test sûr dont nous disposons est aussi le plus ancien de tous... on met en présence gamète mâle et gamète femelle, et on voit si le zygote se développe. Mais comment diable me procurer un ovule ? »

Pax pouffa. « J'espère que vous ne comptez pas sur moi pour...

— Non, sûrement pas. Je vais passer un certain temps à dresser un index et je trouverai bien quelque chose. Et vos roches, comment cela marche-t-il ?

— À propos, Ian, cela me rappelle que je me heurte aussi à un tabou. Vous vous souvenez du village que nous avons aperçu en nous posant ? J'ai questionné la femme d'Ovancha à ce sujet hier soir et elle a aussitôt fait sortir les enfants de la pièce. C'est l'endroit où vivent les Flenni. Elle m'a dit que c'étaient de *sottes* gens, ou de *petites* gens. Je lui ai demandé si elle entendait par là des êtres *enfantins*... du moins je crois que c'est le terme que j'ai employé. C'est à cet instant qu'elle a renvoyé les enfants. Pourquoi ne se hâte-t-on pas d'inventer ce traducteur télépathique dont nous parle la vidéo ?

— Peut-être que c'est le rapprochement d'idées avec enfant... bébé, naissance ?

— Non, je crois que ce sont les Flenni eux-mêmes. À cause de ce qui s'est passé aujourd'hui. J'étais allé étudier ce géosynclinal derrière le port et j'ai entendu de la musique qui venait du village. Je me dirige donc dans cette direction et tout à coup Ovancha rapplique dans le véhicule de l'université et me dit de repartir dans l'autre sens. Il a prétendu que la maladie régnait au village. Il m'a embarqué presque de force dans son engin.

— La maladie ? Et Ovancha était sur les lieux ? Je suis tout à fait d'accord avec vous, Pax. Je suis très heureux que vous ayez eu l'idée de m'en parler. Et en tant que chef nominal de notre mission (je poursuis sur un tel ton qu'il me regarde fixement), je vous demande de vous tenir à l'écart des Flenni et de tous autres sujets délicats que vous pourriez rencontrer. J'ai la responsabilité de nous tirer d'ici indemnes et le pays a quelque chose d'inquiétant, à mon sens. Appelez cela comme vous voudrez, mais *tenez-vous-en à la minéralogie*. Compris ? »

Pendant les deux semaines qui suivent, nous sommes des agents modèles. Pax dresse le profil côtier et je m'enfonce dans la taxinomie

routinière. Une de mes corvées consiste à établir une vue phylogénétique des formes de vie indigènes en me fondant sur les propres renseignements d'Esthaa. Leurs archives sont un fatras de bestiaires littéraires et de botanique morphologique, avec de surcroît une collection étonnamment riche d'échantillons microscopiques, le tout affreusement embrouillé et dispersé. À ma stupéfaction, je tombe sur un lamentable paquet de lamelles de rotifères, et j'y découvre ce qui, à mon avis, doit être le travail de Harkness.

Quand nous étions encore à la Base, on m'avait dit que tous les travaux de Harkness avaient disparu, tout comme sa personne. Je m'étais donné la peine de consulter le compte rendu d'enquête du Bureau. Il ne semblait faire aucun doute que Harkness eût disposé d'un alambic et qu'il y ait eu un vaste incendie. La seule note retrouvée par l'équipe du BRI était un bout de papier dans des toilettes. D'une grande écriture incertaine, on y lisait : « LES MUSCI ! QU'ELLES SONT BELLES !!! »

Les muscidées sont bien entendu des mousses terrestres, à moins que Harkness ait employé une abréviation de Muscidae, les mouches. De belles mousses ? De belles mouches ? D'accord, Harkness était un buveur. Mais c'était également un xénobiologiste de premier ordre quand il était à jeun, et ses élégantes lamelles, encore distinctes au bout d'un siècle, m'épargnent beaucoup de labeur. Les dénombrements de chromosomes notés en marge sont précis. Je découvre également d'autres notes brèves qui m'intéressent vivement tandis que mes renseignements s'additionnent. Harkness avait découvert quelque chose... Moi aussi. Le problème de recueillir des gamètes humains s'écarte de ma pensée tandis que je recherche les échantillons animaux indispensables pour compléter un tableau de plus en plus surprenant.

Pendant nos soirées de loisir, avec Pax, on se reconforte en chantant. Nous découvrons que nous sommes tous les deux amateurs de ballades anciennes et nous dressons un répertoire qui comprend « Lobachevsky, » la « Calypso de l'Anniversaire de Beethoven » et « Le Nom de Roger Brown ». Quand nous nous servons en outre d'un harmonica et d'un luth esthaans, je remarque que notre intendant esthaan se couvre les oreilles de tampons protecteurs.

La récompense de notre vie vertueuse nous vient un matin sous l'aspect d'Ovancha muni d'un panier de pique-nique.

« Reshvidi ! se réjouit-il. Peut-être aimeriez-vous visiter le village flenn aujourd'hui ? »

Nous traversons le spacioport puis franchissons de faibles hauteurs. Ensuite le chariot s'engage dans un tunnel sous une pluie de fleurs et attaque en cahotant un col d'où nous voyons soudain des murs de terre

sèche brillamment teintées de rose ardent, de vert, de bleu électrique, de violet, de sang séché et de moutarde. Je capte la première bouffée d'une odeur insolite quand nous franchissons la crête et arrivons sur la place du village. Elle est déserte.

« Ils sont timides, et la maladie a été sérieuse, nous dit Ovancha.

— Mais je croyais que vous ignoriez... commence Pax, qui me lance un méchant coup d'œil en encaissant mon coup de coude.

— *Nous* ignorons la maladie, mais pas eux, répond Ovancha, à cause de leur façon de vivre. Ils mènent une mauvaise vie, sotté et mauvaise. Ils ne vivent pas longtemps. Nous nous efforçons de leur venir en aide, mais... »

Il a un geste de découragement, puis tire de son avertisseur des sons mélodieux. Nous descendons. D'étranges fleurs d'un orange vivace courent sur les pavés, au souffle de la brise. L'odeur est remarquable. Quelque part, une flûte lance un trille éclatant, puis se tait. De l'autre côté de la place, une porte s'ouvre et une silhouette boitille dans notre direction.

C'est un vieil homme en robe bleue. Quand il approche, je constate qu'il est très délicat... ou plutôt c'est Ovancha qui me fait soudain l'effet d'une énorme matraque en caoutchouc. J'en écarquille les yeux ; il y a chez le vieillard quelque chose qui parle fort à mon intuition.

Je n'entends pas les présentations faites par Ovancha.

On s'engage dans une rue latérale. Elle est également déserte. Le sentiment écrasant que des yeux nous regardent, que des oreilles nous écoutent. Une porte se ferme, sec, comme une palourde. Les maisons sont séparées par des pavillons, des tentes, des appentis, des recoins sombres d'où proviennent des froissements.

Nous arrivons dans une cour couverte d'un prélat vert déchiré, dans laquelle une douzaine de personnes âgées, fragiles, sont allongées en silence, sur les bords. Ils ont tous le visage détourné. J'aperçois des hanches et des côtes squelettiques sous les capes brillantes mais souillées. Est-ce la maladie contre laquelle Ovancha a prévenu Pax ? Pourtant il nous y mène tout droit !

Soudain, sur le côté, une porte s'ouvre, d'où s'échappe dans le silence une troupe d'enfants. Les vieux s'agitent, tendent des bras tremblants, murmurent en souriant. Des voix appellent avec insistance, de la porte, mais les petits sont déchaînés... minuscules mais actifs à un point incroyable, voletant dans leurs soies scintillantes, criant de leurs douces voix haut perchées. Puis une silhouette en robe les rassemble et les fait rentrer, et les vieux se laissent retomber.

Près de moi, Ovancha émet un son étrange. Ses lèvres remuent et il a

le visage d'un vert inquiétant en nous ramenant vers la voiture.

Mais Pax a autre chose en tête. Il contourne vivement un angle. Ovancha m'adresse un coup d'œil de détresse et le suit. Je les suis à mon tour avec le vieillard boiteux. Nous passons encore un coin et je suis sur le point d'appeler Pax quand un envol de soie jaillit littéralement du mur, près de moi.

Une petite chose galvanique me saisit la main. Une fille d'une petitesse impossible trotte à côté de moi, le visage levé vers le mien. Le croisement de nos regards est une secousse. Elle me met de force quelque chose dans la main. Elle baisse la tête – des lèvres à la fois douces et farouches se pressent sur ma main – et elle disparaît.

Vingt années de discipline me disent de ne pas ouvrir les doigts. Le vieillard regarde droit devant lui.

Nous rattrapons Pax et Ovancha sur la place. Pax se tient tout raide. Pendant les adieux, il serre très fort les deux mains du vieil homme. Ovancha est encore pâle. Le chariot démarre, la flûte invisible égrène de nouveau ses notes, soulignées par un tambour. Une trompette répond de l'autre bout de la place. Nous roulons dans un tourbillon musical.

« Ils adorent la musique », dis-je sottement. J'ai la main qui me brûle. Les yeux de Pax semblent menaçants.

« Oui. » Ovancha a du mal à parler. « Certains n'appellent pas cela de la musique. C'est très brutal, très sauvage. Mais je trouve... je trouve que cela ne manque pas de charme. »

Pax renifle avec mépris.

Il va y avoir un éclat.

« Dans mon pays, dis-je, nous avons également des animaux qui ressemblent à votre *Rupo*, et que nous employons pour la chasse. Ils ont une personnalité très forte et ne pensent qu'à chasser. Une fois, mes amis et moi avons emmené un certain *Rupo* pour une expédition de chasse et, comme c'est aussi votre coutume, nous buvions parfois du vin au déjeuner et ne chassions pas de l'après-midi. Le *Rupo* considérait cela comme un péché. Aussi, une nuit, alors que nous étions à bon nombre de jours de notre base, il a emmené toutes les bouteilles de vin et les a enfouies dans un profond marécage. »

Ils me regardent fixement tous les deux. Ovancha finit par sourire.

De retour à la villa, je vois s'ouvrir la bouche de Pax et je l'entraîne près d'une fontaine.

« Parlez bas.

— Ian, ces gens sont des humains ! Ce sont les seuls Esthaans

humains que j'ai vus. Ces espèces de guimauves avec leurs yeux de chouettes... Ian, ce sont les Flenni que vous devriez étudier !

— Je sais. Je l'ai également senti.

— Qui sont-ils ? Pourrait-il s'agir des survivants de quelque naufrage ?

— Ils étaient ici avant que le premier contact soit établi.

— Ils sont terrorisés par les Esthaans. Je les ai vus se sauver et aller se cacher à notre arrivée. Ils sont en mauvaise posture, Ian. Ce n'est pas bien. Il faut faire quelque chose ! »

Il a le visage rouge et fronce les sourcils. Tout comme ce type de Chesapeake à la veille d'ordonner la prohibition. Je soupire.

« Docteur Patton, vous êtes minéralogiste de métier, envoyé ici à un prix énorme, pour accomplir un certain travail réclamé par votre Fédération. Moi aussi. Et nos boulots ne prévoient nullement que nous nous mêlions des conflits politiques ou sociaux des indigènes. J'ai la même impression que vous, que les Flenni sont un groupe indigène sympathique, opprimé ou exploité d'une manière ou d'une autre par les Esthaans civilisés. Nous n'avons aucune idée de l'origine de la situation. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que *nous n'avons pas le loisir de mettre notre mission en péril*, en nous immisçant dans une conjoncture visiblement très tendue. Cela vous arrivera, planète après planète, durant toute votre carrière. La galaxie est vaste et vous verrez des choses bien pires avant d'en avoir terminé. »

Il émit un bruit dédaigneux.

« Je croyais que *votre* boulot était de trouver des humains.

— Exact. Et je m'occuperai des Flenni, ultérieurement. Et je signalerai leur état, pour ce que cela y changera ! Maintenant, permettez que je vous expose un soupçon. Avez-vous jamais entendu parler de la polyploïdie ?

— Une histoire de grossissement des cellules... qu'est-ce que cela a à voir avec les Flenni ?

— Un peu de patience. Je ne peux avoir aucune certitude avant d'avoir recueilli davantage d'échantillons, mais je pense que nous sommes tombés sur quelque chose d'inouï : une tétraploïdie récurrente chez des animaux supérieurs. Je l'ai relevée jusqu'à présent chez dix-huit espèces, parmi lesquelles des rongeurs, des ongulés, et des carnivores. Dans chaque cas, on trouve deux animaux très étroitement semblables, dont l'un est plus grand, plus fort et plus résistant. Au fait, tétraploïde ne signifie pas de plus grosses cellules, mais un jeu supplémentaire de chromosomes. Une mutation. On utilise sur de

nombreuses planètes des formes de végétaux alimentaires tétraploïdes et même polyploïdes de plus haut niveau, mais ce sont des variations presque inconnues chez les animaux. Ici, on les trouve partout... et souvent chez les animaux domestiques. Cette grande bête qu'ils traient, et qui ressemble à une vache, a deux fois plus de chromosomes que leur petite vache sauvage. De même pour leur animal à laine par rapport au mouton sauvage. Leur rongeur le plus commun a vingt-deux chromosomes, mais j'ai aussi piégé un rat royal – une bête gigantesque – qui en avait quarante-cinq. Harkness travaillait là-dessus avant moi. Et maintenant, entrevoyez-vous la possibilité ?

— Que ces énormes Esthaans soient des Flenni tétraploïdes ?

— Tout juste ce que je m'attends à découvrir. Et si tel est le cas, qu'est-ce que nous avons ?

— Bon. Qu'est-ce que nous avons ?

— Un cas où la nature a monté la scène d'un génocide, Pax. Les deux formes entrent en concurrence et la plus grande, la plus forte, la plus vivace gagne. Les Flenni sont faibles, ils ont la vie courte, ils sont prédisposés à des tares, et ils se heurtent à des êtres qui leur sont tout simplement supérieurs en tout. Aussi choquant que cela puisse paraître, vous avez ici presque la mesure quantitative de ce qu'est l'humanité... s'ils sont humains. Dans ces circonstances, il est à porter au crédit des Esthaans que la petite race ait survécu jusqu'à présent. N'oubliez pas que *notre* espèce a exterminé tous nos proches parents.

— Mais on pourrait leur accorder un pays bien à eux.

— À condition que la mutation ne soit pas de type récurrent. Sinon, la situation se reproduira. Et il semble bien que... Pourquoi chaque espèce a-t-elle un compagnon tétraploïde ? S'il n'y avait eu qu'une seule mutation dans les temps anciens, les diverses formes évoluées auraient divergé. Maintenant, je propose que nous cessions de bavarder pour chanter quelque chose. Que diriez-vous du "Tiger Rag" ? »

Mais le cœur n'y est pas. Quand on va se coucher, je jette un coup d'œil à la note qui me brûle la poche.

« *Docteur venu des étoiles, secourez-nous ! Aidez-nous à mourir, nous vous prions.* »

Je dors mal. Le matin, nous trouvons un bouquet de fleurs d'un orange vif qui a été jeté près de notre table par, –dessus le mur.

Ovancha vient prendre le petit déjeuner avec nous. Il est accompagné d'un jeune Esthaan musclé qui porte des bottes montantes et des lunettes noires d'importation.

« Reshvid Goffafa ! le présente Ovancha. Il est prêt à guider Reshvid Pax dans les montagnes volcaniques. Peut-être n'êtes-vous pas encore prêt ? Mais Reshvid Goffafa a des classes qui recommencent juste après les congés et il est revenu spécialement pour vous ! »

Une fois Pax parti, il m'est plus facile de me concentrer et en quelques jours de boulot assidu, je tombe sur trois préparations de Harkness étiquetées « *Fl.* » parmi une collection de tissus de plantes aquatiques. Une section nettement colorée et marquée « *Fl. Inf. moelle vasculaire* » me fournit ce dont j'ai besoin. Je relève des anomalies karyokinétiques, mais il est clair que le compte des chromosomes est inférieur de moitié à celui de mes prélèvements esthaans.

Ma satisfaction involontaire me donne le frisson. Car c'est un piège tragique pour les Flenni. Et en même temps que le frisson, une sorte de petite voix me dit « Banco ! » à l'égard de toute cette belle construction. Mais certainement Harkness...

« Vos études vous mettent en transe ! » C'est Ovancha qui est entré sans bruit.

« Nous sommes ainsi », je lui réponds.

Je viens juste de remarquer qu'Ovancha est insolite d'une autre manière. Il a les yeux gris, alors que la norme est au brun olive. Et le vieux Flenn avait également les yeux gris.

« Je me demande ce que vous voyez ? » La légèreté du ton dissimule mal le sérieux de la question.

Est-il possible qu'Ovancha soit assez différent pour m'être utile ?

Je commence donc avec un certain espoir : « Je vois quelque chose d'un haut intérêt scientifique sur votre délicieuse planète. » Il m'écoute poliment, mais quand je veux lui montrer un chromosome, il baisse ses aristocratiques paupières et jette à peine un coup d'œil dans le microscope. Je parle avec circonspection d'une différence génétique possible entre lui-même et « d'autres ». Sa lèvre se tord.

« Mais elle est évidente, la différence, Reshvid Ian ! » Il me remet à ma place. « Inutile d'aller plus loin. Notre science ne s'intéresse nullement à ce genre de choses. »

Rien à en attendre. Je me replonge dans le problème de me procurer des gamètes esthaans tandis qu'Ovancha parle d'un Reshvid docteur qui possède peut-être quelques lamelles, et d'un autre Reshvid qui se fera un plaisir de me démontrer sa méthode de conservation... après les congés, bien entendu. Entre-temps, comme personne ne travaille vraiment pour le moment, pourquoi n'irais-je pas dîner avec lui et

ensuite examiner la collection de chauves-souris marines lumineuses chez le directeur du musée ?

Le lendemain, le ballon dirigeable de l'université prend son vol pour aller chercher Pax et Goffafa, mais ils ne sont pas là. Personne ne s'inquiète, puisqu'ils ont emporté d'amples provisions. On décide d'y retourner dans trois jours. La seconde tentative reste infructueuse, la troisième aussi. Ovancha me rappelle que Goffafa est maintenant en retard pour ses classes.

Cette nuit, des fleurs orangées ont de nouveau franchi le mur. Le lendemain à midi, un Esthaan en uniforme se présente à mon laboratoire pour me dire que l'on me demande au bureau du Conseiller.

Ovancha attend à l'extérieur. Il m'adresse un bref salut et entre, me laissant en contemplation devant la jeune fille antiseptique et cylindrique assise derrière le bureau.

On m'introduit enfin auprès du Conseiller Supérieur à cheveux blancs. Ovancha examine une carte murale. Personne ne m'invite à m'asseoir.

« Reshvid Ian, votre collègue Reshvid Pax est un criminel. Il a commis un meurtre. Qu'avez-vous à dire ? »

Je bafouille d'ahurissement. Ovancha pivote d'un coup.

« Reshvid Goffafa est mort. On a retrouvé son corps enterré dans le but évident de le dissimuler. Il est mort étranglé. Votre collègue Pax est en fuite.

— Mais pourquoi Pax aurait-il fait une chose pareille ? Pourquoi pensez-vous qu'il soit le meurtrier ? Il admire et respecte votre peuple, Reshvid Ovancha !

— Le meurtrier était grand et fort. Votre ami est fort... il est aussi impulsif, sans contrôle. Atroce ment *bête* !

— Non...

— Il s'est querellé avec Reshvid Goffafa, l'a tué et s'est enfui !

— Quand Reshvid Pax sera de retour, dis-je d'un ton ferme, j'espère que vous écouterez l'explication qu'il vous donnera de la déplorable mort de Goffafa.

— Il ne reviendra pas ! » C'est presque un cri d'Ovancha. « Il s'est faufilé dans un campement des Flenni et c'est là qu'il se cache. Oseriez-vous soutenir qu'il n'est pas coupable ? »

Le Conseiller toussote sèchement et Ovancha se tait.

« C'est tout. Vous aurez l'amabilité de rester dans vos quartiers

jusqu'à ce que l'on ait pris des dispositions pour votre transport. Je regrette de vous dire que votre laboratoire ici est maintenant fermé. »

Les jours suivants s'écoulent dans l'ennui et le tourment, comme ne les connaissent que ceux qui se sont trouvés seuls en prison sur une autre planète. On m'a rendu mon matériel de campagne ; je l'installe et me force à étudier la flore du jardin. Il y a maintenant une sentinelle à la grille. J'entends ses pas la nuit et il ne vient plus de fleurs pardessus le mur.

La cinquième nuit, la « presque-chatte » a des petits.

J'arpente la terrasse. Les biologistes confirmés du Bureau ne sont pas censés avoir la frousse, l'*horror alieni*. Certes, à première vue, je ne suis pas en danger. Pax est dans un grave pétrin, mais tout ce que j'ai à craindre pour ma part, c'est le mécontentement du Secteur pour cette mission ratée. Et pourtant je ne parviens pas à me débarrasser de l'impression qu'une invisible paire de mâchoires est sur le point de m'écraser. Il y a ici quelque chose de *mauvais* ; quelque chose qui tue les biologistes. Harkness était biologiste, et il est mort.

Je me rends compte de mouvements près de mes pieds sous les fougères ambrées. L'animal domestique que nous avons appelé le presque-chat se roule sur le sol parmi un tas de petites choses qui bougent et couinent. Je braque ma lampe de poche. La « chatte » s'assied, me bâille à la figure et part en ondulant, me laissant bouche bée devant le tas grouillant. Des petits ! Mais combien ? Une douzaine de petites faces se tournent vers la lumière... deux douzaines... quatre douzaines... et comme ils sont minuscules ! Il y en a encore qui se débattent ou gisent immobiles parmi les racines des fougères.

J'en ramasse une poignée et me rends à mon labo.

Sous mon crâne, tous les morceaux du puzzle qui s'adaptaient si bien pour donner une fichtrement vilaine image se remettent en mouvement pour se rassembler en une image plus vaste et effrayante. Un des aspects du nouveau montage, c'est la grande probabilité que je sois tué. Comme l'a été Harkness quand il a découvert la vérité.

Puis-je cacher ma trouvaille ? Pas une chance : deux serviteurs m'ont vu avec les chatons. Et j'en ai beaucoup trop dit à Ovancha.

Je travaille avec soin. L'aube est déjà grise quand le microscope dissipe tous mes doutes possibles. Dehors, un domestique muni d'une caisse fouille sous les fougères ambrées. Il a des difficultés – les chatons vieux de quatre heures courent et mordent – mais il les rattrape tous. Il va porter la caisse à la grille de derrière et la remet à la sentinelle.

Jusqu'au plus petit, me vient la pensée effarante. D'autres pièces se mettent en place. Pourquoi n'ai-je pas fait plus attention à la cité ? Ni au fait que les Esthaans ne restent jamais longtemps éloignés de leur planète ?

Bruit de froissement. Ovancha se tient derrière moi, les yeux fixés sur ma table de travail.

« Bonjour, Reshvid Ovancha. A-t-on des nouvelles de Pax ? »

Il ne se donne pas la peine de répondre. Il a les traits affaissés et me révèle un visage grave, lourd de soucis humains. Humains ! Combien désespérément ils doivent désirer ce certificat sans importance ! Quelle machination complexe ils ont montée ! Ovancha doit être un des chefs, l'exceptionnel Ovancha, capable d'oser se charger de nous. Il parle avec un chagrin visible.

« Reshvid Ian, pourquoi... Nous... Je vous ai accueilli en ami...

— Nous aussi voulons être des amis.

— Alors pourquoi vous intéressez-vous à des choses *révoltantes, ignobles* ? »

Il pose la question très sérieusement. Ce n'est donc pas un complot. C'est une pure et terrible illusion. Ils en sont venus à haïr si violemment ce qu'ils sont qu'il leur faut vivre dans un mythe de dénégation, dans un fantasme psychotique. Harkness... que leur a-t-il donc révélé ? Peu importe. Nous avons maintenant mis le doigt dessus et il ne nous reste plus d'espoir. Mais je dois répondre à sa question.

« Je suis un scientifique, Reshvid Ovancha, dis-je en choisissant mes mots. Sur mon monde, on m'a enseigné à étudier tout ce qui vit. À comprendre. Pour nous, une vie, quelle qu'elle soit, n'est ni bonne ni mauvaise. Nous étudions tout ce qui vit, toute la vie.

— Toute la vie, répète Ovancha, désolé, me regardant dans les yeux. La vie... »

Pris de pitié, je commets ma plus lourde erreur.

« Reshvid Ovancha, peut-être vous intéressera-t-il de savoir que sur mon propre monde nous avons connu jadis un très grave problème parce que nos populations n'étaient pas toutes semblables. Nous n'avions pas seulement deux races différentes, mais une quantité, qui se haïssaient et se craignaient entre elles. Mais nous avons fini par réussir à vivre comme une seule et même famille, comme des frères... »

Je vois ses pupilles se dilater, ses narines s'élargir. Ses lèvres découvrent des dents, c'est le visage de qui vient d'entendre l'injure suprême. Une main tremblante se porte vers l'arme d'apparat à sa ceinture. Puis ses paupières retombent, il pivote sur les talons et s'en

va.

Le plus indolent des hommes est capable d'une agilité inattendue si ses motivations sont suffisantes et si ses employeurs l'ont obligé à suivre des cours d'entraînement. Tandis qu'Ovancha descend par l'escalier, je sors par la fenêtre du labo, avec un balluchon, cours sur le toit de la cuisine jusqu'au mur dont la crête s'avère farcie de tessons de verre.

J'atterris dans le passage sur une cheville, et j'ai l'impression qu'elle se casse net. J'ai une joue et un bras remplis d'éclats de verre. Je mets le manteau esthaan et pars en boitillant. Tout pâté de maisons dispose d'un passage central muré des deux côtés, ce qui me dissimule, mais il faut bien que je traverse les larges avenues. Heureusement, c'est encore l'aube. J'ai franchi trois avenues quand je vois un grand véhicule rempli d'uniformes qui passe en vitesse au bout du bloc où je suis encore.

Quatre blocs encore ; j'ai le visage et le bras en feu, ma cheville cède. Une niche à ordures dans le mur. Je m'y plonge. (Curieux comme les fugitifs ont toujours recours aux tas d'ordures !) Et j'écoute la cloche de la police esthaane qui sonne dans la direction de notre demeure.

Soudain, un fourgon couleur moutarde s'engage dans ma ruelle et stoppe à cinquante pieds. Le chauffeur descend. Une sonnette tinte ; la grille s'ouvre et se referme. Le silence.

J'arrive au véhicule, j'ouvre le panneau arrière et me glisse à l'intérieur. Il y fait noir, il y a une senteur forte. Je rampe derrière des caisses contre la toile qui isole la cabine de conduite.

Le panneau arrière se rouvre. Le choc d'une caisse. On part.

Il vient des bruits de cette caisse. Seigneur ! Si ma veine se maintient... si le chauffeur ne débarque pas toutes les caisses... si je peux résister à ce qui est maintenant de toute évidence du poison dans mes coupures... si...

Des heures de souffrance. Le fourgon s'arrête, repart, s'ouvre pour accueillir encore des caisses ; des coups sourds, des secousses. À l'intérieur, le bruit couvrirait un solo de trompette et l'odeur est devenue puanteur. Enfin j'entends le bourdonnement régulier sur une grand-route et alors que j'avais presque perdu tout espoir, on stoppe.

Le chauffeur quitte son siège et vient pour ouvrir l'arrière. Mauvais, ça. J'ai un peu attaqué le rideau de toile, au couteau, mais je ne suis pas certain de pouvoir bouger. Je tranche frénétiquement les derniers fils, je pousse et me laisse rouler pour retomber sur le plancher de la cabine. Un choc plus que douloureux.

Une foule s'est rassemblée autour du fourgon, mais personne n'a

perçu le bruit de ma chute, dans le vacarme général. Le panneau arrière claque... le chauffeur revient. Je hurle et je me jette dehors.

Je perds connaissance sous le heurt. Ce que je perçois en premier, c'est le roulement des pneus près de ma tête. Il y a quelque chose de très mince sur mon visage, des mains vives me poussent. Des voix basses : « À terre ! »

Oh oui, j'y reste, à terre. Le monde disparaît et n'est plus que nuages brûlants de souffrance et de confusion pendant plusieurs jours.

Mon premier instant de réelle lucidité, c'est la vision d'une plaine herbeuse sans fin qui se balance. Je me concentre, la vision reste fixe. C'est moi qui me balance, ficelé sur la selle d'une bête de somme.

Devant moi, un autre « cavalier ». Je regarde avec plaisir la petite silhouette encapuchonnée, enveloppée de robes safran, qui jouit du bonheur de ne pas souffrir. Il me semble que nous voyageons ainsi depuis un certain temps.

Le cavalier qui me précède jette un coup d'œil circulaire et entraîne soudain ma monture dans une course rapide pour franchir un cours d'eau. Puis nous sommes sous des arbres et mon guide part au galop en remontant la rive dans un tourbillon de soie. Il me semble aussi que c'est arrivé bien des fois déjà. Et il y a eu des nuits étoilées et des journées brûlantes dans les fourrés et la douleur et des mains douces.

Mon guide revient lentement et repousse son capuchon. Le visage que je découvre est celui de la fille-fleur qui m'a glissé cette note dans la main.

Elle lève le pied jusqu'à mon étrier et s'enlève près de moi, penchée sur ma poitrine.

Son corps est comme une aile d'oiseau et le mien est une coquille à demi morte. Une sorte d'éclatement de soleil me parcourt la chair. L'univers se réduit au contact de nos corps, à ses yeux, au nuage nocturne de ses cheveux. Je respire son parfum.

Puis je me rappelle ce que je sais.

« Des amis viennent maintenant », dit-elle en souriant.

Elle me pose une main fragile mais puissamment vivante sur le cœur et nous restons ainsi jusqu'à ce que nous parvienne le roulement des sabots. Trois Flenni en robes chatoyantes et un cavalier plus grand...

« Pax ! » Ma voix est un croassement.

« Ian, mon vieux !

— Où sommes-nous ?

— Vous arrivez aux montagnes. On va au campement. »

Mais ma petite compagne est déjà partie. *Bien sûr*. Mon savoir m'instille une froide tristesse. Les hommes ont aussi gardé leurs capuchons, je constate. Tabou. Sinon, comment survivre ?

On prend ma monture en remorque et nous démarrons. Je me retourne malgré la douleur pour voir diminuer dans la savane celle qui m'a sauvé. Pax est en train de parler.

« Qu'est-il arrivé à Goffafa ? finis-je par demander.

— Ce *kralik*. Nous sommes tombés sur un groupe de femmes flenni. Il allait tirer dessus et les abattre toutes.

— Les abattre ?

Il était fou furieux. J'ai dû lui prendre son arme. J'avais l'impression de lutter contre une pieuvre en caoutchouc. Il rageait et écumait, et, vous ne le croiriez pas, il en a vomi son déjeuner. Pouah ! Je l'ai embarqué dans la voiture et il a tenté de m'ouvrir le crâne avec le Geiger.

— Et alors vous l'avez étranglé ?

— Je l'ai seulement un peu serré. La dernière fois que je l'ai vu, il s'éloignait en rampant. Je comptais venir le rechercher quand il se serait calmé.

— Il est mort. Le Conseil Esthaan vous accuse de meurtre. »

Pax pousse un grognement.

« Des Flenni l'ont trouvé pendant la nuit. Ils m'ont raconté qu'il en a descendu deux alors qu'ils lui offraient de l'eau, et ils l'ont achevé. Je les crois. »

Il frappe sa botte et sa monture se cabre.

« Ces porcs, Ian ! Je ne saurais comment vous dire tout ce que j'ai déjà appris. Les Esthaans ne les laissent pas cultiver le sol ! Les Flenni établissent des fermes et les Esthaans arrivent dans leurs ballons pour répandre du poison. Ils empoisonnent aussi les trous d'eau. Ian, ils forcent les Flenni à vivre dans ces bidonvilles où ils peuvent leur imposer leurs volontés. Et je crois que ce sont eux qui *répandent* cette maladie, au lieu de la guérir. Ils s'efforcent de les exterminer. Ian, c'est bien ce que vous disiez. *Un véritable génocide !* »

Nos guides ont entendu le mot Esthaan et tournent maintenant vers nous leurs têtes dévoilées. C'est la première fois que je vois de jeunes Flenni mâles.

Beaux ? Non, il n'y a pas de mot pour l'intensité de vie qui se lit sur ces fiers visages aquilins. Les yeux brillants, la courbure archaïque des

narines, les lèvres farouches, passionnées.

La virilité totale. Et la vulnérabilité totale. Je vois des mâles humains d'une qualité que personne n'a encore connue.

J'incline d'instinct la tête, sous leur regard. Ils me rendent mon salut et se détournent, leurs profils purs et graves se détachant sur le fond de montagnes.

« Pax, ce ne sont pas... » Je commence, mais ma monture fonce de l'avant sous le fouet d'un Flenni et nous nous précipitons en désordre dans un amas de buissons. Derrière nous s'élève un son doux, insolite. J'aperçois un engin doré qui vient vite vers nous, à cinquante pieds dans les airs. On accélère. Pax doit lutter avec sa monture. Du nez de l'appareil jaillit en saccades de la fumée noire.

Pax se jette à terre et on m'entraîne sous le couvert. Je perçois un rugissement et des craquements confus tandis que les Flenni m'entraînent, me couvrant la tête. Pendant de courts instants, il ne se passe rien.

Je me dégage un œil. Le nuage noir s'éloigne de nous. Le ballon est au sol, sur le flanc et le pilote sort des débris, un pistolet à la main. Pax est quelque part dans la fumée.

Le gaz m'étourdit un peu, mais les Flenni sont étendus raides. Je fouille dans ce qui m'enveloppe et retrouve le pistolet dans ma poche. Mon deuxième coup atteint le pilote au poignet et Pax sort de la fumée pour lui sauter dessus.

Le pilote est proprement ligoté quand nos Flenni reviennent à eux. Nous avons un peu de mal à leur faire comprendre que nous le voulons vivant, alors ils le balancent en travers de la croupe de ma monture avec le mépris contenu que l'on manifeste envers un chien qui se roule dans un tas de poissons crevés. Mais ils mettent de l'enthousiasme à aider Pax à déboulonner l'émetteur-récepteur du ballon et à l'emporter.

Nous avançons en silence. La bouche de mon captif est un rictus et on lui voit le blanc des yeux. Je réfléchis à l'étrange différence entre la haine des Esthaans et celle des Flenni. Pourquoi étaient-ce les grands et victorieux Esthaans qui se prenaient de panique comme des rats acculés ? En vingt ans de cas surprenants et souvent pitoyables, je n'ai jamais rien vu de plus triste.

Pax expose son plan. Il semble qu'il ait transformé son appareil de campagne en un émetteur qui, avec l'aide des accumulateurs du ballon, devrait permettre d'entrer en liaison avec Mac-Dorra quand le vaisseau sera à proximité.

« Qu'est-ce qui vous fait croire que MacDorra viendra à notre secours ? je lui demande. Nous sommes tous les deux des accusés, à présent. MacDorra ne voudra pas offenser un client planétaire. Et il laisserait sa mère se noyer plutôt que de payer le nettoyage de son uniforme de cérémonie, vous le savez bien. Le mieux qu'il fera, ce sera d'avertir en transmission lente le QG du Secteur – aux frais du destinataire – pour demander des instructions... dans le meilleur des cas.

— Pas question de *nous* sauver ! se récrie Pax. Je veux que justice soit rendue aux Flenni. Je veux que MacDorra expédie d'urgence un message à la Fédération en accusant les Esthaans de génocide et en réclamant une intervention. Les Flenni sont des êtres humains, Ian ! Je ne sais pas ce que sont les Esthaans, mais je ne resterai pas immobile à regarder éliminer totalement des humains par une autre espèce de choses !

— Justice ? Génocide ? » fais-je d'une voix affaiblie. Tout est de ma faute, mais je me sens soudain trop fatigué.

« Il ne s'agit pas de génocide, Pax », je murmure en m'évanouissant sur ma selle. L'image de la fille qui m'a guidé me tient compagnie dans le noir.

Quand je m'éveille, je suis au campement des Flenni. Une énorme caverne où brillent des feux, où bruissent des soieries, où s'élèvent des chants. Naturellement, rien que des voix masculines ; il n'y a ici que des mâles. On me nourrit et on m'adosse à ma selle, dans le bruit des pas et des voix à la fois douces et farouches. L'air est acre de fumée, et de l'odeur des Flenni.

Pendant la nuit, je m'aperçois qu'on a déposé près de moi le pilote, toujours ficelé comme un saucisson. C'est le plus gras des Esthaans à ma connaissance. Quand je lui nettoie le poignet, il se tortille, devient violet et écume aussitôt, comme Goffafa. Je lui donne de l'eau, qu'il vomit. Finalement, il reste allongé, les yeux ouverts, furibonds, la respiration bruyante, tout couvert de sueur. Je vérifie sa circulation et m'étends pour dormir.

Quand je me réveille, Pax s'entretient avec un groupe de jeunes Flenni. Bronzé et ardent, il les domine tous. Tout à fait le chef de guérilla des opprimés. Des explications s'imposeront... mais j'ai un violent mal de tête. Je prends des fruits et vais m'asseoir à l'entrée de la caverne.

Un vieillard me rejoint tranquillement.

« Vous êtes médecin ? (il emploie un terme qui signifie également *un sage*.)

— Oui.

— Votre ami ne l'est pas.

— Il est jeune. Il ne comprend pas. Et je n'ai moi-même compris que récemment.

— Pouvez-vous nous venir en aide ?

— Je ne sais pas, mon ami. Il n'existe rien de semblable sur les autres mondes que j'ai visités. »

Il reste silencieux.

« Au sujet de la maladie, lui dis-je, comment cela se passe-t-il ?

— Cela se fait avec de la musique, répond-il, tristement.

— Ne pouvez-vous vous empêcher de l'entendre ?

— Pas assez, pas assez. Personnellement, j'ai survécu à trois reprises, mais à présent... »

Il fait la grimace en regardant ses mains. Frêles, parcheminées, les mains du grand âge.

« Je mourrai bientôt, remarqua-t-il. Et pourtant, ce printemps même, j'ai encore collaboré à l'Ouverture de la Grande Caverne.

— Où sont les femmes ?

— Au nord, à une demi-nuit de monte. Votre ami connaît le chemin. »

On s'entre-regarde en silence. Je me rappelle maintenant la silhouette de Pax découpée dans l'entrée pendant la nuit.

« Vous vivez longtemps, muse le vieillard. Comme les autres, les Esthaans. Pourtant vous êtes comme nous, et pas comme eux. Nous l'avons su immédiatement. Comment est-ce possible ?

— Il en est ainsi pour tous les mondes que nous connaissons. Mais ici, c'est différent.

— Une amère situation, dit-il enfin. Mon ami venu des étoiles, une bien amère situation.

— Donnez-moi encore quelques explications, je lui demande. Parlez-moi de l'évolution de la maladie. »

Je vais rejoindre Pax, qui jubile au milieu d'un enchevêtrement de fils métalliques.

« J'ai établi le contact ! m'annonce-t-il. MacDorra est dans le système. Ils ont accusé réception de mon appel au secours et de ma requête d'urgence à la Fédération. »

Je laisse échapper un grognement.

« L'histoire de génocide aussi ?

— Exact. J'ai demandé des transports d'urgence et un asile pour les Flenni.

— Avez-vous consulté les Flenni ?

— Mais c'est une évidence ! »

Je garde mon calme.

« Pax, tout est de ma faute. Avez-vous jamais entendu parler d'une classe générale de végétaux appelés bryophytes, parmi lesquels les principaux sont les mousses, ou muscidiées, Musci ? Ou des animaux terrestres appelés hydres ?

— Je ne suis que géologue, Ian !

— Je m'efforce de vous dire que les Esthaans ne commettent pas de *génocide*, Pax. Peut-être le parricide, l'infanticide... peut-être le suicide... »

Un cri aigu derrière nous. Une silhouette qui court, qui contourne en un éclair d'or pâle l'émetteur et se matérialise devant moi : la plus adorable fille que j'aie jamais vue. J'en reste bouche bée. Miel et flamme éclatante, seins pointés, taille plus que mince, hanches ovales et pleines, des mains et des pieds d'elfe, et un beau visage enfantin et amoureux... malheureusement tourné vers Pax.

Et la voilà dans ses bras, son visage lumineux caché contre sa poitrine, ses petites mains le serrant et le caressant.

Pas le moindre espoir de participer à cette conversation. Je pivote et observe l'agitation du campement. On porte les paquets et les selles, on éteint les feux. Des voix coléreuses font écho. Mon ami plus âgé est debout parmi d'autres vieux.

« Que se passe-t-il ?

— Ils ont capturé les femmes. La jeune Flanya était par chance avec votre ami. Quand elle est rentrée à son camp, les soldats y étaient. Elle est revenue nous avertir au galop.

— Que peut-on faire ?

— Rien d'autre que fuir. Ils vont venir ici... Ils vont les conduire ici avec la musique. Contre la musique, nous ne pouvons rien. Il faut que les jeunes hommes s'en aillent. Quant à moi et à ces autres, nous allons attendre. Nous verrons encore une fois nos femmes avant qu'ils nous tuent. Si seulement... si seulement ils ne font pas de mal aux femmes.

— Oseraient-ils ?

— Jamais encore. Mais je crois qu'au cours des vies récentes, ils deviennent déments. Ils haïssent sans cesse. Je crains qu'en voyant que les hommes sont partis, ils lancent les femmes derrière eux et que... »

La voix lui fait défaut. Pax s'est un peu dégagé et la fille se voile la face.

« Combien sont-ils d'Esthaans ?

— Une trentaine, Ian. Il faisait trop noir pour compter clairement. Je suis certain que nous pouvons résister. J'ai huit assez bons tireurs avec des pistolets, plus le canon improvisé et nos deux armes lourdes. Ce qui est le plus terrible, c'est qu'ils comptent se servir des femmes comme boucliers. »

Je prends une profonde inspiration. « Pax, je ne peux pas vous permettre de tirer sur des Esthaans, et les gars que vous avez entraînés ne peuvent pas rester ici. Il faut qu'ils partent. Contre ce qui vient ici, les armes sont inutiles. Tout ce que vous verrez, ce sont des filles flenni et du matériel mobile de sonorisation. Il faut que vous le sachiez. Les Esthaans et les Flenni sont une seule et même... »

Un hurlement à briser les tympanes s'élève sous nos jambes. Le pilote esthaan, jusqu'alors recroquevillé sur lui-même, à bout de souffle et à jeun, est maintenant sur le dos et décoche des coups de pied comme une grenouille. Les Flenni qui allaient sortir se retournent en l'entendant.

« Écoutez, Pax ! » Je crie pour dominer le tumulte. Je déchire les vêtements du pilote, dénudant son corps enflé. Deux grandes cicatrices enflammées partent des ligaments du pubis pour aller jusqu'à la crête du pelvis.

« C'est une femme ! s'écrie Pax.

— Pas du tout. C'est un sporozoïte... une forme asexuée qui se reproduit par bourgeonnement. Regardez. »

Le pilote geint, le corps parcouru d'ondes de contraction. Les Flenni apportent de grands paniers garnis de soie.

« Je pense que la plupart des Esthaans ne sont pas informés de leur vraie nature, dis-je à Pax. Celui-ci se croit probablement en train de mourir. »

Une convulsion suprême parcourt le corps de l'Esthaan et les deux fentes de ses flancs s'enflent, s'animent de pulsations et se retournent lentement, comme de gigantesques cosses de pois. Une masse de boulettes de chair pantelante lui dégringole le long des flancs. Il hurle. Je maintiens ses jambes déchaînées et la fille appelée Flanya se précipite avec les paniers. Une haute plainte – que je connais très

bien – s'élève des petites boules de vie tandis que nous les recueillons. J'en mets une sous le nez de Pax.

« Mais c'est... c'est un enfant flenni ! » À ne pas s'y tromper. Une once de vie mâle aux yeux d'or brillants, qui se cramponne, donne des coups de pied et crie. Je le dépose sur la soie et montre à Pax un autre échantillon, une femelle encore plus petite, aux yeux déjà coordonnés, avec une amorce de sourire réflexe. Et une jambe atrophiée. Il y en a d'autres qui sont défectueux, ou qui gisent immobiles.

Les Flenni s'enfuient avec les paniers vers leurs montures. Je jette la tunique du pilote sur son ventre vidé ; il s'est évanoui. Il ne reste que les vieillards avec Pax et moi.

« Vous voyez, Pax ? Un cas de générations alternantes, la sexuée aussi bien que l'asexuée étant pleinement développées et complètes. Inouï. Cela s'est arrêté aux mousses et aux hydres, sur la Terre, puis la forme sporogénétique s'est emparée des gamètes... c'est-à-dire vous et moi. Nous sommes des sporozoïtes au point de vue somatique, nos gamètes sont réduits à des cellules. Les Esthaans ne sont pas des tétraploïdes, Pax... ce sont des diploïdes normaux. Mais les Flenni sont des haploïdes. Des gamètes vivants possédant chacun un demi-jeu de chromosomes. Ils s'unissent et produisent les Esthaans... qui n'ont pas de sexe, mais bourgeonnent en Flenni, alternativement et à jamais.

Vous entendez par là que les Esthaans et les Flenni *sont les enfants les uns des autres* ? Mais nous avons rencontré des familles esthaanes !

Non. Leurs enfants flenni sont portés en secret au village des Flenni, avec les nouveau-nés haploïdes des chiens, des chats et de tout le reste, alors que les enfants esthaans des Flenni sont amenés à la ville où les Esthaans les élèvent. Ce ne sont que des pseudo-familles. C'est littéralement insensé... il se peut qu'ils aient adopté cette organisation sociale après que Harkness leur eut dit qu'ils n'étaient pas des humains.

— Écoutez ! »

L'air vibre sourdement. Un des vieux me tire par la manche.

« Pax, barricadez l'émetteur et faites disparaître les fils. Je vais faire une tentative désespérée. »

Il fonce, suivi de Flanya. Je me tourne vers mon vieil ami qui parle l'esthaan.

« Cette machine apportera votre voix à des hommes comme moi sur d'autres étoiles. Je parlerai le premier, puis vous répéterez ce que je vais vous dire. »

Pendant que je lui donne mes instructions, les battements de l'air se

renforcent et il s'y mêle une plainte modulée qui me pénètre les oreilles... Non, les viscères ! Les autres vieux dérivent vers l'entrée de la caverne, les yeux fixes et aveugles. Un éclair de soie m'attire l'œil.

« Pax ! Attrapez-la ! »

Il est plongé dans ses câblages. Je force mes jambes à se mouvoir, je pique un sprint, et je plaque au sol Flanya, à cinquante pieds de la caverne. Ses yeux se tournent vers moi, fixes et farouches, et son corps se colle au mien, comme celui d'une anguille électrique. La note profonde de tambour bat en elle comme dans un résonateur. Je trouve pour finir un point sensible sur son cou, qui permet d'éteindre ce feu insensé dans ses yeux.

Par-dessus l'ouragan croissant de la musique, je hurle : « Ramenez-la et attachez-la ! Compris ? Serrez bien les cordes si vous voulez qu'elle reste en vie ! »

On réussit à passer derrière la barricade alors que les premières femmes, le pas hésitant, apparaissent au dehors.

J'empoigne le micro et je m'adresse à la seule source à ma connaissance qui puisse obtenir un mouvement de la part de cette grisaille lointaine qu'est le Conseil de la Fédération. Pourvu que l'appareil improvisé de Pax fonctionne ! Pourvu que le vacarme électronique de l'extérieur ne nous brouille pas ! Je répète le message et passe le micro au vieillard. Ce murmure tragique devrait traverser la pierre... si l'enregistreur de MacDorra est branché.

« Qu'est-ce que cette histoire de Flenni qui seraient humains et les Esthaans pas ? me murmure Pax. Je croyais que vous m'aviez dit...

— Définition pragmatique. Comment peut-on féconder quelque chose qui n'a pas de gamètes ? Donc les Esthaans sont non humains, d'accord ? Et de la même façon, de qui est l'enfant que porte Flanya ? Donc... Vite, trouvez n'importe quoi pour nous boucher les oreilles ! »

Les battements et les appels de sirène font retentir la caverne. Nous nous hissons en haut de la barricade, en rampant.

Les femmes envoûtées arrivent comme une marée de fleurs, boitant, trébuchant, se tenant l'une l'autre tout en se répandant dans la vaste caverne. Ici et là, l'une d'elles marche seule, les yeux aveuglés d'extase. Elles tombent, rampent, se relèvent, d'une impossible beauté malgré leur épuisement. Autour d'elles, la musique est comme un châtiment diabolique.

Parvenues aux emplacements des feux de camp, elles se mettent à courir, fouillant parmi les pierres, portant les vêtements des hommes à leur poitrine et à leur visage. Certaines se balancent, en transe, d'autres insistent, ramassant et relâchant même du sable comme pour y

chercher la trace d'un homme particulier. La musique est une douleur martelante, en un impitoyable crescendo de sirènes, de cornemuses, de tambours.

J'entends soupirer près de moi les hommes âgés, qui ont les yeux enflammés. Soudain l'un d'eux arrache les bouchons de ses oreilles et se précipite par-dessus la barricade sur les femmes les plus proches. Elles se tournent pour l'accueillir, les bras ouverts, le visage sauvage, et il disparaît sous une vague de soie. Pax me saisit par l'épaule.

« Mes gars ! Mes tireurs ! »

De l'autre côté du mur, une explosion de mouvement. Trois... non, cinq jeunes Flenni ont jeté leurs armes sur la roche et renversent la tête pour lancer leurs appels. Puis ils bondissent vers les femmes, qui courent elles-mêmes au-devant d'eux. Mais personne ne tombe lorsque le choc se produit... les garçons prennent les femmes à pleins bras et se mettent à tourbillonner au rythme déchaîné de la musique. Cinq maelstroms brûlants dans une mer de filles.

Derrière nous, Flanya lance des clameurs furieuses, arquant le dos et se débattant.

Un vieil homme pointe le doigt vers l'entrée. Trois masses sombres... les Esthaans qui viennent contempler leur œuvre, sans se rendre compte encore que le plus grand nombre des hommes leur ont échappé. Puis ils voient. Un signal lumineux est lancé et la musique meurt en des discordances qui se réverbèrent. Un Esthaan crie, d'une voix ténue et rauque.

Dans toute la caverne, les femmes se sont écroulées en tas. Les Esthaans avancent parmi elles, décochant des coups de pied et convergeant sur la masse de corps qui entoure les garçons flenni.

La vision de tous ces beaux corps dénudés tombés pêle-mêle, membres entrelacés, ainsi que des soieries brillantes affecte atrocement les Esthaans. Deux d'entre eux se détournent pour vomir. Le troisième avance résolument, dénouant de sa taille un fouet épais, et frappant de sa botte les femmes à sa portée.

Le fouet s'abat sur les corps sans défense. Les Flenni bougent à peine sous la douleur ; ils geignent et s'étreignent entre eux. L'Esthaan empoigne un jeune garçon par les cheveux et le met à genoux.

« Où sont les hommes ? Où sont-ils allés ? » rugit-il au visage du gars. Celui-ci reste silencieux, les yeux cerclés de blanc. L'Esthaan lui décoche un coup de pied.

« Où sont-ils allés ? Dis-le ! »

Les autres Esthaans se joignent à lui. L'un deux courbe le jeune

homme sur son genou et se sert de son couteau.

« Où sont-ils ? » tonne l'Esthaan tandis que le garçon hurle de douleur.

La formation reçue du Bureau me donne l'impression qu'il ne faut pas que Pax puisse être accusé de meurtre. Je m'assure que les Esthaans meurent percés de deux trous chacun. Tandis que les échos des détonations se répondent, nous nous lançons vers le jeune homme. Trop tard.

« Cachons-les ! Vite ! »

Nous rabattons des soieries sur les masses en uniforme et sur nous-mêmes.

« Ils arrivent ! Restez couchés ! »

On se tasse, en écoutant les pas lointains, pardessus la respiration des Flenni qui nous entourent. Une partie de notre barricade de roches s'inscrit dans mon champ de vision, ainsi qu'un jeune Flenn tombé entre deux filles, alors que les cheveux roux doré d'une troisième lui couvrent les jambes.

Rien à faire que d'attendre. J'observe le poulx très faible dans les paupières du jeune gars. Puis je me rends compte que non seulement il dort, mais qu'il change. L'éclat quitte sa peau, ses cheveux. Sous mes yeux, la chair jeune et ferme pâlit et se dessèche sur ses bras et sur ses mains.

Ses mains. Je me rappelle celles minces comme feuille du vieil homme qui me disait : « Au printemps encore j'ai collaboré à ouvrir la Grande Caverne. » Les petits chats, les bébés grandissent comme des flammes avides. En quelques mois, le nouveau-né devient une fille nubile. Meurent-ils aussi vite après s'être accouplés ? Ainsi en va-t-il des porteurs de gamètes parmi nos végétaux. Ainsi, telle était donc l'arme des Esthaans. Les forcer à un accouplement de plus en plus prématuré, et par conséquent à la mort. Je frissonne en voyant soudain les tempes creusées et bleuies du jeune homme. Il s'éveillera vieux, pour attendre la mort.

Des bottes apparaissent à ma vue. Deux Esthaans près de la barricade de pierre. J'ai chargé le vieillard de lancer un signal de ralliement au cas où quelqu'un s'y intéresserait, ce qui est peu probable. Mais les Esthaans entendront...

Ils ont entendu. Alors qu'ils escaladent les roches, le vieil homme apparaît au sommet, se redresse et lance un cri. Puis il tombe sous le feu des Esthaans.

« Il a dit *sauvée*, dis-je très bas en prenant le bras de Pax. Elle est en

sûreté... couchez-vous ! »

Pax me repousse quand les Esthaans disparaissent derrière la barrière. Des bruits de démolition nous parviennent. Ils réapparaissent, suivant les câbles d'amenée du courant.

« Si jamais ils tripotent le bloc d'alimentation, ils vont nous faire sauter tous. »

Mais un autre Esthaan crie quelque chose de l'entrée de la caverne. Les autres font demi-tour.

« Ils ont aperçu les hommes. »

Nous sommes bien forcés de regarder les fouets se délier pour rassembler les femmes. La terrifiante musique s'abat sur nous. Dans toute la caverne, les femmes épuisées se relèvent avec peine, mais toujours belles, et chancellent jusqu'à l'entrée de la grotte devant leurs gardiens. Un flot ondulant de fleurs éclatantes, qui ne tiennent debout que sous l'effet stimulant du son. Une fille tombe à genoux devant un soldat, qui ramasse une pierre et lui défonce le crâne.

C'est bien ce que le vieillard avait craint : la folie de ceux des Esthaans qui connaissent la vérité. Sans doute le soldat ignore-t-il ce qu'il a tué, mais il a reçu ses ordres de ceux qui savent – et ne le supportent pas.

Nous nous relevons et courons à la barrière. L'émetteur est en miettes, mais Flanya est saine et sauve là où le vieillard l'avait cachée. Pax la prend dans ses bras. Je prends le temps d'allonger le vieux corps au pied de la barricade. De l'entrée, nous regardons le flot de soie colorée qui disparaît peu à peu dans le défilé d'en bas. Parmi elles se trouve celle qui m'a sauvé. Les battements sourds prennent fin. Le silence.

« Je vais les suivre, grince Pax.

— Non. C'est un ordre. Il n'y a pas de couvert et ce dirigeable vous repérera dès que vous apparaîtrez. »

Je tends le bras. Il y a une arrière-garde d'Esthaans avec un ballon et Pax lui-même se rend compte qu'il a peu de chances de succès.

« Il faut faire quelque chose ! » gronde-t-il.

Les yeux de Flanya le suivent comme une aiguille de boussole.

« On va s'en occuper. D'abord, on reste ici, on mange et on attend. Et on pourrait aussi adresser une prière à un dieu du nom de Baal.

— *Baal ?*

— Ou Moloch, si vous préférez. Un dieu avide de l'Antiquité. On va le prier d'exciter l'âpreté au gain dans les tripes d'un vieux bonhomme

à cent années-lumière d'ici... s'il vit encore. S'il s'enflamme, s'il s'échauffe suffisamment, il se pourrait que nous et les Flenni survivions.

— Le Conseil de la Fédération ? Ou le Bureau ? demande Pax.

— Le Bureau d'études interplanétaires pourrait peut-être répondre à notre prière en temps opportun pour secourir quelqu'un qui serait encore en vie dans cinq ans. Le Conseil de la Fédération Galactique réagirait probablement avec le temps pour réunir une documentation sur une race éteinte. Ni l'un ni l'autre ne sont en mesure d'agir assez vite pour sauver maintenant nos peaux de mortels. Le seul agent qui en soit capable, c'est MacDorra, et le seul agent capable de faire bouger MacDorra, c'est le fric. Les beaux crédits dorés interstellaires. Et la source unique d'où ils puissent peut-être sortir, c'est un fossile humain qui, s'il respire encore, est installé sur la quatre-vingt-quinzième terrasse de son empire personnel, sur Solvénus. Et les seuls mobiles qui puissent le faire bouger, ce sont d'abord la cupidité pure et simple, et d'autre part le désir fou de battre un autre vieux chenapan qui se chauffe au soleil au bord de son océan privé sur Sweetheart, système de Procyon. Voilà pourquoi nous allons prier Baal. »

Les mâchoires de Pax se contractent. Alors j'ajoute : « Heureusement, MacDorra sait que j'ai suffisamment de crédits à mon compte pour payer un message en ultraphonie à destination de Solvénus. Et maintenant, si on mangeait ? Et vous pourriez aussi nous installer un petit radiophare. »

J'ai un peu de mal à persuader Flanya de rester près de moi quand il s'éloigne. Elle se tasse à mes pieds comme une petite colombe soyeuse, et quand il disparaît, elle pose la main sur mon bras en m'adressant un regard chargé d'inquiétude. Je remarque qu'elle a un doigt légèrement déformé. Un gène défectueux, révélé parce qu'il manque le chromosome complémentaire pour le dissimuler. C'est naturellement l'existence de la génération haploïdes des Flenni qui donne une telle santé aux Esthaans diploïdes... chaque fois que les paires de chromosomes esthaans se séparent pour constituer un individu flenn, chaque espèce de défaut récessif se manifeste, faute d'un gène alléломorphe pour le compenser. Ces chatons et ces bébés morts sont les filtres qui éliminent les gènes défectueux entre les générations successives d'Esthaans. Un mécanisme à la fois beau et cruel... Un tremblement sous mon bras m'annonce que Pax revient avec des provisions.

Quand on a mangé, je tire de ma poche un instrument que j'ai conservé avec soin : mon harmonica.

« Pouvez-vous nous trouver un cor, ou un banjo, n'importe quoi

pour jouer ? »

Il me regarde, puis prend un air très réservé. Nos recherches sont vaines : ni cor ni luth, alors je lui démontre quels sons mélodieux on peut produire en cognant avec un étrier brisé sur une casserole. Il acquiesce d'un air hautain et nous montons la garde à l'entrée de la caverne, lui avec sa marmite et moi avec l'harmonica.

Nous jouons en douceur et par moments cela semble plaire à Flanya, ce qui nous encourage. Je renouvelle en partie notre répertoire et j'entreprends de lui enseigner un chant émouvant qui s'intitule « Roule-moi dans le trèfle ».

Mais je n'ai aucun espoir qu'il arrive quelque chose. Et il ne se produit rien pendant un long bout de temps.

C'est un choc pour nous quand l'éclair survient enfin... le KA-BOU-OUM ! du glisseur de secours de MacDorra, qui freine dans les airs. MacDorra serait un vrai pionnier si son avarice le lui permettait, et son système de secours est du matériel de Premier Atterrissage, et de premier ordre. L'appareil se pose délicatement sur le plateau qui nous domine tandis que nous commençons l'escalade, Pax portant Flanya, et moi les casseroles.

Le maître d'équipage de MacDorra, Duncannon, ainsi que quatre solides gaillards débarquent en vitesse, l'arme prête.

« Où y a-t-il la guerrrrre ? » roule Duncannon. Et je pourrais l'embrasser, tel que, barbe rousse et bazooka compris.

« Ils ont capturé les femmes et les conduisent à la mort. » Je tends le bras. « Par là. »

Cela fait son effet sur le maître d'équipage. Une fois que l'on sait qui paie les frais, il n'y a pas combattant plus valeureux dans toute la galaxie. « On a vu quelque chose qui pourrait y ressembler, en venant. Embarquez, les gars.

— Avez-vous un porte-voix ?

— Oui.

— Alors volez doucement juste devant eux et posez-vous le plus près possible. »

On arrive au-dessus de la troupe pathétique alors qu'elle peine parmi les roches en direction d'une autre caverne. Il est presque trop tard.

« Ce machin jaune, là-bas, c'est l'ennemi, dis-je à Duncannon. Cette poche de gaz est armée et lance en outre un gaz qui n'est pas très gênant. Ce qu'il faut, c'est trouver leur machine à faire du bruit et la réduire au silence. Tirez une fusée quand vous l'aurez bloquée, car je ne

pourrai pas vous entendre. Restez ici, Pax. Nous avons du travail. »

Je lui remets la marmite et je mets tous les contrôles du porte-voix électronique au volume maximum.

J'ignore ce qu'en pensent les Esthaans... du moins ceux qui ne sont pas trop occupés par les gars de Duncannon. J'éprouve de l'horreur en pensant à ce qui nous faisons aux oreilles délicates des Flenni. Pax saisit mon intention quand j'entame brutalement « Sol-sol-solidarité », et il déclenche une batterie du tonnerre... un temps de polka emballant pas plus « sexy » qu'un cochon en sabots... une gigue à faire des chiffons d'une « Liebestodt »... un ragtime beuglant à couvrir et démolir l'horreur hypnotique des Esthaans. On leur colle encore « Héros Interplanétaires » et « À moi les Étoiles » et « Mon pote le Bemmy ». On souffle et on cogne à en perdre la boule tandis que Flanya se ratatine.

Notre contre-barrage frappe juste au moment où la première vague de femmes se heurte et se mélange aux hommes qui sortent en masse de la caverne, irrésistiblement attirés. Notre infernal vacarme engage le combat contre la folle clameur des Esthaans. Tandis que nous prenons une incertaine maîtrise de l'air, la masse des Flenni tremble. Les couples s'accrochent, se séparent brusquement, foncent au hasard, les mains sur les oreilles. Les femmes commencent à tomber. Finalement, seuls les hommes restent debout, la tête cachée dans les bras.

Quand la fusée s'élève enfin, je donne une tape sur le bras de Pax et nous entendons le dernier accord de notre « musique » se réverbérer en tonnerre dans les hauteurs.

« La seule race dans l'histoire à avoir jamais été sauvée par une marmite et un harmonica ! » Pax en reste horrifié.

On se serre frénétiquement la main et on embrasse Flanya. Dans ma tête, l'affreuse mort du jeune garçon flenn se mêle à une gigue irlandaise et je ne suis pas d'un grand secours à Duncannon pendant la demi-heure qui suit. Nous le trouvons en train de ficeler systématiquement les Esthaans près de leur ballon. La plupart ne sont pas très en forme. Son équipe n'a guère que des égratignures ; les armes légères au sol ne peuvent pas grand-chose contre le matériel de Premier Atterrissage entre des mains compétentes.

Nous envoyons Duncannon suivre la piste à la recherche de possibles survivants. MacDorra applique en personne pour diriger l'organisation d'un camp de secours. Un camp merveilleux, avec les médecins du bord et un synthétiseur de plasma et une infirmière, et tous travaillent comme de bons diables. Je remarque entre les mains de MacDorra un petit carnet dans lequel il note des articles tels que l'approvisionnement de traîneau volant en carburant, le nombre des

cartouches utilisées, et celui des linceuls disponibles. Il nourrit et administre avec générosité, et son visage reflète un splendide mélange de compassion et d'esprit des affaires.

Duncannon est bouleversé par les tristes fardeaux qu'il ramène. Le patron MacDorra aussi.

« Des petites filles », grommelle-t-il en faisant signe au médecin d'ouvrir les flacons de sérum universel. Il renifle et se détourne pour inscrire quelque chose dans son carnet. Je devine que les Esthaans vont avoir des problèmes avec les tarifs de fret.

Au dernier voyage, on ramène la petite silhouette enveloppée d'un linceul que je craignais de voir. Au bout d'un temps, j'emporte mon sac de couchage sur le plateau où les lunes rosées se lèvent au-dessus des projecteurs d'en bas. Quelque part, par-delà la plaine déserte, le Conseil Esthaan attend. Tous figés sous leur pitoyable masque. Il faudra désigner quelqu'un d'autre pour les débarrasser de leur démente ; moi, je ne pourrai pas.

Pax fait l'escalade à son tour. L'infirmière lui a enlevé Flanya. Il s'étire, plisse le front, l'air heureux quand même.

« C'est bon, Ian. Dites-moi qui est le Père Noël ?

— Avez-vous entendu parler de la Théorie de Morgenstern sur l'Évolution Humaine ?

— Ce Morgenstern-là ? Mais il vit encore ?

— Il vit *et* il tient encore furieusement à ce que sa théorie soit vérifiée. Je l'ai rencontré à mon dernier congé, sur Éros, avec son plus cher ennemi, le vieux Villeneuve. Villeneuve estime que Morgenstern est un dingue ; il est voué corps et âme à la théorie de la diffusion. Ils sont assez riches à eux deux pour acheter tout le Pot-au-Noir, et cela fait des années qu'ils se querellent, financent des expéditions et parient des sommes fantastiques. Eh bien, Morgenstern m'avait pris à part pour m'expliquer en détail le genre de preuves qu'il lui fallait. Des cas de développement humain qui ne puissent en aucune façon s'interpréter comme la « diffusion » au sens de Villeneuve. Il m'a donné un mot de passe... *Eurêka*. Si je tombais sur un cas approprié, je devais le lui faire savoir aussitôt en ultraphonie, à ses frais.

« Il m'est venu à l'idée que l'existence ici de générations alternées, commune aux mammifères et aux hommes, est à peu près la preuve que Morgenstern espérait obtenir. Ce n'est pas certain à cent pour cent ; il peut y avoir eu une mutation discontinue. Mais cela suffira pour embêter considérablement Villeneuve. Alors je lui ai envoyé un « Eurêka je répète Eurêka » en ajoutant que la preuve serait éliminée

dans quelques heures par la guerre entre les tribus s'il ne louait pas les services de Mac-Dorra pour intervention et sauvetage immédiats. Il se peut qu'il ait acheté le vaisseau ou même toute la compagnie de transports. Vous avez vu le résultat. Pur orgueil et égoïsme... voilà ce qui nous a sauvés, fiston, et non pas l'altruisme ou l'amour de la science. »

On partage un silence amical. Il me vient tout juste à l'esprit que le nom de Molly ne figurera pas dans le dossier marqué *Veuves*.

« Et le Bureau ?

— Eh bien, je vais être reclassé comme aide-laveur de lamelles. Il existe une chose qui s'appelle Donnée Irremplaçable de Science Humaine. Il se peut que vous ayez rencontré une zone de DISH quelque part... je crois qu'il y en a une sur la Terre. Les anciens règlements d'instruction disent que tout fonctionnaire du service peut déclarer DISH une région ou une espèce, ce qui les place automatiquement sous la protection de la Fédération jusqu'à plus ample informé et confirmation ou rejet. C'est une longue procédure et cela coûte très cher. Cela ne se fait presque jamais, à présent ; je pense qu'il n'y en a eu qu'un cas pendant mon temps.

« J'ai communiqué avec le Bureau pour déclarer les Flenni comme DISH en danger. Ce qui devrait un jour ou l'autre faire envoyer une équipe de secours du Bureau pour prendre la suite de Mac-Dorra. Mais cela va faire un sacré micmac. Le vieux Morgenstern doit déjà être en route dans l'idée que les Flenni sont ses protégés personnels. Aux yeux du Bureau, il ne sera qu'un simple citoyen qui se mêle de ce qui ne le regarde pas. Et il va falloir que je me donne du mal pour que les Flenni se sortent d'affaire dans de bonnes conditions et que je ne sois pas moi-même balancé du Service pour abus d'autorité, participation à une guerre localisée, homicide sur les indigènes, mise en péril des relations diplomatiques du Bureau, transfert de l'autorité fédérale à des personnes privées et mauvaise conduite d'une façon générale. Sans compter le Rapport Officiel à rédiger. »

Pax fronce les sourcils.

« Qu'entendez-vous par s'en tirer, pour les Flenni ? »

Je soupire. Pax n'a pas encore vraiment compris.

« Eh bien, à titre provisoire, on devrait soutenir leurs efforts pour maintenir leur propre identité culturelle, prolonger leur vie, augmenter leur longévité en retardant l'acc... » Je me reprends. « ... et leur organiser une économie. Ce ne sera pas facile. Probablement y a-t-il toujours eu tension entre les deux formes, puisqu'elles sont en concurrence écologique. Apparemment, les Esthaans à longue vie

avaient interdit aux Flenni l'accès à leur technologie urbaine dès avant le Premier Contact. Je soupçonne Harkness d'avoir été à l'origine de la phase aiguë. Les Esthaans se sont imaginé que le cycle des Flenni était une terrible tare qui les empêchait d'obtenir le statut d'humains. Ils ont commencé par le dissimuler et le minimiser, pour singer le comportement humain, et ont réduit les Flenni à l'état d'animaux reproducteurs. Peut-être aussi cette haine a-t-elle des racines plus profondes. Les Esthaans possèdent tous les gènes flenni. Il se peut qu'ils aient un instinct sexuel primordial mais inconscient qu'ils ne peuvent jamais satisfaire... et qui se trouve incarné dans les Flenni. En tout cas, ils manifestent actuellement une psychose sociale bien caractérisée, et les ingénieurs sociologues vont avoir un sacré boulot. Mais, évidemment, du point de vue biologique... » Je m'interromps. « Continuez, Ian.

— Eh bien, vous êtes au courant. Les gènes des Flenni se combinent avec les nôtres. Il est possible que le système d'alternance ne soit entretenu que par des gènes récessifs et que l'on parvienne à la longue à l'éliminer. »

Pax reste silencieux. Je l'entends pousser un petit cri étouffé. Pour la première fois, il pense à ce que pourrait être l'enfant qu'il aura de Flanya. Se pourrait-il que cette adorable créature donne naissance à une saucisse asexuée... à un Esthaan ?

« Il est temps de se coucher, dis-je.

— Oui », répondit-il d'une voix atone. Étendu, je contemple les lunes rosées en songeant : *Pauvre Pax, brave petit retriever*. Il se peut qu'avec le temps le mélange de race résolve le problème de la planète... mais en attendant, combien de cœurs humains seront captivés par la beauté flenn, par la sexualité violente des Flenni ? Ce n'est qu'en rêve que l'on connaît des êtres totalement mâles ou femelles. L'homme le plus viril, la femme la plus séduisante n'en sont en réalité qu'un mélange. Mais chaque Flenn est la pure expression d'un seul sexe... écrasant, irrésistible. Combien d'entre nous s'y abandonneront entièrement, pour assister finalement à la mort de tant de beauté entre leurs bras ?

Quel que soit le premier enfant de Pax, les bras qui le berceront seront ceux d'une vieille femme mourante... qui quelques semaines encore auparavant aura été son amour épanoui.

Les lunes roses montent au zénith, aussi douces que le don d'amour des Flenni. L'image de Molly vient finalement me donner du réconfort. Molly, capable d'aimer et de vivre, qui m'accueillera parmi nos enfants. À demi endormi, je songe qu'il faudra que je lui dise comme il est bon d'être un sporozoïte diploïde...

Traduit par PAUL HERBERT.

Your Haploid Heart.

BIENVENUE DANS LE CAUCHEMAR CLASSIQUE

par Robert Sheckley

Ah ! ce cauchemar classique, la découverte d'une super-civilisation susceptible de réduire l'humanité en esclavage. Même des savants austères y ont sacrifié, en recommandant d'éviter de signaler notre présence à des compétiteurs potentiels par des messages radio ou autres. Robert Sheckley se moque ici du cauchemar classique en le retournant à l'expéditeur.

JOHNNY BEZIQUE travaillait comme astropilote pour la société d'explorations spatiales S. B. C. Inc. Il effectuait actuellement une opération de reconnaissance dans un secteur périphérique de l'amas Seergon, *terra incognita* à l'époque. Les quatre premières planètes n'avaient rien révélé d'intéressant, et il arrivait au voisinage de la cinquième. C'est alors que commença pour lui le cauchemar classique.

Le haut-parleur de son vaisseau grésilla, apparemment activé à distance, et une voix au timbre grave annonça :

« Vous approchez de la planète Loris. Nous supposons que vous avez l'intention de vous poser.

— Exact, répondit Johnny. Mais où avez-vous donc appris l'anglais ?

— Un de nos ordinateurs a procédé à une reconstitution de votre langue par compilation déductive à partir des données disponibles lors de votre approche.

— Chapeau ! Ce n'est pas évident, fit Johnny.

— Très simple, détrompez-vous. Nous allons maintenant communiquer directement avec votre ordinateur de bord et lui indiquer une orbite d'approche, la vitesse à respecter et autres renseignements nécessaires pour l'atterrissage. Cela vous convient-il ?

— Je vous en prie, allez-y », répliqua Johnny qui venait donc d'établir le premier contact entre la Terre et une forme de vie

intelligente.

C'était toujours de cette manière que commençait le cauchemar classique.

John Charles Bezique était un petit rouquin trapu, aux jambes arquées, et doté d'un tempérament irascible. Professionnellement très compétent, il était de surcroît assez content de lui, querelleur, ignare, intrépide et mal embouché ; en bref, parfaitement armé pour l'aventure spatiale qui requiert un type de caractère capable de supporter les immensités vertigineuses du grand vide, et les tensions à tendance paranoïaque constamment provoquées par les mystères et les dangers de l'Inconnu. Seul peut faire l'affaire un homme professant une foi inébranlable en sa petite personne, ainsi qu'une assurance aussi combative qu'irréductible ; un peu une tête brûlée. Les vaisseaux d'exploration spatiale sont ainsi confiés à des hommes comme Bezique dont l'autosatisfaction repose confortablement sur une base d'autoadmiration à toute épreuve, doublée d'une insondable ignorance. Les conquistadors offraient ce profil psychologique eux aussi. Cortez et sa poignée de coupe-jarrets avaient conquis l'empire aztèque par leur incapacité totale de comprendre que l'opération était impossible.

Johnny se carra dans son siège, ne perdant pas de vue le tableau de contrôle qui signalait un soudain changement de cap et de vitesse. Et bientôt la planète Loris apparaissait sur l'écran, avec ses bleus, ses verts et ses bruns. Johnny Bezique allait faire la connaissance des voisins.

C'est agréable d'avoir des voisins intelligents, sur le plan intergalactique, mais ça l'est déjà moins s'ils se révèlent en fait plus malins, et par-dessus le marché plus rapides, plus forts et plus agressifs. Des individus de ce genre pouvaient très bien décider tôt ou tard de « s'occuper » de nous autres Terriens, et de s'en occuper dans tous les sens du terme... Ce n'était qu'une hypothèse, mais mieux valait prévenir que guérir. L'univers est une rude école de compétition, et on en revient toujours à la question de base : qui commande ?

La Terre envoyait donc des missions en partant du principe que si d'autres races existaient dans le cosmos, il était préférable d'en faire la découverte avant de les voir nous tomber dessus un beau dimanche matin. Le scénario du cauchemar classique des Terriens commençait toujours par l'entrée en contact avec une redoutable civilisation planétaire. Il existait plusieurs variantes pour le développement : les extra-terrestres possédaient une super-technologie, ou alors des pouvoirs mentaux inimaginables, parfois encore il s'agissait de créatures stupides mais quasiment invincibles – des végétaux ambulants, des légions d'insectes ravageurs et *tutti quanti*. Dans

l'ensemble ils manquaient totalement de sens moral, ce qui les distinguait principalement du brave Terrien moyen. Tout cela ne représentait pourtant que des détails mineurs. La trame essentielle du cauchemar restait toujours la même : *la Terre entrait en contact avec une super-civilisation qui la prenait sous sa domination.*

Et Bezique allait sous peu connaître la réponse à la seule question vraiment importante pour la Terre : qui donnera la raclée à l'autre ? Pour l'instant, il n'avait pas du tout envie de se prononcer.

Sur Loris l'air était respirable, l'eau potable et la population humanoïde, n'en déplaise au prix Nobel Serge Von Blut qui avait chiffré à 10^{93} contre un la probabilité d'une telle hypothèse.

Les Loriens enseignèrent leur langue à Bezique par une méthode hypnopédeutique ; ils lui firent également visiter leur plus grande ville, Athisse. L'humeur de Johnny s'assombrissait d'ailleurs au fur et à mesure de ses découvertes : les Loriens, au physique agréable, avenants, équilibrés, inventifs et amoureux du progrès, possédaient une civilisation tout à fait impressionnante. Ils n'avaient pas eu de guerres, de révoltes, d'insurrections ou autres bouleversements depuis 500 ans, et ne semblaient pas près d'en avoir. Les naissances et les décès s'équilibraient harmonieusement ; la population était nombreuse, mais avait assez d'espace et d'occupations à sa disposition. Des races diverses semblaient coexister sans problème. Quoique jouissant d'une technologie très développée les Loriens s'appliquaient à maintenir un remarquable équilibre écologique. Le travail individuel, librement choisi, était créateur, les gros travaux pénibles étant confiés à des machines automatisées.

Athisse, la capitale, était une cité titanesque où de gigantesques immeubles d'une étonnante splendeur côtoyaient des châteaux et des palais, tous lieux publics et fascinants de par leur audacieuse asymétrie architecturale. La cité abritait en outre tous les trésors possibles : magasins, restaurants, parcs, statues majestueuses, maisons, cimetières, parcs d'attractions, baraques de foire, terrains de jeux, et même une rivière aux eaux limpides, bref tout ce qu'on peut imaginer dans une ville. Et tout était gratuit, y compris la nourriture, l'habillement, le logement et les distractions. On prenait et l'on donnait ce que l'on voulait, et ce troc semblait s'équilibrer tout seul. Donc pas de système monétaire sur Loris, et inutiles aussi les banques, les caisses d'État, les chambres fortes ou les coffres privés. En fait il n'y avait même pas besoin de serrures : toutes les portes s'ouvraient et se fermaient sur simple ordre mental. Politiquement, le gouvernement reflétait l'esprit collectif quasi unanime du peuple lorien, un esprit serein, réfléchi et foncièrement bon. Entre les desiderata de la population et les décisions du gouvernement on ne relevait pas de

distorsion, de divergences ou de déphasage notables.

En fait, plus Johnny poussait ses observations plus il lui semblait qu'il n'existait pas vraiment un gouvernement, ou qu'en tout cas, pour le système en place, la tactique consistait à diriger sans gouverner. La fonction la plus élevée semblait remplie par Veerhe, chef du bureau de Futurologie. Or Veerhe ne donnait jamais d'ordres, se contentant de diffuser de temps à autre des prévisions économiques, sociales ou scientifiques.

Bezique fut mis au courant de tout cela en quelques jours par un guide lorien de son âge nommé Helmis, spécialement affecté à sa personne, et dont la vivacité, la patience, la sagacité, la gentillesse, la bonne humeur permanente, la perspicacité et la modestie lui attirèrent immédiatement la haine profonde du Terrien.

Faisant le point de la situation dans le magnifique appartement mis à sa disposition, Johnny conclut que les Loriens étaient aussi proches de la perfection que le concept humain pouvait l'imaginer. Des individus tout à fait exceptionnels, parangons de toutes vertus. Cela ne changeait toutefois rien à la hantise des Terriens, concrétisée par leur cauchemar type. Dans leur orgueil pervers les humains refusent catégoriquement d'être dominés par une race d'extra-terrestres, même bons et généreux, et même si cette tutelle est bénéfique à la Terre.

Bezique voyait bien que les Loriens étaient des gens plutôt paisibles, pantouflards, sans rêves de conquête, d'annexion, d'expansion de leur culture, et autres démarches égocentriques. Par contre ils semblaient assez perspicaces pour comprendre que s'ils ne prenaient pas certaines mesures concernant la Terre, celle-ci en prendrait sûrement à leur égard ou en tout cas soulèverait beaucoup de poussière dans cette intention.

Bien sûr, la lutte serait sans doute inexistante : un peuple aussi sage et confiant que les Loriens ne possédait probablement pas d'armement digne de ce nom. Dès le lendemain toutefois, Bezique comprit l'inexactitude de ses suppositions quand Helmis l'emmena voir la Flotte Spatiale de l'Ancienne Dynastie...

C'était le dernier armement lourd construit sur Loris : une flotte de soixante-dix vaisseaux, vieille de mille ans et qui semblait pourtant sortir tout droit de l'usine, en parfait état de marche.

« Tormish II, dernier héritier de l'Ancienne Dynastie, avait décidé de conquérir toutes les planètes civilisées, expliqua Helmis. Fort heureusement notre peuple a su évoluer et trouver sa maturité avant que Tormish II n'ait pu réaliser son projet !

— Mais vous avez gardé les vaisseaux ?

— Ils constituent un témoignage de notre déraison passée, répliqua Helmis avec un haussement d'épaules. Et sur le plan pratique, si un jour une autre race essayait vraiment de nous envahir, cette flotte nous permettrait peut-être de faire face.

— Je crois bien ! » reconnut Johnny estimant qu'un seul de ces vaisseaux pouvait se charger sans difficulté de tout ce que la Terre allait lancer dans l'espace dans les deux siècles à venir. Certes, les Loriens avaient du répondant !

Ainsi la vie sur Loris était bien conforme au scénario du cauchemar classique : trop belle pour qu'on y croie ; parfaite, parfaite à vous en désespérer, à vous en écœurer.

Mais pareille perfection était-elle vraiment sans faille ? Bezique partageait l'inébranlable conviction des Terriens que toute vertu doit obligatoirement se trouver compensée par un vice ; une théorie qu'il formulait le plus souvent à sa manière en déclarant : « Il y a forcément un os. Même Dieu ne peut pas faire marcher le Paradis aussi bien ! »

Et il observait tout d'un œil critique. Loris avait bien ses forces de police elle aussi, qu'on désignait sous le titre de « moniteurs », exaspérants par leur excès de politesse. Mais des flics quand même, dont la présence sous-entendait obligatoirement l'existence du banditisme.

« Nous héritons parfois de détraqués congénitaux, se crut obligé d'expliquer Helmis, mais il ne s'agit pas d'une catégorie sociale et les moniteurs jouent plutôt un rôle de rééducateurs que d'officiers de la loi. Tout citoyen a également le droit d'interroger un moniteur pour connaître son point de vue sur des questions de conduite individuelle. Et s'il venait à enfreindre une loi par inadvertance, le moniteur le lui ferait remarquer.

— Et l'arrêterait par la suite ?

— Certainement pas. Le citoyen présente ses excuses et l'incident est clos.

— Mais si un citoyen qui a enfreint la loi récidive, que font les moniteurs ?

— Cela ne se produit jamais.

— Mais en supposant...

— Les moniteurs sont programmés pour prendre en main de telles situations si elles venaient à surgir.

— Ils n'ont pas l'air d'être des durs, si vous m'en croyez », fit Johnny que quelque chose empêchait d'être vraiment convaincu... peut-être le

simple fait qu'il ne le souhaitait pas. Pourtant, Loris fonctionnait et même foutrement bien ! Ce qui ne tournait pas rond du tout c'était lui, John Charles Bezique, Terrien, et comme tel, primitif déséquilibré. En tout cas Johnny devenait de plus en plus morose, dépressif et caractériel.

Les jours succédaient aux jours et tout le système continuait de fonctionner à merveille. Les moniteurs se dépensaient, comme de charmantes vieilles dames attentionnées ; le trafic s'écoulait tranquillement, sans embouteillages ni crises de nerfs. Les innombrables unités automatiques livraient les produits essentiels et évacuaient les déchets. Les gens vivaient dans une complète décontraction, enchantés des contacts humains et s'adonnant à diverses formes d'art. Tous autant qu'ils étaient semblaient être des artistes, et qui plus est des créateurs féconds. Personne n'exécutait de travail salarié sans d'ailleurs en éprouver le moindre sentiment de culpabilité. Le travail était fait pour les machines, non pour les gens.

Ils se montraient tous si raisonnables en toutes circonstances, si accommodants aussi, et ils avaient si bon caractère, et puis ils étaient si intelligents et charmants ! Des anges dans un vrai coin de Paradis, même Johnny Bezique était forcé de le reconnaître. Et cela rendait l'aggravation de sa mauvaise humeur encore plus incompréhensible... sauf pour un autre Terrien.

Avec un individu comme Johnny sur Loris, on peut s'attendre à ce que les ennuis commencent. Pendant près de deux semaines, Johnny fut pourtant un modèle de bonne tenue, mais un jour où il se promenait en voiture sans utiliser la conduite automatique, il tourna à gauche sans faire signe. Au même instant, une voiture était en train de le doubler sur sa gauche et le brusque virage de Johnny prit presque de vitesse les réflexes automatiques de l'autre véhicule. Presque. L'accident fut malgré tout évité. Les deux voitures dérapèrent et se retrouvèrent nez à nez à l'arrêt, tandis que les conducteurs descendaient.

« Eh bien, mon vieux, on a un peu cafouillé, hein ? fit l'autre d'un ton calme.

— Cafouillage, mon œil ! Vous m'avez fait une queue de poisson.

— Je ne pense pas, rétorqua l'autre en riant avec indulgence. Mais bien sûr je conçois qu'il y ait possibilité de...

— Dites donc, coupa Johnny, vous m'avez barré la route et vous auriez pu nous tuer tous les deux.

— Vous devez quand même bien comprendre que dans la mesure où

vous étiez devant moi et où vous avez tourné sans respecter le règlement... »

Johnny approcha son visage à deux centimètres de celui de l'autre conducteur.

« Tu as tort, mon pote, combien de fois faudra-t-il que je te le répète », siffla-t-il entre ses dents d'un ton menaçant. L'autre rit encore, mais avec un léger chevrottement dans la gorge à présent.

« Pourquoi ne pas laisser cette question de responsabilité au jugement des témoins, suggéra-t-il. Je suis sûr que ces braves gens qui nous regardent...

— Pas besoin de témoins, s'obstina Johnny. Je sais comment c'est arrivé, non ? Je sais que c'est de votre faute.

— Vous avez l'air d'en être bien sûr en effet.

— Bien sûr que j'en suis sûr ! J'en suis sûr parce que je le sais.

— Alors, dans ces conditions...

— Oui ?

— Dans ces conditions, je crois qu'il ne me reste plus qu'à vous présenter mes excuses.

— Je pense que c'est la moindre des choses », reconnut Johnny qui retourna vers sa voiture d'un pas décidé, reprit le volant et s'éloigna à une vitesse interdite dans cette zone.

Après cet incident il se sentit en meilleure forme, mais plus entêté et récalcitrant que jamais. Il ne supportait plus l'attitude supérieure des Loriens, pas plus que leur conduite raisonnable ni même leurs vertus.

Ayant acheté deux bouteilles d'alcool lorien, il s'enferma dans sa chambre et passa quelques heures à ruminer en buvant. Un conseiller en adaptation sociale vint le voir et lui fit remarquer que sa conduite lors de l'accident évité de justesse avait eu un caractère provocateur, impoli, autoritaire et primaire. Bien entendu, le conseiller présenta ces remarques avec beaucoup de tact et de gentillesse.

Johnny lui conseilla d'écraser un peu. Il ne se conduisait pas de façon aussi insensée que cela, pour un Terrien en tout cas, et sans intervention extérieure il aurait probablement fait des excuses au bout de quelques jours.

Le conseiller poursuivit son admonestation et suggéra une thérapie de réajustement social, insistant même sur sa nécessité : Johnny était trop sujet à des crises de colère et d'agressivité et constituait un danger pour les citoyens en général.

Johnny invita le conseiller à disparaître sur-le-champ, mais se vit

opposer un refus poli pour situation non encore réglée. Elle le fut peu après par Johnny qui étendit son interlocuteur au sol d'un coup de poing magistral.

Proférer des menaces de violence à l'égard d'un citoyen est une affaire sérieuse, mais leur mise à exécution en devient une très grave. Le conseiller, encore sous le coup du double choc, se remit sur ses pieds et informa Johnny qu'il devrait accepter de rester sous surveillance jusqu'à ce que son cas ait été réglé.

« Je ne laisserai personne me surveiller, déclara Johnny.

— Ne nous rendez pas la vie difficile, plaida le conseiller. Il ne s'agit pas de mesures pénibles ni de longue durée. Nous sommes conscients des différences de culture entre nos deux civilisations, mais nous ne pouvons laisser s'exercer une violence irraisonnée.

— Si personne ne m'embête je me tiendrai tranquille, promit Johnny. Mais en tout cas ne compliquez pas les choses et n'essayez pas de m'enfermer.

— Le règlement est net sur ce point. Un moniteur va venir et je vous conseille de le suivre docilement.

— Vous l'aurez vraiment cherché ! D'accord, mon vieux, chacun fera son devoir. »

Le conseiller parti, Johnny continua de boire et de ruminer jusqu'à l'arrivée du moniteur. En tant que représentant de la loi, ce dernier s'attendait à ce que Johnny le suivît de son plein gré sur simple requête. Aussi fut-il démonté par le refus catégorique du Terrien. Personne ne refuse ! Le moniteur fit demi-tour pour aller aux ordres, pendant que Johnny améliorait sa cuite. Une heure plus tara le moniteur était de retour et lui annonçait qu'il avait maintenant l'ordre de l'emmener en employant la force si nécessaire.

« Ah bon, c'est comme ça ?

— Oui. Alors ne m'obligez pas à... »

Johnny l'allongea d'un direct, lui épargnant le souci d'être obligé de passer aux actes. Après quoi il sortit de sa chambre en titubant légèrement. Il se rendait compte qu'une attaque sur la personne d'un moniteur allait sûrement lui valoir de gros ennuis dont il ne pourrait pas se tirer si aisément. Il décida donc de rejoindre son vaisseau sur l'heure, et de s'enfuir loin de Loris. Bien sûr, ils pouvaient l'empêcher de décoller, ou le désintégrer une fois en l'air. Mais s'il réussissait à monter à bord, peut-être ne se donneraient-ils pas tant de mal, trop heureux d'être débarrassés de lui !

Il réussit à atteindre son appareil sans incident, et trouva une

vingtaine de mécaniciens en plein travail dessus. Il annonça au contremaître qu'il voulait décoller sur-le-champ mais celui-ci, absolument navré de ne pouvoir lui donner satisfaction, lui expliqua que le système de propulsion avait été démonté pour nettoyage complet et modernisation

— un cadeau des Loriens en gage d'amitié. « Laissez-nous encore cinq jours et vous aurez le vaisseau le plus rapide de l'ouest d'Orion, promet le contremaître.

— Qu'est-ce que ça peut me foutre pour le moment, grinça Johnny. Je suis pressé, moi. Délai minimal pour me monter un propulseur quelconque ?

— En travaillant jour et nuit et sans pause-repas on peut y arriver en trois jours et demi.

— Vraiment ? Formidable ! railla Bezique. Et qui vous a dit de toucher à mon vaisseau pour commencer ? »

Le contremaître présenta ses excuses, ne faisant ainsi que redoubler la rage de Bezique. Un nouvel acte de violence aveugle fut évité par l'arrivée de quatre moniteurs.

Bezique les sema dans un labyrinthe de rues tortueuses, se perdit par la même occasion et finit par déboucher sous des arcades, les moniteurs à nouveau sur ses talons. Il s'élança le long d'étroits corridors de pierre pour trouver finalement le chemin barré par une porte fermée. Il en commanda mentalement l'ouverture, sans succès. Les moniteurs devaient sûrement contrer son ordre. Dans un accès de fureur il le renouvela, dégageant sans doute un tel influx mental que la porte s'ouvrit à la volée ainsi que toutes les portes des environs immédiats. Johnny distança rapidement les moniteurs, et s'arrêta un peu plus tard pour reprendre son souffle sur une petite place verdoyante.

Il ne pouvait continuer à fuir ainsi. Il lui fallait un plan. Mais quel plan s'offrait à un Terrien pourchassé par une planète entière de Loriens ? Les chances de succès étaient trop faibles, même pour un individu du genre conquistador. Et soudain dans l'esprit de Johnny germa une idée que Cortez avait déjà mise en application, et qui avait tiré Pizarro d'un fort mauvais pas. Il décida de s'emparer du chef de la planète et de menacer de le tuer si son peuple refusait de se montrer plus calme et raisonnable.

Le plan offrait une seule faille : ces gens n'avaient pas de chef, un trait horriblement non humain d'ailleurs. Ils possédaient malgré tout un ou deux personnages officiels importants et un homme comme Veerhe par exemple, le chef du Bureau de Futurologie, semblait être

pour eux ce qui s'en rapprochait le plus. Une grosse huile de ce genre devait par contre être soigneusement protégée, quoique sur une planète aussi bizarre que Loris on pouvait très bien ne pas avoir pris pareille précaution.

Un natif lui donna fort aimablement l'adresse, et Johnny se trouvait à moins de quatre pâtés de maisons du Bureau de Futurologie lorsqu'il se heurta à une patrouille de vingt moniteurs.

Ils exigèrent sa reddition, mais sans grande assurance. Bien sûr les arrestations faisaient partie de leurs fonctions, mais Bezique comprit que c'était sans doute la première fois qu'ils étaient amenés à en effectuer une. Ils étaient avant tout des citoyens sensés et pacifiques, et seulement à l'occasion des flics !

« Qui cherchez-vous ? demanda-t-il.

— Un étranger nommé Johnny Bezique, répondit le chef de la patrouille.

— Voilà une bonne nouvelle. Il m'a récemment causé beaucoup d'ennuis.

— Mais... n'êtes-vous pas... ?

— Ce redoutable étranger ? acheva Johnny en riant. Désolé de vous décevoir, ce n'est pas moi. La ressemblance est frappante, je le sais, mais elle s'arrête là. »

Les moniteurs discutèrent de la situation.

« Écoutez mes amis, reprit Johnny, je suis né dans cette maison là tout près et je peux me faire identifier par vingt personnes du coin, y compris ma femme et mes quatre enfants. Vous faut-il d'autres preuves ? »

Nouveau conciliabule entre les moniteurs.

« Et de plus, pouvez-vous honnêtement croire que je sois cet étranger dangereux et forcené ? Il me semble que le simple bon sens devrait vous faire... »

Le chef présenta ses excuses et Johnny poursuivit sa route jusqu'au croisement voisin de son but où il fut arrêté par un groupe de moniteurs qu'accompagnait Helmis, son ancien guide. Ils lui demandèrent de se rendre.

« Ne perdons pas un temps précieux, suggéra Johnny. Les ordres ont été annulés et je suis autorisé à révéler ma véritable identité.

— Nous la connaissons, intervint Helmis.

— Si c'était vrai, je n'aurais pas besoin de la révéler, non ? Écoutez-moi : je suis un Lorien appartenant à la classe des planificateurs. J'ai

reçu une formation spéciale il y a des années pour acquérir l'agressivité nécessaire à ma mission qui est maintenant accomplie. Je suis de retour, selon le plan prévu, et j'ai effectué quelques tests simples pour vérifier si le comportement psychologique de notre planète avait changé depuis mon départ. Vous connaissez les résultats qui, en ce qui concerne notre survie dans la galaxie, sont mauvais. Je suis venu faire mon rapport à ce sujet ainsi que sur d'autres questions de haute importance au Planificateur en chef du Bureau de Futurologie. Je peux toutefois vous confier, officieusement, que notre situation est grave et qu'il n'y a pas de temps à perdre. »

Les moniteurs semblaient déroutés et demandèrent à Johnny une vérification de ses déclarations.

« Je vous ai déjà expliqué que le temps pressait. Je serais très heureux de vous fournir un moyen de vérifier mes dires, mais le temps nous manque...

— Monsieur, sans ordre nous ne pouvons vous laisser partir, décréta le chef après un nouveau conciliabule.

— Dans ce cas vous aurez à endosser la responsabilité de la destruction probable de notre planète.

— Monsieur quel est votre grade ? lui demanda alors un officier supérieur.

— Il est plus élevé que le vôtre, répliqua Johnny sans hésitation.

— Dans ce cas, quels sont vos ordres, monsieur ? demanda l'officier prenant sa décision.

— Maintenez le calme partout, dit Johnny avec un sourire. Rassurez les citoyens qui montreraient de l'inquiétude. Des instructions plus détaillées vous seront transmises ultérieurement. »

Et Johnny Bezique poursuivit son chemin, de plus en plus confiant. Il atteignit la porte du Bureau de Futurologie, en commanda l'ouverture, et entra...

« Les mains en l'air et écartez-vous de la porte », ordonna une voix dure derrière lui.

Bezique se retourna et se trouva nez à nez avec un groupe de moniteurs, une dizaine environ, vêtus de noir et armés.

« Nous avons ordre de vous tuer si nécessaire, annonça l'un d'eux. Et inutile d'essayer de nous avoir avec vos mensonges habituels. Nous sommes chargés de vous emmener sans tenir compte d'aucune déclaration.

— Pas la peine de chercher à discuter avec vous, hein ?

— Inutile. Venez.

— Où ça ?

— Nous avons remis en service pour vous spécialement l'une de nos antiques prisons. Vous y serez détenu et très bien traité. Vous comparâtes ensuite devant un juge et compte tenu de votre origine étrangère et du niveau assez bas de votre civilisation, vous vous en tirerez sans doute avec un simple avertissement et une invite à quitter Loris.

— Rien de bien terrible. Vous croyez vraiment que ça se passera comme ça ?

— J'en ai reçu l'assurance, confirma le moniteur. Nous sommes des gens sensés et indulgents envers les malheurs des autres. Votre courageuse résistance a d'ailleurs été un exemple intéressant pour nous.

— Merci.

— Mais c'est fini à présent. Voulez-vous nous suivre docilement ?

— Non !

— Je ne comprends vraiment pas...

— Il y a des tas de choses que vous ne comprenez pas en ce qui nous concerne, moi et les Terriens. Je vous préviens que je vais franchir cette porte.

— Si vous essayez, nous serons obligés de tirer. »

Il existe une méthode infailible pour distinguer de l'humain moyen le conquistador, l'illuminé authentique, le kamikaze ou le croisé non édulcorés. Mis en face d'une situation désespérée les gens ordinaires ont tendance à chercher un compromis, et à attendre un moment plus favorable pour engager le combat. Mais pas les Pizarro, les Godefroy de Bouillon, les Harold Hardradas, ou les Johnny Bezique, sans doute doués d'une monstrueuse stupidité, ou d'un courage inégalable... sinon des deux en même temps.

« Eh bien, tirez donc messieurs, et allez vous faire foutre ! »

Et Johnny Bezique franchit la porte sans que les moniteurs tirent une seule balle. Mais il les entendait encore se disputer tandis qu'il dévalait les couloirs du Bureau de Futurologie. Quelques instants plus tard, il se trouvait devant Veerhe, le Planificateur en chef, un petit homme calme, avec un visage de lutin tout ratatiné.

« Bonjour. Asseyez-vous. Je viens justement de terminer la prévision Terre par rapport à Loris.

— Eh bien, gardez-la. J'ai une ou deux choses très simples à vous

demander, et je suis certain que vous êtes déjà tout disposé à me les accorder. Mais dans le cas contraire...

— Voyez-vous, je pense que cette prévision vous intéressera, poursuit Veerhe sans se démonter. Nous nous sommes livrés à une extrapolation à partir de vos caractéristiques raciales et avons établi une comparaison avec les nôtres. Il semble inévitable qu'un conflit d'hégémonie éclate tôt ou tard entre nos deux civilisations et certainement d'ailleurs sur votre initiative. Vous autres Terriens n'aurez pas de repos tant que l'une des deux races ne se sera pas affirmée comme maître absolu de l'autre. C'est une situation inextricable, compte tenu de votre niveau de civilisation.

— Je n'ai pas besoin de bureau spécialisé ni d'un titre ronflant pour trouver ça, railla Bezique. Bon, et alors...

— Je n'ai pas terminé, coupa Veerhe. J'ajoute que d'un point de vue purement technique, les Terriens n'ont pas la moindre chance. Nous sommes capables de détruire n'importe quelle arme envoyée contre nous.

— Vous n'avez donc pas de souci à vous faire...

— Mais la technologie est moins importante que la psychologie. Vous êtes malgré tout assez évolués pour ne pas vous lancer aveuglément contre nous. Il y aura des palabres, des traités, des violations de traités, de nouvelles palabres, des agressions suivies d'explications, des usurpations de pouvoir, des escarmouches et j'en passe... Nous ne pouvons pas ignorer votre existence, et nous ne pouvons non plus refuser de coopérer avec vous pour tenter de trouver des solutions raisonnables et équitables. Ce serait contraire à notre nature, comme à la vôtre de nous laisser tout bonnement en paix. Nous sommes des gens directs, équilibrés, sensés et confiants, et vous des êtres agressifs, instables, à l'esprit incroyablement tortueux. Vous ne nous fournirez probablement jamais de motifs très nets et valables justifiant votre destruction. Et si nous écartons cette alternative, les différents facteurs restant fixes, il est certain que ce sera vous qui établirez votre domination sur nous, profitant de notre incapacité psychologique à réagir. En termes terriens, c'est ce qui se produit lorsqu'une civilisation Apollinienne très avancée vient au contact d'une civilisation Dionysienne également très poussée.

— Bon Dieu, c'est pas des trucs à me jeter comme ça à la figure. Je me sens assez ridicule de vouloir vous donner un petit conseil mais... puisque vous semblez si bien au courant pourquoi ne pas vous adapter à la situation ? Évoluer dans le bon sens ?

— Comme vous, par exemple ?

— Bon, d'accord, je ne me suis pas adapté ; mais je ne suis pas non plus aussi malin que vous autres Loriens.

— L'intelligence n'a rien à voir là-dedans, affirma le Planificateur en chef. Un peuple ne change pas de culture du jour au lendemain sur une simple décision. Et puis... même si nous y arrivions cela implique qu'il nous faudrait devenir comme vous et, franchement, nous n'en avons pas bien envie.

— Je vous comprends, s'écria Johnny avec sincérité.

— Et même si nous parvenions à ce miracle et devenions plus agressifs, nous ne pourrions jamais atteindre en quelques années le niveau que vous avez obtenu après des millénaires d'efforts dans cette direction. En dépit de notre avance en matière d'armement, nous perdriions certainement la partie si nous tentions de la jouer selon vos règles. »

Johnny cilla des paupières avec embarras. Il avait eu la même idée. Les Loriens étaient trop confiants et trop naïfs. Ce ne serait guère difficile d'entamer des pourparlers de paix et d'en profiter pour s'emparer d'un de leurs vaisseaux par surprise, peut-être même de deux ou trois. Ensuite...

« Je vois que vous êtes arrivé à la même conclusion, remarqua Veerhe.

— Oui, j'en ai peur. Voyez-vous, notre volonté de gagner est bien plus farouche que la vôtre et c'est ce qui compte. Et si l'on étudie de près votre comportement on s'aperçoit que vous autres Loriens n'allez jamais au bout de vos possibilités. Vous êtes des gens très bien, et vous respectez toujours les règles dans tous les cas, même quand il s'agit de vie ou de mort. Tandis que nous, nous sommes des individus peu recommandables et ferions n'importe quoi pour gagner.

— C'est l'aboutissement exact de nos déductions à votre sujet, reconnu Veerhe. Aussi avons-nous décidé avec raison de nous épargner beaucoup d'ennuis et une perte de temps inutile en vous mettant à la tête de notre planète dès aujourd'hui.

— Pardon ?

— Nous voulons que vous nous dirigiez.

— Moi, personnellement ?

— Oui, vous personnellement.

— Vous plaisantez, je pense.

— Il n'y pas là matière à plaisanterie, et nous autres Loriens ne mentons jamais. Je vous ai fait part de mes extrapolations à partir de la situation actuelle. Il nous paraît fort raisonnable d'éviter tant de

souffrances et de contraintes stériles en acceptant dès maintenant l'inévitable. Voulez-vous devenir notre chef ?

— C'est vraiment une proposition très sympa, avoua Bezique, mais je ne me sens pas bien qualifié... oh ! et puis après tout, personne ne l'est ici ! D'accord, je prends la direction de la planète et je vous promets de faire du bon boulot pour les Loriens parce qu'au fond je vous aime bien.

— Merci. Vous verrez que nous sommes des gens faciles à diriger, dans la mesure où vos ordres restent dans les limites de notre compréhension.

— Ne vous en faites pas. Tout continuera exactement comme auparavant parce que franchement je ne peux pas trouver mieux que votre système actuel. Je ferai du bon travail, à condition d'avoir votre coopération.

— Vous pouvez compter dessus, assura Veerhe. Mais votre propre race se révélera peut-être moins docile. Supposez qu'ils n'acceptent pas la nouvelle situation ?

— Ça, c'est le plus bel euphémisme du siècle, affirma Johnny. Croyez-moi, cette nouvelle va être la plus grande claque dans la figure que la Terre ait jamais reçue depuis les débuts de son Histoire. Les gouvernements feront leur max pour me descendre et mettre un des leurs à ma place. Mais vous, les Loriens, vous me soutiendrez hein ?

— Vous nous connaissez. Bien sûr on ne se battra pas pour vous puisqu'on ne le fait déjà pas pour nous-mêmes. Mais nous saurons obéir à quiconque est au pouvoir.

— Je ne peux guère demander plus. Mais je crois que j'aurai quelques problèmes pour réussir ce coup-là. J'ai bien envie de faire appel à quelques copains pour m'aider, mettre sur pied une organisation, intriguer en coulisse, dresser différents groupes les uns contre les autres... »

Johnny s'arrêta soudain, et Veerhe attendit la suite.

« J'ai oublié un élément important, reprit alors Johnny. Je manque totalement de logique : cette histoire va bien plus loin que je ne le pensais et je n'ai pas poussé mon raisonnement à fond.

— Je ne vous suis d'aucune aide, avoua le Planificateur. En toute franchise, ceci me dépasse complètement. »

Johnny fronça les sourcils d'un air perplexe, se frotta les yeux et se gratta le crâne.

« Ouais, c'est assez clair ce que je dois faire, finit-il par dire. Vous voyez, non ?

— Je suppose qu'il existe de très nombreuses perspectives pour votre ligne d'action.

— Non, une seule, décréta Johnny. Tôt ou tard il va falloir envahir la Terre. C'est ça ou alors ce sont eux qui m'envahiront... nous envahiront, je veux dire. Vous suivez ?

— Une hypothèse très vraisemblable.

— C'est la pure vérité. Ce sera moi, ou eux. Il ne peut y avoir qu'un grand patron. »

Le Planificateur n'offrit pas de commentaires.

« Je n'aurais jamais rêvé un truc pareil, poursuivit Johnny. De pilote de coucou spatial devenir empereur d'une super-race en moins de deux semaines ! Et en plus, conquérir la Terre... ça me fait tout drôle. Mais c'est le mieux qui puisse leur arriver. On va civiliser un peu ces gorilles et leur apprendre les bonnes manières. Plus tard, ils nous remercieront.

— Avez-vous des instructions à me donner ?

— Je voudrais jeter un coup d'œil sur tout le dossier technique de la flotte de l'ancienne Dynastie. Mais d'abord, il faudrait commencer par un couronnement, non ? Non. Plutôt un référendum me désignant comme empereur, et ensuite le couronnement. Vous pouvez m'organiser tout ça ?

— Je commence sur l'heure », s'empressa le Planificateur.

Ainsi la Terre voyait se réaliser son cauchemar classique après une longue gestation. Une civilisation extra-terrestre très avancée allait lui imposer sa culture. Pour Loris, la situation était différente. Jusqu'alors sans défense, les Loriens avaient soudain à leur tête un général étranger des plus combatifs et ils disposeraient bientôt d'un groupe de mercenaires chargé de prendre la flotte en main. Le futur de la Terre s'annonçait assez sombre, mais celui de Loris plutôt prometteur.

Dénouement inévitable, si l'on réfléchit bien, car les Loriens étaient réellement une super-race intelligente. Et de quelle utilité serait l'intelligence si elle ne permettait pas entre autres d'atteindre la proie convoitée sans se laisser abuser par son ombre...

Traduit par MIMI PERRIN.

Welcome to the Standard Nightmare.

QUAND LES TÉNÉBRES VIENDRONT

par Isaac Asimov

Au fond, l'étrangeté, c'est une question de regard. L'étrange, c'est d'abord ce qui est trop rare pour devenir familier et, ensuite, ce qu'on ne comprend pas. La réalité de l'univers, lorsqu'elle se découvre, commence toujours par sembler inexorablement étrange. Isaac Asimov imagine, sur un autre monde, quelque chose d'équivalent à notre révolution copernicienne – la découverte que la Terre tourne autour du soleil et non l'inverse – avec des effets autrement terrifiants.

« Si les étoiles devaient briller une seule nuit au cours d'un millénaire, comment les hommes pourraient-ils croire et adorer, et conserver pendant des générations le souvenir de la Cité de Dieu ? »

Emerson

ATON 77, directeur de l'université de Saro, fit une moue belliqueuse, et, en proie à une violente fureur, fusilla du regard le jeune reporter.

Theremon 762 soutint ladite fureur sans broncher. En ses jeunes années, quand ses articles quotidiens, paraissant maintenant dans un grand nombre de journaux, n'étaient encore qu'une idée démentielle née de l'esprit d'un apprenti reporter, il s'était spécialisé dans les interviews « impossibles ». Cela lui avait valu force coups et blessures, sans compter plus d'un œil au beurre noir ; mais cela l'avait puissamment aidé à se cuirasser de sang-froid et de confiance en lui.

Aussi laissa-t-il retomber la main tendue qu'on avait si ostensiblement ignorée, et attendit-il calmement que le vieux directeur se fût un peu calmé. De toute façon, les Astronomes sont de drôles de zigotos, et si les agissements d'Aton, au cours des deux derniers mois, avaient seulement un sens, ce même Aton était le plus drôle de tous les drôles de zigotos.

Aton 77 retrouva enfin sa voix, et bien qu'elle tremblât encore d'émotion contenue, la phraséologie quelque peu pédante, marque distinctive du célèbre astronome, ne l'avait pas abandonnée.

« Monsieur, dit-il, vous faites preuve d'une outrecuidance stupéfiante en venant me faire une proposition aussi impudente. »

Beenay 25, le robuste téléphotographe de l'Observatoire, passa sa langue sur ses lèvres sèches et s'interposa nerveusement :

« Écoutez, Monsieur le Directeur, après tout... »

Le directeur se tourna vers lui en levant un sourcil offensé.

« Ne vous mêlez pas de ça, Beenay. C'est animé des meilleures intentions que vous l'avez amené ici, je veux bien vous l'accorder ; mais, cela dit, je ne tolérerai aucune insubordination. »

Theremon décida que le moment était venu de placer sa réplique.

« Directeur Aton, si vous voulez bien me laisser finir ce que j'avais commencé, je crois...

— Je ne crois pas, jeune homme, rétorqua Aton, quoi que vous puissiez dire maintenant, que cela compterait beaucoup, comparé à vos articles quotidiens de ces deux derniers mois. Vous avez orchestré une vaste campagne de presse contre tous les efforts que nous avons faits, moi et mes collègues, en vue d'organiser le monde contre une menace qu'il est maintenant trop tard pour éviter. En vous attaquant particulièrement à nos personnes, vous avez fait de votre mieux pour ridiculiser tout le personnel de cet Observatoire. »

Le directeur prit sur son bureau un exemplaire du *Saro City Chronicle*, et le secoua furieusement sous le nez de Theremon.

« Même un individu d'une impudence aussi notoire que la vôtre aurait dû hésiter avant de venir me demander l'autorisation de couvrir pour son journal les événements d'aujourd'hui. Vous, entre mille ! »

Aton lança le journal par terre, se dirigea à grands pas vers la fenêtre et se croisa les mains dans le dos.

« Vous pouvez vous retirer », lança-t-il par-dessus son épaule.

D'un air morose, il contemplait l'horizon sur lequel Gamma, le plus brillant des six soleils de la planète, était en train de se coucher. Il paraissait déjà jaunâtre et estompé dans les brumes du soir, et Aton savait qu'il ne le reverrait jamais en pleine possession de ses facultés mentales.

Il pivota brusquement.

« Non, attendez. Venez ici ! »

Il fit un geste péremptoire.

« Vous l'aurez votre article. »

Le journaliste n'avait pas fait un geste pour partir, et il s'approcha lentement du vieillard. D'un geste, Aton embrassa le paysage.

« De nos six soleils, il n'y a plus que Bêta à briller dans le ciel. Vous le voyez ? »

La question était superflue. Bêta était presque au zénith, et sous ses rayons rougeâtres, le paysage prenait une coloration orangée tout à fait inhabituelle, tandis que les brillants rayons de Gamma mouraient sur l'horizon. Bêta était à son aphélie. Il était petit ; plus petit que Theremon l'avait jamais vu, mais, pour le moment, il exerçait une souveraineté indiscutée dans le ciel de Lagash.

Le soleil propre de Lagash, Alpha, celui autour duquel tournait la planète, était aux antipodes, de même que ses deux lointains compagnons. Le nain rouge, Bêta – le voisin immédiat d'Alpha – était seul, sinistrement seul.

Le visage levé d'Aton prenait une coloration rougeâtre dans le soleil.

« Dans moins de quatre heures, dit-il, la civilisation, telle que nous la connaissons, prendra fin. Et il en sera ainsi parce que, comme vous pouvez le voir, Bêta est le seul soleil restant dans le ciel. »

Il eut un sourire sinistre.

« Imprimez ça ! Il n'y aura personne pour le lire.

– Mais s'il se trouve qu'au bout de quatre heures – puis d'encore quatre heures – rien ne se passe ? demanda doucement Theremon.

– Ne vous inquiétez pas pour ça. Il s'en passera assez comme ça.

– D'accord – mais *pourtant* – si rien ne se passe ? »

Pour la seconde fois, Beenay prit la parole.

« Monsieur, je crois que vous devriez écouter ce qu'il a à dire. »

Theremon dit :

« Mettez cela aux voix, Directeur Aton. »

Il y eut des mouvements divers parmi les cinq autres membres de l'Observatoire, qui, jusqu'à ce moment, avaient observé une prudente neutralité.

« Cela n'est pas nécessaire », dit carrément Aton. Il tira sa montre.

« Puisque votre cher ami Beenay insiste tellement, je vous donne cinq minutes. Parlez.

– Parfait ! Maintenant, dites-moi quelle différence cela fera si vous me permettez d'être le témoin de ce que vous anticipez ? Si votre prédiction se réalise, ma présence ne nuira en rien ; car dans ce cas,

mon article ne verra jamais le jour. D'autre part, s'il ne se passe rien, il faut vous attendre à être ridiculisés, ou pire. Et dans ce cas, il vaudrait mieux que ce ridicule soit dispensé par un sympathisant. »

Aton souffla avec mépris.

« C'est à vous que vous pensez quand vous parlez de sympathisant ?

— Certainement ! »

Theremon s'assit et se croisa les jambes.

« Mes articles ont peut-être été un peu méchants, mais je vous ai toujours laissé le bénéfice du doute. Après tout, l'époque est mal choisie pour venir prêcher à Lagash : « La fin du monde est proche. » Il faut que vous compreniez que les gens n'ont plus foi dans le *Livre des Révélations*, et cela les gêne de voir les savants tourner casaque, et venir nous déclarer que finalement, les Cultistes ont raison...

— Pas du tout, jeune homme, l'interrompit Aton. S'il est vrai qu'une grande partie de nos informations nous a été communiquée par le Culte, nos résultats ne sont en rien entachés par son mysticisme. Les faits sont les faits, et la soi-disant mythologie du Culte repose *en partie* sur des faits. Nous les avons mis à nu, et dépouillés de leur mysticisme. Je peux vous assurer que les Cultistes nous haïssent encore plus que vous.

— Je ne vous hais pas. J'essaie de vous faire comprendre que l'opinion publique est mécontente. Ils sont furieux. »

Aton eut un sourire de mépris. « Grand bien leur fasse.

— Oui, mais et demain ?

— Il n'y aura pas de demain !

— Mais s'il y en a un. Supposons qu'il y ait un « demain » – juste pour imaginer ce qui se passera. Cette fureur peut devenir dangereuse. Après tout, vous savez que les affaires sont en baisse depuis deux mois. Les industriels ne croient pas vraiment que la fin du monde est arrivée, mais ils sont tout de même prudents pour leurs investissements. L'homme de la rue ne vous croit pas davantage, mais quand même, il a décidé que le renouvellement de son ameublement pouvait attendre quelques mois de plus – juste en cas.

« Vous voyez ce que je veux dire. Dès que tout sera fini, les hommes d'affaires voudront avoir votre peau. Ils diront que si tous les dingues – sauf votre respect – peuvent mettre la prospérité du pays en danger avec leurs prophéties à la noix – c'est à la planète de les en empêcher. Et ils seront entendus, Monsieur le Directeur. »

Le directeur regarda froidement le journaliste.

« Et qu'est-ce que vous proposez, au juste, pour porter remède à la situation ?

— Eh bien, dit Theremon avec un grand sourire, je voulais vous proposer de m'occuper de la publicité. Je peux présenter les choses de telle sorte que seul le côté ridicule ressorte. Ce sera assez dur à encaisser, je l'avoue, parce que je serai obligé de vous représenter comme une bande d'abrutis congénitaux, mais, si je peux m'arranger pour que les gens rient de vous, ils en oublieront peut-être leur colère. En retour, tout ce que mes éditeurs demandent, c'est l'exclusivité des droits. »

Beenay hocha la tête et explosa :

« Monsieur le Directeur, nous pensons tous qu'il a raison.

« Durant ces deux derniers mois, nous avons pensé à tout, sauf au fait qu'il y a quand même une chance sur un million pour qu'il y ait une erreur dans nos théories ou dans nos calculs. Il faut que nous prenions cela aussi en considération. »

Un murmure d'acquiescement parcourut le groupe réuni autour de la table, et le visage d'Aton prit l'expression de quelqu'un qui trouve la pilule amère à avaler, mais qui ne peut pas y couper.

« Eh bien, restez si vous voulez. Je vous prierai cependant d'éviter de nous gêner de quelque façon que ce soit dans l'accomplissement de nos devoirs. Vous voudrez bien vous souvenir, également, que c'est moi qui commande tout ici, en dépit de vos opinions, telles que vous les avez exprimées dans vos articles, je suis en droit d'exiger votre coopération et votre respect... »

Il avait les mains derrière le dos, et son visage ridé pointait en avant un menton décidé tandis qu'il parlait. Il aurait pu continuer indéfiniment si une voix nouvelle ne l'avait interrompu.

« Hello, hello, hello ! »

Cela fut claironné d'une voix de ténor aiguë, et les joues rebondies de l'arrivant s'épanouirent en un large sourire.

« Qu'est-ce que c'est que cette atmosphère d'enterrement ? Personne ne perd les pédales, j'espère ? »

Aton le regarda d'un air consterné, et dit avec mauvaise humeur :

« Que diable venez-vous faire ici, Sheerin ? Je croyais que vous deviez rester dans l'Abri ? »

Sheerin se mit à rire et posa son arrière-train rebondi sur une chaise.

« Qu'il aille au diable, l'Abri. Je m'ennuyais. J'avais envie d'être ici,

où ça va chauffer. Je suis curieux, comme tout le monde. Et je veux voir ces fameuses Étoiles dont les Cultistes nous rebattent les oreilles depuis si longtemps. »

Il se frotta les mains, et ajouta d'un ton plus posé :

« On gèle, dehors. Il fait tellement de vent que c'est tout juste si on n'a pas des stalactites qui se forment au bout du nez. Bêta n'a pas l'air de rayonner beaucoup de chaleur. Loin comme il est. »

Le directeur à la tête blanche grinça des dents d'exaspération.

« Pourquoi vous donnez-vous tant de mal pour faire des sottises, Sheerin ? À quoi pouvez-vous bien servir ici ?

— À quoi je peux bien servir ici ? »

Sheerin tendit les mains en un geste de résignation comique.

« Un psychologue ne vaut pas tripette dans l'Abri. Ce qu'il y faut, c'est des hommes d'action, et des femmes fortes et saines, capables d'enfanter de beaux enfants. Moi ? Je pèse cinquante kilos de trop pour être un homme d'action ; quant à enfanter des rejetons, je crains que ce ne soit guère dans mes cordes. Alors, pourquoi les charger d'une bouche de plus à nourrir ? Je me sens mieux ici. »

Theremon demanda vivement :

« Qu'est-ce que c'est, au juste, que cet Abri, Monsieur ? »

Sheerin eut l'air d'apercevoir le journaliste pour la première fois. Il fronça les sourcils et gonfla ses grosses joues d'un air perplexe.

« Et vous, qu'est-ce que vous êtes au juste, à Lagash, jeune rouquin ? »

Aton se pinça les lèvres avant de murmurer d'un ton maussade :

« C'est Theremon 762, le journaliste. Je suppose que vous avez entendu parler de lui. »

Le journaliste tendit la main.

« Et vous, bien entendu, vous êtes Sheerin 501, de l'université de Saro. J'ai entendu parler de vous. »

Puis il répéta :

« Qu'est-ce que c'est donc que cet Abri, Monsieur ?

— Eh bien, dit Sheerin, nous sommes parvenus à convaincre quelques personnes de la validité de nos prophéties sur... euh... la fin du monde, pour employer les grands mots, et les personnes en question ont pris les mesures qui s'imposaient. Le groupe est en grande partie composé des parents les plus proches des membres de l'Observatoire et des professeurs de l'université de Saro, plus quelques

étrangers. Ils sont environ trois cents, mais les trois quarts sont des femmes et des enfants.

— Je vois ! Ils sont censés rester à l'abri des Ténèbres et des... euh... Étoiles, pour tenir le coup quand tous les autres auront craqué.

— S'ils le peuvent. Ce ne sera pas facile. Quand toute l'humanité sera devenue folle, quand toutes les grandes villes seront en flammes – le milieu ne favorisera pas la survie. Mais ils ont de la nourriture, de l'eau, un abri et des armes...

— Ce n'est pas tout, dit Aton. Ils ont tous nos dossiers, à l'exception des observations que nous recueillerons aujourd'hui. Ces dossiers sont d'une importance capitale pour le prochain cycle, et *c'est ça* qui doit survivre. Au diable tout le reste. »

Theremon siffla entre ses dents, et réfléchit un long moment sans rien dire. Les hommes avaient apporté un échiquier multiple, et commencèrent une partie à six. Ils déplaçaient leurs pièces rapidement et en silence. Tous les yeux étaient furieusement concentrés sur l'échiquier. Theremon les regarda avec attention, puis se leva et s'approcha d'Aton qui, assis à l'écart, parlait à voix basse avec Sheerin.

« Écoutez, dit-il, allons quelque part où nous ne dérangerons pas les autres. Je voudrais vous poser quelques questions. »

Le vieil astronome lui adressa un sourire amer, mais Sheerin répondit avec pétulance :

« Bien volontiers. Ça me fera du bien de parler un peu. Ça me fait toujours du bien. Aton me parlait de votre idée, concernant les réactions de l'opinion mondiale au cas où la prédiction ne se réaliserait pas – et je suis de votre avis. D'ailleurs, je lis vos articles assez régulièrement, et, en général, j'aime bien vos positions.

— Je vous en prie, Sheerin, grogna Aton.

— Comment ? Oh, je vous demande pardon. Bon, allons dans la pièce à côté. Les fauteuils y sont mieux rembourrés, de toute façon. »

Les fauteuils étaient mieux rembourrés dans la pièce à côté. Il y avait aussi d'épais rideaux rouges aux fenêtres, et un tapis marron sur le sol. Avec la lumière orangée de Bêta qui entraînait à flots par la fenêtre, le tout prenait un aspect de sang coagulé.

Theremon frissonna.

« Je donnerais bien dix crédits pour voir briller de la lumière blanche, ne serait-ce qu'une seconde. Si seulement Gamma ou Alpha brillaient dans le ciel !

— Quelles questions avez-vous à me poser ? demanda Aton. Je vous prie de ne pas oublier que notre temps est limité. Dans un peu plus

d'une heure et quart, nous monterons à l'étage supérieur, et à partir de ce moment-là, plus question de bavardage.

— Eh bien, voilà. »

Theremon se renversa dans son fauteuil, et se croisa les mains sur la poitrine.

« Vous avez tous l'air tellement convaincus que je commence à vous croire. Est-ce que ça ne vous ennuerait pas de m'expliquer de quoi il est question ? »

Aton explosa.

« Vous voulez dire que vous nous avez tous couverts de ridicule sans même chercher à savoir ce que nous essayions d'expliquer ? »

Theremon eut un pâle sourire.

« Ce n'est pas à ce point, Monsieur le Directeur. Je connais l'histoire en gros. Vous dites que, dans quelques heures, les Ténèbres engloutiront le monde entier, et que toute l'humanité sera frappée de folie furieuse. Ce que je voudrais connaître, ce sont les faits scientifiques qui appuient cette théorie.

— Mais non, mais non, intervint Sheerin. Si vous posez une question pareille à Aton – en supposant qu'il soit d'humeur à y répondre – il va vous abrutir sous une avalanche de chiffres et de graphiques. Vous n'y comprendrez rien. Maintenant, si vous me posez cette question à moi, je vous donnerai le point de vue du profane.

— D'accord ; je vous la pose à vous.

— D'abord, j'aimerais bien boire quelque chose. »

Il se frotta les mains en regardant Aton.

« De l'eau ? grogna Aton.

— Ne faites pas l'enfant !

— Ne faites pas l'enfant vous-même. Pas d'alcool aujourd'hui. Ce ne serait que trop facile de soûler tous mes hommes. Je ne peux pas me permettre le luxe de les exposer à la tentation. »

Le psychologue grommela entre ses dents. Il se tourna vers Theremon, le fixa de son regard incisif, et commença.

« Vous savez, bien entendu, que l'histoire de la civilisation de Lagash a un caractère cyclique – je dis bien, *cyclique* !

— Je sais, répliqua prudemment Theremon, que c'est la théorie archéologique en cours. A-t-elle été acceptée comme un fait ?

— Pratiquement. Au cours de ces cent dernières années, tout le monde s'y est peu à peu rallié. Ce caractère cyclique constitue – ou

plutôt constituait – l'un des mystères les plus impénétrables de la civilisation. Nous avons découvert une série de civilisations – neuf avec certitude, et des indications tendant à prouver l'existence de plusieurs autres – toutes ayant atteint des sommets comparables aux nôtres, et, toutes, sans exception, on été détruites par le feu à l'apogée même de leur culture.

« Et personne n'a jamais pu dire pourquoi. Tous les centres de culture ont été dévorés par le feu, sans qu'il reste aucun indice nous permettant d'en déterminer la cause. »

Theremon écoutait attentivement.

« N'y a-t-il pas eu aussi un Age de la Pierre ?

— Probablement, mais nous n'avons pratiquement aucune donnée sur cette période, à part le fait que l'homme de cette époque était à peine plus qu'un singe intelligent. Nous pouvons donc la laisser de côté.

— Je vois. Continuez.

— On a trouvé des explications à ces catastrophes récurrentes, toutes de caractère plus ou moins fantastique. Certaines affirment qu'il y a des pluies de feu périodiques ; d'autres, que Lagash traverse un soleil à intervalles réguliers ; d'autres sont encore plus démentielles. Mais il existe une théorie, tout à fait différente des autres, qui s'est transmise à travers les siècles.

— Je sais. Il s'agit de ce fameux mythe des « Étoiles », contenu dans le *Livre des Révélation*s des Cultistes.

— Exactement, reprit Sheerin avec satisfaction. Les Cultistes disaient que, tous les deux mille cinquante ans, Lagash entrait dans une immense caverne, de sorte que tous les soleils disparaissaient, et que *le monde était englouti par des ténèbres totales*. Et alors, d'après eux, des choses nommées Étoiles apparaissaient, ravissant aux hommes leur âme, et les transformant en brutes dépourvues de raison, de sorte qu'ils détruisaient eux-mêmes la civilisation qu'ils avaient édifiée. Bien entendu, ils mélangent tout ça à des tas de notions mystico-religieuses, mais c'est l'idée générale. »

Il y eut un court silence, pendant lequel Sheerin reprit son souffle.

« Et maintenant, nous en arrivons à la Théorie de la Gravitation Universelle. »

Il prononça cette phrase de telle sorte qu'on avait l'impression d'entendre les majuscules – et, à ce point, Aton se détourna de la fenêtre, émit un grognement de mépris, et sortit à grands pas.

Tous les deux suivirent des yeux son départ, puis Theremon

demanda :

« Qu'est-ce qu'il a ? »

— Rien de particulier, répliqua Sheerin. Deux de ses hommes devraient être là depuis plusieurs heures, et ils ne sont pas encore arrivés. Il a absolument besoin de tout le monde, bien entendu, vu que tout son personnel, à part ceux qui étaient absolument indispensables, est allé dans l'Abri.

— Vous ne croyez pas qu'ils auraient déserté, non ?

— Qui ? Faro et Yimot ? Bien sûr que non. Quand même, s'ils n'arrivent pas dans l'heure qui vient, ça va compliquer les choses. »

Il se leva soudain, l'œil brillant.

« De toute façon, puisque Aton est parti... »

Il alla sur la pointe des pieds à la fenêtre la plus proche, s'accroupit, et tira d'un placard une bouteille remplie d'un liquide rouge, qui glouglouta de la façon la plus suggestive quand il la secoua.

« Je pensais bien qu'Aton n'en avait pas connaissance, remarqua-t-il en revenant vers la table. Voilà ! Comme nous n'avons qu'un verre, et que vous êtes notre hôte, à vous l'honneur. Moi, je garde la bouteille. »

Il remplit avec soin le verre minuscule.

Theremon se leva pour protester, mais Sheerin le lorgna d'un air sévère.

« Respectez vos anciens, jeune homme. »

Le journaliste se rassit, le visage angoissé.

« Alors, continuez, affreux vieillard. »

Sheerin leva la bouteille, et sa pomme d'Adam se mit à monter et à descendre. Puis, faisant claquer sa langue d'un air satisfait, il reprit :

« Qu'est-ce que vous savez sur la gravitation ? »

— Rien, sinon que c'est une découverte assez récente, et pas parfaitement établie, et que les mathématiques qui l'expliquent sont si difficiles qu'il n'y a qu'une douzaine d'hommes à Lagash à pouvoir les comprendre.

— Peuh ! Quelles foutaises ! Je peux vous résumer ces lois mathématiques en une phrase. La Loi de la Gravitation Universelle énonce qu'il existe une force cohésive entre tous les corps célestes, et que l'attraction résultant de cette force entre deux corps donnés est proportionnelle au produit de leur masse divisé par le carré de leur distance.

— C'est tout ?

– Ça suffit. Il a fallu quatre cents ans pour établir ça.

– Pourquoi si longtemps. Ça a l'air assez simple, comme vous l'exposez.

– Parce que les grandes lois ne sont pas découvertes par un éclair d'inspiration, quoi qu'on en pense. En général, il y faut les recherches combinées d'une armée de savants, pendant plusieurs siècles. Depuis que Genovi 41 a découvert que Lagash tourne autour du soleil Alpha, et non le contraire – il y a quatre cents ans de ça – les astronomes n'ont pas cessé de travailler. Les mouvements complexes des six soleils ont été enregistrés, analysés et expliqués. L'une après l'autre, des théories ont été avancées, vérifiées, contre-vérifiées, modifiées, abandonnées, reprises et converties en autre chose. Un travail du diable. »

Theremon hocha la tête, pensif, et tendit son verre vide. De mauvaise grâce, Sheerin fit tomber quelques gouttes de la liqueur rouge dans le verre.

« Il y a vingt ans, continua-t-il après s'être réhumecté la gorge, qu'on a finalement démontré que la Loi de la Gravitation Universelle rendait compte avec exactitude de tous les mouvements orbitaux des six soleils. Ce fut un grand triomphe. »

Sheerin se leva, et alla à la fenêtre sans lâcher sa bouteille.

« Et maintenant, nous en arrivons à ce qui nous intéresse. Au cours de la dernière décade, les mouvements de Lagash autour d'Alpha ont été calculés suivant la loi de la gravitation, mais *ils ne correspondaient pas à l'orbite observée* ; pas même en incluant dans les calculs toutes les perturbations provoquées par les autres soleils. Ou la loi était fausse, ou bien il y avait un autre facteur, encore inconnu, qui entraînait en jeu. »

Theremon rejoignit Sheerin à la fenêtre, et laissa errer son regard sur les spires de Saro City qui brillaient de reflets rougeâtres à l'horizon. Le journaliste jeta un bref regard sur Bêta, et sentit la tension provoquée par l'incertitude –monter en lui. Bêta rougeoyait au zénith, petit et menaçant.

« Continuez, Monsieur », dit-il doucement.

Sheerin reprit :

« Les astronomes ont tâtonné pendant des années, proposant tous des théories plus invraisemblables les unes que les autres – jusqu'à ce qu'Aton eût l'idée géniale de faire appel au Culte. Le chef du Culte, Sor 5, avait accès à des documents qui simplifièrent considérablement le problème. Aton se mit à travailler dans une nouvelle direction.

« Et s'il y avait un autre corps planétaire non lumineux, comme

Lagash ? Dans ce cas, vous le savez, il ne brillerait que par réflexion, et s'il était composé de roches bleuâtres, également comme Lagash, alors, dans le ciel éternellement rougeâtre, le rayonnement des soleils le rendrait complètement invisible – l'éteindrait complètement. »

Theremon siffla entre ses dents.

« Quelle idée de dingue !

— Vous pensez que c'est une idée de dingue ? Écoutez donc ceci : supposez que ce corps tourne autour de Lagash à une distance telle, décrivant une orbite telle et ayant – une masse telle que son attraction correspond exactement aux déviations de l'orbite théorique de Lagash – savez-vous ce qui arriverait ? »

Le journaliste secoua la tête.

« Eh bien, de temps en temps, ce corps se trouverait sur le passage d'un soleil. »

Et Sheerin vida d'un trait ce qui restait dans la bouteille.

« Et je suppose que c'est ce qui se passe ? demanda carrément Theremon.

— Oui ! Mais il n'y a qu'un seul soleil qui coupe son orbite de révolution. »

Il montra du doigt le soleil rétréci, loin dans le ciel.

« Bêta. Et il a été démontré que l'éclipse se produit uniquement quand les soleils sont placés de telle sorte que Bêta brille seul sur cette planète, et qu'il est à son point d'éloignement maximum, tandis que la lune est invariablement à son point le plus rapproché de nous. L'éclipse qui en résulte, avec la lune ayant sept fois le diamètre apparent de Bêta, couvre Lagash tout entière, et dure un peu plus d'une demi-journée, de sorte qu'aucun point de la planète n'échappe à ses effets. *Cette éclipse se produit une fois tous les deux mille quarante-neuf ans.* »

Le visage de Theremon n'était plus qu'un masque inexpressif.

« Alors, c'est ça, toute l'histoire ? »

Le psychologue hocha la tête.

« Toute l'histoire. D'abord l'éclipse – qui va commencer dans trois quarts d'heure – puis les Ténèbres universelles et, peut-être, ces mystérieuses Étoiles – puis la folie et la fin du cycle. »

Il se mit à ruminer sombrement.

« Nous avons eu deux mois devant nous, à l'Observatoire, et ça n'a pas été suffisant pour persuader Lagash du danger. Deux siècles même n'auraient peut-être pas suffi. Mais nos dossiers sont dans l'Abri, et

aujourd'hui, nous allons photographier l'éclipse. Le prochain cycle sera en possession de la vérité dès le commencement, et quand la *prochaine* éclipse se produira, l'humanité y sera préparée. Pensez-y aussi. Ça fait aussi partie de votre histoire. »

Un petit vent froid souleva les rideaux comme Theremon ouvrait la fenêtre et se penchait au-dehors. Il jouait dans ses cheveux, tandis que Theremon fixait sa main dans la lumière pourpre. Puis il se retourna, d'un brusque mouvement de révolte.

« Qu'est-ce que les Ténèbres ont de si terrible pour me rendre fou, moi ? »

Sheerin eut un sourire absent tout en tournant machinalement la bouteille vide dans sa main.

« Est-ce que vous avez jamais fait l'expérience des Ténèbres, jeune homme ? »

Le journaliste s'adossa au mur et réfléchit.

« Non, je ne peux pas dire. Mais je sais ce que c'est. C'est juste... euh... »

Il fit un vague geste de la main, puis s'éclaira :

« Juste l'absence de lumière. Comme dans les grottes.

— Vous vous êtes trouvé dans une grotte ?

— Dans une grotte ? Bien sûr que non !

— C'est ce que je pensais. Moi, j'ai essayé la semaine dernière – juste pour voir – mais je suis ressorti en vitesse. J'ai avancé jusqu'à ce que l'entrée de la grotte ne fût plus qu'un point de lumière dans le lointain, et tout le reste, noir. Je n'aurais jamais cru que quelqu'un d'aussi gros que moi puisse courir si vite. »

La lèvre de Theremon se retroussa en un sourire.

« Si ce n'est que ça, je pense que je n'aurais pas couru si j'avais été là. »

Le psychologue fronça les sourcils et considéra le jeune homme d'un air contrarié.

« Ne vous vantez pas comme ça ! Je vous défie de tirer les rideaux. »

Theremon le regarda d'un air étonné et dit :

« Pourquoi ? S'il y avait quatre ou cinq soleils dehors, ce serait peut-être nécessaire, pour atténuer un peu de lumière. Mais il ne fait déjà pas assez jour comme ça.

— Justement. Tirez les rideaux ; puis venez ici et asseyez-vous.

— D'accord. »

Theremon saisit la cordelière et tira. Le rideau rouge glissa devant la large fenêtre, les anneaux de laiton crissant sur la tringle, et une pénombre rougeâtre s'abattit sur la pièce.

Les pas de Theremon sonnaient creux dans le silence, comme il cherchait son chemin vers la table, puis ils s'arrêtèrent à mi-chemin.

« Je ne peux pas vous voir, Monsieur, murmura-t-il.

— Allez à tâtons, ordonna Sheerin d'une voix tendue.

— Mais je ne peux pas vous voir, Monsieur. » Le journaliste respirait avec effort.

« Je ne vois rien.

— Qu'est-ce que vous attendiez ? lui fut-il répondu d'un ton sinistre. Venez ici et asseyez-vous. »

Les pas reprirent, lents et hésitants. Il y eut le bruit de quelqu'un qui s'empêtre dans une chaise. Theremon dit d'une voix faible :

« Voilà. Je me sens... ouf... très bien.

— Ça vous plaît, hein ?

— N... on. C'est assez terrible. On dirait que les murs... »

Il s'arrêta.

« On dirait qu'ils vont me tomber dessus. J'ai envie de les repousser. Mais je ne deviens pas fou. En fait, la sensation est moins désagréable que je ne l'aurais cru.

— Très bien. Ouvrez le rideau. »

Les pas précautionneux reprirent dans l'obscurité, il y eut le froissement du rideau contre la main tâtonnante qui cherchait la cordelière, puis le « roooch » triomphant des anneaux glissant sur la tringle. La lumière rouge inonda la pièce, et Theremon leva les yeux sur le soleil, avec un cri de joie.

Sheerin essuya du revers de la main la sueur qui perlait à son front, et dit d'une voix mal assurée :

« Et ce n'était qu'une pièce obscure.

— C'est supportable, dit Theremon d'un air détaché.

— Une pièce obscure, oui. Est-ce que vous êtes allé à l'Exposition de Jonglor, il y a deux ans ?

— Non, il se trouve que je n'ai pas eu le temps. Neuf mille kilomètres, ça fait beaucoup, même pour une exposition.

— Eh bien, moi, j'y suis allé. Vous vous souvenez du « Tunnel du Mystère », qui a battu tous les records de recettes des attractions –

pendant environ deux mois tout au moins ?

— Oui. Ça n'a pas fait des histoires ?

— Très peu. On a étouffé l'affaire. Voyez-vous, ce Tunnel du Mystère était tout simplement un tunnel d'un kilomètre et demi de long – sans lumière. On montait dans une petite voiture découverte, et on cahotait pendant un quart d'heure dans l'obscurité. Ça a eu beaucoup de succès – tant que ça a duré.

— Beaucoup de succès ?

— Certainement. La peur exerce une fascination certaine, *quand elle fait partie d'un jeu*. Les bébés naissent avec trois frayeurs différentes : celle du bruit ; celle des chutes ; et celle de l'absence de lumière. C'est pourquoi on trouve tellement drôle de sauter sur quelqu'un en criant « Hou ! », c'est pourquoi c'est si amusant de jouer aux autos-tamponneuses, et c'est pourquoi ce Tunnel du Mystère commença par faire un malheur. Les gens sortaient des Ténèbres tremblants, opprésés, à demi morts de peur, mais ils continuaient à payer pour entrer.

— Une minute, je me souviens maintenant. Certains étaient morts à la sortie, n'est-ce pas ? Le bruit s'en est répandu après la fermeture. »

Le psychologue grogna avec mépris.

« Bah ! Deux ou trois sont morts en effet. Ce n'était rien ! On a indemnisé les familles des morts, et on a persuadé le Conseil municipal de Jonglor de passer l'éponge. Après tout, disait-on, si les cardiaques veulent aller dans le tunnel, c'est à leurs risques et périls – et de plus, ça n'arriverait plus. Ils postèrent donc un docteur à l'entrée, et tout le monde fut obligé de se faire examiner avant de monter en voiture. En fait, cela attira du monde.

— Alors ?

— Voyez-vous, il y avait autre chose. Beaucoup de gens sont sortis de là parfaitement normaux, sauf qu'ils refusaient d'entrer dans aucun bâtiment – n'importe lequel ; palais, châteaux, appartements, villas, cottages, huttes, remises, ou tentes. »

Theremon eut l'air profondément choqué. « Vous voulez dire qu'ils refusaient d'entrer, où que ce fût ? Où est-ce qu'ils dormaient ?

— Dehors.

— On aurait dû les *forcer* à entrer.

— Oh, on l'a fait, n'ayez pas peur. Sur quoi, ces gens ont eu de violentes crises d'hystérie, et ont tenté de se briser le crâne sur le premier mur venu. Une fois qu'ils étaient à l'intérieur, impossible de les y garder, sans leur passer la camisole de force ou leur donner une

Donne dose de tranquillisants.

— Ils devaient être fous.

— Exactement. Une personne sur dix ressortait du tunnel dans cet état. On a appelé les psychologues à la rescousse, et on a fait la seule chose possible. On a fermé cette attraction. »

Il étendit ses mains sur ses genoux.

« Qu'est-ce qu'ils avaient, tous ces gens-là ? demanda finalement Theremon.

— Pratiquement la même chose que vous, quand vous pensiez que les murs de la pièce pressaient sur vous dans l'obscurité. La psychologie a un terme pour désigner la peur instinctive de l'humanité devant l'absence de lumière. C'est la « claustrophobie », parce que l'absence de lumière est toujours associée à des endroits fermés, de sorte que quand on a peur de l'un, on a peur de l'autre. Vous comprenez ?

— Mais ces gens du tunnel ?

— Ces gens du tunnel étaient des infortunés, qui n'ont pas eu la force de caractère nécessaire pour surmonter la claustrophobie qui les a saisis dans les Ténèbres. Un quart d'heure sans lumière, c'est long. Vous, vous n'y avez passé que deux ou trois minutes, et vous étiez passablement retourné.

« Les gens du tunnel ont fait ce qu'on appelle « une fixation claustrophobique ». Leur peur latente des Ténèbres et des endroits fermés s'est cristallisée et est devenue active, et, pour autant que nous en puissions juger, définitive. Voilà les effets d'un quart d'heure passé dans les ténèbres. »

Il y eut un long silence, et Theremon fronça lentement les sourcils.

« Je ne crois pas que ça puisse être si catastrophique.

— Dites plutôt que vous ne voulez pas le croire, trancha Sheerin. Vous avez peur de le croire. Regardez par la fenêtre ! »

Theremon s'exécuta, et le psychologue poursuivit :

« Imaginez les Ténèbres – partout. Pas de lumière, aussi loin que porte votre regard. Les maisons, les arbres, les champs, la terre, le ciel – noirs ! Et les Étoiles qui se lèveront, d'après ce qu'on dit – puisque Étoiles il y a. Vous arrivez à concevoir une chose pareille ?

— Oui », déclara Theremon avec brutalité. Sheerin abattit son poing sur la table, pris d'une colère soudaine.

« Vous mentez ! C'est impossible à concevoir. Votre cerveau n'a pas plus été fait pour cette conception que pour concevoir l'infini ou

l'éternité. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'en parler. Une fraction de cette réalité vous a bouleversé, et quand vous vous trouverez en face de la réalité complète, votre cerveau sera confronté à un phénomène parfaitement incompréhensible pour lui. Vous deviendrez fou, complètement et définitivement. Il n'y a aucun doute là-dessus ! »

Il ajouta tristement :

« Et voilà deux millénaires d'efforts réduits à néant, une fois de plus. Demain, il n'y aura pas une ville indemne sur toute la planète. »

Theremon recouvra une partie de sa présence d'esprit.

« Ce n'est pas logique. Je ne vois pas pourquoi je devrais devenir fou, juste parce qu'aucun soleil ne brille dans le ciel – mais, même si je devenais fou, et si tout le monde devient fou, en quoi cela peut-il mettre les villes en danger ? On ne va quand même pas les faire sauter ? »

Mais Sheerin était en colère maintenant.

« Si vous étiez dans les Ténèbres, qu'est-ce que vous désireriez, par-dessus tout ; qu'est-ce que votre instinct appellerait de toutes ses forces ? La lumière, imbécile, *la lumière* !

— Et alors ?

— Et comment avoir de la lumière ?

— Je ne sais pas, dit carrément Theremon.

— Quelle est la seule façon d'obtenir de la lumière, sinon par le soleil ?

— Comment le saurais-je ? »

Ils étaient debout, face à face, nez à nez.

Sheerin dit :

« En brûlant quelque chose, cher monsieur. Vous avez déjà vu un incendie de forêt ? Vous avez déjà campé et fait la cuisine sur un feu de bois ? Le bois qui brûle ne donne pas seulement de la chaleur, voyez-vous. Il donne de la lumière, et les gens le savent. Et quand il fera nuit, ils voudront de la lumière, et ils en auront.

— Alors, ils brûleront du bois ?

— Ils brûleront ce qu'ils trouveront. Il leur faut de la lumière. Il faudra qu'ils brûlent quelque chose, et s'ils n'ont pas de bois sous la main – alors, ils brûleront n'importe quoi. Il la leur faudra, leur lumière – et tous les centres d'habitation seront en flammes ! »

Ils restaient, les yeux rivés l'un à l'autre, comme si toute l'affaire dépendait de la force de leur volonté respective, puis Theremon céda,

sans un mot. Il avait la respiration courte et oppressée, et il s'aperçut à peine du soudain vacarme venant de la pièce voisine, à travers la porte close.

Sheerin parla, et il dut faire un effort pour prendre un ton détaché.

« Il me semble entendre la voix de Yimot. Lui et Faro sont probablement de retour. Allons voir ce qui les a retenus.

— On fera aussi bien », grommela Theremon. Il prit une profonde inspiration, et sembla se secouer. La tension avait disparu.

Il régnait un vacarme assourdissant dans la pièce. Tout le personnel de l'Observatoire était rassemblé autour des deux jeunes hommes, qui ôtaient leurs manteaux, tout en parant les nombreuses questions qu'on leur jetait de toutes parts.

Aton fendit la foule et regarda les arrivants avec colère.

« Vous vous rendez compte que tout va commencer avant une demi-heure ? Où êtes-vous allés ? »

Faro 24 s'assit et se frotta les mains. Le froid du dehors lui avait rougi les joues.

« Yimot et moi, on vient juste de finir une petite expérience assez dingue. On a essayé de voir si on pouvait construire un environnement permettant de simuler l'apparence des Ténèbres et des Étoiles, pour savoir à l'avance à quoi ça ressemble. »

Un murmure confus s'éleva du groupe des auditeurs, et une lueur d'intérêt brilla soudain dans les yeux d'Aton.

« Vous n'en avez jamais parlé. Comment vous y êtes-vous pris ?

Eh bien, dit Faro, il y a longtemps que nous avons eu cette idée, Yimot et moi, et on y a travaillé durant nos moments de liberté. Yimot connaissait une maison à un étage, à plafond concave, dans le bas de la ville — je crois que c'était un musée, autrefois. Enfin, bref, on l'a achetée...

Où avez-vous trouvé l'argent ? interrompit Aton d'un ton péremptoire.

— Dans nos comptes en banque, grogna Yimot 70. Elle nous a coûté deux mille crédits. »

Puis, sur la défensive :

« Et alors ? Demain, deux mille crédits ne seront plus que deux mille bouts de papier. C'est tout.

— Ça c'est sûr, acquiesça Faro. On a acheté la maison, et on l'a tendue de velours noir du plafond au plancher, pour obtenir des Ténèbres aussi parfaites que possible. Puis, on a percé de petits trous

dans le plafond, qu'on a recouverts de petits obturateurs en métal s'ouvrant tous ensemble quand on pousse un bouton. Cette partie-là, on ne l'a pas faite nous-mêmes ; on a pris un charpentier, un électricien et quelques autres – l'argent ne comptait plus. Ce que nous voulions, c'est que de petites lumières puissent briller à travers ces trous du plafond, pour imiter les Étoiles. »

Tout le monde, retint son souffle pendant le silence qui suivit. Aton dit d'un ton pincé :

« Vous n'aviez pas le droit de vous livrer à une expérience privée...

Faro fut décontenancé.

« Je sais, Monsieur le Directeur – mais, franchement, Yimot et moi, nous pensions que l'expérience était un peu dangereuse. Si elle agissait comme prévu, nous nous attendions à moitié à devenir fous – d'après ce que Sheerin dit là-dessus, nous pensions que c'était plus que probable. Bien entendu, si nous avions découvert que nous restions sains d'esprit, nous nous étions dit que nous pourrions peut-être acquérir l'immunité contre les véritables Ténèbres, puis vous la faire acquérir à votre tour. Mais les choses n'ont pas marché du tout...

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? » C'est Yimot qui répondit.

« On s'est enfermés, et on a laissé nos yeux s'accoutumer aux Ténèbres. C'est une sensation extrêmement désagréable, parce que, dans les Ténèbres totales, on a l'impression que les murs et le plafond vont vous écraser. Mais on arriva à surmonter ça, et on pressa le bouton. Les obturateurs glissèrent, et de petites pastilles de lumière se mirent à briller au plafond...

— Et alors ?

— Et alors – rien. C'est ça qui a été dur à avaler. Il ne s'est rien passé. C'était un plafond avec des trous dedans, et ça n'avait pas l'air d'autre chose. On a recommencé l'expérience je ne sais pas combien de fois – c'est ce qui nous a retenus si tard – mais toujours sans aucun résultat. »

Un silence choqué s'ensuivit, et tous les yeux se tournèrent vers Sheerin, qui restait assis, immobile et bouche bée.

Theremon fut le premier à parler.

« Après ça, vous savez ce que devient la théorie que vous avez bâtie, Sheerin, non ? »

Il souriait de soulagement.

Mais Sheerin leva la main.

« Pas si vite. Laissez-moi réfléchir. »

Puis il fit claquer ses doigts, et, quand il releva la tête, il n'y avait ni incertitude ni surprise dans ses yeux.

« Évidemment... »

Il n'arriva jamais au bout de sa phrase. Au-dessus d'eux retentit un claquement métallique, et Beenay, bondissant sur ses pieds, s'élança dans l'escalier en s'écriant :

« Nom de Dieu ! »

Les autres suivirent.

Tout se passa très vite. Dans le dôme, Beenay jeta un coup d'œil horrifié sur les plaques photographiques brisées et sur l'homme penché au-dessus d'elles ; puis il se jeta violemment sur l'intrus, lui saisissant la gorge d'une poigne de fer. Il y eut de furieux piétinements, et, quand d'autres se joignirent à lui, l'étranger disparut, aplati sous le poids d'une demi-douzaine d'hommes en colère.

Aton arriva le dernier, respirant avec effort.

« Laissez-le ! »

La mêlée s'écarta de mauvaise grâce, et l'on remit sur pied l'étranger haletant, les vêtements déchirés et le front meurtri. Il portait une courte barbe jaune, soigneusement frisée au petit fer, à la mode des Cultistes.

Beenay changea sa prise, l'empoigna au collet et le secoua sauvagement.

« Alors, salaud, qu'est-ce que tu veux ? Ces plaques...

— Elles ne m'intéressent pas, répliqua froidement le Cultiste. C'est un accident. »

Beenay suivit la direction de son regard enflammé, et gronda :

« Je vois, c'est les caméras elles-mêmes qui t'intéressent. Alors, tu peux dire que l'accident des plaques est un coup de chance pour toi. Parce que si tu avais touché Bertha-la-vive ou les autres, tu serais mort à petit feu dans les pires tortures. Déjà comme ça... »

Il leva le poing.

« Arrêtez ! Laissez-le ! »

Le jeune technicien hésita, et laissa à regret retomber son bras. Aton le poussa de côté et affronta l'étranger.

« Vous êtes bien Latimer, n'est-ce pas ? »

Le Cultiste s'inclina avec raideur et montra le symbole qu'il portait sur la hanche.

« Je suis bien Latimer 25, major de troisième classe auprès de Sa

Sérénité Sor 5.

— Et – Aton leva ses sourcils blancs d'un air interrogateur – vous étiez avec Sa Sérénité quand elle m'a rendu visite la semaine dernière ? »

Latimer s'inclina pour la seconde fois.

« Et maintenant, qu'est-ce que vous voulez ?

— Rien que vous soyez décidé à me donner de votre propre volonté.

— C'est Sor 5 qui vous envoie, je suppose – ou bien, êtes-vous venu de vous-même ?

— Je ne répondrai pas à cette question.

— Est-ce que nous aurons d'autres visiteurs ?

— Je ne répondrai pas non plus. » Aton regarda sa montre et grogna.

« Maintenant, dites-moi un peu ce que votre maître veut obtenir de moi. J'ai rempli ma part du marché. »

Latimer fit un petit sourire, mais ne répondit pas.

« Je lui ai demandé, continua Aton avec colère, des informations que le Culte était seul à connaître, et on me les a données. Je vous en remercie. En retour, je promets de prouver la vérité essentielle, du credo du Culte.

— Il n'y avait pas besoin de la prouver, répondit-il fièrement. C'est prouvé par le *Livre des Révélations*.

— Pour la poignée de gens qui constituent le Culte. Ne faites pas semblant de ne pas comprendre ce que je veux dire. J'ai offert de prouver scientifiquement vos croyances. Et j'ai tenu parole ! »

Le Cultiste fronça les sourcils avec amertume.

« Oui, vous avez tenu parole – avec une subtilité de renard, parce que vos prétendues explications ont prouvé nos croyances, et en même temps, elles les ont dépouillées de toute nécessité. Vous avez fait des Ténèbres et des Étoiles des phénomènes naturels, dépourvus de toute signification. C'est un sacrilège.

— S'il en est ainsi, ce n'est pas ma faute. Les faits existent. Qu'est-ce que je peux faire d'autre, sinon les énoncer ?

— Vos faits sont une tromperie et une erreur. »

Aton tapa du pied avec colère.

« Comment le savez-vous ? »

La réponse vint, avec toute la certitude de la foi inconditionnelle.

« Je sais ! »

Le directeur s'empourpra, et Beenay murmura quelque chose avec insistance. Aton lui imposa le silence d'un geste.

« Qu'est-ce que Sor 5 veut que nous fassions ? Il croit toujours, je suppose, qu'en essayant d'avertir le monde, pour qu'il prenne des mesures destinées à prévenir la folie qui le menace, nous mettons d'innombrables âmes en danger. Eh bien, nous n'avons pas réussi, si ça peut vous faire plaisir.

— Votre tentative a fait assez de mal en elle-même, et vos malins efforts pour acquérir des informations grâce à vos instruments diaboliques doivent être stoppés. Nous obéissons à la volonté des Étoiles, et je regrette seulement que ma maladresse m'ait empêché de détruire vos engins infernaux.

— Ça ne vous aurait pas avancé à grand-chose, rétorqua Aton. Tous nos dossiers, à l'exception des preuves directes que nous allons recueillir maintenant, sont déjà en lieu sûr, et hors de toute atteinte. »

Il eut un sourire sinistre.

« Mais cela ne change en rien votre statut présent de cambrioleur. »

Il se tourna vers les hommes derrière lui.

« Que quelqu'un appelle la police de Saro City. »

Sheerin poussa un cri de réprobation.

« Nom de Dieu, Aton, qu'est-ce qui vous prend ? On n'a pas le temps de s'occuper de ça. Écoutez – il se propulsa de l'avant – laissez-moi faire. »

Aton toisa le psychologue.

« Ce n'est pas le moment de faire vos singeries, Sheerin. Voulez-vous, s'il vous plaît, me laisser faire à mon idée. D'ailleurs, vous n'avez rien à faire ici, ne l'oubliez pas. »

Sheerin fit une grimace éloquente.

« Allons, pourquoi prendre la peine d'appeler la police – avec l'éclipse de Bêta sur le point de commencer – alors que ce jeune homme est tout disposé à nous donner sa parole d'honneur qu'il se tiendra tranquille et ne cassera rien ? »

Le Cultiste se hâta de répondre.

« Je ne promettrai rien de pareil. Vous êtes libres de faire ce que vous voulez, mais il n'est que juste de vous prévenir qu'à la première occasion, je finirai ce que je suis venu faire ici. Si vous voulez que je vous donne ma parole d'honneur, vous feriez mieux d'appeler la police tout de suite. »

Sheerin eut un sourire cordial.

« Vous êtes déterminé à nous mettre des bâtons dans les roues, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais vous expliquer quelque chose. Vous voyez ce jeune homme, debout près de la fenêtre ? Il est fort, costaud. Il sait se servir de ses poings, et de plus, il n'est pas de l'Observatoire. Quand l'éclipse aura commencé, il n'aura rien à faire, si ce n'est de vous tenir à l'œil. De plus, je serai là – un peu trop corpulent pour faire le coup de poing, mais très capable de donner un coup de main.

— Et alors ? demanda Latimer d'un ton glacial.

— Écoutez seulement et je vais vous le dire, répliqua Sheerin. Aussitôt que l'éclipse aura commencé, Theremon et moi on vous emportera d'ici, et on vous déposera dans un petit cagibi sans fenêtre, fermé par une seule porte pourvue d'une énorme serrure. Vous y resterez pendant toute la durée de l'éclipse.

— Et après, haleta farouchement Latimer, il n'y aura plus personne pour me faire sortir. Je sais aussi bien que vous ce que signifie l'apparition des Étoiles – je le sais même beaucoup mieux que vous. Quand vous aurez tous perdu l'esprit, il y a peu de chances que vous veniez me libérer. Je mourrai de faim et d'étouffement lent, c'est bien ça ? J'aurais dû m'y attendre, de la part d'un groupe de savants. Mais je ne vous donne quand même pas ma parole. C'est une question de principe, et je ne peux pas en discuter plus longtemps. »

Aton avait l'air ébranlé. Son regard semblait troublé.

« Vraiment, Sheerin, l'enfermer...

— Je vous en prie ! »

Sheerin le fit taire d'un geste d'impatience.

« Je n'ai jamais pensé une minute que les choses allaient si loin. Latimer vient d'essayer de bluffer, mais je ne suis pas psychologue simplement parce que le mot me plaît. »

Il sourit au Cultiste.

« Allons donc, vous n'avez jamais pensé que j'allais tenter de vous faire mourir de faim. Mon cher Latimer, si je vous enferme dans le cagibi, vous ne verrez pas les Ténèbres et les Étoiles. Il n'est pas besoin d'être grand clerc en croyances fondamentales du Culte pour savoir que ne pas voir les Étoiles quand elles paraissent signifie pour vous la perte de votre âme immortelle. Maintenant, je crois que vous êtes un homme honorable. Si vous me donnez votre parole d'honneur de ne pas tenter d'intervenir dans nos travaux, je l'accepterai. »

Une veine se mit à battre à la tempe de Latimer, et il sembla se croquevillier dans sa peau en répondant d'une voix rauque :

« Vous l'avez ! »

Puis il ajouta avec une fureur contenue :

« Ma seule consolation, c'est que vous serez tous damnés pour ce que vous aurez fait aujourd'hui. »

Il tourna les talons et se dirigea à grands pas vers un haut tabouret près de la porte.

Sheerin hocha la tête à l'adresse du journaliste.

« Allez vous asseoir près de lui, Theremon – simple formalité. Hé, Theremon ! »

Mais le journaliste ne bougea pas. Il était livide, même ses lèvres s'étaient décolorées.

« Regardez ça ! »

Le doigt qu'il pointait vers le ciel tremblait ; et sa voix était rauque et cassée.

Un silence de mort tomba sur l'assistance, tandis que tous les yeux suivaient son doigt, et, pendant une seconde d'éternité, se figèrent dans leur contemplation.

Bêta était écorné d'un côté !

La minuscule parcelle d'ombre avait à peu près la dimension d'un ongle, mais pour les assistants silencieux, elle signifiait que la fin du monde avait commencé.

Ils ne contemplèrent qu'un instant, puis tout ne fut plus que confusion bruyante pendant un instant encore plus court, et qui fit place aussitôt à une activité bouillonnante, et bien ordonnée, chacun à son poste. Au moment crucial, il n'y avait plus de place pour l'émotion. Les hommes n'étaient plus que des savants qui avaient une tâche bien précise à accomplir. Même Aton avait disparu.

Sheerin dit prosaïquement :

« Le premier contact a dû se faire il y a environ un quart d'heure. Un peu tôt, mais quand même pas mal, si l'on considère toutes les incertitudes impliquées dans les calculs. »

Il regarda autour de lui ; sur la pointe des pieds, il se dirigea vers Theremon, toujours debout devant la fenêtre, et l'entraîna.

« Aton est furieux, murmura-t-il, alors, garez-vous. Il a manqué le premier contact à cause de cette dispute avec Latimer, et si vous le gênez, il est capable de vous jeter par la fenêtre. »

Theremon hocha la tête et s'assit. Sheerin le regarda avec étonnement.

« Que diable, mon vieux, vous tremblez.

— Hein ? »

Theremon passa sa langue sur ses lèvres desséchées, et essaya de sourire.

« Je ne me sens pas bien, c'est un fait. »

Les yeux du psychologue se durcirent.

« Vous n'êtes pas en train de perdre les pédales ?

— Non ! cria Theremon avec indignation. Donnez-moi une chance ! Je n'ai jamais vraiment cru tous ces contes à dormir debout jusqu'à cette minute – enfin jamais cru tout au fond de moi. Laissez-moi me faire à cette idée. Vous vous y préparez depuis deux mois ou plus.

— Là vous avez raison, répliqua pensivement Sheerin. Écoutez ! Vous avez une famille – parents, femme, enfants ? »

Theremon secoua la tête.

« Vous pensez à l'Abri, je suppose. Non, ne vous inquiétez pas pour ça. J'ai bien une sœur, mais elle est à trois mille kilomètres. Je ne sais même pas son adresse.

— Mais alors, et vous ? Vous avez le temps d'y aller, et il leur manque quelqu'un, de toute façon, puisque je suis parti. Après tout, vous ne servez à rien ici, et vous seriez une excellente recrue... »

Theremon regarda l'autre d'un air las.

« Vous pensez que je suis mort de peur, non ? Eh bien, mettez-vous bien ça dans la tête, cher monsieur, je suis journaliste, on m'a chargé de faire un reportage, et je le ferai. »

Un sourire fugitif éclaira le visage du psychologue.

« Je vois. Honneur professionnel, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez. Mais, mon vieux, je donnerais bien mon bras droit pour avoir une bouteille de ce jus de sockeroo, que vous avez ingurgité, ou même seulement une demi-bouteille. Si j'ai jamais eu besoin de boire un coup, c'est bien maintenant. »

Il se tut. Sheerin lui donnait un violent coup de coude.

« Vous entendez ça ? Écoutez ! »

Sheerin lui montrait quelque chose du menton. Le regard de Theremon se tourna dans la direction indiquée, et se fixa sur le Cultiste qui, oublieux de tout ce qui l'entourait, face à la fenêtre, une expression d'intense exaltation sur le visage, se psalmodiait quelque chose à lui-même sur un ton monotone.

« Qu'est-ce qu'il dit ? murmura le journaliste.

— Il récite le *Livre des Révélations*, chapitre cinq », répliqua

Sheerin.

Puis, d'un ton pressant :

« Taisez-vous, et écoutez ! »

La voix du Cultiste, pris d'une ferveur accrue, s'était faite plus forte :

« Et il arriva qu'en ces jours, le soleil, Bêta, montait dans le ciel une garde solitaire pour des périodes de plus en plus longues à mesure que les révolutions passaient ; jusqu'au temps où, pendant une entière demi-révolution, il se trouva seul, froid et diminué par la distance, à briller dans le ciel de Lagash.

« Et les hommes s'assemblaient sur les routes et dans les endroits publics, pour débattre et s'émerveiller de ces choses, car une étrange dépression s'était emparée d'eux. Leurs esprits étaient troublés et leurs discours confus, car les âmes des hommes attendaient l'apparition des Étoiles.

« Et dans la cité de Trigon, en plein midi, il vint un homme nommé Vendret 2, et il dit aux hommes de Trigon : « Pécheurs, prêtez l'oreille ! Vous avez méprisé les voies de la justice, mais le jour d'expiation est proche. Car voici que la Grotte s'approche pour engloutir Lagash, et tout ce qui existe à sa surface. »

« Et pendant qu'il parlait, voici que l'entrée de la Grotte des Ténèbres passa sur Bêta, de sorte qu'il fut caché à la face de Lagash. Le désespoir des hommes cria bien haut vers le Ciel tandis qu'il disparaissait, et grande fut la peur qui saisit leurs âmes.

« Il arriva que les Ténèbres de la Grotte s'appesantirent sur Lagash, et toute lumière disparut sur la face de la planète. Les hommes étaient comme des aveugles, le voisin ne voyait plus son voisin, et pourtant il sentait son haleine sur sa face.

« Et dans ces Ténèbres, voici qu'apparurent les Étoiles, innombrables comme les grains de sable du désert, et qu'aux accents harmonieux de la musique des sphères, les feuilles des arbres même crièrent leur admiration.

« Et dans ce moment même, voici que les âmes des hommes s'envolèrent, et que leurs corps abandonnés redevinrent comme des bêtes et comme des brutes sauvages ; et voici qu'ils hantaient les rues ténébreuses des cités de Lagash, en remplissant les airs de leurs clameurs démentiellles.

« C'est alors que le Feu du Ciel descendit des Étoiles, et tout ce qu'il touchait dans les cités de Lagash s'enflamma et fut détruit jusqu'à ses racines. Et tout fut anéanti, l'homme et les œuvres de l'homme.

« En ce temps-là... »

Il y eut un changement subtil dans le ton de Latimer. Ses yeux n'avaient pas bougé, mais il avait dû prendre conscience de l'attention tendue des deux autres. Très naturellement, sans même s'arrêter pour reprendre haleine, le timbre de sa voix se changea et son débit se fit plus fluide.

Theremon, pris de court, resta bouche bée. Les mots lui semblaient toujours familiers. Mais il y avait un léger déplacement d'accent, un imperceptible changement dans les voyelles ; rien de plus – et pourtant Latimer était maintenant complètement inintelligible.

Sheerin eut un sourire entendu.

« Il est passé à une langue d'un ancien cycle, probablement leur second cycle traditionnel. Vous savez que c'est la langue dans laquelle fut écrit le *Livre des Révélations*, à l'origine.

— Ça ne fait rien, j'en ai entendu assez. » Theremon recula sa chaise et passa dans ses cheveux une main qui ne tremblait plus.

« Je me sens beaucoup mieux maintenant.

— Vous êtes sûr ? »

Sheerin avait l'air légèrement surpris.

« Absolument sûr. J'ai vraiment eu la tremblote tout à l'heure. Vos histoires de gravitation, puis le commencement de l'éclipse m'ont presque achevé. Mais ça – il pointa un doigt méprisant sur le Cultiste à barbe jaune – ça c'est le genre de foutaises que ma nurse me racontait quand j'étais petit. Ça m'a fait rigoler toute ma vie. Ce n'est pas le moment d'en avoir peur. »

Il prit une profonde inspiration, et ajouta, avec une gaieté factice :

« Mais si je ne veux pas perdre la face, il faut que je détourne ma chaise de la fenêtre. »

Sheerin dit :

« Oui, mais vous feriez mieux de parler plus bas. Aton vient juste de sortir la tête de la boîte où il l'a fourrée, et si ses yeux étaient des pistolets, vous seriez mort à l'heure qu'il est. »

Theremon fit la moue.

« J'avais complètement oublié le vieux. »

Avec mille précautions, il tourna sa chaise dos à la fenêtre, regarda par-dessus son épaule d'un air dégoûté et reprit :

« Je viens de penser qu'il y a sans doute beaucoup de gens qui sont naturellement immunisés contre la folie des Étoiles. »

Le psychologue ne répondit pas tout de suite. Bêta avait maintenant

dépassé le zénith, et le carré de lumière sanglante que projetait la fenêtre sur le sol tombait maintenant sur les genoux de Sheerin. Il contempla pensivement ces couleurs crépusculaires, puis se baissa et regarda le soleil en clignant des yeux.

La minuscule tache noire s'était étendue, et couvrait maintenant le tiers de Bêta. Il frissonna, et, quand il se redressa, ses joues rebondies avaient un peu perdu de leurs couleurs.

Avec un sourire embarrassé, il se renversa sur sa chaise.

« En ce moment, il y a probablement deux millions de personnes à Saro City qui essaient de se convertir au Culte, en une gigantesque cérémonie. »

Puis, avec ironie :

« Pendant une heure, le Culte va connaître un triomphe inouï. Ils en tireront le maximum, je leur fais confiance. Qu'est-ce que vous me disiez donc ?

— Seulement ceci : Comment les Cultistes ont-ils pu transmettre le *Livre des Révélations* de cycle en cycle, et comment a-t-il pu être écrit à Lagash, à l'origine ? Il doit bien exister une sorte d'immunité, car, si tout le monde était devenu fou, personne ne serait resté pour l'écrire. »

Sheerin regarda tristement son interlocuteur.

« Eh bien, jeune homme, il n'existe pas de témoins pour répondre à cette question, mais on se doute de ce qui s'est passé. Voyez-vous, il y a trois catégories de gens susceptibles de traverser cette épreuve relativement sans trop de dommages. D'abord, les rares personnes qui ne voient pas du tout les Étoiles : les attardés mentaux, ou ceux qui se soûlent à mort dès le début de l'éclipse, et le restent jusqu'à la fin. Écartons-les – car ce ne sont pas vraiment des témoins.

« Il y a ensuite les enfants de moins de six ans. Pour eux, le monde en son entier est neuf et étrange, et ils ne s'effraient pas outre mesure des Ténèbres et des Étoiles, qui ne sont, à leurs yeux, que des étrangetés de plus dans un monde déjà stupéfiant. Vous me suivez, n'est-ce pas ? »

L'autre hocha la tête avec hésitation.

« Je crois que oui.

— Enfin, il y a tous ceux dont l'esprit est trop grossier pour être profondément affecté. Les individus peu sensibles sont à peine touchés – comme, par exemple, nos vieux paysans abrutis par le travail. Ainsi donc, les souvenirs confus des enfants, joints aux radotages incohérents des abrutis à demi fous, forment la base du *Livre des Révélations*.

« Ce sont donc les témoignages des individus les moins qualifiés en tant qu'historiens, à savoir les enfants et les idiots, qui ont fourni la matière première du livre ; qui a d'ailleurs été probablement modifié et remodifié au cours des cycles.

— Est-ce que vous pensez, intervint Theremone, que le livre s'est transmis de cycle en cycle de la façon dont nous pensons transmettre le secret de la gravitation ? »

Sheerin haussa les épaules.

« Peut-être, mais la méthode qu'ils ont utilisée n'a en soi aucune importance. Ils transmettent, c'est tout. Mais le point sur lequel je voulais attirer votre attention est le suivant : le livre ne peut être qu'un ramassis d'exagérations, même s'il est basé sur des faits. Vous vous souvenez de l'expérience des trous au plafond, tentée par Faro et Yimot, – celle qui n'a pas marché ?

— Oui.

— Et vous savez pourquoi elle n'a pas mar... » Il s'interrompit et se leva d'un air alarmé, car Aton s'approchait, statue vivante de la consternation.

Aton le prit à part, et Sheerin sentait trembler la main qui tenait son bras.

« Pas si fort ! dit Aton d'une voix basse et torturée. Je viens d'avoir des nouvelles de l'Abri, sur la ligne privée. »

Sheerin, angoissé, intervint.

« Ils sont en difficulté ?

— Pas *eux*. – Aton accentua le pronom de façon significative. – Ils viennent de sceller l'entrée, et ils resteront enterrés jusqu'à après-demain. Ils sont en sûreté. Mais c'est la *ville*, Sheerin – tout est sens dessus dessous. Vous n'avez pas idée... »

Il avait du mal à parler.

« Eh bien ? trancha Sheerin avec impatience. Qu'est-ce qu'il y a ? Ce n'est que le commencement. Pourquoi tremblez-vous comme ça ? »

Puis, d'un air soupçonneux :

« Comment vous sentez-vous ? »

À cette insinuation, les yeux d'Aton lancèrent des éclairs, avant de retrouver leur expression angoissée.

« Vous ne comprenez pas. Les Cultistes se remuent. Ils soulèvent le peuple pour venir détruire l'Observatoire – leur promettant la grâce immédiate, le salut, tout. Qu'est-ce qu'on va faire, Sheerin ? »

Sheerin baissa la tête et s'absorba dans la contemplation de ses orteils. Il se tapota le menton, puis leva les yeux et dit d'un ton décidé :

« Ce qu'on va faire ? Et qu'est-ce qu'il y a à faire ? Rien. Est-ce que les hommes sont au courant ?

— Bien sûr que non !

— Très bien ! Ne leur dites rien. Encore combien de temps jusqu'à l'éclipse totale ?

— Pas tout à fait une heure.

— Il n'y rien à faire, sinon jouer le tout pour le tout. Ça va leur prendre du temps d'organiser une foule formidable, et ça leur prendra encore plus de temps pour l'amener ici. On est à huit bons kilomètres de la ville... »

Il regarda par la fenêtre, vers les pentes où les champs cultivés faisaient place aux maisons blanches des banlieues, vers la métropole elle-même, tache floue sur l'horizon, nébuleuse incertaine dans l'éclat mourant des rayons de Bêta.

Il répéta sans se retourner :

« Ça prendra du temps. Continuez à travailler, et priez que l'éclipse totale arrive avant eux. »

Bêta était maintenant coupé en deux, la ligne de division concave empiétant légèrement sur la portion toujours brillante du Soleil. C'était comme une paupière gigantesque se fermant doucement sur la lumière du monde.

Il oublia les faibles bruits de la pièce où il se trouvait, et n'entendit plus que le silence du dehors. Les insectes eux-mêmes, comme effrayés, s'étaient tus. Tous les contours s'estompaient.

Une voix résonna à son oreille et il sursauta. Theremon dit :

« Quelque chose qui ne va pas ?

— Hein ? euh... non. Allez vous rasseoir. On les gêne. »

Ils retournèrent dans le coin, mais le psychologue ne parla pas d'un moment. Il porta la main à sa gorge et desserra son col. Il tourna la tête de droite et de gauche, mais sans ressentir aucun soulagement. Soudain, il leva les yeux.

« Est-ce que vous avez des difficultés à respirer ? »

Le journaliste écarquilla les yeux et respira à fond deux ou trois fois.

« Non. Pourquoi ?

— J'ai dû regarder trop longtemps par la fenêtre. La pénombre m'a influencé. La respiration oppressée est un des premiers symptômes

d'une attaque de claustrophobie. »

Theremon respira à fond une fois de plus.

« Eh bien, je ne suis pas encore atteint. Tiens, voilà de la visite. »

La masse de Beenay venait de s'interposer entre la fenêtre et leur coin, et Sheerin le regarda avec inquiétude en clignant des yeux.

« Hello, Beenay. »

L'astronome dansa d'un pied sur l'autre, et sourit avec embarras.

« Ça ne vous ennuie pas que je vienne parler un peu avec vous ? Mes caméras sont pointées, et je n'ai plus rien à faire jusqu'à l'éclipse totale. »

Il s'arrêta et lorgna le Cultiste qui, un quart d'heure plus tôt, avait tiré un petit livre de sa manche, et le lisait depuis avec ferveur.

« Ce salaud n'a pas fait de pétard, non ? »

Sheerin secoua la tête. Il avait rejeté les épaules en arrière, et la concentration qu'il apportait à respirer lui crispait le visage. Il dit :

« Est-ce que vous avez eu des difficultés à respirer, Beenay ? »

Beenay renifla.

« Non, ça ne sent pas le renfermé. »

— La claustrophobie qui commence à se faire sentir, expliqua Sheerin d'un air de s'excuser.

— Ooooh ! Pour moi, les symptômes sont différents. J'ai l'impression que mes yeux me lâchent. Tout devient flou et... enfin, rien n'est clair. Et il fait froid.

— Pour faire froid, il fait froid. Et ce n'est pas une illusion, dit Theremon avec une grimace. J'ai les doigts de pieds gelés comme s'ils avaient traversé tout le pays dans un wagon frigorifique.

— Ce qu'il faut, dit Sheerin, c'est penser à autre chose. Il y a un moment, Theremon, je vous disais pourquoi l'expérience des trous au plafond, tentée par Faro, n'a pas marché.

— Vous ne faisiez que commencer », répliqua Theremon.

Il passa ses deux bras autour des genoux et posa son menton dessus.

« Eh bien, voilà ce que je voulais dire : ils ont pris à la lettre le *Livre des Révélations*, et c'est ce qui les a égarés. Il est très probable qu'il ne faut accorder aucune signification physique réelle aux Étoiles. Il se peut très bien qu'en présence de Ténèbres totales, l'esprit ait absolument besoin de créer de la lumière. Les Étoiles ne sont peut-être rien de plus qu'une création de l'esprit.

— En d'autres termes, intervint Theremon, vous pensez que les Étoiles sont le résultat, et non la cause de la folie. Alors, à quoi serviront les clichés de Beenay ?

— À prouver qu'il s'agit d'une illusion ; ou à prouver le contraire ; je ne sais pas. Mais pourtant... »

Beenay avait rapproché sa chaise, et son visage rayonnait soudain d'enthousiasme.

« Dites donc, je suis content que vous ayez abordé ce sujet. »

Il cligna des yeux en levant le doigt.

« J'y ai beaucoup pensé, à ces Étoiles, et je me suis mijoté une petite théorie à moi. Je vous la donne pour ce qu'elle est, et je ne vous demande pas de la prendre trop au sérieux. Mais c'est intéressant. Vous voulez que je vous la dise ? »

Il restait malgré tout un peu réticent, mais Sheerin se renversa sur sa chaise et dit : « Allez-y. On vous écoute.

— Eh bien, supposons qu'il y ait d'autres soleils dans l'univers. »

Il s'arrêta, gêné.

« Je veux dire des soleils qui seraient si éloignés que leur lumière n'arriverait pas jusqu'à nous. Vous allez dire que je me suis laissé influencé par la science-fiction, je suppose.

— Pas nécessairement. Pourtant, cette possibilité ne s'élimine-t-elle pas d'elle-même puisque, suivant la Loi de la Gravitation ils seraient descellés par leur force d'attraction ?

— Pas s'ils étaient assez éloignés, reprit Beenay – vraiment très éloignés, comme par exemple à quatre années-lumière, ou même plus. Dans ce cas, on ne pourrait jamais détecter aucune perturbation, parce qu'ils seraient trop petits. Supposons qu'il existe des tas de soleils à de telles distances ; une douzaine ou deux, peut-être. »

Theremon siffla d'un air admiratif.

« Quelle idée pour un feuilleton ! Deux douzaines de soleils dans un univers de huit années-lumière. Nom d'un chien ! C'est ça qui remettrait l'importance de notre monde à sa vraie place. Les lecteurs goberaient ça comme du petit lait.

— Ce n'est pas qu'une idée, dit Beenay en souriant, mais vous voyez où elle mène. Pendant une éclipse, ces douze soleils deviendraient visibles, parce que leur lumière ne serait plus masquée par celle de nos soleils. Comme ils seraient si éloignés, ils nous apparaîtraient tout petits, gros comme des billes. Je sais que les Cultistes parlent de millions d'Étoiles, mais c'est sûrement une exagération. Il n'y a tout

simplement pas assez de place dans l'univers pour un million de soleils, à moins qu'ils ne se touchent. »

Sheerin avait écouté avec un intérêt croissant. « Vous avez mis le doigt sur quelque chose de très intéressant, Beenay. C'est exactement ce qui se passerait, on exagérerait. Nos esprits, comme vous le savez sans doute, ne peuvent pas concevoir directement tout nombre supérieur à cinq ; au-delà subsiste la notion de « beaucoup ». Une douzaine deviendrait facilement un million. Fameuse idée !

— Et j'en ai encore une qui n'est pas mal non plus, dit Beenay. Avez-vous jamais pensé à quel point le problème de la gravitation serait facile si l'on partait d'un système solaire suffisamment simple ? Supposons une planète qui n'aurait qu'un seul soleil. La planète décrirait une ellipse parfaite, et la nature exacte de la force gravitationnelle serait si évidente qu'elle serait acceptée par tous en tant qu'axiome. Dans un tel monde, les astronomes auraient probablement découvert la gravitation avant d'avoir inventé le télescope. L'observation à l'œil nu suffirait.

— Mais un tel système serait-il dynamiquement stable ? demanda Sheerin d'un air dubitatif.

— Certainement ! Nous appelons ça le cas « un – et – un ». Nous l'avons mathématiquement résolu, mais ce sont les implications philosophiques qui m'intéressent.

— Bon sujet de réflexion abstraite, reconnut Sheerin – comme le gaz parfait ou le zéro absolu.

— Bien entendu, reprit Beenav, il ne faut pas oublier que la vie serait impossible sur une telle planète. Elle ne recevrait ni assez de chaleur ni assez de lumière, et, si elle était animée d'un mouvement de rotation, elle serait dans les Ténèbres complètes la moitié du temps. On ne peut pas imaginer que la vie – qui dépend avant tout de la lumière – se développe dans ces conditions. De plus... »

L'interrompant brutalement, Sheerin bondit sur ses pieds en renversant sa chaise. « Aton apporte les lumières. »

Beenay dit : « Euh... », se retourna pour regarder, et il eut un sourire de soulagement qui lui faisait presque le tour de la tête.

Aton portait dans ses bras une demi-douzaine de bâtons d'un pied de long et d'un pouce d'épaisseur. Il fusilla du regard tous ses collaborateurs qui s'étaient rapprochés.

« Retournez tous à vos postes. Sheerin ; venez m'aider. »

Sheerin se hâta d'aller rejoindre le vieillard, et, tous les deux, ils placèrent les bâtons, un par un, dans des sortes de supports en métal

accrochés au mur.

De l'air de quelqu'un qui accomplit le geste le plus sacré d'un rite religieux, Sheerin craqua maladroitement une grande allumette et la passa à Aton qui porta la flamme à l'extrémité de l'un des bâtons.

Elle hésita un moment, léchant futilement le bout de la torche, puis, soudain, une flamme grésillante illumina d'une lumière jaune le visage d'Aton. Il éloigna l'allumette, et des hourras spontanés ébranlèrent la fenêtre.

Une flamme de six pouces dansait au bout du bâton ! On alluma méthodiquement les autres baguettes, et tout le fond de la pièce s'éclaira d'une lumière jaune.

La lumière était faible, plus faible même que celle du soleil moribond. Les flammes vacillantes donnaient naissance à des ombres démentielles. Les torches fumaient et puaient atrocement. Mais elles émettaient une lumière jaune.

C'était quelque chose que de la lumière jaune, après quatre heures passées dans la pénombre rougeâtre de Bêta. Même Latimer avait levé les yeux de son livre et regardait avec admiration.

Sheerin se réchauffa les mains à la torche la plus proche, sans prendre garde au suif qui s'y déposait en une fine poussière grise, et murmura d'un ton extasié :

« Que c'est beau ! Que c'est beau ! Je n'avais jamais réalisé la beauté de la couleur jaune ! »

Mais Theremon regardait les torches d'un air soupçonneux. Il fronça le nez en reniflant l'odeur rance du suif et dit :

« Qu'est-ce que c'est que ces trucs-là ?

— Du bois, répondit laconiquement Sheerin.

— Oh non, ce n'est pas du bois. Ça ne brûle pas. Le haut est tout calciné, et la flamme a l'air de sortir du néant.

— Voilà justement ce qui est admirable. C'est un mécanisme de lumière artificielle très efficace. On en a fabriqué plusieurs centaines, mais la plupart sont dans l'Abri, bien entendu. Voyez-vous – il se retourna et essuya ses mains noircies avec un mouchoir – de la moelle de roseaux bien sèche, vous la trempez dans de la graisse animale, puis, vous allumez et la graisse brûle, petit à petit. Ces torches brûleront près d'une demi-heure, sans s'éteindre. Ingénieux, n'est-ce pas ! C'est un jeune chercheur de l'université de Saro qui les a inventées. »

Après la sensation produite par les torches, le dôme avait retrouvé son calme. Latimer avait transporté sa chaise sous une torche et continuait sa lecture, ses lèvres articulant silencieusement les

monotones invocations aux Étoiles. Beenay était, une fois de plus, retourné à ses caméras, et Theremon s'était remis à contempler les notes qu'il avait prises pour l'article qu'il écrirait pour le *Saro City Chronicle* du lendemain – activité à laquelle il se consacrait déjà depuis deux heures, consciencieusement, méthodiquement, et, il ne l'ignorait pas, gratuitement.

Mais, ainsi que l'indiquait la lueur amusée qui brillait dans les yeux de Sheerin, ces notes lui occupaient l'esprit, et le distrayaient du fait que le ciel prenait graduellement une horrible couleur rouge sombre, rappelant celle d'une betterave cuite ; de sorte que ce travail était fort utile.

L'air sembla devenir plus dense. Le crépuscule, telle une entité palpable, emplît la pièce, et le cercle dansant de lumière jaune se détacha de plus en plus distinctement sur la grisaille ambiante. Il y avait l'odeur de la fumée, et les petits grésillements produits par les torches en brûlant ; les pas étouffés des hommes qui contournaient la table sur la pointe des pieds ; et, de temps en temps, la bruyante inspiration de quelqu'un qui cherchait à garder son sang-froid dans un monde qui s'engloutissait peu à peu dans l'ombre.

Theremon entendit le premier bruit du dehors. Ce n'était qu'une *impression* de son, vague et confus, que personne n'aurait entendu si un silence de mort n'avait régné dans le dôme.

Le journaliste se redressa sur sa chaise et rangea son calepin. Il retint son souffle et écouta ; puis, de mauvaise grâce, il se fraya un chemin entre le solarscope et l'un des hommes de Beenay, et vint se placer devant la fenêtre.

D'un cri stupéfait, il rompit le silence :

« Sheerin ! »

Tout travail s'arrêta ! Immédiatement, le psychologue se trouva à ses côtés. Aton les rejoignit. Même Yimot, perché sur un haut siège, l'œil rivé à la lentille du gigantesque solarscope, baissa les yeux sur eux.

Dehors, Bêta n'était plus qu'un fragment minuscule et fumeux, jetant un dernier regard désespéré sur Lagash. L'horizon oriental, en direction de la ville, était perdu dans les Ténèbres, et la route de Saro à l'Observatoire n'était plus qu'une ligne rouge foncé, bordée de lignes d'ombres, les arbres, qui, ayant perdu leur individualité, s'étaient fondus en une masse sombre et continue.

Mais c'était la route elle-même qui retenait leur attention, car une autre masse sombre et infiniment menaçante venait d'y surgir.

Aton cria d'une voix croassante :

« Les fous de la ville ! Ils sont venus !

— Combien de temps jusqu'à l'éclipse totale ? demanda Sheerin.

— Un quart d'heure, mais... ils seront ici dans cinq minutes.

— Ne vous en faites pas. Continuez à travailler. On va les retenir. L'Observatoire est bâti comme une forteresse. Aton, gardez à l'œil notre jeune Cultiste, juste en cas... Theremon, suivez-moi. »

Sheerin avait déjà franchi la porte, Theremon sur les talons. Les escaliers plongeaient dans la grisaille oppressante et terrible, en spirales serrées autour de l'axe central.

Emportés par leur élan, ils étaient descendus de vingt mètres d'un seul coup, de sorte que la lumière jaune venant de la porte du dôme avait disparu, et, en haut, en bas, partout, l'ombre crépusculaire pressait sur eux.

Sheerin s'arrêta, sa main potelée crispée sur la poitrine. Les yeux lui sortaient de la tête, et sa voix était rauque.

« Je ne peux pas... respirer... Descendez... tout seul. Fermez toutes les portes... »

Theremon descendit quelques marches et fit demi-tour.

« Attendez ! Vous pouvez tenir une minute ? »

Il haletait lui-même. L'air qui entraînait et sortait de ses poumons lui faisait l'effet d'un fluide poisseux, et l'ombre de la panique se profilait dans son esprit à l'idée de trouver son chemin dans les mystérieuses ténèbres qui s'ouvraient au-dessous de lui.

Theremon, lui aussi, avait peur du noir !

« Ne bougez pas, dit-il. Je reviens dans une seconde. »

Il s'élança, quatre à quatre, le cœur battant – et pas seulement de fatigue – fit irruption dans le dôme et arracha une torche à son support. L'odeur était affreuse et la fumée l'aveugla à moitié, mais il s'y cramponna comme si elle était toute sa vie, et la flamme se coucha en arrière comme il redescendait en courant.

Sheerin ouvrit les yeux et gémit quand Theremon se pencha sur lui. Theremon le secoua énergiquement.

« Allez, remettez-vous. On a de la lumière. »

Tenant la torche au niveau du sol et guidant le psychologue par le bras, il descendit au milieu du cercle de lumière.

Il y avait encore un peu de lumière dans les pièces du rez-de-chaussée, et Theremon sentit l'horreur desserrer un peu son étreinte.

« Écoutez, dit-il brusquement en passant la torche à Sheerin, on les

entend, dehors. »

Et on les entendait. De petits grattements rauques, des cris inarticulés.

Mais Sheerin avait raison ; l'Observatoire était bâti comme une forteresse. Érigé au siècle précédent, dans un style néo-gavottien à son apogée de laideur, on l'avait construit pour durer, et non pour être beau.

Les fenêtres étaient protégées par des grilles, dont les barreaux d'un pouce d'épaisseur étaient profondément enfoncés dans le ciment. La maçonnerie des murs était si solide qu'un tremblement de terre ne l'aurait pas ébranlée, et la porte principale était une énorme plaque de chêne, renforcée par des barres de fer. Theremon tira les verrous qui glissèrent en place avec un claquement sourd.

À l'autre bout du corridor, Sheerin émit un juron étouffé. Il montra la serrure de la porte de derrière qu'on avait forcée et qui était inutilisable.

« C'est par là que Latimer a dû entrer, dit-il.

— Allons, ne restez pas planté comme ça, dit Theremon avec impatience. Aidez-moi à traîner des meubles – et ne me mettez pas la torche dans les yeux. Cette fumée, c'est insupportable. »

Tout en parlant, il avait fait glisser une lourde table devant la porte, et, en deux minutes, il eut construit une barricade qui, si elle manquait de beauté et de symétrie, ne laissait rien à désirer du côté de la solidité.

Quelque part, très loin, ils entendaient le martèlement étouffé de poings nus sur la porte ; les cris et les hurlements venant du dehors ne leur semblaient qu'à moitié réels.

La foule avait quitté Saro City avec seulement deux choses en tête : l'obtention du salut des Cultistes par la destruction de l'Observatoire, et une peur panique qui les paralysait. Ils n'avaient pas pensé à prendre des voitures ou des armes, ni à s'organiser sous la direction de chefs. Ils étaient partis à pied pour l'Observatoire, et l'attaquaient de leurs mains nues.

Et maintenant qu'ils étaient là, la dernière lueur de Bêta, la dernière goutte de lumière sanglante brilla faiblement sur une humanité à qui rien ne restait, qu'une peur élémentaire et universelle !

Theremon grommela :

« Remontons dans le dôme ! »

Dans le dôme, seul Yimot, au solarscope, était à son poste. Les autres, rassemblés autour des caméras, écoutaient Beenay qui leur donnait ses dernières instructions d'une voix rauque et tendue.

« Attention tout le monde. Je vais prendre Bêta juste avant l'éclipse totale, et changer la plaque. Vous resterez un par caméra. Vous connaissez tous... les temps de pose... »

Murmure d'acquiescement.

Beenay se passa la main devant les yeux.

« Les torches brûlent toujours ? Ça ne fait rien, je les vois. »

Il s'appuyait lourdement au dossier d'une chaise.

« Maintenant, n'oubliez pas : n'essayez pas de faire de bonnes photos. Ne perdez pas votre temps à essayer de cadrer deux étoiles en même temps. Une suffira. Et... et si vous vous sentez partir, *éloignez-vous des caméras*. »

À la porte, Sheerin murmura à Theremon :

« Amenez-moi à Aton. Je ne le vois pas. »

Le journaliste ne répondit pas tout de suite. Les formes vagues des astronomes se mouvaient, indistinctes, et les torches au-dessus de leurs têtes n'étaient plus que des points jaunes.

« Il fait noir », gémit-il.

Sheerin tendit la main.

« Aton ! »

Il trébucha.

« Aton ! »

Theremon fit un pas et lui saisit le bras.

« Attendez, je vais vous conduire. »

Il parvint à traverser la pièce. Il fermait les yeux pour se protéger des Ténèbres, et il fermait son esprit pour se protéger du chaos qui montait en lui.

Personne ne les entendait ni ne faisait attention à eux. Sheerin trébucha contre le mur.

« Aton ! »

Le psychologue sentit des mains tremblantes le toucher puis se retirer, et une voix marmonna :

« C'est vous, Sheerin ?

— Aton ! »

Il luttait pour respirer normalement.

« Ne vous en faites pas pour la populace. Ils ne passeront pas. »

Latimer, le Cultiste, se leva, le visage convulsé de désespoir. Il avait

donné sa parole et, s'il ne la tenait pas, il mettait son âme en péril mortel. Pourtant, sa parole lui avait été arrachée de force, il ne l'avait pas donnée librement. Les Étoiles viendraient bientôt ! Il ne pouvait pas rester là et permettre... Et pourtant, il avait donné sa parole.

Le visage de Beenay se colora faiblement de rouge tandis qu'il levait la tête vers le dernier rayon de Bêta, et Latimer, le voyant se pencher sur sa caméra, prit sa décision. Il se raidit, crispa les poings, et ses ongles lui entrèrent profondément dans la chair.

Il s'élança en vacillant comme un homme soûl. Il n'y avait rien devant lui, que des ombres mouvantes ; le sol semblait s'enfoncer sous ses pas. Puis quelqu'un fut sur lui, et il tomba, la gorge enserrée dans une poigne solide.

Il replia la jambe, et enfonça le genou dans son assaillant.

« Laissez-moi ou je vous tue ! »

Theremon poussa un cri et marmonna malgré la douleur qui l'oppressait :

« Espèce de salaud ! »

Le journaliste devint conscient de tout à la fois. Il entendit Beenay croasser :

« Je le tiens ! À vos caméras, les gars ! »

Puis il y eut l'étrange impression que suscita la disparition du dernier rai de lumière.

Simultanément, il entendit Beenay haleter, et Sheerin pousser un drôle de petit cri, un gloussement hystérique qui se termina dans un râle – puis, soudain, le silence, un silence étrange, mortel, venu du dehors.

Latimer s'était détendu sous ses mains desserrées. Theremon regarda le Cultiste dans les yeux. Ils étaient vides, fixés sur le ciel, et reflétaient la pâle lueur jaune des torches. Il vit l'écume monter aux lèvres de Latimer et il entendit le gémissement animal qui s'étouffait dans sa gorge.

Avec la lente fascination de la peur, il se leva sur un coude et tourna les yeux vers le noir terrifiant de la fenêtre.

Dehors, brillaient les Étoiles !

Pas la faible lueur des trois mille six cents Étoiles visibles à l'œil nu de la terre ; Lagash était au centre d'un amas géant. Trente mille puissants soleils scintillaient dans leur splendeur terrible, d'une froideur plus terrifiante dans son affreuse indifférence que le vent glacé qui soufflait sur ce monde sinistre.

Theremon se leva en chancelant, la gorge si serrée qu'il respirait à peine, tous les muscles de son corps contractés par une terreur insupportable. Il était en train de devenir fou, et il le savait, et quelque part, tout au fond de lui, un reste de raison hurlait et se débattait pour rejeter le flot désespérant de cette terreur noire. C'était terrible de devenir fou, et de le savoir – de savoir que dans une minute, votre corps serait toujours là, mais que votre essence serait morte, engloutie dans la folie des Ténèbres. Car les Ténèbres étaient venues – les Ténèbres, et le Froid, et la Fin du Monde. Les murs brillants de l'univers s'étaient écroulés, et leurs atroces fragments noirs tombaient sur lui, et l'écrasaient et l'anéantissaient.

Il bouscula quelqu'un rampant sur les mains et les genoux, et tomba sur lui. Les mains crispées sur sa gorge torturée, il bondit vers la flamme des torches qui emplissait sa vision de dément.

« Lumière ! » hurla-t-il.

Quelque part, Aton criait, gémissait affreusement comme un enfant terrorisé.

« Les Étoiles ! Toutes les Étoiles ! Nous ne savions pas. Nous ne savions rien. Nous pensions que six étoiles dans un univers sont quelque chose que les Étoiles n'avaient pas remarqué, les Ténèbres sont éternelles, et les murs s'effondrent et nous ne savions pas, ne pouvions pas savoir et tout... »

Quelqu'un saisit une torche. Elle tomba et s'éteignit. Au même instant, l'affreuse splendeur des Étoiles indifférentes fit un saut en avant pour se rapprocher d'eux.

Dehors, sur l'horizon, dans la direction de Saro City, une lueur pourpre commença à luire, et elle se renforçait de minute en minute, en un rayonnement qui n'était pas celui d'un soleil.

La longue nuit était revenue.

Traduit par SIMONE HILLING.

Nightfall.

NI LES ÎLES DE CALCAIRE QUI VOLENT DANS LE CIEL

par R. A. Lafferty

L'étrange, c'est aussi une question d'imagination. Celle de Lafferty lui permet de construire avec des mots des univers qui ne prétendent à aucune vraisemblance mais qui présentent toute la fascination de l'évidence.

UN lapidaire est un artisan qui coupe, polit, grave et sertit de petites pierres. C'est aussi un écrivain au style haché, qui dispose ça et là de petites pierres ou de petites pièces et s'efforce d'en composer une mosaïque.

Mais comment convient-il de nommer quelqu'un qui coupe et sertit de très grosses pierres ?

Prenons une petite pierre du genre « lapilli », par exemple :

« L'origine de la peinture, considérée comme un art, se rattache, dans la Grèce antique, à des personnages déterminés, tandis que celle de la sculpture se perd dans les brumes de la légende. L'histoire de la sculpture ne commence véritablement qu'aux alentours de l'an 600 avant notre ère. Les anciens la tenaient pour un art reçu des dieux, car c'est ainsi que l'on peut interpréter l'allégation selon laquelle les premières statues sont tombées des cieux. » (Article Statuaria Ars – Sculpture, du *Harper's Dictionary of Classical Literature and Antiquities*.)

Nous plaçons cette petite pierre dans un coin, bien qu'elle contienne une erreur touchant la nature de ce qui est tombé des cieux : ce n'était pas des statues terminées.

Nous posons ensuite une autre petite pierre. (Nous n'en possédons pas la citation exacte. Elle est de Charles Fort, ou de l'un de ses imitateurs : il s'agit d'un savant qui refusait de croire que plusieurs

débris de calcaire fussent tombés du ciel, bien que leur chute eût été observée par deux cultivateurs. Elles ne pouvaient pas être tombées du ciel, affirmait-il, vu qu'il n'y a pas de calcaire dans le ciel.)

(Qu'aurait-il dit, s'il avait été confronté à la question des baleines célestes ?)

Nous plaçons cette petite pierre de sagesse dans un coin et nous mettons en quête d'autres pièces à insérer dans la mosaïque.

Le représentant en pierre débitait son boniment aux autorités municipales. Le boniment n'était pas fameux, le représentant non plus. Il ne possédait, comme atouts, que le prix (beaucoup moins du dixième de celui proposé par ses concurrents) et la qualité de sa marchandise. Mais il présentait mal. Il était torse nu (et ce, colossalement). Pour tout vêtement, il ne portait qu'un court manteau sans manches, une étoffe drapée autour de la taille, et, aux pieds, des *crepida* ou sandales d'Hermès, faites, semblait-il, en peau de daim : prétention ridicule ! Le soleil lui avait *décoloré* la chevelure et tanné la peau, mais on devinait, aux racines de l'une et à la texture de l'autre, que l'on avait affaire à un blond.

Il arborait une barbe d'or, mais celle-ci (ainsi d'ailleurs que tout le reste de sa personne) disparaissait sous une épaisse couche de poussière de craie ou de roche. Il transpirait et il puait. L'odeur qui émanait de lui se composait de relents de calcaire, de bronze affûté, de bouc, de trèfle, de miel, d'ozone, de lentilles, de lait aigre, de fumier et de fromage fort.

« Non, je ne crois pas que nous ayons la moindre envie de traiter avec vous, disait le maire de la ville. Les autres firmes sont toutes honorablement connues et fondées depuis longtemps.

— Notre firme aussi est fondée depuis longtemps, répliqua le vendeur de pierre. Elle commercialise les produits de la même – heu – charrette depuis neuf mille ans.

— Sornettes ! jura le délégué à la voirie et aux égouts. Vous ne voulez même pas nous donner son adresse, et vous n'avez pas soumissionné dans les règles.

— Son adresse, c'est Stutzamuta, répondit le vendeur de pierre, et c'est la seule que je puisse vous donner : elle n'en a pas d'autre. Quant à soumissionner dans les règles, je le ferai volontiers, si vous voulez bien m'indiquer comment je dois m'y prendre. Je vous propose trois cents tonnes du calcaire marbrier le plus dur, taillé exactement selon vos ordres, garanti sans le moindre défaut, que ce soit en blanc ou en couleur, et mis en place avec garantie de bonne fin ; je vous propose de

les livrer et de les installer dans le délai d'une heure, le tout pour le prix de trois cents dollars ou de trois cents boisseaux de maïs concassé.

— Oh, acceptez, acceptez ! s'écria une certaine Miss Phosphore McCabe. Si nous vous avons élus, messieurs, c'est pour que vous nous fassiez réaliser de bonnes affaires. Ne laissez pas passer cette superbe occasion, je vous en adjure ! » Phosphore McCabe, qui était photographe, avait tendance à se mêler de tout, et plutôt deux fois qu'une.

« Tenez-vous tranquille, mademoiselle, ou nous vous expulsions de la salle, menaça le délégué aux parcs et aux aires de jeu. Attendez votre tour sans intervenir dans les autres affaires. Je frémis à l'idée de la demande que vous allez nous présenter aujourd'hui. A-t-on jamais vu conseil pareillement harcelé par des excentriques ?

— Vous avez fort mauvaise réputation, mon vieux, dit le délégué aux finances au vendeur de pierre, dans la mesure où quelqu'un a déjà entendu parler de vous. La rumeur court que votre calcaire ou votre marbre n'est pas solide, qu'il fondra comme grêlons au soleil. On murmure même que vous ne seriez pas étranger à la terrible averse de grêle qui s'est abattue sur nous avant-hier soir.

— Bah, nous avons simplement organisé une petite fête chez nous ce soir là, dit le vendeur de pierre. Nous possédions quelques douzaines de bouteilles de vin de Tontitown, reçues en échange d'une pierre que nous avons dressée dans l'Arkansas, et nous les avons bues. Nous n'avons causé nul dommage aux personnes et aux biens, avec ces grêlons. Certains d'entre eux étaient aussi gros que des ballons de basket ! Mais nous avons bien pris garde à l'endroit où nous les laissions tomber. Vous avez vu souvent un orage de grêle aussi violent ne pas occasionner le moindre dégât ?

— Nous ne pouvons pas nous permettre de passer pour des imbéciles, dit le délégué aux écoles et aux activités. Cela ne s'est produit que trop souvent, ces temps passés, et pas toujours de notre faute. Nous ne pouvons pas nous permettre d'acheter la pierre d'un tel projet à quelqu'un de votre espèce.

— Je me demande si vous pourriez me procurer environ cent vingt tonnes de granité rose de bonne qualité ? s'enquit, parmi l'assistance, un homme rose et souriant.

— Non, ce genre d'article provient d'une tout autre île, répondit le vendeur de pierre. Je leur transmettrai la commission si je les vois.

— Monsieur Chalupa, j'ignore quelle affaire vous amène aujourd'hui, dit sévèrement le maire à l'homme rose et souriant, mais vous attendrez votre tour sans vous mêler de celle-ci. J'ai l'impression que

nos audiences publiques attirent une belle collection de cinglés depuis quelque temps.

— Qu'avez-vous à perdre ? demanda le marchand de pierre aux édiles. Je fournis les pierres, je les taille et je les mets en place. Si vous n'êtes pas contents, je vous les abandonne gratuitement ou je les remporte. Et ce n'est que si vous êtes parfaitement satisfaits que vous me versez les trois cents dollars ou me remettez les trois cents boisseaux de maïs concassé.

— Je veux vous accompagner dans votre pays ! s'exclama Miss Phosphore McCabe. Je suis fascinée par ce qu'on m'en a rapporté. Je veux lui consacrer un reportage photographique, destiné à *l'Heritage Geographical Magazine*. À quelle distance votre pays se trouve-t-il, en ce moment ?

— D'accord, dit le vendeur de pierre. Je vous attends. Nous partirons dès que j'en aurai fini avec mon affaire, et vous avec la vôtre. Nous aimons bien tout le monde, et nous souhaitons que tout le monde nous rende visite, mais presque personne n'en manifeste l'envie. À l'instant précis, mon pays se trouve à environ six kilomètres d'ici. C'est votre dernière chance, messieurs ; je vous propose la plus belle occasion de calcaire marbrier que vous puissiez trouver, dussiez-vous vivre deux cents ans. Et j'espère que vous atteindrez tous deux cents ans. Nous aimons bien tout le monde, et nous nous réjouissons de voir tout le monde vivre au moins deux cents ans.

— Catégoriquement non ! trancha le maire. Nous serions la risée de tout l'État si nous trahissions avec quelqu'un comme vous. Quel est donc ce pays d'où vous venez, et qui ne serait qu'à six kilomètres d'ici ? Catégoriquement non ! Vous perdez votre temps, et vous nous faites perdre le nôtre, mon vieux.

— Non, non, c'est absolument impossible ! renchérit le délégué à la voirie et aux égouts. Qu'écriraient les journalistes, s'ils venaient à apprendre que nous avons acheté du calcaire à quelqu'un d'aussi peu sérieux que le passager d'une soucoupe volante ?

— Refusé, refusé ! lança le délégué aux parcs et aux aires de jeu. On nous a élus pour que nous gérions les intérêts de la commune avec parcimonie et *dignité*.

— Eh bien, tant pis ! se résigna le marchand de pierre. On ne peut pas vendre un stylobate à tous les coups. Bonjour, messieurs les édiles. Madame, prenez votre temps : je vous attends. » Et il s'en alla, laissant dans son sillage comme un nuage de poussière de pierre.

« Quelle journée ! gémit le délégué aux écoles et aux activités. Quelle

succession de farceurs ! En tout cas, nous ne risquons pas de subir pire que celui-ci !

— Ça, je n'en mettrai pas la main au feu, grommela le maire. C'est maintenant le tour de Miss Phosphore McCabe.

— Oh, je serai brève ! annonça allègrement Phosphore. Je sollicite simplement la permission d'édifier une pagode sur la butte de trente acres que m'a léguée mon grand-père. Elle ne gênera en rien ; elle n'exigera aucun raccordement ; et ce sera joli.

— Heu, et pourquoi voulez-vous édifier une pagode ? demanda le délégué à la voirie et aux égouts.

— Pour pouvoir la photographier ; et tout bêtement parce que j'ai envie de construire une pagode.

— Quelle genre de pagode envisagez-vous ? demanda le délégué aux parcs et aux aires de jeu.

— Une pagode rose.

— De quelle dimension ? demanda le délégué aux écoles et aux activités.

— Trente acres ; et mille deux cents mètres de haut. Elle sera grande, mais ne dérangera personne.

— Pourquoi la voulez-vous si grande ? demanda le maire.

— Pour qu'elle soit dix fois plus grande que la Pagode noire des Indes. Ce sera vraiment ravissant, et ça nous amènera des touristes.

— Avez-vous assez d'argent pour la construire ? demanda le délégué à la voirie et aux égouts.

— Non. Je suis pratiquement sans le sou. Mais si *l'Heritage Geographical Magazine* me prend mon reportage, que j'intitulerais « En canoë avec ma caméra sur Stutzamuta la céleste », cela me fera une petite rentrée. De plus, je vous ai tiré le portrait en douce et au naturel au cours des dernières minutes, messieurs, et je parviendrai peut-être à vendre ces photos au *Comic Weekly* si je trouve les légendes appropriées. Quant à l'argent nécessaire pour construire ma pagode, bof ! Je me débrouillerai bien.

— Miss McCabe, l'examen de votre requête est ajourné *sine die*, ou quelque chose comme ça, ce qui revient à dire qu'il est renvoyé à la saint glin-glin, annonça le maire.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je ne sais pas au juste. Le délégué aux questions juridiques est absent aujourd'hui, mais il dit toujours quelque chose de ce genre lorsqu'il désire éviter de se prononcer.

— Cela signifie : revenez dans une semaine, Miss McCabe, intervint le délégué à la voirie et aux égouts.

— D'accord, acquiesça Miss Phosphore McCabe. De toute façon, je n'aurais pas pu mettre ma Pagode rose en chantier avant une semaine. »

Et maintenant, nous plaçons cette pierre aux formes curieuses dans l'autre coin :

« La découverte des îles de la Polynésie par de braves marins, au dix-septième siècle, représenta l'accomplissement de l'une des anciennes promesses de paradis. Les îles vertes, la mer bleue, les plages blondes, la lueur dorée du soleil, les filles à la peau bistre ! Des fruits et des poissons incomparables, du cochon et des oiseaux rôtis plus succulents que tout ce que l'on pouvait imaginer, des arbres à pain et des volcans, un temps imperturbablement et absolument parfait, des houris semblables à celles évoquées par le Coran, des chansons, la musique des instruments à cordes et celle du ressac ! C'était le Paradis des Îles, conforme à la Promesse.

« Mais cette découverte elle-même n'est rien comparée à celle, antérieure et continue, des Îles flottantes (ou Îles Travertines) par des voyageurs plus intrépides. Les filles des Îles flottantes sont plus légères (à l'exception des noires froides habitant les Dolomites de Vertepierre) que les vahinés polynésiennes ; elles sont plus intelligentes et beaucoup plus amusantes ; plus belles et mieux roulées ; elles appartiennent à une civilisation plus portée sur l'art et plus vitale. Elles sont plus vivantes. Ô combien plus vivantes ! Quant aux contrées où elles demeurent, elles défient la description. Pour la couleur et le piquant, il n'existe rien en Polynésie, aux Antilles ou du côté de la mer Égée qui soutienne la comparaison. Et les indigènes des Travertines sont tous si accueillants ! Il n'est peut-être pas mauvais qu'on les connaisse si peu et qu'on leur rende si rarement visite. Rien ne garantit que nous ayons l'âme assez bien trempée pour nous frotter à eux. »

Éléments concrets de la Légende du Paradis (Harold Bluewater).

Examinez attentivement cette petite pierre avant que nous ne l'abandonnions. Êtes-vous certain d'en avoir bien noté la forme ?

Puis passons à une pierre plus menue encore, que nous allons insérer ici, où un petit trou trop vide demande, semble-t-il, à être comblé :

« Dans les inscriptions lapidaires, l'Homme ne s'exprime pas sous la foi du Serment. » (Docteur Johnson.)

Miss Phosphore McCabe se rendit effectivement au pays du marchand de pierre et effectua son reportage photographique, intitulé « En canoë avec ma caméra sur Stutzamuta la céleste ». Il nous est malheureusement impossible de présenter ici ses photographies en couleurs, stupéfiantes, débordantes de joies, aussi éblouissantes qu'exaltantes, mais voici quelques extraits du texte qui les accompagnait.

« Stutzamuta est un monde calcaire d'une blancheur si incroyable qu'elle vous brûle délicieusement la rétine. C'est à ce fond de super-blancheur que les autres couleurs doivent de ressortir avec une telle netteté. Il ne peut exister nulle part ciel plus bleu que celui qui entoure Stutzamuta la plupart du temps (voir clichés I et II). Il ne peut exister nulle part champs plus verts, là où il y a des champs, ni eaux plus argentées (clichés IV et V). Les cascades sont de véritables arcs-en-ciel, surtout celle que forme la Chute finale en s'élançant des hauts plateaux. Il ne peut exister nulle part falaises plus bigarrées, bleues, noires, rosés, ocres, rouges, vertes, mais toujours avec ce fond plus blanc que le blanc (cliché VII). Il ne peut exister nulle part ailleurs soleil plus resplendissant : il brille en ces lieux plus qu'en n'importe quel autre point du monde.

« En raison de l'altitude moyenne de Stutzamuta (bien des yeux vont s'exorbiter quand je révélerai ce que j'entends par l'altitude *moyenne* de ce pays), ses habitants possèdent des thorax et des poitrines étonnamment développés. On les croirait sortis de quelque fable. Les rares voyageurs venus d'altitudes moins élevées, plus *ordinaires*, manifestent une incrédulité unanime. « Oh, oh ! s'exclament-ils, il ne peut pas y avoir de filles comme ça ! » Et pourtant si, il y en a (voir cliché VIII). « Depuis combien de temps cela dure-t-il ? » demandent-ils. Cela dure depuis le début des neuf mille ans qui constituent la période historique de Stutzamuta ; et au-delà, cela dure depuis que le monde existe.

« À cause, peut-être, de la profondeur de leur thorax, les habitants de Stutzamuta chantent de manière extraordinaire. Leurs chants sont puissants, sonores, mélodieux et enchanteurs. En dehors des instruments conventionnels, flûtes, cornemuses (leurs poumons hypertrophiés font de ces gens de prodigieux sonneurs de cornemuse), harpes et tambourins, ils utilisent des tambours-tonnerres (cliché IX) et des trompettes de quatre mètres (clichés X et XI). Il est probable que personne, ailleurs, ne serait capable d'actionner ces trompettes rugissantes.

« C'est peut-être aussi à cause de la profondeur de leur thorax que

les indigènes de Stutzamuta déploient une telle vitalité sur le plan affectif. Il entre dans leur sensualité olympienne quelque chose qui vous coupe le souffle, et en même temps vous en donne. Hommes et femmes, ils sont dotés d'attributs dont la robustesse et la splendeur laissent absolument pantoise la petite fille sous-développée que je suis (clichés X et XIX). Ils se révèlent, en outre, aussi spirituels que sages, et d'un abord toujours agréable.

« On rapporte qu'il n'existait, à l'origine, pas la moindre parcelle de terre sur Stutzamuta. Les indigènes échangeaient du calcaire, du marbre et du spath de premier choix contre des volumes égaux de terre, fût-ce de l'argile ou du sable de la plus médiocre qualité. Avec la terre ainsi acquise, ils emplirent certaines fissures pour obtenir un début de végétation. Et, en quelques milliers d'années, ils construisirent d'innombrables terrasses, collines et vallées verdoyantes. Ils cultivent maintenant à profusion la vigne, l'olivier et le trèfle. Le vin, l'huile et le miel réjouissent leurs cœurs profonds. Dans leurs merveilleuses prairies de trèfle bleu-vert butinent des abeilles et paissent des chèvres. Les chèvres appartiennent à deux espèces différentes : la chèvre des prés, élevée pour son lait (dont on tire du fromage) et son poil (dont on tire du mohair), et la chèvre des montagnes, plus grande et plus sauvage, que l'on va chasser sur les rochers blancs pour sa chair grossière, mais savoureuse. Mohair tissé et peaux tannées servent à la confection des vêtements, dont les indigènes de Stutzamuta ne font qu'un emploi modéré, bien que la température puisse devenir très fraîche quand l'altitude du pays augmente subitement.

« On cultive fort peu de blé sur Stutzamuta, qui s'en procure surtout par voie de troc, en l'échangeant contre la pierre extraite de ses carrières. L'exploitation des carrières constitue la principale, et en fait la seule activité industrielle du pays. Leurs grandes excavations révèlent parfois d'étonnants Fossiles. On y a notamment découvert la dépouille fossilisée d'une baleine intacte (de la famille des zeuglodons, ou baleine de l'éocène, aujourd'hui éteinte ; voir cliché XXI).

« Si c'est bien là une baleine, l'ensemble du pays doit avoir été jadis recouvert par l'océan », ai-je fait observer à l'un de mes amis au thorax profond. « À coup sûr, me répondit-il, le calcaire ne se forme que dans l'océan. » « Comment expliquez-vous alors que votre île se soit élevée si loin au-dessus de la mer ? » ai-je demandé. « Ça, c'est aux géologues et aux hydrologues de l'établir », rétorqua mon ami.

« Ce que l'eau a de plus fascinant sur Stutzamuta, c'est son instabilité. Il arrive qu'un lac se forme en un seul jour et se vide dans le même laps de temps, simplement en se renversant. La pluie tombe parfois en quantité prodigieuse, lorsque la fantaisie lui en prend.

Photographier les rapides qui naissent alors dans les fleuves soudainement enflés est un délice. Il arrive aussi que tout le pays se recouvre de glace en quelques minutes. Cela ravit tout le monde, en dehors du malheureux visiteur mal équipé pour affronter ce phénomène qui, s'il est d'une beauté extraordinaire, s'accompagne aussi d'un certain refroidissement. Les indigènes débitent la glace en grandes plaques, masses ou blocs, qu'ils précipitent par-dessus bord pour s'amuser.

« Mais on oublie tout le reste lorsqu'on voit les chutes d'eau cascader dans le soleil. La plus splendide d'entre elles est la Chute finale. Oh ! la voir s'élancer des rives de Stutzamuta (cliché XXII) pour s'enfoncer dans un vide pratiquement infini, de dix mille mètres, de vingt mille mètres, et se transformer, selon les jours, en bruine, en neige, en neige fondue, en pluie ou en grêle ! Voir l'arc-en-ciel immense qu'elle provoque s'étirer sur des kilomètres, jusqu'au point où il disparaît dans le néant, si loin en dessous de vous !

« Il se dresse, à l'extrémité nord du pays (son extrémité nord provisoire), une falaise de marbre rose particulièrement remarquable. « Elle vous plaît ? Elle est à vous ! » me dirent mes amis. C'était exactement les paroles que je souhaitais les entendre prononcer. »

Oui, Miss Phosphore McCabe fit bien un reportage photographique, qu'elle proposa à *l'Heritage Geographical Magazine*. Mais ce journal le refusa. « Miss McCabe était parvenue à quelques conclusions inacceptables », prétextait son rédacteur en chef.

« C'est, en réalité, le pays auquel je suis parvenue qui est inacceptable, répliqua celle-ci. J'y suis restée six jours. Je l'ai photographié, et je l'ai décrit.

— Oui, mais ça ne passera jamais », conclut le rédacteur en chef.

La difficulté résidait, en partie, dans les explications fournies par Miss Phosphore McCabe touchant ce qu'elle entendait au juste par l'altitude moyenne de Stutzamuta (qui était fort élevée) et par les « jours d'altitude croissante ».

Voici maintenant une autre pierre de forme invraisemblable. Il semble, à première vue, impossible de l'insérer dans l'espace approprié. Cette impression est trompeuse : elle s'y adapte parfaitement. Il s'agit du souvenir ancien d'observations effectuées par un météorologiste au regard exercé au cours de sa longue existence.

« Dès mon plus jeune âge, je m'intéressai aux nuages. J'étais persuadé que certains d'entre eux, conservant leur identité,

réapparaissent constamment, et que d'aucuns sont plus solides que les autres.

« Lorsque, par la suite, je suivis des cours de météorologie à l'université, j'eus un camarade qui croyait à un ensemble de choses apparemment absurdes, reposant sur l'hypothèse que ce que l'on prenait parfois pour des nuages n'était absolument pas des masses de vapeur d'eau, mais bien des îles de pierre voguant dans le ciel. Il croyait qu'il existait une trentaine de ces îles, en général composées de calcaire, mais aussi de basalte, de grès et même de schiste. Il prétendait que l'une d'entre elles au moins était faite de chloritochiste, ou pierre ollaire.

« Il soutenait que ces îles flottantes pouvaient atteindre de grandes dimensions, que l'une d'elles avait au minimum huit kilomètres de long ; qu'on les pilotait astucieusement de manière qu'elles se confondent avec l'environnement, les îles de calcaire se déplaçant en général au sein des formations de nuages blancs floconneux, celles de basalte au sein des fronts orageux noirs, et cætera. Il était convaincu qu'il leur arrivait de se poser sur la Terre, que chacune d'entre elles possédait plusieurs havres attitrés, situés dans des régions écartées. Il croyait également qu'elles étaient habitées.

« Nous nous offrîmes des pintes de bon sang aux dépens d'Anthony Tummley le Givré, que nous tenions pour un illuminé. Ses idées, nous répétions-nous, étaient complètement farfelues. Anthony devint même pour nous une sorte d'institution. Pour triste que fût son cas, nous ne pouvions l'évoquer sans nous tordre de rire.

« Cependant, après avoir exercé la profession de météorologiste durant plus de cinquante ans, j'en vins à la conclusion qu'Anthony Tummley avait raison en tous points. Nous sommes maintenant plusieurs, parmi les vétérans de la météorologie, à savoir ce qu'il savait, mais nous avons adopté une espèce de code pour en parler, faute d'oser admettre ouvertement la chose, même entre nous.

« Les "Baleines célestes", tel est le nom de code par lequel nous la désignons dans nos travaux, et nous affectons de la considérer comme une plaisanterie.

« Quelque trente de ces îles de pierre ambulantes survolent en permanence notre pays (le monde en compte sans doute plus de cent). On les suit au radar ; on les observe de temps à autre, sous des formes légèrement différentes (il semble qu'il leur arrive de rejeter de petites masses de pierre et de les déposer d'une manière ou d'une autre sur la Terre) ; on les connaît, on les dénomme.

« Elles reçoivent même la visite de quelques personnes au caractère particulier, où se retrouvent toujours combinés les mêmes traits :

simplicité, ingénuité, intelligence, goût de l'étrange. Il est, dans les campagnes, des individus et des familles qui confient à ces îles habitées l'acheminement de leurs messages et de leurs marchandises. On s'est un jour étonné que les populations de l'agreste et marécageuse Louisiane ne recourent pas aux barges de l'Intercoastal Canal pour transporter ce qu'elles produisent vers les marchés. « Quel avantage les barges présentent-elles sur les îles de pierre que nous avons toujours utilisées ? demandent ces gens. Leur horaire n'est guère plus régulier, leur vitesse guère plus grande, et elles sont loin de nous fournir les mêmes services en échange d'un quintal de riz. De plus, les habitants des îles de pierre sont nos amis, et certains d'entre eux ont épousé des Cajuns. » D'autres régions encore pratiquent cette coopération sans problème.

« On connaît bien nombre d'habitants des îles de pierre le long d'itinéraires quasi réguliers. Ils sont tous beaux, vigoureux, plutôt rustiques, accommodants et cordiaux. Ils se livrent au commerce des minéraux, échangeant d'incroyables tonnages de pierre de taille extra contre du blé et d'autres denrées courantes.

« La science est impuissante à expliquer ces faits, et notamment que les îles de pierre puissent voguer dans le ciel. Mais que cela se passe ainsi est un secret de polichinelle, que partagent peut-être un million de personnes.

« En vérité, je suis aujourd'hui trop riche pour qu'on m'interne dans un asile d'aliénés (bien que j'aie amassé ma fortune en me livrant à un commerce plutôt dément, dont la description se heurterait au scepticisme général). Je suis trop âgé pour qu'on rie ouvertement de moi ; je passerai simplement pour un excentrique prêtant à sourire. J'ai maintenant pris ma retraite, et n'exerce plus cette profession de météorologiste qui m'a servi d'alibi durant tant d'années (mais que j'ai néanmoins chéri, et que je chéris encore).

« Je sais ce que je sais. Il y a plus de choses dans la zone de vingt-cinq kilomètres entourant la Terre que ne peut en rêver ta philosophie, Horatio. »

(Mes cinquante années d'observateur météorologiste, par Hank Fairday. Imprimé à compte d'auteur en 1970.)

Miss Phosphore McCabe prépara un autre reportage photographique véritablement sensationnel pour *l'Heritage Geographical Magazine*. Le titre en était accrocheur : « Dans ce cas, dites-moi comment j'ai fait, ou l'Édification de la Pagode rose. »

« La Pagode rose est achevée, en dehors des additions que je lui ferai

apporter quand l'inspiration me saisira et que mes amis du ciel seront dans les parages. C'est de loin le plus grand édifice du monde, et aussi le plus beau, selon moi. Mais son aspect n'a rien de massif : il reste léger et aérien. Venez tous le contempler *de visu* ! Découvrez-le par ses photos en couleurs (clichés I à CXXIX) s'il vous est impossible de vous déplacer. Qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre trouvera, dans cette œuvre magnifique, la réponse à une foule de questions.

« On s'est parfois demandé, s'agissant des antiques monuments mégalithiques, comment leurs constructeurs s'y étaient pris pour empiler des blocs de pierre pesant cent tonnes ou plus, et les ajuster si étroitement qu'on ne peut rien insérer entre eux, pas même une lame de couteau. Ce n'est pas compliqué ! On n'a pas l'habitude d'assembler des blocs de cent tonnes, si ce n'est pour des raisons ornementales particulières. On dresse un seul bloc de dix mille tonnes, et on se contente d'y tracer des joints en trompe l'œil. Pour la Pagode rosé, j'ai utilisé des blocs de calcaire rose ne pesant pas moins de trois cent mille tonnes (voir cliché XXI).

« Ils amènent l'île tout entière à l'endroit voulu. Ils en détachent le bloc qui va là (et croyez-moi, ils y excellent !), puis ils déplacent un peu leur île, en laissant le bloc sur place.

« Dites-moi quelle autre méthode on aurait pu employer ? Comment ai-je posé la pierre de voûte, lourde de cent cinquante tonnes, à cent cinquante mètres au-dessus du sol ? J'ai utilisé des rampes ? Allons, ça ne tient pas debout ! Les piliers et les clochetons qui l'entourent et la soutiennent forment comme un ouvrage de dentelle en trois dimensions, et on l'a forcément placée en dernier. On ne l'a pas fait en la halant sur des rampes, à supposer qu'on eût assez de place pour édifier des rampes. L'ensemble du travail a été exécuté en un samedi après-midi, et voici une série de photos montrant comment on l'a exécuté. On s'est servi pour ça d'une île flottante, dont on a détaché des morceaux à la demande. J'affirme qu'il est impossible à une fille de cent cinquante livres de s'y prendre autrement pour construire en six heures une pagode rose de trente millions de tonnes. Il fallait qu'elle dispose d'une île flottante dotée d'une falaise nord en calcaire rose, et qu'elle soit en très bons termes avec ses habitants.

« Je vous en prie, venez voir ma Pagode rose. Tout le monde et toutes les autorités en détournent le regard. Ils disent qu'il est impossible qu'un truc pareil soit là, et que par conséquent il ne peut pas être là. Mais il *est* là. Constatez-le vous-même (ou reportez-vous notamment aux clichés IV, IX, XXXIII et LXX). Et c'est joli (voir clichés XIX, XXIV, XXV et LIV). Mais le mieux est que vous veniez en juger par vous-même. »

Miss Phosphore McCabe donna ce reportage photographique, plutôt époustouflant, à *l'Heritage Geographical Magazine*, mais celui-ci refusa de le publier, sous prétexte qu'il s'agissait là de choses impossibles. Et les responsables du journal refusèrent de venir contempler la Pagode rose *de visu*, ce qui est bien dommage, car c'est le plus grand et le plus bel édifice qu'il y ait sur la Terre.

Il se dresse toujours là, sur la butte de trente acres qui s'élève juste au nord de la ville. Et vous n'avez pas encore entendu la fin de ce récit. La dernière petite pierre qu'on y a ajoutée, un vilain petit caillou, ne restera pas la dernière, Miss McCabe en a fait le serment.

Un ennemi aux ailes impalpables vint la déposer, peu après l'achèvement de la pagode, sur le faite de cette dernière ; minuscule et rébarbative, (on l'appelle la pierre de l'œuf du doute), elle porte l'inscription suivante :

« Je ne crois pas aux veaux à deux têtes »,
disent ceux qui n'en ont jamais vus
et même les autres.
« Je ne crois pas que la terre est creuse »,
disent les sceptiques de filiation douteuse.
« Je ne vous concède ni l'Atlantide,
« Ni Lemuria ni Mu,
« Ni les hommes des bois du septentrion,
« Ni les extra-terrestres aux jambes arquées,
« Ni le mythe vénérable de la technologie,
« Ni le charme des mégalithes intemporels.
« Je n'admets ni les baleines,
« Ni les îles de calcaire qui volent dans le ciel. »

(Ballade non populaire.)

Cette affreuse petite pierre-ballade déposée sur son faite défigure presque la Pagode rose à mes yeux. « Mais je l'enlèverai, affirme Miss McCabe, aussitôt que mes amis vagabonds seront de retour dans le coin et me permettront de grimper là-haut. »

C'est tout ce que nous avons à dire sur le sertissage des pierres.
Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter ?

Traduit par CHARLES CANET

Nor Limestone Islands.

UN BILLET POUR TRANAI

par Robert Sheckley

Le monde le plus étrange, c'est peut-être encore l'utopie, cet endroit introuvable où tous les problèmes des sociétés humaines sont définitivement résolus. Un endroit introuvable et peut-être même invivable.

PAR un beau jour du mois de juin, un grand jeune homme mince, l'air résolu et vêtu avec sobriété, entra dans les bureaux de l'Agence Interstellaire de Voyages. Il n'accorda pas un coup d'œil à l'affiche bariolée représentant la fête de la moisson sur Mars, ne prêta pas la moindre attention à la gigantesque photo murale donnant un aperçu des forêts dansantes de Triganium, passa sans s'arrêter devant la fresque un tantinet suggestive ayant pour thème les rites de l'aube sur Opiuchus II et s'immobilisa en face du bureau du préposé.

« Je voudrais un billet pour Tranai », annonça le jeune homme.

Le préposé referma l'exemplaire *d'Inventions nécessaires* qu'il était en train de lire et fronça les sourcils.

« Tranai ? Tranai ? Ce n'est pas l'une des lunes de Kent IV ?

— Non. Tranai est une planète qui tourne autour du soleil du même nom. Je veux y aller.

— Je n'en ai jamais entendu parler. » L'employé sortit un catalogue stellaire, une carte simplifiée des étoiles et une brochure ayant pour titre *Les itinéraires spatiaux secondaires*.

« Décidément, on en apprend tous les jours, murmura-t-il. Vous voulez un billet pour Tranai, monsieur...

— Goodman. Marvin Goodman.

— Eh bien, Mr. Goodman, votre Tranai est apparemment située à l'extrême limite des routes spatiales. Mais elle se trouve quand même dans la Voie Lactée. C'est un endroit où absolument personne ne met les pieds.

— Je sais. Pouvez-vous m'obtenir un passage ? » Il y avait une imperceptible excitation contenue dans la voix de Goodman.

L'employé hocha la tête. « C'est tout à fait impossible. Aucun transport ne va aussi loin.

— Quel est l'endroit le plus proche où vous pouvez me déposer ? »

L'employé adressa à Goodman un sourire engageant. « Pourquoi vous casser la tête ? Je peux vous faire connaître une planète possédant tout ce qu'a cette Tranaï et présentant en outre les avantages de la proximité, de tarifs préférentiels, d'hôtels corrects, d'excursions...

— Je veux aller sur Tranaï, fit Goodman avec entêtement.

— Mais on ne peut pas y aller, répéta le préposé avec patience. Que cherchez-vous exactement ? Peut-être pourrais-je vous aider.

— Vous pouvez m'aider en me délivrant un billet pour l'endroit le plus proche de... »

L'autre jeta un rapide regard sur son client dont l'allure n'avait rien d'athlétique et dont le dos voûté trahissait l'intellectuel, et il l'interrompit. « Permettez-moi de vous proposer la visite d'Afrikanus II, un monde préhistorique où l'on trouve des tribus sauvages, des tigres à dents de sabre, des fougères mangeuses d'hommes, des sables mouvants, des volcans en activité, des ptérodactyles, etc., etc. Les départs ont lieu de New York tous les cinq jours. Nous garantissons le danger absolu et la sécurité absolue. Ainsi qu'une tête de dinosaure. Si vous n'en rapportez pas une, vous êtes remboursé.

— Je veux aller sur Tranaï. »

L'employé dévisagea Goodman : le jeune homme serrait les lèvres et son expression était intraitable.

« Peut-être êtes-vous fatigué du puritanisme terrien et de ses interdits ? Que diriez-vous d'une visite à Almagordo III, la Perle de la Ceinture Australe ? Le séjour de dix jours comprend la visite de la mystérieuse casbah d'Almagordo, de huit boîtes de nuit (la première consommation aux frais de l'agence), d'une fabrique de zintal où vous pourrez acheter des ceintures, des chaussures et des portefeuilles en zintal d'origine pour un prix dérisoire et de deux distilleries. Les Almagordiennes sont belles, enjouées et d'une naïveté bien rafraîchissante. Le touriste est à leurs yeux la créature humaine la plus prisée et la plus désirable. De plus...

— Je veux aller sur Tranaï, répéta Goodman. Quel est l'endroit le plus proche où vous puissiez me déposer ? »

L'air renfrogné, l'employé prit une poignée de billets de voyage. « Vous pouvez vous rendre sur Legis II à bord de la *Reine des*

Constellations. Là, vous prendrez la *Splendeur Galactique* qui vous déposera sur Oumé. Il vous faudra alors emprunter une fusée omnibus qui vous laissera sur Tung-Bradard IV après s'être arrêtée à Machang, à Inchang, à Pankang, à Lekung et à l'Huître – si elle ne s'est pas désintégrée en cours de route. Ensuite, vous embarquerez à bord d'un tortillard qui vous mènera à Aoomsridgia (s'il réussit à franchir le Tourbillon Galactique). La fusée postale vous conduira jusqu'à Bellismoranti. Je crois qu'elle est toujours en service. Vous aurez alors parcouru la moitié du chemin. Après, il faudra vous débrouiller tout seul. »

— Parfait, dit Goodman. Pouvez-vous m'établir mon billet ? Je viendrai le chercher cet après-midi. »

Le préposé fit oui de la tête. « Mr. Goodman, qu'est-ce que c'est donc que cette Tranaï ? » demanda-t-il avec un certain affolement.

Goodman eut un sourire béat. « L'Utopie », répondit-il.

Marvin Goodman avait passé presque toute sa vie à Seakirk, dans le New Jersey, ville qui, depuis près de cinquante ans, avait toujours été sous la coupe d'un politicien marron ou d'un autre. La plupart de ses concitoyens manifestaient la plus totale indifférence devant la corruption qui régnait dans toutes les classes de la société, devant l'industrie florissante des jeux, devant la guerre des gangs et devant l'alcoolisme qui faisait des ravages dans la jeunesse. Ils avaient pris l'habitude de voir les rues s'effondrer, les antiques canalisations éclater, les centrales tomber en panne, les immeubles décrépiss s'écrouler tandis que les margoulins se faisaient construire des demeures toujours plus grandes, des piscines toujours plus longues et des écuries équipées du chauffage central. Oui, les gens s'étaient accoutumés à cet état de choses. Mais pas Marvin Goodman.

Goodman était un Don Quichotte-né. Il écrivait des articles qui n'étaient jamais publiés, envoyait aux parlementaires des lettres que leurs destinataires ne lisaient jamais, faisait campagne pour des candidats honnêtes qui n'étaient jamais élus, créait des comités : la Ligue pour le Progrès Municipal, l'Association Civique contre le Gangstérisme, l'Union des Citoyens pour une Police Digne de ce Nom, le Manifeste contre les Jeux de Hasard, l'Union pour l'Égalité des Hommes et des Femmes au Travail et une dizaine d'autres associations du même genre.

Ses efforts étaient invariablement voués à l'échec. Les gens étaient trop apathiques pour réagir et les politiciens se contentaient de le railler. Or, Goodman ne pouvait supporter qu'on se moquât de lui. Enfin, il dut boire la coupe jusqu'à la lie : sa fiancée le laissa tomber

pour un jeune homme au verbe haut qui portait avec affectation des vêtements de sport et n'avait qu'une seule chose à son actif : des intérêts dans la Compagnie de Travaux Publics de Seakirk.

Cette trahison fut le coup de grâce. La jeune fille en question se souciait apparemment comme d'une guigne que la Compagnie de Travaux Publics de Seakirk employât des quantités invraisemblables de sable pour préparer son ciment et rognât largement sur l'épaisseur des poutrelles d'acier qu'elle utilisait. « Et alors, Marvin ? s'exclamait cette jeune personne. Les choses sont comme ça. Il faut être réaliste. »

Mais Goodman n'avait aucune intention d'être réaliste. Il se rendit au Moonlight Bar où, entre deux verres, il commença à songer sérieusement à s'exiler dans l'enfer vert de Vénus pour se faire trappeur.

Un vieillard très droit et au visage d'oiseau de proie pénétra dans l'établissement. À sa démarche qui trahissait l'homme gêné par la pesanteur, à sa pâleur, aux cicatrices de radiation qui zébraient son visage, à son regard perçant, Goodman devina aussitôt le cosmonaute.

« Un Tranaï Spécial, Sam, ordonna l'homme de l'espace.

— Tout de suite, capitaine Savage, répondit le barman.

— Tranaï ? murmura machinalement Goodman.

— Eh oui, Tranaï, répondit le cosmonaute. Tu n'en as jamais entendu parler, mon petit gars, pas vrai ?

— Jamais, avoua Goodman.

— Eh bien, fiston, je suis d'humeur à bavarder, ce soir, et je vais te causer de la Bienheureuse Tranaï de par-delà le Tourbillon Galactique. »

Les yeux gris du capitaine Savage s'embuèrent tandis qu'un sourire adoucissait le pli amer de ses lèvres.

« En ce temps-là, nous étions des hommes de fer dans des nefs d'acier. Johnny Cavanaugh, Frog Larsen et moi, on aurait fait sauter l'enfer lui-même pour la moitié d'une cargaison de terganium. Foutre ! Et on aurait racolé Belzébut en personne pour réparer les dégâts. Ouais, en ce temps-là, un homme sur trois attrapait la lèpre de l'espace et le spectre de Dan McClintock hantait encore les routes du ciel. Moll Gann tenait encore l'Auberge Rouge sur l'astéroïde 342-AA. Il comptait cinq cents dollars terriens le verre de bière, et on le payait ce prix-là parce qu'il n'y avait pas d'autre taverne à dix milliards de milles à la ronde. En ce temps-là, les fusées à destination de Prodengum devaient faire le détour par le Gantelet pour éviter les Scarbies. Aussi, fiston, tu peux t'imaginer dans quel état d'esprit j'étais quand, un beau jour, je

débarquai sur Tranaï. »

Goodman écoutait avec attention le vieux cosmonaute évoquer avec pittoresque les jours héroïques où les fragiles astronefs s'élançaient vers les confins de la galaxie, fracassant un ciel d'airain.

Et, là-bas, au seuil du Grand Néant, il y avait Tranaï.

Tranaï où l'on avait découvert la Vérité, où les hommes avaient conquis la Liberté ! Tranaï la Miséricordieuse où prospérait une société paisible, créative, heureuse, composée ni de saints, ni d'ascètes, ni d'intellectuels mais de simples gens qui avaient réalisé l'Utopie.

Une heure durant, le capitaine Savage parla des multiples merveilles de Tranaï. Quand il eut fini, il se plaignit d'avoir la gorge sèche. C'était la maladie des cosmonautes, dit-il, et Goodman commanda deux autres « Tranaï Spécial » – un pour son interlocuteur et un pour lui. En dégustant le breuvage exotique d'un gris verdâtre, il rêva à son tour.

« Pourquoi n'y retournez-vous pas, capitaine ? » demanda-t-il enfin d'une voix douce.

Le vieux coureur du ciel secoua la tête. « Je suis définitivement fini. Cloué par la goutte de l'espace. En ce temps-là, la médecine moderne était à peu près inconnue. Maintenant, je suis tout juste bon à tenir un emploi de rampant.

— Que faites-vous ? »

Savage poussa un soupir. « Je suis contremaître à la Compagnie de Travaux Publics de Seakirk. Moi qui ai commandé un bâtiment de cinquante tuyères ! Quand je pense à la façon dont ces gens-là fabriquent leur ciment... Si on en prenait encore un petit en l'honneur de Tranaï la Merveilleuse ? »

Ils en burent plusieurs. Quand Goodman quitta le bar, sa décision était prise. Quelque part dans l'Univers on avait trouvé le *modus vivendi*, on avait réalisé le vieux rêve humain de la perfection.

Goodman ne pouvait rien admettre de moins que la perfection.

Le lendemain, il démissionna de son poste d'ingénieur de la Fabrique de Robots de la Côte Est et se rendit à la Banque où il retira toutes ses économies. Il irait sur Tranaï.

Il embarqua à bord de la *Reine des Constellations* et descendit sur Legis II où il prit la *Splendeur Galactique* à destination d'Oumé. Après avoir fait escale à Machang, à Inchang, à Pankang, à Lekung et à l'Huître – de petits bleds sinistres – il atteignit Tung-Bradard IV. Il franchit sans incident le Tourbillon Galactique et rallia finalement Bellismoranti, le point limite de la zone d'influence de la Terre.

Un astronef local le déposa pour un prix exorbitant sur Dvasta II.

Là, un cargo mixte le conduisit jusqu'à la planète double Mvanti, *via* Sèves, Olgo et Mi. Il y fut immobilisé trois mois, qu'il mit à profit pour apprendre la langue tranaïenne par la méthode hypnopédique. Au bout du compte, il s'aboucha avec un pilote irrégulier qui l'emmena sur Ding.

Accusé d'être un espion higastoméritréien, il réussit à s'évader et à prendre place dans une fusée transportant du minerai sur g'Moree. Là, il fut hospitalisé car il souffrait d'engelures, d'empoisonnement thermique et de brûlures superficielles dues aux radiations. Finalement, il put retenir une place pour Tranaï.

Quand, après avoir dépassé les lunes Doé et Ri, l'appareil se posa sur la piste de Port Tranaï, Goodman en croyait à peine ses yeux.

Les sas s'ouvrirent et un profond découragement s'empara de lui. C'était inévitable après un voyage aussi éprouvant, mais la fatigue n'était pas la seule cause de cet état de démoralisation : Goodman était brusquement terrifié à l'idée que Tranaï n'était peut-être qu'une imposture.

Il avait traversé toute la galaxie sur la foi des racontars d'un vieux cosmonaute. Maintenant, toutes ces histoires paraissaient invraisemblables. Goodman avait plus de chance de retrouver l'Eldorado que la Tranaï de ses rêves.

Il quitta le bord. Port Tranaï était une ville apparemment plaisante. Il y avait beaucoup de monde dans les rues et les boutiques étaient pleines à craquer. Les hommes qu'il croisait avaient un type indiscutablement humain et les femmes étaient fort séduisantes.

Mais il y avait quelque chose de bizarre, quelque chose d'intangible et d'insolite. Quelque chose d'étrange. Il fallut un certain temps à Goodman pour mettre le doigt dessus.

D'un seul coup, il se rendit compte que les hommes étaient dix fois plus nombreux que les femmes. Mais il y avait plus bizarre encore : toutes les femmes qu'il voyait avaient moins de dix-huit ans ou plus de trente-cinq ans.

Qu'était-il advenu du groupe d'âge compris entre dix-neuf et trente-cinq ans ? Existait-il un tabou interdisant aux femmes de cette catégorie de paraître en public ? Une épidémie les avait-elle anéanties ?

Il faudrait éclaircir ce mystère plus tard.

Le voyageur se rendit au Palais Idrig, siège du gouvernement, et demanda à être reçu par le ministre des Affaires extra-terrestres. Une audience lui fut accordée sur-le-champ.

L'excellence occupait un bureau dont les murs étaient mouchetés de

curieuses taches bleues. Goodman eut immédiatement les yeux attirés par le fusil accroché au mur. Un fusil de fort calibre, muni d'un silencieux et d'une lunette télescopique. Il n'eut pas le temps de réfléchir plus avant, car le ministre jaillit de son fauteuil et lui secoua la main avec énergie.

C'était un gaillard jovial qui pouvait avoir la cinquantaine. Une petite médaille pendait à son cou ; elle était frappée du sceau tranaïen : un éclair et un épi de blé entrecroisés. Goodman supposa – et il ne se trompait pas – que c'était là le symbole des hautes fonctions de son interlocuteur.

« Soyez le bienvenu sur Tranaï », dit le ministre d'une voix chaleureuse. Il débarrassa une chaise de la pile de papiers qui l'encombraient et fit signe à son visiteur de s'asseoir.

« Monsieur le Ministre... » commença Goodman.

Mais l'autre l'interrompit :

« Je me nomme Den Melith. Appelez-moi Den. Ici, nous nous dispensons du protocole. Installez-vous confortablement. Mettez donc vos pieds sur mon bureau. Puis-je vous offrir un cigare ?

— Non merci, répondit Goodman, un peu abasourdi. Monsieur le... euh... Den, j'arrive de la Terre, une planète dont vous avez peut-être entendu parler ?

— Bien sûr. Une planète agitée, un peu perturbée... sans vouloir vous offenser.

— Cela ne me vexe pas, croyez-le bien. C'est exactement comme cela que je la qualifierais. Si je suis venu ici... » Goodman hésita, désireux de ne pas avoir l'air trop ridicule. « Enfin, j'ai entendu parler de Tranaï. Quand je repense maintenant à ce qu'on m'en a dit, ces histoires me paraissent absurdes mais, si vous le permettez, j'aimerais vous demander...

— Demandez-moi tout ce que vous voudrez, fit Melith avec enjouement. Je répondrai franchement à toutes vos questions.

— Je vous en suis d'avance reconnaissant. Il paraît qu'il n'y a pas eu de guerre sur Tranaï depuis quatre cents ans ?

— Depuis six cents ans, rectifia le ministre. Et il n'y en a aucune en vue.

— Je me suis laissé dire que le crime n'existait pas sur Tranaï.

— C'est parfaitement exact.

— Et qu'il n'y avait en conséquence ni force de police, ni juges, ni bourreaux, ni commissions d'enquête gouvernementales. Qu'il n'y avait

non plus ni prison, ni maison de correction, ni aucun autre lieu de détention !

— Nous n'en avons pas besoin puisque le crime n'existe pas.

— On m'a également dit qu'il n'y avait pas de pauvres.

— Je n'en ai jamais vu, s'exclama allègrement le ministre. Vraiment, vous ne voulez pas de cigare ?

— Non merci. D'après ce que j'ai cru comprendre, vous avez instauré une économie stable sans recourir aux méthodes socialistes, communistes, fascistes ou bureaucratiques ?

— Exactement.

— La société tranaienne est donc en fait une société fondée sur la libre entreprise, où l'initiative individuelle peut s'épanouir sans entraves et où l'intervention des pouvoirs publics est réduite au strict minimum ? »

Melith hocha affirmativement la tête. « Le gouvernement ne s'occupe que de détails mineurs : la protection des personnes âgées et l'amélioration des sites.

— Est-il vrai que vous avez découvert le moyen de distribuer les richesses sans faire appel à la coercition ni même à l'impôt ?

— C'est tout ce qu'il y a de plus vrai.

— Est-il vrai que la corruption est inconnue à quelque niveau de l'administration que ce soit ?

— Nous ignorons la corruption. Sans doute est-ce parce que nous ne ménageons pas notre peine lorsqu'il s'agit de choisir les hommes qui assumeront une fonction publique.

— Le capitaine Savage avait donc raison ! s'exclama Goodman, incapable de se contenir plus longtemps. C'est vraiment le royaume d'Utopie !

— Nous nous en flattons. »

Le Terrien respira profondément et demanda : « Pourrai-je rester chez vous ?

— Pourquoi pas ? » Melith prit un formulaire dans un tiroir. « Aucune restriction n'est imposée à l'immigration. Quelle profession exercez-vous ?

— Sur la Terre, j'étais ingénieur en robotique.

— C'est là une spécialité qui offre une multitude de débouchés. »

Melith commença à remplir le formulaire. Sa plume cracha et un pâté tacha la feuille. D'un geste négligent, le ministre lança le stylo

contre le mur où il se fracassa, dessinant une nouvelle tache bleue.

« Nous nous occuperons de la paperasserie un autre jour, reprit-il. Pour le moment, je n'ai pas la tête à cela. » Il s'installa plus confortablement dans son fauteuil. « Permettez-moi de vous donner quelques conseils. Nous considérons, nous autres Tranaïens, que nous avons créé un monde qui est presque le royaume d'Utopie, comme vous l'appellez. Mais notre État n'est pas un État hautement organisé. Nous n'avons pas de code juridique compliqué. Nous observons un certain nombre de lois non écrites, de coutumes si vous voulez. Vous les découvrirez et vous aurez intérêt – quoique nul ne vous y contraindra – à les respecter.

— Vous pouvez compter sur moi ! s'exclama Goodman. Je vous assure que je n'ai aucune intention de troubler votre paradis. »

Melith eut un sourire amusé.

« Oh ! ce n'était pas à nous que je pensais mais à votre propre sécurité. Peut-être ma femme aura-t-elle un avis supplémentaire à vous donner. »

Melith appuya sur le gros bouton rouge qui saillait au milieu de son bureau. Aussitôt un brouillard bleuâtre se forma, qui se solidifia. Quelques instants plus tard, une jeune et jolie femme était debout devant Goodman.

« Bonjour, mon chéri, dit-elle à Melith.

— Bonjour, ma chérie. Ce jeune homme arrive de la Terre et il a l'intention de s'installer sur Tranaï. Je lui ai prodigué les conseils habituels. Y a-t-il quelque chose d'autre que nous pouvons faire pour lui ? »

Mrs. Melith réfléchit un moment, puis demanda à Goodman : « Êtes-vous marié ?

— Non, madame.

— Dans ce cas, Den, il faudrait lui faire connaître une jeune fille agréable. Le célibat n'est pas interdit, bien sûr, mais il n'est pas tellement bien vu sur Tranaï. Voyons... que penses-tu de la petite Briganti ? Elle est charmante.

— Elle est fiancée, répondit Melith.

— C'est vrai ? Je suis donc restée si longtemps en stase ? Ce n'est pas très délicat de ta part, mon chéri.

— J'ai été surchargé, murmura Melith sur un ton d'excuse.

— Et Mihna Vensis ?

- Ce n'est pas son type.
- Alors, que dirais-tu de Janna Vley ?
- Voilà qui serait parfait ! »

Melith fit un clin d'œil à Goodman. « C'est une jeune personne terriblement séduisante. » Il prit un nouveau stylo, nota rapidement une adresse et tendit le bout de papier au Terrien. « Ma femme lui téléphonera pour la prévenir que vous passerez chez elle demain soir.

— Faites-nous donc le plaisir de venir dîner à la maison un de ces prochains jours, ajouta Mrs. Melith.

— Ce sera avec joie, répliqua Goodman qui ne savait plus très bien où il en était.

— J'ai été enchantée de faire votre connaissance. »

Melith appuya à nouveau sur le bouton rouge. Le brouillard bleuté se reforma et son épouse se dématérialisa.

Il consulta sa montre. « Il faut que je ferme la boutique, maintenant. Si je faisais des heures supplémentaires, les gens jaserait. Revenez quand vous voudrez. On établira vos papiers. Vous devriez aller rendre visite au Président Suprême, au Palais National. Il est d'ailleurs possible que Borg aille vous voir le premier. Mais prenez garde : ce vieux filou pourrait bien essayer de vous jouer un tour de sa façon. Et n'oubliez pas Janna. » Il cligna à nouveau de l'œil d'un air polisson et reconduisit Goodman jusqu'à la porte.

Quelques minutes plus tard, le Terrien était dans la rue. Je suis arrivé au royaume d'Utopie, se dit-il. Une véritable, une authentique Utopie.

Mais il y avait quand même des choses déconcertantes dans cette Utopie.

Goodman dîna dans un petit restaurant et prit une chambre dans un hôtel voisin. Dès qu'un chasseur guilleret lui eut ouvert la porte, il s'allongea sur le lit et, se frottant les yeux avec lassitude, il essaya de faire le point.

Tant de choses lui étaient arrivées en une seule journée ! Et tant de points d'interrogation le tracassaient ! Le rapport numérique existant entre la population masculine et la population féminine, par exemple. Il avait eu l'intention d'en parler à Melith.

Mais Melith n'était peut-être pas l'homme à qui poser la question car son comportement était curieux. Cette façon qu'il avait de lancer ses stylos contre les murs... Est-ce qu'un personnage officiel et responsable agit ainsi ? Et il y avait sa femme...

Goodman savait que Mrs. Melith était sortie d'un derrsin : il avait reconnu le halo bleuté caractéristique du champ de stase. Le derrsin était également utilisé sur Terre. Il y avait parfois des raisons médicales sérieuses pour suspendre toute activité biologique, toute croissance et toute usure des tissus. Supposons qu'un malade ait un besoin urgent d'un sérum que l'on ne pouvait se procurer que sur Mars : on le mettait purement et simplement en état de stase jusqu'à ce que le sérum en question arrive.

Mais, sur la Terre, l'usage du derrsin était exclusivement réservé aux médecins habilités. De graves sanctions étaient prévues à l'encontre de ceux qui l'employaient sans y être autorisés.

Goodman n'avait jamais entendu dire que quelqu'un eût sa femme en léthargie !

Pourtant, si toutes les épouses tranaïennes étaient effectivement maintenues en animation suspendue, cela expliquerait l'absence du groupe d'âge de dix-neuf à trente-cinq ans et le fait qu'il y avait une femme pour dix hommes.

Mais pour quelle raison cette espèce de gynécée technique était-il en vigueur ?

Et il y avait encore un détail qui tracassait Goodman. Un détail insignifiant mais quand même troublant.

Ce fusil qui trônait dans le bureau de Melith...

Le ministre était-il chasseur ? Dans ce cas, il devait chasser le gros gibier ! Pratiquait-il le tir sur cible ? On n'a pas besoin d'une lunette télescopique pour cela. Et pourquoi l'arme était-elle munie d'un silencieux ? Pourquoi Melith la gardait-il à portée de la main ?

Goodman conclut qu'il ne s'agissait en définitive que de questions secondaires, de mœurs folkloriques sans grande importance qu'il comprendrait quand il aurait vécu quelque temps sur Tranaï. Après tout, on ne pouvait espérer comprendre du premier coup et totalement tout ce que l'on voyait sur une planète étrangère.

À peine venait-il de s'assoupir qu'un coup fut frappé à la porte.

« Entrez ! »

Un petit bonhomme au teint grisâtre se précipita dans la pièce, l'allure furtive, et referma aussitôt. « Vous êtes le voyageur qui arrive de la Terre, n'est-ce pas ?

— Oui. »

Le petit homme eut un sourire satisfait. « Je pensais bien que vous

seriez ici. J'ai trouvé du premier coup. Comptez-vous rester sur Tranai ?

— Je suis ici pour de bon.

— Parfait ! Aimerez-vous devenir Président Suprême ?

— Quoi ?

— La paie est bonne, la journée de travail est courte et le mandat ne dure qu'un an. Vous avez l'air d'avoir l'amour du bien public, ajouta l'inconnu avec un sourire radieux. Que pensez-vous de ma proposition ? »

Goodman ne savait que répondre. « Voulez-vous dire que vous offrez la fonction la plus haute de l'État au premier venu avec autant de légèreté ? s'exclama-t-il incrédule.

— Comment ça, avec légèreté ? bredouilla l'autre. Vous vous figurez donc que nous offrons la Présidence Suprême à n'importe qui ? C'est un grand honneur pour celui qui est sollicité.

— Je n'ai pas voulu...

— Et, en tant que Terrien, vous êtes le candidat le mieux placé pour remplir cette fonction.

— Pourquoi ?

— Eh bien, tout le monde sait que les Terriens aiment l'exercice de l'autorité. Ce n'est pas notre cas, à nous autres Tranaiens, voilà tout. Le pouvoir donne trop de soucis. »

C'était aussi simple que ça ! Le réformateur qui sommeillait dans le cœur de Goodman se réveilla. Certes, le mode de vie tranaien était idéal, mais on pouvait sans aucun doute l'améliorer encore. Marvin Goodman se vit soudain à la tête de l'Utopie, se consacrant à l'œuvre grandiose consistant à perfectionner encore ce qui était parfait. Mais la prudence le retint d'accepter tout de suite. Cet individu était peut-être un illuminé.

« Je vous remercie de votre proposition. Je vais y réfléchir. Peut-être serait-il bon que j'aie une conversation avec le Président en exercice pour me faire une idée de la nature de sa tâche.

— Mais qui donc croyez-vous que je suis ? Je suis le Président Suprême Borg. »

Ce fut seulement à ce moment que Goodman remarqua le médaillon officiel qui pendait au cou de son visiteur.

« Faites-moi savoir ce que vous aurez décidé, dit le Président Borg. Vous me trouverez au Palais National. » Sur ce, il serra la main de Goodman et s'en fut.

Le Terrien attendit cinq minutes, puis il sonna le chasseur.

« Qui était la personne qui est venue me voir ?

— Le Président Borg. Est-ce que vous prenez la place ? »

Goodman secoua lentement la tête. Décidément, il avait beaucoup de choses à apprendre sur Tranaï !

Le lendemain matin, Goodman nota par ordre alphabétique les différentes usines de robots de Port Tranaï et partit chercher de l'embauche. À son grand étonnement, il n'eut aucune difficulté à se faire engager par la première entreprise où il se présenta. La grande Manufacture de Robots Ménagers Abbag lui proposa un contrat. Mr. Abbag, un homme trapu au teint coloré, le chef couronné d'une épaisse crinière blanche, qui donnait une impression d'énergie sans frein, ne jeta qu'un coup d'œil superficiel sur ses certificats.

« Je serais heureux d'avoir un Terrien parmi mes collaborateurs, dit-il. J'ai cru comprendre que les Terriens sont un peuple ingénieux et nous avons indiscutablement besoin de quelqu'un d'ingénieux chez nous. Je serai franc, Mr. Goodman : j'ai l'espoir qu'un œil neuf nous sera profitable. Nous sommes dans une impasse.

— S'agit-il d'un problème de production ? s'enquit Goodman.

— Je vais vous montrer. »

Et Abbag fit visiter l'usine à Goodman : la salle des matrices, le banc thermique, le contrôle radiographique, les chaînes de montage et, pour finir, la salle des tests, aménagée à la fois en cuisine et en salle de séjour. Une douzaine de robots s'alignaient devant un mur.

« Essayez-en un », ordonna Abbag.

Goodman s'approcha du premier robot et l'examina. Les commandes étaient simples. En fait, il suffisait de les voir pour comprendre leur fonctionnement. Il fit faire au robot une série d'essais de routine : ramasser des objets, laver la vaisselle, mettre le couvert. Les réponses étaient correctes mais d'une lenteur invraisemblable. Sur Terre, il y avait cent ans que l'on avait remédié à cet inconvénient. Apparemment, Tranaï avait du retard dans ce domaine.

« Il ne m'a pas l'air très rapide » – tel fut le commentaire prudent du Terrien.

« Je ne vous le fais pas dire. Quelle lenteur ! Personnellement, je trouve que cela marche à peu près, mais les enquêtes faites auprès des consommateurs indiquent que nos clients veulent des robots encore plus lents.

— Hein ?

— C'est ridicule, n'est-ce pas ? murmura Abbag d'une voix morne. Si nous les ralentissons encore, nous allons perdre de l'argent. Jetez donc un coup d'œil à l'intérieur. »

Goodman ouvrit le panneau dorsal du robot et sursauta devant l'enchevêtrement de câbles qui s'offrait à sa vue. Au bout de quelques instants, il réussit à comprendre. Le robot était semblable aux machines modernes que l'on utilisait sur la Terre ; comme elles, il était équipé de circuits ultra-rapides d'un faible prix de revient. Mais on avait installé en outre des relais de retard spéciaux, des blocs à refus d'impulsions et des débrayages démultiplicateurs.

« Dites-moi donc comment nous pourrions le freiner davantage sans en faire quelque chose de trois fois plus gros et de deux fois plus cher ! s'exclama Abbag avec rage. Quelle nouvelle désamélioration demanderont-ils la prochaine fois ? »

Goodman essayait de se faire à cette notion nouvelle : la désamélioration mécanique.

Les usines de la Terre s'efforçaient de construire des robots toujours plus rapides, dont le fonctionnement était toujours plus souple et les réponses toujours plus précises. Il n'avait jamais songé à mettre en doute la sagesse de cette doctrine. Et il continuait.

« Et s'il n'y avait que cela ! soupira Abbag. Le plastique que nous avons mis au point pour ce modèle a catalysé ou Dieu sait quoi ! Regardez... »

Et Abbag lança un coup de pied dans le ventre du robot. L'enveloppe de plastique céda comme une feuille de fer blanc. Au second coup de pied, la dépression se creusa davantage et le robot se mit à cliqueter et à lancer des étincelles qui vous serraient le cœur. Le troisième coup de pied fracassa la carapace. Les organes internes du robot explosèrent d'une manière spectaculaire et retombèrent en pluie sur le sol.

« Il est rudement fragile, dit Goodman.

— Pas suffisamment. En principe, il aurait dû voler en éclats au premier coup de pied. Nos clients n'éprouveront aucune satisfaction s'ils se meurtrissent les orteils sur son ventre toute la journée. Mais voulez-vous m'expliquer comment je puis fabriquer une matière plastique solide et durable – car il n'est pas question que ces engins tombent en pièce accidentellement – mais que le client détruira quand même sans peine quand l'envie lui en prendra ?

— Attendez une minute. Si je vous ai bien suivi, vous ralentissez

délibérément vos robots de façon à irriter suffisamment les gens pour qu'ils les détruisent ? »

Abbag haussa les sourcils. « Bien sûr !

— Pourquoi ?

— On voit que vous venez d'arriver. Un enfant vous répondrait. C'est un principe fondamental.

— Je vous serais reconnaissant de me l'exposer.

— Eh bien, en premier lieu, vous n'êtes certainement pas sans savoir que toute mécanique, quelle qu'elle soit, est une source d'irritation. L'humanité nourrit une méfiance profonde et permanente à l'endroit des machines. Les psychologues affirment que c'est une réaction instinctive de la vie confrontée à la pseudo-vie. Êtes-vous d'accord avec moi sur ce point ? »

Marvin Goodman se rappelait les livres alarmistes qu'il avait lus : tantôt les machines se révoltaient, tantôt les cerveaux cybernétiques s'emparaient du monde, tantôt c'étaient les androïdes qui partaient à l'assaut... Il se rappelait certains faits divers humoristiques : l'homme qui tirait à coups de revolver sur son poste de télévision, qui fracassait son grille-pain contre le mur, qui « s'expliquait » avec sa voiture. Il se rappelait toutes les plaisanteries ayant le robot pour thème et l'hostilité sous-jacente qui les caractérisait.

« Oui, je suis d'accord avec vous là-dessus.

— Permettez-moi donc de formuler à nouveau ma proposition, reprit Abbag avec pédanterie. Toute machine est une source d'irritation. Mieux elle marche et plus cette irritation est aiguë. À la limite, une machine parfaite est donc un point local de frustration, de complexes, de haine diffuse...

— Oh là ! Je n'irai pas aussi loin que vous !

— ... et de schizophrénie, poursuivit inexorablement Abbag. Mais les machines sont nécessaires à une économie évoluée. Par conséquent, la solution la plus satisfaisante du point de vue humain est d'avoir des machines qui fonctionnent mal.

— Là, je ne vous suis plus du tout.

— C'est pourtant clair. Sur la Terre, vos gadgets ont un fonctionnement proche de l'optimum et cela donne un sentiment d'infériorité à l'utilisateur. Hélas, vous avez un tabou tribal masochiste qui vous empêche de les détruire. Résultat ? Un état d'anxiété généralisé en face de la Machine efficace, sacro-sainte, inhumaine, et la recherche d'un objet d'agression – en général l'épouse ou un ami. C'est là une situation tout à fait déplorable. Oh ! cela va très bien, j'imagine,

en ce qui concerne le rendement du robot, mais cela ne va plus du tout si l'on se place sur le terrain de la santé et du bien-être de l'individu.

— Je ne suis pas certain...

— L'homme est un animal anxieux. Ici, sur Tranaï, nous avons canalisé cette anxiété, nous l'avons dirigée sur ce point particulier, et elle sert de soupape de sûreté à une multitude d'autres frustrations. Un type a ses nerfs ? Pan ! Il démolit son robot d'un coup de pied. C'est une libération passionnelle immédiate et thérapeutique. Il se sent supérieur à la machine, ses tensions se relâchent, l'adrénaline bienfaisante coule à flots dans son sang, et il y a stimulation économique et industrielle parce qu'il court aussitôt acheter un nouveau robot. Après tout, qu'a-t-il fait ? Il n'a pas battu sa femme, il ne s'est pas suicidé, il n'a pas déclaré la guerre, il n'a pas inventé une arme nouvelle... Il a simplement mis en pièces un robot bon marché qu'il peut remplacer sur-le-champ.

— Je crois qu'il me faudra un certain temps pour comprendre.

— Bien sûr, bien sûr... Je suis convaincu que votre collaboration nous sera précieuse, Goodman. Réfléchissez à ce que je vous ai dit et essayez d'imaginer un moyen de désaméliorer ce robot. »

Goodman médita sur ce problème pendant le reste de la journée mais il ne parvenait pas encore à se faire à l'idée de fabriquer une machine défectueuse. Cela lui paraissait quasiment blasphématoire. Il quitta le bureau à cinq heures et demie, mécontent de lui mais décidé à faire mieux – ou pire... c'était une question de point de vue et de conditionnement.

Après un dîner solitaire vite expédié, Goodman décida de rendre visite à Janna Vley. Il ne tenait pas à passer la soirée en tête-à-tête avec ses pensées et avait désespérément besoin de la présence de quelqu'un qui fût agréable, simple et sans complications, car il se perdait dans la complexité de cette Utopie. Janna serait peut-être la compagnie qu'il cherchait.

Les Vley n'habitaient pas loin et il se rendit chez eux à pied.

Au fond, l'ennui venait de ce qu'il s'était fait une idée bien précise du royaume d'Utopie et qu'il éprouvait des difficultés à s'adapter à la réalité. Il avait imaginé un paysage pastoral, une planète parsemée de petits villages pittoresques peuplés de gens vêtus de robes flottantes, très sages, très doux et très compréhensifs, d'enfants jouant dans la lumière dorée du soleil, de jeunes gens dansant sur les places publiques...

C'était ridicule. Ce qu'il avait imaginé n'était qu'une scène où

évoluaient des acteurs aux poses stylisées : il avait négligé la dynamique éternelle de la vie. Jamais des êtres humains ne pourraient vivre de cette manière, en supposant même qu'ils le voulussent. Et s'ils le pouvaient, ce n'aurait plus été des êtres humains.

Il arriva devant la maison des Vley et hésita. Dans quel guêpier allait-il encore se fourrer ? Quelles coutumes étrangères – bien qu'utopiennes, indiscutablement – allait-il trouver ?

Il fut sur le point de faire demi-tour, mais la perspective de la longue nuit qui l'attendait dans la solitude de sa chambre d'hôtel manquait singulièrement d'attrait. Serrant les mâchoires, il sonna.

Un homme d'âge moyen, les cheveux roux, ouvrit la porte. « Oh ! vous êtes sûrement ce fameux Terrien ! Janna est en train de s'habiller. Entrez. Je vais vous présenter ma femme. »

Il poussa Goodman dans une élégante salle de séjour et enfonça le bouton rouge qui saillait sur le mur. Cette fois, Marvin n'éprouva aucun étonnement en voyant se former le brouillard bleuâtre du derrsin. Au fond, la manière dont les Tranaïens traitaient leurs épouses ne regardait qu'eux.

Une femme d'environ vingt-huit ans, fort jolie, se matérialisa.

« Ma chère amie, voici Mr. Goodman, ce Terrien dont on nous a parlé.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, Mr. Goodman. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? »

Goodman fit un geste d'assentiment. Vley lui indiqua un fauteuil confortable. Quelques instants plus tard, Mrs. Vley apporta un plateau portant des verres embués et s'assit.

« Vous venez donc de la Terre ? fit Mrs. Vley. Une planète agitée, un peu perturbée, n'est-ce pas ? Des gens qui ont la bougeotte ?

— Oui, c'est un peu ça, répondit Goodman.

— Vous verrez que vous vous plairez ici. Nous savons vivre. C'est uniquement une question de... »

Un froufrou soyeux retentit dans l'escalier. Goodman sauta sur ses pieds.

« Voici notre fille Janna, Mr. Goodman », annonça Mrs. Vley.

Goodman remarqua aussitôt que la chevelure de Janna avait exactement la couleur de la supernova de Circé, que ses yeux avaient le bleu profond, incroyable, du ciel d'automne sur Algo II, que ses lèvres avaient le rose délicat de l'aigrette gazeuse qui jaillit d'une tuyère

Scarsclott-Turner, que son nez...

Mais il était au bout de son stock de comparaisons astronomiques, lesquelles étaient d'ailleurs quelque peu incongrues en la circonstance. Janna était une jeune fille svelte et blonde, d'une stupéfiante beauté, et Goodman fut soudain très heureux d'avoir traversé la galaxie pour venir sur Tranaï.

« Amusez-vous bien, mes enfants, dit la mère de Janna.

— Et ne rentre pas trop tard », ajouta son père.

Ce que les parents recommandaient sur Terre à leurs enfants...

La soirée n'eut rien d'exotique. Les jeunes gens allèrent dans une boîte de nuit où les consommations n'étaient pas coûteuses ; ils dansèrent, burent un peu et parlèrent beaucoup, Goodman fut surpris de constater qu'un lien s'était immédiatement créé entre eux. Janna approuvait tout ce qu'il disait et c'était reposant de trouver tant d'intelligence derrière un si joli minois.

Elle fut impressionnée, presque épouvantée, par les dangers que Marvin avait affrontés au cours de son voyage transgalactique. Elle savait que les Terriens étaient des gens aventureux (bien que nerveux), mais les risques que le jeune homme avait courus dépassaient la compréhension.

Elle frissonna quand il évoqua le fatal Tourbillon Galactique, ouvrit de grands yeux quand il lui narra comment il avait contourné le célèbre Gantelet et traversé le domaine des Scarbies assoiffés de sang. Les Terriens, disait-il, étaient des hommes de fer explorant les frontières du Grand Néant dans leurs nefs d'acier.

Janna l'écoutait sans même ouvrir la bouche, jusqu'au moment où il lui raconta qu'il avait payé cinq cents dollars terriens un verre de bière à l'Auberge Rouge de l'astéroïde 342-AA.

« Vous deviez avoir très soif, dit-elle d'un air songeur.

— Non, pas spécialement. Mais la monnaie ne signifie plus rien, là-bas.

— Oh... N'aurait-il pas été préférable de ne pas faire cette dépense ? Je veux dire que vous aurez peut-être un jour une femme et des enfants... » Elle rougit.

« Ce chapitre de ma vie est terminé. Je vais me marier et m'installer ici, sur Tranaï.

— C'est merveilleux ! » s'exclama Janna.

La soirée fut des plus réussies.

Goodman raccompagne la jeune fille chez elle à une heure raisonnable et prit rendez-vous pour le lendemain. Enhardi par les récits qu'il lui avait faits, il l'embrassa sur la joue. Janna ne le repoussa pas mais Marvin ne chercha pas à exploiter son avantage.

« À demain », murmura-t-elle en souriant. La porte se referma.

Goodman s'éloigna, le cœur en fête. Janna ! Janna ! Était-il possible qu'il fût déjà amoureux ? Pourquoi pas ? Le coup de foudre était une éventualité psycho-physiologiquement plausible et, à ce titre, éminemment respectable. L'amour en Utopie ! C'était merveilleux : sur la planète idéale, Marvin avait rencontré la femme idéale !

Un homme surgit de l'ombre et lui barra le chemin. Goodman remarqua qu'il portait un masque de soie noire lui dissimulant tout le visage à l'exception des yeux. Il étreignait un fulgurant de fort calibre qu'il braquait d'une main ferme sur le ventre du jeune homme.

« File-moi ton fric, mon gars, dit-il.

— Comment ? fit Goodman d'une voix chevrotante.

— Tu m'as entendu. Ton fric. Passe-le-moi.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? s'écria Goodman, trop sidéré pour réfléchir de façon cohérente. Le crime n'existe pas sur Tranaï !

— Qui prétend le contraire ? répliqua l'autre avec le plus grand calme. Je te demande simplement ton argent. Vas-tu me le donner sans faire d'histoires ou faut-il que je t'assomme ?

— Vous ne vous en tirerez pas comme cela ! Le crime ne paie pas !

— Ne sois pas ridicule, dit l'autre en levant le lourd fulgurant.

— Bon... Ça va... Ne vous énervez pas. » Goodman sortit de sa poche son portefeuille qui contenait toute sa fortune et le tendit à l'homme masqué.

Celui-ci compta les billets. Il eut l'air impressionné. « C'est mieux que je ne l'espérais. Merci, mon vieux. Et remets-toi ! »

Cela dit, il s'éloigna à grands pas et disparut dans une rue sombre.

Goodman se mit fébrilement en quête d'un agent de police. Puis il se rappela qu'il n'y avait pas de police sur Tranaï. Avisant un petit bar surmonté d'une enseigne au néon indiquant qu'il s'appelait le *Kitty Kat*, il y entra en coup de vent.

Un barman solitaire essuyait des verres, la mine sombre.

« On vient de me voler ! lança Goodman d'une voix de stentor.

— Tiens ? laissa tomber le barman sans même lever la tête.

— Moi qui croyais que le crime n’existait pas sur Tranaï !

— Il n’existe pas.

— Pourtant, j’ai été volé ! »

Le barman se décida à abandonner ses verres. « Il ne doit pas y avoir longtemps que vous êtes ici ?

— Je débarque à peine. J’arrive de la Terre.

— La Terre ? Une planète agitée, un peu per...

— Oui, oui... » Goodman commençait à en avoir un peu assez de ce slogan. « Mais si le crime n’existe pas sur Tranaï, comment m’expliquerez-vous que l’on m’a attaqué pour me voler ?

— C’est lumineux. Chez nous, voler n’est pas un crime.

— Comment ? Le vol est toujours un crime !

— Quelle était la couleur du masque de votre voleur ?

— C’était un masque de soie noire », répondit Goodman après avoir réfléchi quelques secondes.

Le barman hocha la tête. « Eh bien, il s’agissait d’un agent du fisc.

— Quelle manière stupide de prélever l’impôt ! »

Le barman posa un Tranaï Spécial devant Goodman. « Essayez d’envisager les choses sous l’angle de l’intérêt public. Il faut bien que le gouvernement ait quelques revenus. En les faisant rentrer ainsi, il évite la nécessité de l’impôt avec tout l’appareil légal et législatif compliqué qu’implique la fiscalité. Et si l’on se place sur le plan de l’hygiène mentale, il vaut beaucoup mieux plumer les gens rapidement et sans douleur que de les laisser se tracasser tout au long de l’année en songeant à la date fatidique où ils devront passer à la caisse. »

Goodman vida son verre et le barman le lui remplit à nouveau.

« Je croyais pourtant que la société tranaïenne était fondée sur la notion du libre arbitre et de l’initiative individuelle.

— C’est la vérité. Et le gouvernement, même réduit à la portion congrue, a autant le droit qu’un citoyen privé d’exercer son libre arbitre, ne pensez-vous pas ? »

Incapable de trouver une réponse, le jeune homme vida le deuxième verre. « Pouvez-vous m’en servir encore un ? Je vous réglerai dès que je le pourrai.

— Bien sûr », répondit l’autre avec affabilité. Et de servir deux verres.

« Pourquoi m’avez-vous demandé la couleur du masque de mon voleur ?

— Les agents du gouvernement portent un masque noir. Celui des simples citoyens est blanc.

— Dois-je comprendre que les simples citoyens commettent aussi des vols ?

— Mais bien sûr ! C'est notre méthode de distribution de la richesse. Il y a égalisation monétaire sans intervention des pouvoirs publics, sans imposition. C'est uniquement l'initiative individuelle qui entre en jeu, expliqua le barman avec un geste énergique de la tête pour souligner ses propos. Et le système fonctionne à la perfection. Le vol, voyez-vous, est un grand facteur d'égalité.

— Peut-être bien, murmura Goodman en achevant son troisième cocktail. Si je vous ai bien suivi, n'importe quel citoyen peut s'armer d'un fulgurant, mettre un masque et dépouiller son prochain ?

— En effet. Dans certaines limites, évidemment.

— Bien... Si c'est ainsi, pourquoi ne m'y mettrais-je pas ? Pouvez-vous me prêter un masque et une arme ? «

— Le barman se baissa pour prendre un masque et un fulgurant sous le comptoir. « Je compte sur vous pour me les rendre. Ce sont des souvenirs de famille.

— Soyez tranquille. Et quand je reviendrai, je vous paierai mes consommations. »

Il glissa le fulgurant dans sa ceinture, appliqua le masque sur son visage et sortit. Si c'était là la coutume de Tranaï, il s'adapterait sans difficulté. On l'avait volé ? Eh bien, il volerait lui aussi. Et pas qu'un peu !

Il trouva un coin de rue ténébreux qui lui parut convenir et se mit à l'affût dans l'ombre. Bientôt, il entendit des pas et, tendant le cou, il aperçut un Tranaïen à l'allure majestueuse, vêtu avec élégance, qui descendait la rue d'un air pressé.

Goodman se planta devant lui et lança d'une voix sèche : « Haut les mains ! »

Le passant s'immobilisa et considéra le fulgurant. « Hum... vous vous servez d'un Drog 3 à grande dispersion ? Une arme un peu démodée, non ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Elle marche admirablement. Donnez-moi votre...

— Oui mais la détente est lente, fit l'autre d'une voix rêveuse. Personnellement, je vous recommande le Mils-Sleeven à canon aiguille. Il se trouve que je représente les manufactures d'armes

Sleeven. Je pourrais vous en avoir un à un prix très intéressant et je vous ferais la reprise...

— Votre argent et en vitesse ! »

Le Tranaïen sourit. « Le gros ennui avec le Drog 3, c'est qu'il est nécessaire de débloquer le cran de sûreté pour tirer. » Il tendit la main et s'empara du fulgurant de Goodman. « Regardez... Vous n'auriez rien pu faire. »

Goodman reprit possession de son arme, trouva le verrou de sûreté qu'il abaissa et se précipita derrière l'autre qui continuait sa route.

« Haut les mains ! » ordonna-t-il derechef. Il commençait à se sentir accablé.

Le Tranaïen ne se retourna même pas. « Ah ! non, mon vieux ! Vous n'avez droit qu'à une seule tentative par client. Vous n'allez quand même pas enfreindre la loi non écrite ! »

Goodman s'immobilisa. L'homme disparut au coin de la rue. Après avoir examiné son fulgurant avec attention et s'être assuré qu'il était armé, il reprit son poste.

Une heure plus tard, il entendit à nouveau des pas et sa main se crispa sur la crosse du fulgurant. Cette fois, rien ne pouvait l'empêcher de mener à bien sa tentative d'agression.

« Allez ! Les mains en l'air ! »

Sa nouvelle victime était un petit Tranaïen corpulent vêtu d'une combinaison de travail usagée. Il regarda bouche bée l'arme dont Goodman le menaçait et implora : « Non ! Ne tirez pas, monsieur ! »

Les choses se présentaient mieux et Goodman éprouva un sentiment de profonde satisfaction.

« Pas un geste ! Le verrou de sécurité est débloqué. »

Le bonhomme rentra la tête dans ses épaules. « Je vois. Faites attention avec cet engin-là, monsieur. Je ne bougerai pas d'un pouce.

— Je vous le conseille. Votre argent !

— Mon argent ?

— Oui, votre argent... Et que ça saute !

— Mais je n'en ai pas, répliqua l'autre d'une voix gémissante. Je suis un pauvre homme. Un malheureux.

— La pauvreté n'existe pas sur Tranaï, rétorqua Goodman sur un ton sentencieux.

— Je sais bien, mais on peut en être tellement près qu'il n'y a pas de différence. Laissez-moi partir, mon bon monsieur.

— N'avez-vous donc aucune initiative ? s'insurgea Goodman. Si vous êtes pauvre, vous n'avez qu'à voler comme tout le monde !

— Ce n'est pas aussi simple. Pour commencer, il y a la petite qui a la coqueluche et je dois la veiller toutes les nuits. Par-dessus le marché, le derrsin est tombé en panne et ma femme n'arrête pas de jacasser du matin au soir. C'est ce que je dis toujours : il faudrait qu'il y ait un derrsin de secours dans chaque foyer ! En attendant qu'on vienne le réparer, elle a décidé de mettre de l'ordre dans la maison et elle ne se rappelle plus où elle a rangé mon fulgurant. Alors, j'ai voulu aller chez mon ami pour lui emprunter le sien quand...

— Ça suffit ! Je suis ici pour commettre une agression et je vais vous prendre quelque chose. Donnez-moi votre portefeuille. »

L'homme renifla et tendit en soupirant un vieux portefeuille à Goodman qui y trouva un deeglo, l'équivalent d'un dollar terrien.

« C'est tout ce que j'ai, ajouta le Tranaïen en reniflant de plus belle, l'air de plus en plus pitoyable. Mais prenez-le. C'est avec plaisir ! Je sais ce que c'est que de faire le pied de grue une nuit entière dans les courants d'air...

— Gardez votre argent ; répondit Goodman en rendant son portefeuille à l'homme et en s'éloignant.

— Oh ! merci bien, mon bon monsieur ! »

Le jeune homme ne répondit même pas. Il reprit tristement le chemin du Kitty Kat Bar. Il rendit le fulgurant et le masque au tenancier auquel il expliqua ce qui lui était arrivé. Quand il eut terminé, le barman s'esclaffa bruyamment.

« Il vous a dit qu'il n'avait pas d'argent ? Mais c'est le truc le plus usé qui soit ! Tout le monde a sur soi un portefeuille bidon destiné aux voleurs – parfois même deux ou trois. Est-ce que vous l'avez fouillé ?

— Non, avoua Goodman.

— Eh bien, vous n'êtes pas malin !

— Je n'en disconviens pas. Mais je vous promets que je vous rembourserai tout ce que je vous dois dès que j'aurai de l'argent.

— Ne vous en faites pas pour cela. Vous feriez mieux de rentrer vous coucher. Vous avez eu une soirée fatigante. »

Goodman acquiesça. Il regagna son hôtel d'un pas las et s'endormit dès qu'il eut posé la tête sur l'oreiller.

Le lendemain, il se présenta aux entreprises Abbag et s'attaqua courageusement au travail consistant à désaméliorer les automates. Si insolite que fût cette tâche, l'ingéniosité propre aux Terriens se révéla

payante. Goodman jeta les bases d'une matière plastique nouvelle destinée à la carapace des robots. C'était un dérivé à base de silicone, s'inspirant d'un produit utilisé sur la Terre depuis de longues années et qui possédait toutes les qualités de résistance et de solidité nécessaires. Mais le capot du robot volerait en éclats d'une manière spectaculaire sous l'impact d'un coup de pied d'une puissance de quinze kilos ou plus.

Mr. Abbag félicita, son ingénieur, lui accorda une prime (dont Goodman avait un sérieux besoin) et le pria de continuer de travailler sur son idée et de tâcher d'abaisser le seuil de résistance à douze kilos : selon le laboratoire de recherches, c'était là la force moyenne de l'impact du coup de pied de l'utilisateur normalement refoulé.

Goodman avait tellement de pain sur la planche qu'il ne lui restait pratiquement pas de temps pour étudier les us et coutumes de Tranaï.

Il réussit quand même à trouver un moyen de visiter le Palais du Citoyen, institution typiquement tranaïenne.

Quand il eut pénétré dans le petit bâtiment donnant sur une rue tranquille et écartée, il vit un grand panneau portant le nom et le titre de tous les hauts fonctionnaires du gouvernement. Devant chaque nom, il y avait un bouton. L'huissier expliqua au visiteur que chaque citoyen qui désapprouvait les actes de tel ou tel dirigeant était invité à appuyer sur ce bouton. Ce blâme était immédiatement et définitivement enregistré au Palais de l'Histoire. Naturellement, l'usage du bouton était interdit aux mineurs.

Goodman avait des doutes quant à l'efficacité de ce procédé mais, se dit-il, les hommes politiques tranaïens raisonnaient peut-être autrement que leurs homologues terriens.

Il voyait Janna presque tous les soirs et les jeunes gens exploraient ensemble les multiples aspects de la culture tranaïenne : les bars, les cinémas, les concerts, les expositions, le musée de la science, les foires et les réceptions. Goodman ne se séparait pas du fulgurant qu'il s'était procuré et, après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit à extorquer cinq cents deeglos à un commerçant.

Cet exploit remplit Janna d'extase – c'était une jeune fille sensée – et tous deux fêtèrent l'événement au Kitty Kat Bar. Mr. et Mrs. Vley parurent considérer que le Terrien était un bon parti. Le lendemain soir, ces cinq cents deeglos – plus une partie de la prime que Goodman avait touchée – furent dérobés au jeune homme par un personnage ayant sensiblement la taille et la corpulence du barman du Kitty Kat Bar et qui était armé d'un Drog 3 démodé.

Goodman se consola en songeant que l'argent circulait librement, ce

qui était le but du système économique tranaïen.

Goodman connut un autre triomphe le jour où il découvrit un procédé absolument nouveau pour fabriquer les capots des robots. Le fruit de ses recherches était une matière plastique spéciale qui ne craignait ni les chocs ni les chutes. L'utilisateur devait porter des chaussures spéciales dont la semelle contenait un agent catalytique. Quand il donnait un coup de pied à son robot, il se produisait une réaction dont l'effet était immédiat et des plus satisfaisants.

Tout d'abord, Abbag se montra sceptique : cela lui paraissait trop compliqué. Mais la nouveauté eut un succès foudroyant et l'usine se lança dans l'industrie de la chaussure : chaque acheteur de robot faisait également l'emplette d'une paire de souliers au moins.

Ce développement réjouit le cœur des actionnaires et, en fait, il s'avéra plus important que la découverte originelle du plastique et du catalyseur. Goodman vit son salaire s'arrondir de façon substantielle et bénéficia d'une prime généreuse.

Grisé par cette victoire, il demanda à Janna de lui accorder sa main. Janna accepta sans hésitation. Ses parents voyaient cette union d'un œil favorable. Il ne restait plus qu'à obtenir l'autorisation du gouvernement, puisque le jeune homme était encore techniquement un étranger.

En conséquence, il prit un jour de congé et alla voir Melith. C'était par une merveilleuse journée de printemps – ce printemps qui durait six mois de l'année sur Tranaï – et Goodman marchait d'un pas vif et élastique. Il était amoureux, sa carrière professionnelle était une réussite et, bientôt, il serait un citoyen à part entière du royaume d'Utopie.

Certes, des améliorations étaient possibles car rien n'est parfait, même sur Tranaï. Peut-être devrait-il accepter de devenir Président Suprême, afin de pouvoir promouvoir les réformes nécessaires. Mais il n'y avait pas d'urgence...

« Eh, monsieur... Vous n'auriez pas un deeglo de trop ? »

Goodman baissa les yeux et vit un vieillard crasseux, en haillons, qui, accroupi par terre, agitait une sébile.

« Comment ? »

Vous n'auriez pas un deeglo de trop ? répéta le vieux d'une voix geignarde. Pour un pauvre homme qui n'a pas de quoi se payer une tasse d'oglo. Il y a deux jours que je n'ai pas mangé.

— C'est une honte ! Pourquoi ne prenez-vous pas un fulgurant pour

commettre une agression ?

— Je suis trop vieux, gémit le mendiant. Mes victimes me rient au nez. »

Goodman prit un air sévère, « Ne serait-ce pas plutôt de la paresse ?

— Pas du tout, mon bon monsieur. Voyez comme mes mains tremblent !

Et de tendre une paire de mains noires. Elles tremblaient.

Goodman sortit son portefeuille et donna un deeglo au vieillard. « Je croyais que la pauvreté n'existait pas sur Tranaï. J'avais cru comprendre que le gouvernement prenait les personnes âgées à sa charge.

— Bien sûr. Tenez... Regardez. » Il montra sa sébile à Goodman. Sur le récipient étaient gravés ces mots : *Mendiant officiel reconnu par le gouvernement. Matricule DB-43241-3.*

« Quoi ? C'est le gouvernement qui vous oblige à faire ça ?

— Il me le permet. La mendicité est un emploi réservé que peuvent solliciter les personnes âgées et les infirmes à l'exclusion de tous autres.

— C'est scandaleux !

— Je parie que vous êtes étranger.

— Je suis Terrien.

— Ah ! une planète agitée, un peu perturbée, n'est-ce pas ?

— Chez nous, le gouvernement n'autorise pas les gens à mendier.

— Non ? Alors, que deviennent les vieux ? Ils parasitent leurs enfants ? Ou ils attendent de mourir d'ennui dans les asiles ? Les choses ne se passent pas de cette façon, ici, jeune homme. Sur Tranaï, tous les vieillards sont assurés d'obtenir un emploi gouvernemental. De plus, aucun talent spécial n'est exigé, quoique l'expérience puisse parfois être utile. Les uns demandent à travailler à l'intérieur, dans les églises et dans les théâtres ; d'autres préfèrent l'animation des foires ou des carnivals. Personnellement, j'aime mieux le grand air. Mon travail me permet de jouir du soleil et de la brise, de prendre un peu d'exercice et de rencontrer des tas de gens étranges et intéressants tels que vous, mon jeune ami.

— Mais mendier...

— Que voulez-vous que je fasse d'autre ?

— Je ne sais pas. Quand même... Regardez-vous ! Vous êtes sale, mal rasé, vêtu de guenilles mal propres...

— C'est ma tenue de travail, Ah ! si vous me voyiez le dimanche !

— Vous avez d'autres vêtements ?

— Dame ! J'ai aussi un petit appartement charmant, une loge à l'opéra, deux robots ménagers et probablement plus d'argent en banque que vous n'en avez vu de toute votre existence. Je suis bien content d'avoir pu bavarder avec vous, jeune homme. Merci pour votre contribution. Mais, à présent, il faut que je reprenne le collier et je suppose que vos affaires vous appellent ailleurs, vous aussi. »

Goodman s'éloigna. Il se retourna pour jeter un coup d'œil au mendiant officiel. Apparemment, les activités de celui-ci étaient florissantes.

Mais mendier !

Il n'y avait pas à dire : il fallait en finir avec ce genre de choses. S'il acceptait le poste de Président – et il était évident qu'il l'accepterait – Goodman étudierait la question avec la plus grande attention. Il avait le sentiment qu'une solution plus conforme à la dignité humaine devait exister.

Melith lui accorda tout de suite audience et Goodman fit part au ministre de ses projets matrimoniaux. Son interlocuteur eut l'air enchanté.

« C'est merveilleux, absolument merveilleux ! s'exclama-t-il. Je connais la famille Vley depuis longtemps. Des gens charmants ! Et Janna est une jeune fille qui fera la fierté de son époux.

— J'imagine qu'il y a un certain nombre de formalités à remplir. Dans la mesure où je suis un étranger...

— Pas du tout. J'ai décidé de supprimer les formalités. Vous pouvez vous faire naturaliser Tranaïen si vous le désirez : il vous suffira d'une déclaration verbale. Vous pourrez également conserver la nationalité terrienne si vous le préférez, ou même bénéficier de la double nationalité. Pour notre part, nous n'y verrions aucun inconvénient.

— J'aime mieux devenir citoyen de Tranaï.

— À votre guise. Mais si vous songez à briguer la présidence, il vous est loisible de conserver la nationalité terrienne. Nous n'avons pas de préjugés dans ce domaine. Un de nos Présidents Suprêmes parmi les plus illustres était une sorte de lézard originaire d'Aquarella XI.

— Quelle attitude éclairée !

— Notre principe est de donner sa chance à tout le monde. Mais revenons à vos projets de mariage. N'importe quel notable peut

présider à la cérémonie. Le Président Suprême Borg serait heureux de vous marier cet après-midi même si vous le souhaitez. » Melith adressa un clin d'œil à son interlocuteur. « Il adore embrasser la mariée. Mais je crois qu'il éprouve vraiment de la sympathie pour vous.

— Cet après-midi ? Oui... Je ne demande pas mieux, si Janna est d'accord.

— Je serais étonné qu'elle ne le soit pas. Mais où habiterez-vous après votre lune de miel ? Une chambre d'hôtel est loin d'être l'idéal. » Le ministre réfléchit un instant, « J'ai une idée... Je possède une petite maison en dehors de la ville. Pourquoi ne vous y installeriez-vous pas en attendant de trouver mieux ? D'ailleurs, rien ne vous empêcherait d'y rester définitivement si le cœur vous en dit.

— Vraiment, votre générosité me remplit de confusion...

— Allons donc ! Au fait, ne seriez-vous pas tenté de me succéder comme Ministre de l'Émigration ? Cela ne vous déplairait peut-être pas. Pas de paperasserie, des journées courtes, une bonne paie... Non ? Je vois... Vous guignez la Présidence Suprême ? J'aurais mauvaise grâce à vous le reprocher. »

Melith se fouilla et sortit deux clefs de sa poche. « Celle-ci est pour la porte de devant et celle-là pour celle de derrière. L'adresse est gravée dessus. La maison est entièrement équipée. Il y a même un derrsin tout neuf.

— Un derrsin ?

— Bien sûr. Vous ne trouverez aucune demeure digne de ce nom sur Tranaï qui n'ait un générateur de stase. »

Goodman s'éclaircit la gorge. « Je voulais justement vous demander... À quoi sert exactement ce générateur de stase ?

— C'est là qu'on met sa femme. Je pensais que vous le saviez.

— Non. Mais pourquoi fait-on cela ? »

Melith plissa le front. « Pourquoi ? » répéta-t-il. Apparemment la question ne lui était jamais venue à l'esprit. « Autant demander pourquoi on fait n'importe quoi ! C'est la coutume, voilà tout. J'ajouterai qu'elle est au demeurant des plus logiques. Personne n'a envie d'avoir nuit et jour à supporter une femme qui n'arrête pas de babiller. »

Goodman rougit, car depuis qu'il avait fait la connaissance de Janna, il se disait qu'il serait bien agréable d'être en sa compagnie nuit et jour.

« Je trouve quand même que c'est injuste. »

Melith éclata de rire. « Seriez-vous en train de me prêcher la

doctrine de l'égalité des sexes, cher ami ? C'est là une théorie totalement discréditée. Les hommes et les femmes sont différents. Quoi qu'on ait pu vous dire sur la Terre, ils sont différents ! Ce qui est bon pour les hommes ne l'est pas nécessairement pour les femmes. »

Le réformateur qui était en Goodman commençait à s'échauffer. « Vous les considérez donc comme des êtres inférieurs ?

— Absolument pas ! Nous traitons les femmes autrement que les hommes, mais ce n'est pas du tout une question d'infériorité. D'ailleurs, elles ne s'insurgent nullement contre cet état de chose.

— Parce que vous les maintenez dans l'ignorance ! Existe-t-il une loi qui m'oblige à maintenir mon épouse en état de stase ?

— Bien sûr que non. Simplement, la coutume recommande qu'on la fasse sortir du derrsin de temps en temps. Il serait injuste de séquestrer les femmes.

— C'est l'évidence même ! s'exclama Goodman sur un ton sarcastique. Il faut quand même les laisser un peu vivre leur vie.

— Parfaitement, acquiesça Melith, insensible à la raillerie. Vous avez compris. »

Goodman se leva. « C'est tout ce que vous avez à me dire ? »

— Je crois que oui. Il ne me reste plus qu'à vous présenter tous mes vœux.

— Je vous remercie », dit sèchement le Terrien avant de prendre la porte.

Le jour même, le Président Suprême Borg unit les deux jeunes gens au Palais National. Après quoi, il embrassa la jeune épouse avec zèle. Les rites tranaïens étaient simples et ce fut une bien belle cérémonie. Toutefois, un détail la dépara.

Sur le mur du bureau de Borg, était pendu un fusil muni d'une lunette télescopique et d'un silencieux. C'était la reproduction fidèle de l'arme qui trônait dans le bureau de Melith, et sa présence était tout aussi inexplicable.

Borg prit Goodman à part et lui demanda : « Avez-vous réfléchi à la proposition que je vous ai faite en ce qui concerne ma succession ?

— J'y pense, répondit Goodman. En vérité, je ne désire pas briguer une charge publique...

— Personne ne le désire.

— ... mais Tranaï a indiscutablement besoin d'un certain nombre de réformes. J'estime qu'il est peut-être de mon devoir d'en faire prendre

conscience à l'opinion publique.

— Voilà ce qu'est le sens civique ! Il y a long temps que nous n'avons pas eu un Président Suprême qui eût l'esprit d'entreprise. Pourquoi ne pas entrer immédiatement en fonction ? Vous pourriez passer votre lune de miel au Palais National sans craindre les regards indiscrets. »

Goodman était tenté, mais il ne voulait pas avoir à s'occuper des affaires publiques pendant sa lune de miel. Tranaï pourrait attendre quelques semaines de plus...

« Nous en reparlerons à mon retour. » Borg haussa les épaules. « Soit ! Je pense pouvoir encore porter quelque temps le fardeau du pouvoir. Oh ? j'oubliais... Prenez ceci. » Et Borg tendit à Goodman une enveloppe scellée. « Qu'est-ce que c'est ?

— Rien de très important. Les conseils d'usage... Dépêchez-vous ! Votre femme vous attend !

— Dépêche-toi, Marvin ! dit Janna. Il ne faudrait pas rater l'astronef. »

Goodman sauta dans la limousine mise à sa disposition par l'aéroport.

« Bon voyage ! s'écria Borg.

— Bon voyage ! » s'écrièrent Melith, son épouse et le chœur des invités.

Dans la voiture, Goodman déchira l'enveloppe et en sortit un texte imprimé :

CONSEILS AU JEUNE MARIÉ

Vous venez de prendre femme et vous espérez tout naturellement que votre vie tout entière sera placée sous le signe du bonheur conjugal. Nous ne saurions que vous en féliciter, car les mariages heureux sont la pierre angulaire d'un régime heureux. Toutefois, le bonheur conjugal n'est pas un privilège de droit divin. Il se gagne.

Rappelez-vous que votre femme est un être humain. Un minimum de liberté fait partie de ses droits inaliénables. Nous vous conseillons de la faire sortir de stase au moins une fois par semaine. Y rester trop longtemps ne lui vaudrait rien. C'est mauvais pour le teint et vous en pâtiriez autant qu'elle.

En certaines occasions, pendant les vacances ou pour les week-ends, par exemple, il est admis qu'elle puisse rester hors de stase pendant un jour entier, voire deux ou trois jours d'affilée. Cela ne peut être nuisible et le changement aura des effets merveilleux sur son état

d'esprit.

Si vous gardez en mémoire ces règles dictées par le bon sens, vous pouvez avoir la certitude que votre mariage sera un mariage heureux.

*Pour l'Office Matrimonial
du Gouvernement.*

Goodman déchira la feuille en petits morceaux. Son âme de Don Quichotte bouillonnait. Il avait eu raison : ce qu'on lui avait dit sur Tranaï était trop beau pour être vrai. Il fallait bien que quelqu'un paie la rançon de la perfection. Et c'étaient les femmes !

C'était là la première faille sérieuse dans son paradis.

« Qu'est-ce que c'est, mon amour ? demanda Janna en désignant les fragments de papier éparpillés sur le plancher de la limousine.

— Des conseils complètement stupides, répondit Goodman. Ma chérie, as-tu déjà réfléchi – réfléchi sérieusement – aux mœurs conjugales en vigueur sur Tranaï ?

— Je ne crois pas. Pourquoi ? Sont-elles contestables ?

— Elles sont fausses. Totalement fausses. On vous traite comme des jouets, vous autres femmes ! Comme des poupées qu'on range dans un placard quand on a fini de s'amuser avec elles. Ce n'est pas ton avis ?

— Je n'y ai jamais pensé.

— Eh bien, désormais, pense-y. Des réformes s'imposent et nous serons les premiers à les adopter.

— Comme tu voudras, mon trésor », fit Janna avec soumission en serrant le bras de son mari qui l'embrassa.

La voiture entra dans l'astroport et le couple embarqua à bord de la fusée.

Marvin et Janna passèrent leur lune de miel sur Doé. Une planète paradisiaque. Les merveilles dont s'enorgueillissait la petite lune de Tranaï avaient été conçues pour les amoureux et rien que pour les amoureux. Jamais un industriel ne venait se reposer sur Doé. Jamais un célibataire en quête d'une proie n'en foulait les sentiers. Les gens fatigués, les gens qui avaient perdu leurs illusions et les satyres lubriques devaient chercher d'autres terrains de chasse. La seule règle qui existait sur Doé, et elle était impérative, était que l'accès du satellite était exclusivement réservé aux couples heureux et amoureux.

Goodman ne manqua pas d'apprécier à sa valeur cette coutume tranaïenne.

On trouvait sur Doé des prairies où l'herbe était haute et fournie, de vertes forêts pour les promenades à pied, des lacs frais, des montagnes déchiquetées et pittoresques que l'on pouvait admirer sans avoir envie de les gravir. Les amants se perdaient dans les bois pour leur plus grande satisfaction, mais ce n'était pas bien grave car il suffisait d'une journée pour faire le tour de la petite lune. La pesanteur était si faible qu'il n'y avait aucun risque de se noyer quand on plongeait dans les lacs. Et une chute en montagne, si terrifiante qu'elle parût, ne constituait pas un danger grave.

Aux points stratégiques, étaient installés de petits hôtels aux lumières tamisées, des bars où officiaient des maîtres d'hôtels paternels aux cheveux blancs. Il y avait des grottes profondes (mais pas trop), scintillantes de stalactites phosphorescentes, où coulaient paresseusement des rivières souterraines grouillant de grands poissons lumineux.

L'Office Matrimonial avait jugé que ces attractions simples étaient suffisantes et il n'avait pas estimé nécessaire d'installer un terrain de golf, une piscine ou un hippodrome. On considérait que, lorsque le couple avait la nostalgie de ces plaisirs, sa lune de miel était achevée.

Après avoir passé sur Doé une semaine enchanteresse, Marvin et Janna reprirent la route de Tranaï.

La première chose que fit Goodman quand il eut franchi le seuil de la maison, sa jeune femme dans les bras, fut de débrancher le derrsin.

« Jusqu'à présent, ma chérie, dit-il, je me suis plié à toutes les coutumes de Tranaï, même lorsque je les trouvais ridicules. Mais là, je ne suis plus d'accord. Quand j'étais sur la Terre, j'ai fondé un comité pour l'égalité des hommes et des femmes au travail. Chez nous, nous considérons nos épouses comme nos égales, comme des compagnes, comme nos partenaires dans l'aventure qu'est la vie. »

Un nuage passa sur le front de Janna. « Comme c'est curieux.

— Réfléchis, fit Marvin d'une voix pressante. Notre existence sera infiniment plus agréable si je ne te séquestre pas dans cette espèce de harem qu'est le derrsin. Tu ne trouves pas ?

— Tu es beaucoup plus savant que moi, mon amour. Tu as traversé la galaxie. Moi, je n'ai jamais franchi les limites de Port Tranaï. Si tu dis que c'est mieux ainsi, tu as sans doute raison. »

Janna était indiscutablement la perfection faite femme.

Goodman s'attaqua à un nouveau projet de désamélioration aux usines Abbag. Cette fois, il avait eu l'idée lumineuse de rendre grinçantes les articulations des robots. Ce bruit désagréable augmenterait le facteur d'irritation et, en conséquence, la destruction de l'appareil serait d'autant plus agréable pour l'utilisateur et aurait une valeur psychologique accrue. Mr. Abbag, vibrant d'enthousiasme, accorda une nouvelle augmentation à son ingénieur en lui recommandant de faire vite, pour que l'on puisse rapidement passer à la production en série des modèles désaméliorés.

Initialement, Goodman avait eu l'intention de supprimer quelques-uns des lubrificateurs. Mais il dut se rendre à l'évidence : les phénomènes de friction entraîneraient une usure prématurée et, bien entendu, une telle solution était inadmissible.

Aussi, changeant son fusil d'épaule, il commença à dessiner les plans d'un élément de grincement incorporé. Il fallait que le résultat soit absolument réaliste mais qu'il n'y eût aucune usure anormale. Il fallait que l'invention fût bon marché et l'appareil de taille réduite, car il y avait tellement d'accessoires désaméliorants qu'il ne restait plus guère de place sous le capot.

Mais Goodman trouvait que les petits blocs de grincement produisaient un bruit artificiel. Ceux qui étaient plus gros revenaient trop cher ou ne pouvaient pas être montés dans le mécanisme. Il se pencha sur ce problème, auquel il consacra plusieurs soirées par semaine. Il se mit à perdre du poids et devint acariâtre.

Janna s'avéra une bonne épouse et une bonne ménagère. Les repas étaient toujours prêts à temps, elle accueillait toujours son mari avec un mot gentil quand il rentrait le soir à la maison et prêtait une oreille attentive aux récits qu'il lui faisait des difficultés qu'il rencontrait dans son travail. Dans la journée, elle surveillait les robots ménagers. Cela lui demandait une heure. Quand la maison était propre, elle lisait, elle faisait de la pâtisserie, elle tricotait et elle démolissait quelques robots.

Cela inquiétait un peu Goodman, car elle en détruisait une moyenne de trois ou quatre par semaine. Mais chacun doit avoir son dada et il pouvait se montrer indulgent car il avait ces appareils au prix de gros.

Le jeune homme se trouva dans une impasse le jour où l'un de ses collègues, un certain Dath Hergo, présenta un nouveau système de contrôle de son invention. Cet accessoire, fondé sur le principe du gyroscope négatif, permettait à un robot d'entrer dans une pièce en donnant de la bande : le gîte était de dix degrés. (D'après le laboratoire, c'était l'angle le plus favorable, sur le plan de l'irritation, qui fût techniquement réalisable.) En outre, grâce à un système de sélection

arbitraire, le robot trébuchait et titubait comme un homme ivre à intervalles irréguliers, ce qui était exaspérant. Il ne laissait jamais rien échapper mais il était toujours sur le point de faire tomber quelque chose.

Naturellement, cette découverte fut saluée comme un grand pas en avant dans le domaine de la désamélioration. Or, Goodman s'aperçut qu'il pouvait insérer son élément de grincement au centre de cet accessoire. Son nom fut cité dans la Revue des Ingénieurs juste après celui de Dath Hergo.

Les robots Abbag connurent un succès fou.

C'est à cette époque que Goodman décida de se faire mettre en congé pour assumer la charge de la Présidence Suprême. Il jugeait que c'était un devoir qui lui incombait dans l'intérêt du peuple tranaïen. Si l'ingéniosité et la science terriennes pouvaient apporter des améliorations en ce qui concernait la désamélioration, elles pourraient d'autant plus facilement perfectionner la perfection. Tranaï était une quasi-Utopie. S'il prenait les leviers de commande, la planète irait vers l'Utopie intégrale.

Il alla voir Melith au Palais Ingrid.

« J'imagine que l'on peut toujours promouvoir des changements », fit le ministre de l'Immigration d'une voix songeuse. Assis devant la fenêtre, il laissait son regard errer sur les passants. « Évidemment, le système actuellement en vigueur fonctionne depuis un bon bout de temps et il a toujours donné entière satisfaction. Je ne vois pas quelles améliorations on pourrait y apporter. Le crime n'existe pas, par exemple... »

Goodman l'interrompt : « Parce que vous l'avez légalisé ! Vous vous êtes contentés d'éluder le problème.

— Nous ne voyons pas les choses sous cet angle. La pauvreté n'existe pas...

— Parce que tout le monde vole. Et le problème des vieux ne se pose pas parce que vous en faites des mendiants. Croyez-moi, il y a place pour bien des réformes.

— Peut-être... Peut-être. Mais je crois... » Melith se tut brusquement et se rua vers le mur pour décrocher son fusil. « Le voilà ! » s'écria-t-il.

Goodman se pencha à la fenêtre. Il aperçut un homme qui ne différait apparemment en rien des autres passants. Il y eut un faible déclin. L'homme vacilla sur ses jambes et s'écroula.

Melith l'avait abattu d'une balle.

Goodman, les yeux écarquillés, contempla le ministre.

« Pourquoi avez-vous fait cela ?

— C'était un meurtrier en puissance.

— Comment ?

— Eh oui ! La criminalité ouverte n'existe pas chez nous, mais nous avons affaire à des êtres humains et il nous faut tenir compte de la criminalité potentielle.

— Qu'avait-il fait pour être considéré comme un assassin en puissance ?

— Il avait tué cinq personnes.

— Mais... mais, c'est un déni de justice ! Vous ne l'avez pas arrêté, vous ne l'avez pas traduit devant un tribunal, vous ne lui avez pas accordé de moyens de défense, un avocat...

— Que vouliez-vous que je fasse ? fit Melith, légèrement embarrassé. Nous ne pouvons arrêter personne, puisque nous n'avons pas de police. Et nous n'avons pas non plus de système juridique. Vous ne vouliez quand même pas que je le laisse filer ? D'après notre définition, un assassin est considéré comme tel lorsqu'il a tué dix personnes, et celui-ci avait déjà fait la moitié du chemin. Je ne pouvais pas rester assis en me tournant les pouces. Il est de mon devoir d'assurer la protection de la population. Et je vous garantis que je me suis livré à des enquêtes minutieuses.

— Ce n'est pas juste ! s'écria Goodman.

— Qui a dit que ça l'était ? répliqua Melith sur le même ton. Qui a dit que la justice avait quelque chose à voir avec l'Utopie ? »

Goodman lutta pour retrouver son calme. « La justice est le fondement de la dignité de l'homme, des aspirations humaines...

— Ce ne sont que des mots, dit Melith avec son habituel sourire de bonne compagnie. Soyez donc réaliste. Nous avons créé une Utopie pour des êtres humains, pas pour des saints qui n'en ont pas besoin. Nous sommes obligés de tenir compte des faiblesses humaines. Nous ne pouvons pas faire comme si elles n'existaient pas. Selon notre point de vue, un appareil policier et un système judiciaire engendrent une atmosphère de criminalité. Leur existence sanctionne le crime. Croyez-moi, il vaut mieux se refuser à reconnaître purement et simplement que le crime soit possible. Alors, on a avec soi l'écrasante majorité de la population.

— Mais quand la criminalité se manifeste, et il est inévitable qu'elle le fasse...

— Seule la criminalité potentielle se manifeste, s'exclama Melith avec entêtement. D'ailleurs, c'est beaucoup plus rare que vous ne le pensez, mais quand elle se manifeste, nous agissons rapidement et avec simplicité.

— Et si vous abattez un innocent ?

— C'est totalement exclu.

— Pourquoi donc ?

— Parce que tout individu abattu par une personnalité officielle est, par définition et en vertu de la loi non écrite, un criminel en puissance. »

Marvin Goodman demeura muet quelques instants. Enfin, il reprit la parole : « Le gouvernement possède donc plus de pouvoir que je ne le croyais.

— Effectivement, mais il en a moins que vous l'imaginez. »

Goodman eut un sourire ironique. « Est-ce que je peux toujours briguer la Présidence Suprême ?

— Bien entendu. Et sans aucune réserve. Souhaitez-vous vous porter candidat ? »

Goodman réfléchit intensément. Le souhaitait-il réellement ? Il fallait bien que quelqu'un ait les rênes en main. Il fallait bien qu'il y ait quelqu'un pour défendre les gens. Il fallait bien qu'il y ait quelqu'un pour apporter des réformes dans cette Utopie qui faisait penser à un asile de fous.

« Oui, je suis candidat », dit-il.

La porte s'ouvrit brusquement et le Président Borg se rua dans la pièce. « C'est merveilleux ! Absolument merveilleux ! Vous pourrez vous installer au Palais National aujourd'hui même. Il y a une semaine que mes bagages sont prêts. J'attendais que vous ayez pris votre décision.

— Je suppose qu'un certain nombre de formalités...

— Il n'y a aucune formalité, fit Borg dont le visage luisait de transpiration. Pas la queue d'une. Il suffit que je vous transmette le sceau présidentiel. Après, j'irai au Palais du Peuple et je mettrai votre nom sur le panneau à la place du mien. »

Goodman se tourna vers Melith. Les traits du ministre de l'Immigration étaient dépourvus de toute expression.

« C'est entendu », dit le Terrien.

Borg s'apprêta à détacher le sceau présidentiel passé autour de son cou.

Il y eut subitement une violente explosion.

Horrifié, Goodman regarda la tête ensanglantée de Borg qui, après avoir titubé un instant, s'effondra.

Melith retira sa veste et la posa sur le visage du Président Suprême. Goodman se laissa tomber au fond d'un fauteuil. Il ouvrit la bouche mais aucun son ne sortit de ses lèvres.

« Quel dommage, murmura Melith. Il était presque arrivé au terme de son mandat. Pourtant, je l'avais prévenu. Je lui avais conseillé de ne pas autoriser la construction du nouvel astroport. La population était contre. Seulement, il était sûr que les citoyens seraient ravis de posséder deux astroports. Il avait tort.

— Voulez-vous dire... Je... Comment... Qu'est-ce que...

— L'insigne officiel porté par tous les membres du gouvernement contient traditionnellement une certaine quantité de tessium, un explosif dont vous avez peut-être entendu parler. Cette espèce de petite bombe est télécommandée depuis le Palais du Peuple où tout citoyen a le droit de se rendre pour manifester sa désapprobation à l'égard des représentants de l'autorité. » Melith soupira : « Le pauvre Borg ! Sa réputation sera définitivement entachée. »

« Vous laissez les citoyens exprimer leur désapprobation en supprimant leurs dirigeants ? » demanda Goodman d'une voix rauque. Il était affolé.

« C'est la seule solution logique, répondit Melith. Il s'agit d'une question d'équilibre. Le peuple est entre nos mains : aussi sommes-nous entre les mains du peuple.

— C'est pour cela qu'il voulait tellement que je lui succède. Mais pourquoi personne ne m'a-t-il mis au courant ? »

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Melith. « Vous ne l'avez pas demandé. Mais remettez-vous. L'assassinat est toujours possible sur n'importe quelle planète quelle que soit la forme du gouvernement. Nous essayons d'agir de façon constructive. Grâce à notre système, la population ne perd jamais le contact avec les hommes au pouvoir et ceux-ci ne cherchent jamais à prendre des mesures dictatoriales. Compte tenu du fait que chaque citoyen a le droit de manifester son opinion en se rendant au Palais du Peuple, vous seriez surpris du petit nombre de gens qui exercent ce droit. Bien sûr, il y a toujours des exaltés... »

Goodman se leva et se dirigea vers la porte en détournant son regard du cadavre de Borg.

« Désirez-vous toujours briguer la charge présidentielle ? lui demanda Melith.

— Non !

— Voilà bien les Terriens ! soupira tristement le ministre. Vous voulez bien assumer une responsabilité mais à condition qu'il n'y ait pas de risques. Ce n'est pas comme cela qu'on dirige une nation.

— Vous avez peut-être raison mais je suis content d'avoir compris à temps. »

Goodman rentra chez lui en toute hâte.

Lorsqu'il franchit le seuil, il était bouleversé. Tranaï était-elle une Utopie ou un asile de fous à l'échelle d'une planète ? Y avait-il beaucoup de différence entre les deux ? Pour la première fois de son existence, il se demandait s'il valait la peine de chercher l'Utopie. N'était-il pas préférable de se battre en vue d'atteindre la perfection plutôt que de posséder la perfection ? D'avoir un idéal plutôt que de le vivre ? Et si la justice n'était qu'un mensonge, le mensonge n'était-il pas plus souhaitable que la vérité ?

Peut-être... L'esprit en tumulte, Goodman se rua dans le salon, où il découvrit sa femme dans les bras d'un homme.

La scène avait l'effrayante netteté d'un film tourné au ralenti. Il fallut apparemment une éternité pour que Janna se levât. Elle se rajusta et considéra son mari, bouche bée. L'homme – un grand garçon à l'air sympathique que Goodman voyait pour la première fois – semblait trop stupéfait pour dire un mot. Il faisait de petits gestes absurdes, époussetait ses revers, tirait sur ses manchettes. Enfin, un sourire hésitant retroussa ses lèvres.

« Ça, alors ! » s'écria Goodman.

La formule manquait de force eu égard aux circonstances mais elle fut efficace : Janna éclata en sanglots.

« Je suis vraiment navré, murmura l'homme. Je ne pensais pas que vous rentreriez si tôt. Vous avez dû éprouver un choc épouvantable. Je ne saurais vous dire à quel point je suis désolé. »

Ces formules de sympathie venant de l'amant de sa femme étaient la dernière chose que Goodman eût pu imaginer. Dédaignant l'inconnu, il dévisagea son épouse en larmes.

« Quoi ! s'écria-t-elle soudain. C'est ta faute. Il fallait bien que ça

arrive. Tu ne m'aimes pas.

— Je ne t'aime pas ? Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Il n'y a qu'à voir la façon dont tu me traites.

— Je t'aimais énormément, fit-il avec douceur.

— Non ! rétorqua-t-elle d'une voix stridente. Tu m'obligeais à rester toute la journée à faire du ménage, à m'occuper de la cuisine, à attendre. Je n'étais plus moi-même, Marvin. Toujours la même routine idiote, accablante. Et, la plupart du temps, quand tu rentrais, tu étais tellement fatigué que tu ne faisais même pas attention à moi. Tu ne parlais que de tes imbéciles de robots ! Je m'usais, Marvin, je m'usais ! »

Goodman comprit soudain que sa femme n'avait pas toute sa raison. « Mais, Janna, c'est ça la vie, dit-il d'une voix patiente. Le mari et la femme sont des compagnons. Ils vieillissent ensemble. On ne peut pas toujours planer sur les cimes...

— Bien sûr que si ! Essaie de comprendre, Marvin. C'est possible sur Tranaï... Pour une femme !

— Non, c'est impossible.

— Les Tranaïennes escomptent une vie de joie tissée de plaisirs. C'est leur droit. Quand une épouse sort de stase, elle s'attend que son mari ait organisé quelque chose : une réception, une promenade au clair de lune, qu'il l'emmène nager ou qu'ils aillent voir un film. » Elle se remit à pleurer. « Mais toi, tu as voulu jouer les malins. Il fallait que tu changes tout. J'aurais bien dû savoir que j'avais tort d'épouser un Terrien. »

L'amant soupira. et alluma une cigarette.

« Tu es un étranger et tu n'y peux rien, je le sais, poursuivit Janna. Mais il faut que tu comprennes que l'amour n'est pas tout. Une femme doit aussi avoir l'esprit pratique. À ce train-là, je serais devenue vieille alors que mes amies auraient été encore jeunes.

— Jeunes ? répéta Goodman.

— Dame ! fit l'homme. Une femme ne vieillit pas dans le derrsin !

— Mais c'est inadmissible ! Ma femme serait encore une jeunesse quand moi je serais un vieillard ?

— C'est à ce moment-là que tu apprécierais d'avoir une jeune épouse.

— Mais toi, tu aimerais avoir un vieillard pour mari ?

— Il ne comprend rien, murmura l'amant.

— Fais un effort, Marvin ! C'est pourtant clair, non ? Durant toute ta vie, tu aurais eu à ta disposition une femme jeune et belle dont le seul désir aurait été de te plaire et, à ta mort – ne prends pas cet air choqué : tout le monde meurt un jour – à ta mort j'aurais été encore jeune et j'aurais hérité de tous tes biens. C'est la loi.

— Je commence à comprendre, dit Goodman. Je suppose que c'est encore là un des principes tranaïens – la jeune et riche veuve qui profite des plaisirs de la vie ?

— Naturellement. Tout le monde y trouve son compte. L'homme a une femme jeune qu'il ne voit que lorsqu'il a envie de la voir. Il est totalement libre et a en même temps un foyer agréable. La femme, elle, échappe aux servitudes fastidieuses de l'existence et, quand elle peut vivre sa vie, elle a largement de quoi.

— Tu aurais dû me prévenir, se plaignit Goodman.

— Je pensais que tu le savais, puisque tu prétendais avoir une meilleure solution. Mais je me rends compte maintenant que tu n'as rien compris. Tu es d'une telle naïveté... Quoique je doive reconnaître que c'est l'un de tes charmes. » Elle eut un sourire désenchanté. « Et puis, si je t'en avais parlé, je n'aurais jamais rencontré Rondo. »

L'homme s'inclina très légèrement. « Je représente les vêtements Greah. Je fais du porte à porte. Imaginez ma surprise quand j'ai trouvé cette ravissante dame hors stase. Un vrai conte de fées ! Personne n'espère que les vieilles légendes se réalisent et vous devez deviner ce que l'on éprouve lorsque c'est le cas.

— Est-ce que tu l'aimes ? » demanda Goodman à Janna. Les mots avaient de la peine à sortir de sa bouche.

« Oui. Rondo est plein d'attentions pour moi. Il accepte de me laisser en stase assez longtemps pour que je rattrape le temps perdu. C'est un sacrifice qu'il fait, il a une âme généreuse.

— Dans ce cas, fit tristement Goodman, je ne vous mettrai pas de bâtons dans les roues. Je suis quand même un être civilisé. Si tu veux divorcer, je suis d'accord. »

Il se croisa les bras sur la poitrine, se sentant très noble. Toutefois, il se rendait vaguement compte que son attitude était moins dictée par la grandeur d'âme que par le dégoût qu'il éprouvait à l'égard de Tranaï et des Tranaïens.

« Le divorce n'existe pas sur Tranaï », dit Rondo.

Un frisson glacé parcourut l'échine de Goodman.

« Non ? »

Rondo sortit un fulgurant de sa poche. « Si les couples permutaient

tout le temps, ce serait une cause de désordre. Il n'existe qu'un seul moyen de modifier une situation matrimoniale. »

Goodman recula. « Mais c'est révoltant ! balbutia-t-il. C'est contraire à la décence la plus élémentaire !

— Non, si la femme le désire. D'ailleurs, soit dit en passant, voilà encore une raison qui milite en faveur du derrsin. J'ai ton autorisation, mon amour ?

— Pardonne-moi, Marvin », dit Janna. Elle ferma les yeux et, se tournant vers Rondo, murmura : « Oui »

Rondo pointa son fulgurant sur le Terrien. Sans hésiter, Goodman plongea la tête la première à travers la fenêtre la plus proche et le coup passa au-dessus de lui.

« Eh là ! s'écria Rondo. Un peu de courage, mon vieux ! Il faut regarder les choses en face. »

Goodman était tombé lourdement, se meurtrissant l'épaule. Il se releva en un clin d'œil et se mit à courir. Le second coup lui roussit le bras. Il se mit à l'abri derrière la maison voisine mais ne perdit pas de temps à réfléchir. Il s'élança comme un dératé en direction de l'astroport.

Heureusement, une fusée allait prendre le départ et il put s'embarquer à destination de g'Moree. Là, il télégraphia à Tranäi pour qu'on lui envoyât des fonds et prit un billet pour Higastomeritréia où les autorités l'arrêterent, l'accusant d'être un espion ding. Cette accusation ne put être maintenue car les Dingans étaient une race amphibie et Goodman, aux trois quarts noyé, put apporter la preuve qu'il n'était pas capable de respirer autre chose que l'air.

Un navire ferraillant l'emmena tour à tour sur Mvanti, la planète double, Sèves, Olgo et Mi. Un pilote irrégulier le conduisit jusqu'à Bellismoranti où commençait la sphère d'influence terrienne. Une fusée locale lui fit franchir le Tourbillon Galactique et le conduisit jusqu'à Tung-Bradar IV *via* l'Huître, Lekung, Pankang, Inchang et Machang.

Goodman n'avait plus un sou en poche mais, compte tenu des distances astronomiques, il était pratiquement dans la banlieue de la Terre. Il parvint à gagner Oumé. Là, il prit un rafiot à destination de Legis II, où la Société d'Assistance aux Voyageurs Interstellaires le prit en charge et le rapatria.

Goodman s'est installé à Seakirk, dans l'État du New Jersey, où n'importe qui peut vivre en toute sécurité à condition de payer ses

impôts. Il dirige le département robots de la Compagnie de Travaux Publics de Seakirk et a épousé une petite brune à l'air tranquille qui le tient en adoration bien qu'il lui permette rarement de sortir.

Il retrouve souvent le capitaine Savage chez Eddie, au Moonlight Bar. Les deux hommes boivent des « Tranaï Spécial » en parlant de Tranaï, la planète des merveilles qui a trouvé le chemin de la liberté et où l'Homme n'est plus attaché à la glaise. Goodman se plaint alors de la malaria de l'espace qui lui interdit de repartir sur les routes galactiques et de revenir sur Tranaï.

Il y a toujours un auditoire admiratif pour l'écouter.

Marvin Goodman a récemment créé avec l'aide du capitaine Savage un parti dont le programme consiste à supprimer le droit de vote aux femmes. Ils en sont les deux seuls membres mais, comme dit Goodman, cela a-t-il jamais empêché un réformateur de se lancer dans une croisade ?

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

A Ticket to Tranaï.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ASIMOV (Isaac). – Né en U.R.S.S. en 1920, Isaac Asimov réside aux États-Unis depuis 1923. Après avoir obtenu un doctorat en chimie biologique, il fut quelque temps professeur de cette branche à l'École de médecine de l'Université de Boston, écrivant accessoirement des récits de science-fiction qu'il signait presque toujours de son nom véritable (ce qui ne semble pas lui avoir valu d'ennui particulier dans sa carrière académique). Par la suite, Isaac Asimov se consacra à une carrière d'écrivain indépendant, dans laquelle la science-fiction ne représenta bientôt plus qu'un à-côté. Asimov est, en effet, l'auteur d'excellents ouvrages de vulgarisation scientifique, parmi lesquels *The Intelligent Man's Guide to Science* (remarquable panorama des sciences physiques et biologiques, remis à jour en 1972 sous le titre de *Asimov's Guide to Science*, d'ouvrages d'histoire et de récits policiers. Sa curiosité encyclopédique et sa formation scientifique rigoureuse se discernent dans ses récits d'imagination, où il met généralement l'accent sur le raisonnement, l'intelligence et l'ouverture d'esprit. Il a introduit dans ses récits de robots réunis sous le titre de *I Robot* (1950, *Les Robots*), les trois lois de la robotique devenues fameuses depuis lors. Sa trilogie *Foundation* (1951-1953, *Fondation*) est la première évocation d'un empire galactique futur. Ce cycle valut en 1966 à son auteur un *Hugo* spécial récompensant « La meilleure série de science-fiction de tous les temps ». Asimov a ajouté en 1982 un quatrième volet à cette trilogie, *Foundation's Edge* (*Fondation foudroyée*). Il a d'autre part réussi à combiner la science-fiction et l'énigme policière dans *The Caves of Steel* (1954, *Les Cavernes d'acier*) et *The Naked Sun* (1957, *Face aux feux du soleil*). Un numéro spécial du *Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a été consacré en octobre 1966. Ayant fait paraître son centième livre, *Opus 100*, en 1969, Isaac Asimov n'a nullement ralenti sa productivité. Il a reçu en 1973 les prix *Hugo* et *Nebula* du meilleur roman de l'année pour *The Gods Themselves* (*Les Dieux eux-mêmes*) et, en 1977, les mêmes prix pour la meilleure nouvelle de l'année, *The Bicentennial Man* (*L'Homme bicentenaire*). En 1979, il a fait paraître le premier volume de son autobiographie, *In Memory Yet Green* ; ce volume a été le 200^e, ex-æquo avec *Opus 200*, à paraître avec la signature d'Isaac Asimov. Le second volume de cette autobiographie a été publié en 1980 sous le titre de *In Joy Still Felt*.

BOUCHER (Anthony). – William Anthony Parker White (1911-1968) s'était lancé sous une carrière d'auteur dramatique lorsqu'il se mit à écrire des romans policiers et des articles critiques sur ce domaine. Désirant conserver distinctes ces deux activités, il utilisa le nom de jeune fille de sa mère pour se créer le pseudonyme sous lequel l'ont connu les amateurs du genre policier et les fervents de science-fiction. Dans le premier de ces domaines, Anthony Boucher avait une réputation d'érudit, d'historien profond et de critique pertinent et sérieux sans aigreur (un recueil d'articles de critique policière qu'il avait publiés de 1942 à l'année de sa mort a été publié en tirage limité en 1973 sous le titre de *Multiplying Villainies*). Dans le domaine de la science-fiction, Boucher est surtout célèbre pour avoir lancé en 1949, avec J. Francis McComas, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* (où il rédigea quelque temps la critique des livres nouveaux). Avec *Astounding* et *Galaxy*, ce périodique fut un des « trois grands » pendant une partie de l'âge d'or de la science-fiction américaine. Notable comme rédacteur en chef de magazine, découvreur de nouveaux talents et critique spécialisé, Anthony Boucher fut moins important comme auteur. Dans cette dernière activité, il cherchait à traiter des thèmes sérieux sans trop se prendre au sérieux lui-même, et il a remarqué qu'une des plus graves erreurs non politiques du XX^e siècle a été la séparation tracée entre la « littérature sérieuse » et celle dite « de divertissement ».

BRADBURY (Ray). – Aux yeux du non-spécialiste, Ray Bradbury est l'écrivain qui, plus que tout autre, a longtemps personnifié la science-fiction contemporaine. C'est par un chemin curieux qu'il est arrivé à cette situation. Son enfance paraît avoir été marquée par une peur de l'obscurité beaucoup plus prononcée que chez la plupart des écoliers, ainsi que par un intérêt précoce pour les contes de fées et les récits d'aventures. Ceux qui l'ont connu pendant son adolescence le décrivent comme le boute-en-train du fandom de Los Angeles. Né en 1920, il décida vers l'âge de dix-huit ans qu'il deviendrait écrivain, mais les premiers récits qu'il soumit à divers magazines spécialisés furent d'abord refusés ; de tous les grands auteurs de la science-fiction « classique », il est pour ainsi dire le seul qui n'ait pas été révélé par John W. Campbell Jr., le rédacteur en chef d'*Astounding*. Il vit en revanche ses nouvelles publiées dans *Weird Tales* et *Planet Stories*, puis dans des périodiques tels que *The New Yorker*, *Collier's*, *Esquire* et *The Saturday Evening Post* : après Robert Heinlein, il fut un des premiers auteurs de science-fiction publié hors des magazines spécialisés, et ce précédent devait prendre ultérieurement une

importance considérable. Après 1946, ses récits commencèrent à retenir vivement l'attention par leur originalité ; plusieurs de ses nouvelles se déroulaient sur un décor commun (la planète Mars, telle que Bradbury la rêvait, et non telle que l'astronomie la révélait) et elles furent réunies en 1950 en un volume qui consacra définitivement la réputation de leur auteur, *The Martian Chronicles* (*Chroniques martiennes*). *The Illustrated Man* (1953, *L'Homme illustré*), recueil composé de manière semblable, puis *Fahrenheit 451* (1953), son premier roman, connurent un succès presque aussi vif. Bradbury se confina pratiquement depuis lors dans un unique thème fondamental : la dénonciation insistante des méfaits possibles de la science – qu'il développait sur un style volontairement simple mais sur un rythme narratif dont la lenteur et la densité, obtenues en partie par l'emploi adroit de répétitions et de retours, étaient minutieusement élaborées. L'esprit critique, chez Bradbury, ne va jamais très loin ; mais le style et le sens poétique sont ses atouts majeurs d'écrivain. C'est sans doute la raison pour laquelle les critiques non spécialisés l'ont remarqué, lui plutôt qu'un autre, parmi les auteurs de science-fiction contemporains. En mai 1963, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra un numéro spécial. Depuis cette date, Bradbury a notablement ralenti son activité d'auteur de science-fiction, écrivant du fantastique, de la poésie et des scénarios (pour le théâtre et le cinéma aussi bien que pour la télévision).

BUDRYS (Algis). – Né en 1931 à Königsberg en Allemagne (actuellement Kaliningrad en U. R. S. S.), vivant depuis 1936 aux États-Unis, fils du consul général du gouvernement lituanien en exil. Son état-civil complet est Algirdas Jonas Budrys. Ses premiers récits de science-fiction furent publiés en 1952 et Budrys s'affirma petit à petit comme un des talents véritablement originaux de sa génération. Sa narration progresse fréquemment par des modifications de point de vue, par des successions d'effets kaléidoscopiques dont l'intégration ne s'opère que lentement. Le thème de la liberté, apparent ou sous-entendu dans plusieurs de ses récits, se double souvent de celui de l'individu à la recherche de lui-même. Ce motif de la quête est admirablement utilisé dans *Rogue Moon* (1960, *Lune fourbe*) où le sujet apparent du roman est l'investigation d'une énigmatique construction laissée sur la Lune par d'antiques extra-terrestres. Dans *Michaelmas* (1977), Budrys présente une vision précise d'une terre du proche avenir, autour de la mission d'un journaliste qui s'efforce de démasquer l'adversaire contre lequel il sait qu'il doit lutter. Depuis 1965, Budrys a été critique de livres, dans *Galaxy* puis dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, apportant à ses études une remarquable combinaison de points de vue : le métier de l'écrivain s'y

allie à l'enthousiasme de l'amateur et à la clairvoyance de l'historien.

CLARKE (Arthur Charles). – Connu surtout du grand public comme coauteur du film *2001* (dont l'idée primitive est tirée de *The Sentinel*, une nouvelle qu'il publia en 1951), Arthur C. Clarke est également l'homme qui suggéra le premier (en 1945, dans la revue *Wireless World*) que des satellites artificiels pourraient servir un jour de relais de télévision. Né en 1917 dans une famille de fermiers anglais, il se passionna pour la science dès sa jeunesse, devenant à seize ans membre de la *British Inter-planetary Society*. En même temps, il découvrait la science-fiction et publiait peu après ses premiers récits. Pendant la guerre, il s'engagea dans la R. A. F. et participa aux expériences sur les radars. En 1937, Arthur C. Clarke avait commencé un roman dans lequel allait se manifester une de ses plus grandes qualités d'écrivain, l'aptitude à concilier l'extrapolation scientifique avec une sensibilité poétique ; il n'acheva son texte qu'en 1953, le publiant sous le titre de *Against the Fall of Night*, et le révisant pour l'intituler, en 1956, *The City and the Stars* (*La Cité et les Astres*). En contraste avec ces romans de visionnaire – dont *Childhood's End* (1953, *Les Enfants d'Icare*) est un autre exemple – Arthur C. Clarke a aussi écrit des récits dans lesquels l'anticipation scientifique est traitée dans une optique de rigueur et d'objectivité, comme *Prelude to Space* (1953, *Prélude à l'espace*) et *The Deep Range* (1957). Après la fin de la guerre, Arthur C. Clarke entreprit des études universitaires obtenant en 1949 un diplôme en mathématiques et en physique. Sa formation scientifique a fait de lui un vulgarisateur excellent, et ses ouvrages *Interplanetary Flight* (1950) et surtout *Exploration of Space* (1951) constituèrent de brillantes introductions à l'astronautique. Sur ce même sujet, *The Promise of Space* (1968) est à la fois un survol historique et une extrapolation de l'avenir, tandis que *Profiles of the Future* (1962, *Profil du futur*) est un ouvrage de prospective scientifique que vingt ans d'âge n'ont nullement rendu désuet. Parmi les écrivains actuels de science-fiction, Arthur C. Clarke est sans doute celui qui unit le plus heureusement le don d'un style naturel, le sens de la spéculation clairvoyante et l'enthousiasme scientifique. Depuis plusieurs années, il se passionne pour la pêche sous-marine, sujet sur lequel il a également publié plusieurs excellents ouvrages. Après une période au cours de laquelle sa production de science-fiction a été limitée à des nouvelles, Arthur C. Clarke est revenu au roman avec *Rendez-vous with Rama* (1973, *Rendez-vous avec Rama*), *Impérial Earth* (1975, *La Terre, planète impériale*) et *The Fountains of Paradise* (1979). Ces trois romans confirment la prééminence de leur auteur parmi les écrivains soucieux d'édifier leur fiction sur une science solide. Le premier et le troisième d'entre eux ont remporté,

parmi d'autres distinctions, les prix *Hugo* du meilleur roman pour les années de leur publication.

LAFFERTY (Raphaël Aloysius). – Né en 1914, R. A Lafferty donna à Judith Merrill (dans *The Year's Best S. –F.* 11^e série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, célibataire, ingénieur électricien, corpulent ». S'étant mis tardivement à l'activité d'écrivain, Lafferty a rapidement montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does anyone else have something further to add* (1974, *Lieux secrets et vilains messieurs*) offre un bon recueil. R. A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de la rationalisation de la démente.

SEABRIGHT (Idris). – Pseudonyme utilisé par Margaret St. Clair (née en 1911) principalement pour des récits parus dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*. Dans les récits de Margaret St. Clair, l'accent est généralement mis sur l'action et le jeu des thèmes plutôt que sur la psychologie. *Sign of the Labrys* (1963) met en scène un groupe de personnes paranormales qui deviennent les derniers survivants – ou presque – de l'humanité. Dans *The Dolphins of Altair* (1973), elle met en garde contre les dangers qu'il y a à assimiler des extraterrestres intelligents à de simples animaux en se fiant à leur seule apparence.

SHECKLEY (Robert). – Né en 1928, Sheckley fit ses débuts en 1952 et

s'imposa, au cours des années suivantes, comme l'auteur-vedette de *Galaxy* qui, à certaines époques, publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes tels que Phillips Barbee et Finn O'Donovan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait l'action et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets brillants de contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization* (1960, *Oméga*), *Mindswap* (1965, *Échange standard*) et *Dimension of Miracles* (1968, *La Dimension des miracles*), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Dead Run* (1961, *Chauds les glaçons*). Sa nouvelle *The seventh victim* (1953, *La septième victime*) ayant été adaptée au cinéma par Elio Petri sous le titre de *La Décima Vittima*, il en tira un roman de ce titre (1965). Depuis plusieurs années, la signature de Sheckley apparaît moins souvent dans les revues spécialisées ; mais les récits qu'il publie dans des magazines comme *Playboy* prouvent que son talent satirique ne s'est nullement émoussé.

TIPTREE (James Jr). – Pendant plusieurs années, ce fut là le pseudonyme le plus énigmatique de la science-fiction américaine. Il apparut pour la première fois en mars 1968 dans *Analog*, avec *Birth of a Salesman*, et ce ne fut qu'en 1977 qu'on apprit qu'il avait dissimulé Alice B. Sheldon, une psychologue née en 1915, qui avait vécu en Afrique et aux Indes, et qui travailla longtemps pour le gouvernement des États-Unis. Dès le début, ses récits attirèrent l'attention par la compassion avec laquelle les personnages étaient décrits. Rétrospectivement, on y distingua aussi un point de vue féminin... En 1978, elle fit paraître son premier roman, *Up the Walls of the World* (*Par-delà les murs du monde*), à la fois space opéra, fantasmagorie extra-terrestre et exploration parapsychique.

VAN VOGT (Alfred Elton). – Né en 1912 au Canada. Engouements littéraires : les contes de fées, puis Thomas Wolfe. Débuts en 1939 dans *Astounding*. Épouse la même année Edna Mayne Hull (1905-1975), elle-même auteur de science-fiction. Sa grande époque correspond aux années quarante : dix-sept romans datent de cette période, ou sont formés de nouvelles de cette époque en vertu des théories de l'auteur sur la complication dans le récit de science-fiction. *The Voyage of the Space Beagle* (1939-1950, *La Faune de l'espace*) impose van Vogt

comme le plus grand créateur de monstres de la science-fiction et introduit le thème du savoir philosophique (ici, le nexialisme) qui résout tous les problèmes. *Slan* (1940, *À la poursuite des Slans*) surprend par son tempo très rapide imité du thriller et introduit le thème du surhomme en lutte contre les simples hommes. *The Weapon Shops of Isher* (1941-1942, *Les Armureries d'Isher*) et *The Weapon Makers* (1943, *Les Fabricants d'armes*) combinent le thème de l'immortalité et celui de l'empire galactique géant. *The Book of Ptath* (dans *Unknown* en 1943, en livre en 1947, *Le Livre de Ptath*) prend pour héros un dieu. Avec *The World of Null-A* (1945, *Le Monde du non-A*) et *The Pawns of Null-A* (dans *Astounding* en 1948-1949, en livre sous le titre de *The Players of Null-A*, 1956, *Les Joueurs du non-A*), le thème du surhomme rencontre celui du savoir tout-puissant ; le savoir est ici celui de la sémantique générale d'Alfred Korzybsky à laquelle van Vogt venait de se convertir. En 1947, un sondage le classe comme l'auteur de science-fiction le plus populaire, mais van Vogt, qui a pris goût aux pseudo-sciences, les laisse envahir son œuvre puis, à la suite de sa conversion à la « dianétique » de L. Ron Hubbard en 1950, il cesse d'écrire, sauf pour combiner certaines de ses anciennes nouvelles en romans. Un nouveau roman, sur la Chine communiste (*The Violent Man*, 1962), prélude à sa deuxième carrière, qui commence en 1963 ; le goût de la complication et de l'action réapparaissent d'emblée, mais la dimension épique et les préoccupations métaphysiques de sa première époque ne se manifestent pas aussi clairement. En 1975 a été publié un volume intitulé *Recollections of A. E. van Vogt*, rédigé d'après une série d'interviews. On peut y distinguer un reflet du romancier van Vogt : déroutant, complexe, changeant, parfois difficile à suivre, mais souvent très attachant.

WEINBAUM (Stanley Grauman). – Ingénieur chimiste de formation, Weinbaum (1900-1935) publia d'abord sous un pseudonyme un roman conventionnellement romantique qui n'obtint aucun succès. Il se tourna alors vers la science-fiction. Son premier récit, *A Martian Odyssey*, parut en juillet 1934 dans *Weird Tales* et attira tout de suite l'attention sur son auteur. Dix-sept mois plus tard, Weinbaum mourrait d'un cancer à la gorge. Au cours de cette brève période d'activité littéraire marquée par une série de nouvelles et quelques romans, Stanley Weinbaum apporta à la science-fiction quelques concepts importants et nouveaux pour l'époque : un recours occasionnel à un humour détaché et surtout la notion d'extra-terrestres différant radicalement de l'homme jusque dans leur logique, leur mode de pensée. Plusieurs historiens du genre estiment que Stanley G. Weinbaum eût pu devenir un des grands auteurs de l'âge d'or de la

science-fiction s'il n'était décédé prématurément. Ce ne fut qu'après sa mort que ses récits furent publiés en volumes.